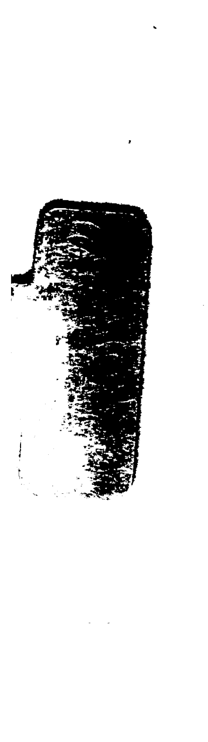




à M. de Mussett
L'Auteur.

LA BULGARIE

ANCIENNE ET MODERNE

SOUS LE RAPPORT

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE, ARCHÉOLOGIQUE, STATISTIQUE ET COMMERCIAL.

PAR

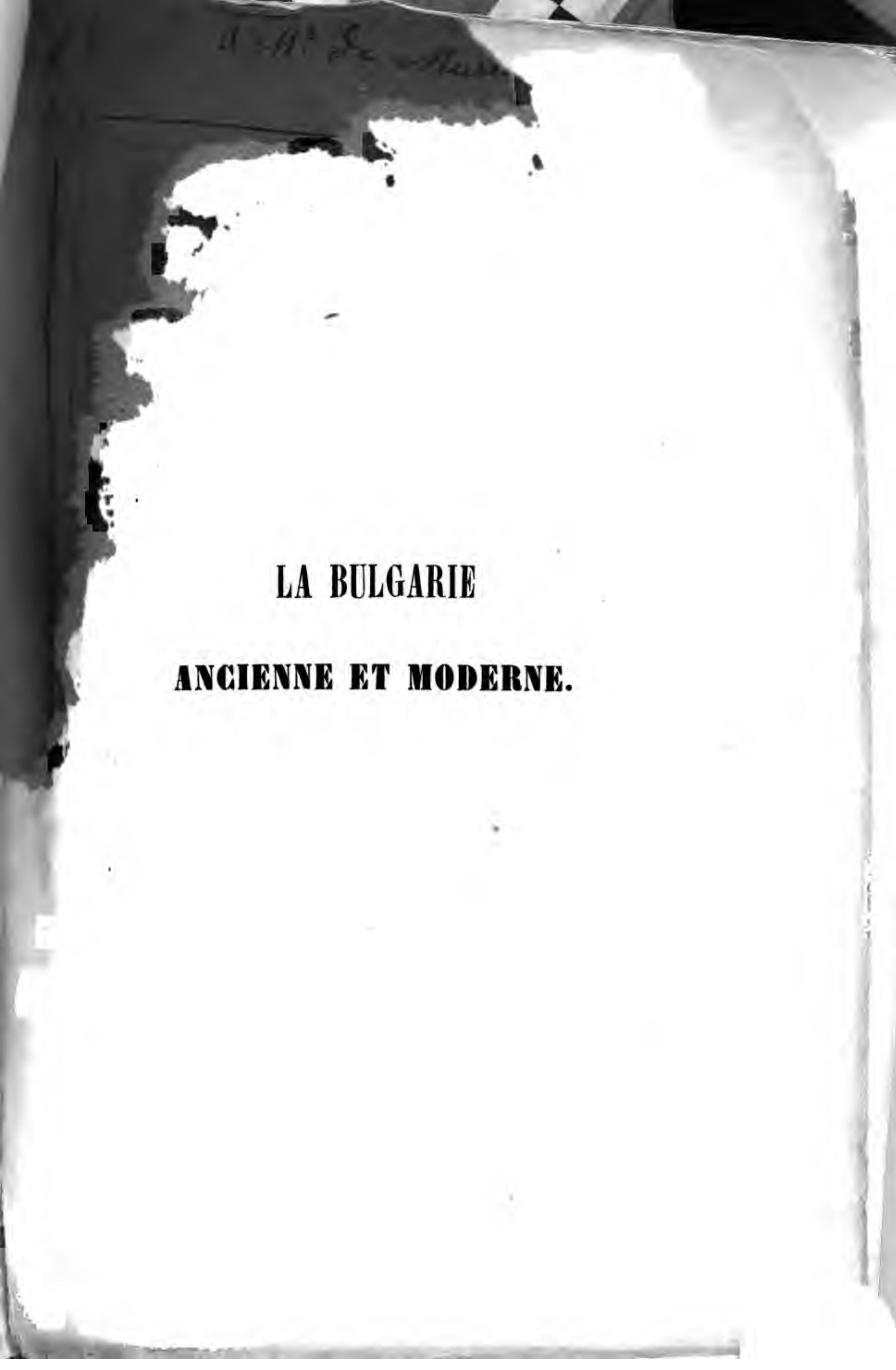
André Papadopoulo Vretos,

Ancien Consul de Grèce à Varna (Bulgarie), et à Venise; Chevalier de plusieurs Ordres; Membre des Sociétés savantes d'Athènes, Membre Correspondant des principales Académies de l'Italie, et un des Membres des III et IV Congrès Scientifiques tenus à Florence et à Padoue, en 1841 et 1842.

SAINT-PÉTERSBOURG.

Se vend: chez le Libraire M. Dufour et chez les autres principaux libraires, et à Leipzig chez M. Léopold Voss.

1856.



LA BULGARIE

ANCIENNE ET MODERNE.

LISTE

DE QUELQUES AUTRES TRAVAUX HISTORIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES PUBLIÉS EN GREC, ITALIEN ET FRANCAIS PAR L'AUTEUR DE CET OUVRAGE.

MEMORIA su alcuni costumi degli antichi Greci tuttora esistenti nell' isola di Leucade nel mare Jonio. Napoli 1825. in-8°.

RISPOSTA alle *Alcune Osservazioni* su detta Memoria publicate da un Anonimo (*Fiorentino*). Corfù 1826. in-8°.

RICERCHE Storico-Critiche su le tre città anticamente conosciute sotto il nome di Leucade. Venezia 1830. in-8°.

MÉMOIRES Biographiques-Historiques sur le Président de la Grèce, le Comte Jean Capodistrias, avec de Notes historiques sur plusieurs autres personnages. Paris 1837—1838. Tom. 2. in-8°.

NB. S. M l'Impératrice ALEXANDRA FEDROVNA ayant daigné agréer l'hommage d'un exemplaire que l'auteur Lui fit parvenir, S. M. accorda à celui-ci, comme témoignage de Son Impérial agrément, une bague enrichie de diamants.

COMPTE-RENDU du Miroir-Grec, journal publié en grec et en français à Nauplie en 1832. Athènes 1839. in-8°.

MÉMOIRE SUR LE PILIMA, ou espèce de feutre dont les anciens se servaient pour la confection de leurs armes défensives. Paris 1843. in-4°.

NB Ce Mémoire a été extrait, au nombre de 50 exemplaires d'ordre de l'Institut de France, du Tome I-er. 1-ere Partie des *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie Royale* (aujourd'hui Impériale) *des Inscriptions* et Belles-Lettres.

Κατάλογος τῶν ἀπὸ τῆς πτώσεως τῆς Κονσταντινουπόλεως μέχρι τοῦ 1821 τυπωθέντων βιβλίων παρ' Ἑλλήνων c'est-à-dire: Catalogue des livres imprimés en grec-moderne ou ancien par des Grecs depuis la chute de Constantinople jusqu'en 1821. Athènes 1845. in-4°.

Ἐπιστολὴ περὶ τοῦ βιβλίου ἐπιγραφομένου Ανθος τῆς παλαιᾶς καὶ νέας Διαθήκης, c'est-à-dire: Lettre sur un ouvrage rare du XVI-e siècle de *Joannicius Quartanus* Athènes 1847. in-8°.

Ἐπιτομὴ τῆς Ἱστορίας Γεωργίου τοῦ Καστριότου ἐπονομασθέντος Σκεντέρμπεη c'est-à-dire, Abrégé de l'histoire de Georges Castriotto surnommé Scanderbeg, nouvelle traduction de l'italien avec des Notes. Athènes 1848. Tom. 2. in-16°.

MEMORIA su la scoperta di Tomi, e sulla bilingue iscrizione rinvenuta in Varna. Atene 1853. in 8°.

NB. Ce Mémoire est dédié au Roi du Royaume des deux Siciles FERDINAND II. S. M. a daigné honorer l'importante découverte de Tomis en ordonnant qu'il fut frappée *exprès* une médaille en or, ayant d'un côté Son effigie. et de l'autre le nom de l'auteur.

Νεοελληνικὴ Φιλολογία, ἤτοι Κατάλογος κ. τ. λ. c'est-à-dire: «Littérature de la Grèce moderne, ou Catalogue raisonné des ouvrages publiés par des Grecs en grec ancien ou moderne depuis la chute de Constantinople jusqu'à la fondation du Royaume de Grèce en 1832. Athènes 1854 Tome I-er in-8°.

NB. Le Tome second est sous presse.

LA BULGARIE

ANCIENNE ET MODERNE

SOUS LE RAPPORT

GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE, ARCHÉOLOGIQUE, STATISTIQUE ET COMMERCIAL.

PAR

André Papadopoulo Vretos,

Ancien Consul de Grèce à Varna (Bulgarie), et à Venise; Chevalier de plusieurs Ordres, Membre des Sociétés savantes d'Athènes, Membre Correspondant des principales Académies de l'Italie, et un des Membres des III et IV Congrès Scientifiques tenus à Florence et à Padoue, en 1841 et 1842.

Ουδὲν ἐν ἀνθρώποισι διακριδὸν ἐστι νόημα.
Ἀλλ' ὃ σὺ θαυμάζεις, τοῦθ' ἑτέροισι γέλως.
On ne peut se fier aux jugements des hommes; ce que l'un admire est un sujet de dérision pour les autres.
Lucien, *Epigrammes.*

SAINT-PÉTERSBOURG.

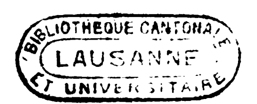
Se vend: chez le Libraire M. Dufour et chez les autres principaux libraires, et à Leipzig chez M. Leopold Voss.

1856.

PERMIS D'IMPRIMER

à la charge de déposer au Comité de Censure les exemplaires requis par la loi.
St. Pétersbourg, le 29 Novembre 1855.

A. Freigang, Censeur.



IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES.

AUX PROTECTEURS ZÉLÉS

DE LA

GÉOGRAPHIE ANCIENNE

ET

DE L'ARCHÉOLOGIE,

HOMMAGE RESPECTUEUX
de l'Auteur.

[illegible]

[illegible] A [illegible]

[illegible]

[illegible]

AVANT-PROPOS.

Notre séjour à Varna pendant vingt sept mois, et les excursions dans quelques villes intérieures de la Bulgarie que nous avons été obligé de faire en notre qualité de Consul de Grèce, nous ont mis à même de recueillir des renseignements statistiques et commerciaux sur la Bulgarie, du plus grand intérêt.

Ce fut aussi dans une de ces excursions que nous eûmes le bonheur de découvrir l'emplacement de l'ancienne ville Hellénique au Pont Euxin, TOMIS, célébre pour l'exil et la mort du tendre et malheureux poéte Ovide.

Notre goût pour les études archéologiques nous fit regretter notre départ de Varna, car nous venions d'être appelé aux fonctions de Consul à Venise, au moment que nous avions commencé à recueillir les inscriptions antiques, qui se trouvent sur le littoral de cette importante contrée de la Mer-Noire, le Pont Euxin des anciens.

Ne pouvant nous rendre à Venise, qu'après trois ans d'at-

tente, grâce à une intrigue, connue de tout le monde en Grèce et à Venise, afin de laisser en place notre remplaçant provisoire, nous avons profité de notre oisiveté à Athènes pour mettre en ordre les Notes que nous possedions sur la Bulgarie, et pour rédiger un abrégé historique de ce riche pays depuis son origine jusqu'à sa soumission aux Turcs. Nous nous sommes occupé de ce travail, qui n'est pas sans intérêt, pour le faire servir d'Introduction à la description que nous nous proposions de publier de l'état actuel de la Bulgarie, et particuliérement du commerce de ses villes maritimes, vu que le commerce, aujourd' hui plus que jamais, est l'âme des sociétés modernes.

D'ailleurs la Bulgarie, peu visitée jusqu'à présent par des voyageurs intelligents, est, pour ainsi dire, peu connue du monde civilisé. De tous les ouvrages modernes, qu'on a publié sur ce pays, ce n'est, suivant notre avis, que dans celui en 4 vol. in 8°, publié à Paris en 1840, par M. Ami Boué, sous le titre *La Turquie en Europe*, qu'on trouve le plus grand nombre de détails sur l'état actuel de la Bulgarie sous le rapport physique, statistique et commercial. Le livre publié à Paris en 1843 par M. Blanqui, „*Voyage en Bulgarie*" pendant l'année 1841, est plutôt une description de Constantinople, de Pera, et de Galata, qu'un récit sur cette importante province de la Turquie, qui à elle seule serait un Royaume plus peuplé et plus riche que celui de la Grèce actuelle. En effet on ne lit dans l'ouvrage de M. Blanqui que peu de pages sur le pays qu'il à parcouru, et celles-ci ne contienent que des détails sur son séjour

dans les villes de Sophie, de Nisse et de Vidin, ainsi que les causes de la révolte, à cette époque, des habitants de ces principales villes de la Bulgarie.

Parmi les auteurs du dernier siècle, l'Allemand Engel, cité par Hammer, s'est occupé *ex-professo* à écrire l'histoire de ce peuple barbare et féroce, lorsque pour la première fois il passa le Danube, et qui dès lors fit trembler sur leur trone les empereurs efféminés de Byzance. Son ouvrage ne se trouvant pas à la Bibliothéque publique d'Athénes, du moins en 1852, nous nous sommes borné à compulser les ouvrages des Byzantins, et des ces auteurs modernes, qui indirectement ont parlé de la Bulgarie.

La liste, que nous en donons plus bas, fera connaître au lecteur les sources, où nous avons puisé les matériaux pour rédiger notre ouvrage sur l'ancienne et la moderne Bulgarie, divisé en trois parties bien distinctes sous ces titres:

I. Abrégé historique de la Bulgarie depuis son origine jusqu'a sa soumission aux Turcs.

II. Précis sur l'état actuel de la Bulgarie, sous le rapport géographique et commercial.

III. Description des villes de la Bulgarie sur le littoral de la mer Noire, sous le rapport géographique, physique, archéologique, statistique et commercial.

Notre ouvrage, qui nous a offert l'occasion de rectifier de graves erreurs historiques, echappées à la plume d'écrivains qui jouissent d'une très-grande reputation, d'ailleurs

bien méritée, devait paraître à Athènes vers la fin de 1852. Des circonstances particuliéres mirent des entraves à la réalisation de notre projet, quoique le *Prospectus*, que nous en publiâmes, fût couvert de nombreuses signatures des nos amis en Grèce, et à l'étranger[1]).

Voulant néanmoins être de quelque utilité à la société, nous envoyâmes à notre savant ami, M. Wladimir Brunet de Presle, l'empreinte des deux inscriptions, et les articles que nous avions publiès dans les journaux d'Athènes sur leur illustration, pour être presentés à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut de France, dont il est un des dignes membres[2]). En même temps nous chargeâmes un jeune-homme studieux, qui partait pour Paris, de faire publier, dans quelque journal, du moins les deux dernières parties de notre ouvrage, rédigé en

---

1) En Grèce n'existant pas encore des libraires-éditeurs, tout ouvrage, en général, se publie par souscription; les amis de l'écrivain se chargent d'en répandre le Prospectus, et de le faire signer, bon-grè, mal-gré, par leurs propres amis.

2) A ce propos nous aimons à rapporter les passages suivants qu'on lit dans le № 31 de l'Athénaeum Français, du 30 juillet 1853, pag. 722. „Institut de France. Académie des inscriptions et belles-lettres. Séance du 22 juillet 1853. M. W. Brunet de Presle communique à l'Académie l'empreinte d'une inscription bilingue, grecque et latine, qui a été recueillie à Varna par M. le docteur Papadopoulo-Vretos, ancien bibliothécaire de l'université ionienne . . . . Le 26 juillet de la même année (1851) M. Papadopoulos a découvert dans un port de la mer Noire nommè Anadolkioï, voisin de Kustenzé, l'inscription ci-jointe . . . . M. Papadopoulos, qui exerçait il y a deux ans les fonctions de consul grec en Bulgarie, a parcouru cette province et a rassamblé les élements d'une description historique, statistique et commerciale qu'il se propose de publier. Il s'est surtout attaché à recueillir les inscriptions antiques . . . . . . L'Académie, qui a déjà inséré dans ses Mémoires un travail de M. Papadopoulo Vretos, et qui apprécie son zéle archéologique, a prié M. Brunet de le remercier de son intéressante communication."

français, parce que cette langue étant universelle, et le commerce étant aussi d'un intérêt général, nous pouvions atteindre notre but, en nous servant d'une langue, qui nous ferait comprendre de tout le monde, tout en invoquant l'indulgence du public sur nos fautes de style, qu'on pourrait y remarquer.

Ce fut donc avec le plus grand plaisir et joie que nous vîmes, dans les colonnes du Moniteur Universel du 13 juillet 1853, notre Précis sur l'état actuel de la Bulgarie, et plus tard dans les feuilles de ce même journal officiel de la France, des mois de mai, octobre et novembre 1854, un Extrait de notre Description des differentes villes maritimes de la Bulgarie, par les soins de M. Marino Vreto[2]).

Nous trouvant en Russie, et désirant que notre ouvrage, dont plusieurs pages ont un rapport immédiat à l'histoire de la Russie, pût être admis par l'Académie Impériale des sciences au concours d'un des prix Démidoff, suivant le sens de l'art. 10 de l'Acte de Fondation des prix Démidoff, nous publions notre travail sur la Bulgarie, tel quel il a été rédigé par nous à Athènes en 1852.

Ainsi il est bien clair qu'on n'y trouvera rien sur les événements arrivés depuis cette époque à Dobrutsa, et dans les

---

1) Son nom est déjà favorablement connu du monde savant, en sa qualité de collaborateur de plusieurs périodiques littéraires de Paris, et comme auteur d'un petit livre publié à Paris, chez Emile Andois, libraire-éditeur, dans le courant de cette année 1855, sous le titre: *Contes et Poémes de la Grèce moderne*, précédés d'une *Introduction par M. Prosper Mérimée*, de l'Académie Française. Ses articles sur la Grèce, insultée et calomniée par les étrangers, lui ont mérité la reconnaissance de la presse Hellénique à Athènes.

villes maritimes de la Bulgarie, Baltzic, et Varna, où était le quartier général des troupes allieés, avant leur départ pour la Crimée.

Tout ce qui vient d'arriver dans ces deux ports de la Bulgarie prouve assez notre jugement sur leur importance, et que Varna est appelée, par son emplacement, à jouer un grand rôle dans les affaires commerciales.

On lira aussi dans notre ouvrage la réalisation de notre prédiction du malheur dont constamment Varna était menacée par la poudriére, placée dans le quartier le plus fréquenté, en se rappellant les désastres qu'elle causa, en prenant feu, quelques jours après que fut arretée, par les généraux de l'armée alliée anglais, français et turcs, la grande expédition de la Crimée, pour faire à la Russie une guerre à outrance, sous le pretexte apparent de conserver l'intégritè de l'Empire Ottoman, dont la Bulgarie est une des plus importantes provinces. *Credat Judaeus Apella, non ego!!!*

Voici la liste des auteurs dont nous avons rectifiées les fautes historiques:

GIBBON, Histoire de la décadence de l'Empire Romain, trad. par GUIZOT. Paris.

LEBEAU, Histoire du Bas Empire. Paris.

SAINT-MARTIN, Commentateur de la dite histoire.

GOAR, Traducteur de la Chronique de Théophanes.

HAMMER, Histoire de l'Empire d'Orient, traduit en français par Hellert.

DICTIONNAIRE Géographique universel. Paris 1832.

SCHMITT, Istoria Critica della Chiesa Greco-Ortodossa e della Chiesa Russa, Versione dal tedesco di *A. Bianchi-Giovini.* Milano 1842. Vol. 2, in-8°.

Voici aussi la liste des auteurs que nous avons consultés.

THÉOPHANES, Chronicon.

LÉON le Grammairien, son continuateur.

CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE. De Thematibus.

— De administrando Imperio.

CEDRENUS, Historia.

DUCANGE, Historia.

— Glossarium infimae et mediae Graecitatis.

ENNODIUS, Evêque de Pavie, Panégyrique de Théodoric.

LUITPRANDI, Historia.

BOUÉ, La Turquie d'Europe.

BLANQUI, Voyage en Bulgarie.

YAGER, Histoire de Photius Patriarche de Constantinople.

ACTES DES APÔTRES, XVI Epître de St. Paul aux Romains.

OVIDE, Tristia et Pontica.

STRABON, Géographie trad. en français par Gosselin et Coray.

PTOLOMMAEI Geographia.

Μελετίου Γεωγραφία.

STEPHANI Byzantini, de urbibus.

LUCAE HOLSTENII, Notae in eadem opera.

MANNERT, Geographie der Griechen und Römer. Leipzig 1822.

FORBIRGER, Handbuch der alten Geographie. Leipzig 1842.

BRUZEN-LAMARTINIÈRE, Dictionnaire Géographique-Historique.
AMMIANI Marcellini, Historia.
GEORGII CODINI Curopolatae, De off. magnae Eccles. Constantin.
LE QUIEN, Oriens Christianus. Parisiis 1740. vol. 3. in fol.
MOSHEIM, Historia Ecclesiastica.
CALLIMACHI, De Ladislao Rege, sive de clade Varnae.
LAON. CHALCHONDILLAE, de rebus Turcicis.
LEUNCLAVII, Pandectae Historiae Turcicae.
HIEROCLES, Notice sur les provinces et villes principal. de l'Empire.
WESSELINGIUS, Vetera Romanorum historia. Amstelaedami 1735 in 4.
BOECK, Inscriptiones Maced. Thrac. et Sarmatiae.
MIONNET, Description des médailles.
NICETAE Acominati Choniatae, Historia.
VALENTINI, Sur la guerre de la Turquie en 1828 et 1829, trad. de l'allemand.

Nous aimons à esperer que notre ouvrage obtiendra l'approbation des savants membres de l'Académie Impériale des sciences de St. Pétersbourg, et des toutes les classes de la sociètè, parce que, comme le disait Pline le jeune, *Historia quoquo modo scripta delectat; sunt enim homines natura curiosi;* et nous l'espérons d'autant plus de l'obtenir, a que notre travail quelque chose de nouveau.

Saint-Pétersbourg, le 31. Octobre / 12. Novembre 1855.

BULGARIE ANCIENNE.

PREMIÈRE PARTIE.

ABRÉGÉ HISTORIQUE

DE LA BULGARIE

depuis son origine, jusqu'à sa soumission aux Turcs.

La Bulgarie, une des provinces les plus fertiles et les plus vastes de l'Empire Ottoman, était connue des anciens sous le nom de *Mysie inférieure*[1]). Elle prit le nom du peuple, qui s'y étabtit vers la fin du VI siècle, et qui y vint de la Tartarie Russe sur les bords du Volga, où il habitait. A ce propos Mr. *de Saint-Martin*, le savant commentateur de *l'Histoire du Bas-Empire par Lebeau*, fait observer[2]) que *c'est bien plutôt des Bulgares que dérive le nom de Volga, car ce fleuve est appelé* Etel, Etil ou Athil, dans *tous les idiomes tartares*, *et dans les langues des peuples barbares*, *qui ont habité ou qui habitent encore ses bords.*

Le chroniste Byzantin Théophanes appelle le Volga *Atal*, et place l'ancienne Bulgarie sur ses rives. Mais parce qu'il fait déboucher ce fleuve dans *l'Euxin*, au lieu de dire dans la *mer Caspienne*, Gibbon prétend que *d'après cette faute grossiére*, on

---

1) La *Mysie supérieure* comprenait tout ce pays habité aujourd'hui par les Serves.
2) Voir *Tom.* VII. p. 142.

ne peut avoir ne Théophanes aucune confiance[1]). Le jugement de l'historien Anglais est par trop sévère, et nous donne le droit d'être très-sévère aussi avec lui. Sa faute de confondre la ville d'Anchialus ou Anchiale, vulgairement appelée Acheló, en Thrace, avec le fleuve Acheloüs en Acarnanie, dont nous parlerons *in-extenso* plus tard, est *plus grossière* encore que celle de Théophanes, qui a pu être induit en erreur, vu que la géographie à son époque n'était pas aussi avancée, qu'à celle de Gibbon.

Sur l'opinion erronée du chroniste Byzantin voici ce que dit Mr. de Saint-Martin[2]): «Théophanes, p. 296 et 297, donne à ce «fleuve le nom d'Atal, Ἀτάλις ou Ἀτάλ, mais ce qu'il en dit est «extremement confus; on voit qu'il n'avait pas une juste idée de la «géographie de ces régions, ou plutôt qu'il etait fort embarassé d'ac«corder les notions nouvelles avec ce qu'on trouvait de son temps «dans les anciens auteurs. Il le confond évidemment avec le Tanaïs, «quand il suppose que ce grand fleuve, ποταμὸς μέγιστος, venant du «côté de l'Océan ἀπὸ τοῦ Ὠκεανοῦ καταφερόμενος, et passant à tra«vers la Sarmatie, εἰσάγεται διὰ τῆς τῶν Σαρμάτων γῆς, venait se «jeter dans les Palus Méotides, ἐν τῇ λεγομένῃ Μαιώτιδι λίμνῃ, ce «qui ne peut convenir au Volga, qui se jette dans la mer Caspienne. «Il lui fait ensuite recevoir le Tanaïs, εἰς ὃν εἰσάγεται ὁ λεγόμενος «Τανάϊς ποταμὸς, et il confond ce dernier avec le Kouban, en pla«çant sa source dans le Caucase, près des portes ibériennes, αὐτός «ἀπὸ τῶν Ἰβηρίων πυλῶν ἐξερχόμενος τῶν ἐν τοῖς Καυκασίοις ὄρεσιν. «Cet auteur pousse l'ignorance des localités jusqu'au point de re«garder les Palus Méotides comme le prolongement de l'Atal.»

Les historiens ne s'accordent pas sur l'origine des Bulgares, mais presque tous convienent que c'est vers la fin du V siècle que pour la première fois les Bulgares sont nommès dans l'histoire, en

---

1) Histoire de la Décadence et de la chute de l'Empire Romain, traduit de l'Anglais de Gibbon, par Guizot. Paris 1828. Tom. XI. p. 37.

2) Ouvrage cité au même Tom. VII. p. 143. Voir aussi *Nouvelles Annales des Voyages* par M. Vivien de St. Martin, année 1850. Tom. 2-e p. 29 et 30.

s'occupant des affaires de l'Occident. Cette mention se trouve dans le *Panégyrique de Théodoric*, p. 296. par Ennodius, evêque de Parie.

Dans les écrivains Arméniens l'existence des Bulgares, en Europe, remonte à une époque plus lointaine, et leur nom se mêle chez-eux à des faits qui appartiennent à l'antiquité, d'après le témoignage de *Moïse de Khoren*, qui écrivit son histoire d'Armenie vers l'an 450. Il résulte du récit de cet historien que de son temps, et même long-temps avant lui, les Bulgares étaient connus en Arménie, comme un peuple puissant qui habitait fort loin au delà du mont Caucase. Il prétend que plus d'un siècle avant notre ére, sous le regne du roi Arsace 1-er, qui occupa le trône d'Arménie depuis l'an 129 jusque l'an 116 avant J.C., une nombreuse colonie des Bulgares, qui étaient chassés de leur pays par des guerres civiles, vint s'établir dans la partie de l'Arménie située au nord de l'Araxes. On leur donna pour séjour la partie de la province de *Pasen*, qui s'appelait *Pasen supérieur*, ou encore, à cause de la rareté du bois, *anphaïd Pasen*, c'est-à-dire *Pasen sans bois*. Le chef de cette colonie s'appeloit Vound, et il donna son nom au pays habité par elle. Ce nom par la suite du temps fut altèré et on le prononça Vanand.

Les Bulgares, comme la plupart des peuples établis anciennement sur les bords du Volga, doivent appartenir à la race finnoise. Quand ils se portérent à la fin du cinquiéme siècle vers le Danube, ils n'émigrérent pas tous. Au contraire, la plus grande partie restat dans son ancienne patrie, qui fut connue, au X siècle, par les écrivains Byzantins sous le nom de *Bulgarie noire*, ἡ μαύρη Βουλγαρία, ou bien de *Grande Bulgarie* ἡ μεγάλη Βουλγαρία. Il est souvent question dans l'histoire de Russie et dans les écrivains Orientaux, Arabes et Persans, de cette partie de la nation Bulgare, qui était, à ce qu'il parait, la plus considérable. Ces Bulgares Orientaux occupaient au dixième siècle tout le cours du Volga, depuis son embouchure dans la mer Caspienne jusqu'à une fort grande distance dans l'intérieur de la Russie. Ils entretenaient par ce fleuve un

très-grand commerce avec les Musulmans, et même, par suite de ces relations, beaucoup d'entre eux embrassérent le Mahométisme. Leur puissance se maintint assez long temps; mais elle fut détruite entiérement au XIII siècle par Batou, fils aîné de Tchinghiz-Khan. Le peuple Bulgare fut presque exterminé, et ses restes finirent par se confondre avec les Tartares venus avec les conquérants Mongols: leurs descendants ne se distinguent pas maintenant parmi eux.

Quant aux Bulgares, qui passèrent le Danube, ils ont fini par se confondre avec les Slaves, qui habitaient avant eux tous les pays situés au midi du Danube, entre Belgrade et la mer Noire, et ils ont fini par adopter la langue qu'ils parlent actuellement. Ce ne fut qu'à la fin du VII siècle, sous le regne de l'empereur Constantin Pogonate, que les Bulgares firent des établissements permanents au midi du Danube, qu'ils passèrent pour la première fois, vers la fin du V siècle, en 485, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

C'est à partir de cette époque que nous allons nous occuper des Bulgares, qui s'avançèrent le long du Pont-Euxin. Théodoric, fils de Théodomir roi des Ostrogoths, qui était au service de l'empereur Zénon, et se trouvait en Thrace, prit les armes, et marcha contre ces barbares, dont le seul nom faisait trembler ce faible empereur dans son palais. Théodoric passa le Danube, les alla chercher sur les bords du Borysthène, les défit et blessa, dans le combat, leur chef nommé Libertus, qui ne lui échâppa que par la fuite.

Cependant l'apparition des Bulgares jeta la frayeur parmi les soldats Romains[1]) du Bas-Empire. Ils reconnurent qu'ils avaient affaire à un peuple idolâtre, féroce, et vivant de rapines. Les écrivains contemporains en parlent comme d'un fléau, envoyé de Dieu pour châtier les princes et les peuples. Ces barbares étaient tous égaux sous les ordres d'un Chef, et on ne recevait de titre qu'en tuant un ennemi. Accoutumès à supporter la faim, ils se nourrissaient du lait de leurs cavales. Leurs maigres chevaux étaient

1) C'est le seul nom qu'il faut employer, et non celui de *Grecs* du Bas-Empire, car la langue officielle même à cette époque, était la Latine, et par conséquent on appellait *Romaines* et non *Grecques* les armées Impériales.

habitués à rester long-temps sans nourriture. Toute leur force militaire consistait dans leur nombreuse cavalerie, dont les chevaux étaient petits, mais forts et très-agiles[1]).

Les Bulgares repassèrent le Danube l'année 499 sous le regne de l'empereur Anastase, et ravagèrent toute la Thrace. Aristus, préfet de l'Illyrie, qui se trouvait en cette province, marcha contre eux avec quinze mille hommes; mais il fut battu, et perdit plus de quatre mille soldats. Les Byzantins, ces nouveaux-Romains, pour atténuer leur honte, prétendirent que les Bulgares s'étaient procuré la victoire par des enchantements et des invocations magiques. Cette justification eut du crédit dans cette époque de superstition et d'ignorance. Ainsi la cométe, qui avait paru quelque temps auparavant, futegardée, après la défaite, comme l'annonce de ce malheur. On remarqua aussi qu' avec les Bulgares était arrivée une nuée prodigieuse de corbeaux, qui couvrait ou devançait leur armée.

Trois ans plus tard, en 502, les Bulgares firent des courses dans la Thrace, et l'Illyrie. L'empereur Anastase, qui n'avait point de troupes à leur opposer, les en éloigna à force d'argent.

Cet expedient devait exciter, comme de raison, chez ces barbares l'envie de renouveler leurs courses dans les terres de l'empire: ils venaient soudain porter le ravage et la désolation jusqu' aux portes de Constantinople. Anastase fit construire une longue muraille[2]), qui mettait cette capitale et ses environs à l'abri du pillage des barbares.

L'année 559, sous le regne de Justinien le Grand, sept mille cavaliers Bulgares arriverènt jusqu'aux pieds de cette muraille. La nouvelle de leur arrivée répandit la terreur dans Constantinople. Tous les yeux se tournèrent vers le grand guerrier Bélisaire, qui, calomnié près de l'empereur, était alors en disgrâce.

---

1) Leur race n'a pas dégénéré, les chevaux en Bulgarie ayant encore aujourd'hui toutes ces qualités.

2). Elle s'étendait du Pont Euxin à la Propontide jusqu'au midi de Selymbrie, dans la longueur de dix-huit lieues, et elle était eloignée de 12 à 13 lieues de Constantinople, ayant par tout vingt pieds de largeur.

Ses ennemis mêmes, au moment de ce danger, attendaient de sa bravoure leur salut, et Bélisaire ne fit pas défaut à la commune attente. Les Bulgares ne purent soutenir le combat, et, après avoir perdu quatre cents hommes, ils abandonnèrent leur entreprise, et se répandirent dans le Chersonnése, d'où ils passèrent en Arménie pour chercher fortune.

Depuis cette époque on n'entendit plus parler des Bulgares, que sous l'empereur Héraclius en 626, lorsque plusieurs peuples barbares vinrent assiéger Constantinople. Parmi eux se distinguaient les Avares, qui étaient les plus nombreux, et dont le chef, appelé par eux Khan, disputait la suprématie du pouvoir à celui des Bulgares, nommés aussi *Ounnogoundures*[1]) par les Byzantins. On en vint donc aux armes, et les Avares furent vainqueurs. Une partie des Bulgares, au nombre de neuf milles, ne pouvant souffrir la domination étrangére, se retira dans les états de Dagobert, roi de France, et lui demanda avec empressement un lieu inculte pour l'habiter. Dagobert les envoya passer l'hyver au Palatinat de Baviére, jusqu'à ce que on eût trouvé l'endroit le plus convenable à être colonisé. Mais le conseil du roi fut d'avis de se défaire de ces hôtes dangereux. On expédia donc l'ordre secret, de les égorger tous dans la même nuit. De ce grand massacre, dicté par la peur qu'inspirait la bravoure féroce des Bulgares, il ne se sauva que le petit nombre de sept cents, qui, hommes, femmes et enfants, trouvèrent une retraite chez les Esclavons Vinides, après une longue et penible marche.

Plus tard Crobatus, chef des Bulgares restés dans le pays nouvellement habité par eux, secoua le joug du Khan des Avares, et fit avec l'empereur Héraclius un traité de paix, qui dura inviolable jusqu'au regne de Constantin Pogonate. Héraclius, après la signature du traité, envoya à Crobatus de riches présents, et lui conféra même le titre de *patrice de l'empire*.

1) Ils étaient appelés *Hunnugars* par les Latins, et quelques écrivains disent que les *Hongrois* tirent leur origine de ce peuple qu'on nommait les *Huns*, pour les distinguer des Avares et des Khazars.

Ce chef des Bulgares, la veille de sa mort, ordonna par testament à ses cinq fils de demeurer toujours unis, pour consolider leur indépendance et affermir leur pouvoir dans le pays. Ses sages conseils furent bientôt oubliés. La jalousie du commandement les sépara. Ils prirent, chacun sous sès propres ordres, une partie des vassaux de leur pére, et, se mettant à la tête de leur horde, ils allerent chercher fortune ailleurs.

L'ainé de ces cinq frères, nommé ***Batbaïas***, fidéle à l'avis paternel, demeura dans le pays natal. Mais, affaibli par la séparation de ses frères, il ne put résister à la puissante nation des Khazars, qui, venus de l'intérieur de la Sarmatie, soumirent toutes les regions situées entre le Volga et le Pont-Euxin. Batbaïas fut contraint de leur payer tribut, pour conserver son domaine Le second frére, nommé ***Contragus*** traversa le Tanaïs, et s'établit sur le bord de ce fleuve, vis-à-vis de l'ancienne Bulgarie. Le troisième, nommé ***Asparuch***, ayant passé le Borysthéne ou Danapris et le Danastris [1]), ainsi qu'un troisième fleuve, appelé ***Onglau*** [2]), s'établit vers les bouches du Danube, dans un terrain bordé d'un côté par de vastes marais, et de l'autre par des roches escarpeés, pour tenir en sûreté sa petite peuplade. Le quatrième, dont le nom est passé sous silence par les historiens, traversa le Danube, et alla se joindre aux Avares en Pannonie, se mettant sous leur dépendance. Le cadet, nommé ***Alzeco***, pénétra jusqu'au coeur de l'Italie, à Pentapoli, ville de l'Exarcat de Ravenne. Mais sur son compte Ducange, qui en parle d'après l'autorité de Wanefridius (***De Gest. Longob.***), nous dit que, s'étant mis à la solde de Grimoalde, roi des Longobards, Alzeco reçut des terres dans le Benévent pour habiter avec sa bande [3]).

---

1) Ces fleuves aujourd'hui s'appellent ***Dniéper*** et ***Dniester***.

2) Le nom moderne de ce fleuve est inconnu; mais d'après l'indication de Théophanes, qui le place au nord du Danube, il était probablement une des grandes rivières qui traversent la Moldavie, ou la Valachie. Quelques auteurs croient même que ce fleuve est le ***Pruth***, si fameux dans l'histoire de Pierre le Grand.

3) Ce chef des Bulgares emigrés, suivant Gibbon, se serait mis sous la protection de l'Exarque de Ravenne. ***Cette colonie Bulgare***, ajoute-t-il, ***s'établit dans un canton désert du Sumnium, et apprit le latin sans oublier sa langue maternelle.*** Histoire de la décadence de l'Empire Romain, trad. par Guizot. Tom. VI, p. 37 et 38.

Cependant c'est la petite colonie du troisième frère Asparuch, qui fut le noyau de la puissance Bulgare, et pendant trois siècles les Bulgares furent le fleau du Bas-Empire, du côté de l'Occident, ainsi que nous allons le voir.

L'empereur Constantin Pogonate, ayant appris que ce peuple barbare, auquel on donnait les iujurieuses epithètes de *sal et grossier*, se preparait à traverser le Danube, et porter la devastation dans les terres de l'empire, en fut extrement affligé. Voulant prévenir ce malheur, il ordonna que toutes les legions à la hâte se rendissent dans la Thrace, de leurs cantonnements respectifs, et que toute la flotte fit voile pour le Danube. L'armée de terre alla camper tout près de la forte position d'Onglou, pour tenir en respect l'ennemi, tandis que la flotte jetta l'encre le long du rivage du Danube.

A la vue de ces formidables préparatifs de guerre, les Bulgares conçurent des craintes serieuses pour leur propre salut. Ils s'empresserent par conséquent de se réfugier dans cette inexpugnable position d'Onglou, où ils se retrancherent par tous les moyens, qui étaient en leur pouvoir. De part et d'autre, on hésitait de venir aux mains. L'armée impériale n'osait engager le combat, à cause du terrain maréeageux, où elle ne pouvait manoeuvrer: les Bulgares, assez inférieurs en nombre, ne bougèrent pas de leur retranchement, pendant quatre jours. Mais ceux-ci, s'étant enfin aperçus de la timidité de leurs ennemis, reprirent courage, et se proposerent de venir les attaquer.

Sur ces entrefaites Constantin Pogonate, assailli par la goutte, et forcé d'aller à Mesembrie pour y prendre des bains, selon son habitude, s'embarqua, avec sa seule suite, sur cinq chaloupes. En quittant l'armée, il ordonna à son lieutenant de tâcher de faire sortir l'ennemi de ses retranchements, et de lui livrer bataille s'il en serait sorti. En cas contraire il le devait tenir assiégé toujours, et garder le eamp jusqu'à son retour.

Toutes ces sages dispositions furent inutiles. Après le départ de l'empereur, la cavalerie ayant fait répandre le bruit qu'il venait de s'échapper du camp, toute l'armée fut saisie d'une terreur panique,

se débanda, et se mit à fuir sans qu'elle fut poursuivie par personne.

Les Bulgares, etonnés de ce désordre, fondirent sur les fuyards, les poursuivirent jusqu'aux bords du Danube, et ils en tuèrent le plus grand nombre. Passant ensuite ce fleuve, ils traverserent la Scythie maritime, et vinrent camper tout près de *Varna*[1]), et à ses environs. Cette contrée, ayant par derriére le Danube, à gauche le Pont-Euxin, à droite et par devant les défilés et les montagnes de l'Hoémus, leur parut une position assez forte pour les mettre à l'abri de toute attaque. Ils s'en rendirent par conséquent maitres, et de là ils se repandirent dans les pays d'alentour. Ensuite ils subjuguèrent les sept peuplades de Sclaviniens, qui s'ytrouvaient établies depuis long-temps, et ils les joignirent à leurs troupes. Cette acquisition ayant elargi leur territoire, et augmenté leur force, ils désolerent, par des invasions continuelles, les villes et les bourgades de la Thrace.

L'empereur Pogonate, ne se trouvant pas en état d'aller battre ces barbares, fut forcé de conclure la paix avec eux, en leur payant un subside annuel, qui était un vrai tribut, à la grande honte de l'Empire Romain, dont la décadence se faisait déjà remarquer de jour en jour.

Cette humiliante convention avec les Bulgares eut lieu l'année 680, et Constantin Porphyrogénete nous apprend, que ce fut à cette époque que la Mysie inférieure cessa de faire partie de la Thrace. Voici en quels termes il en parle dans son traité *de Thematibus*, lib. II. «.... s'étant pourrie la seine, et les barbares ayant «conquis des villes, le gouvernement de la Thrace fut divisé en pe«tites provinces. En effet la Bulgarie, le Dànube, et le célèbre mont «Hoémus, qui domine jusqu'au Pont-Euxin, faisaient partie de la «Thrace. Ces lieux aujourd' hui appartienent à d'autres. La Thrace

1) Théophanes dans son récit dit *Varna près d'Odessus*, au lieu de dire, *Varna l'ancienne Odessus*. Nous en parlerons longuement dans la Troisième Partie de cet ouvrage.

«fut organisée par l'empereur Constantin, et relevait de sa maison. «Elle ne fut jamais administrée par un préfet. Néanmois lorsque la «nation des Bulgares, qui est uue nation ***reprouvée*** de Dieu, tra«versa définitivement le Danube, l'empereur fut obligé, à cause des «incursions des Scythes, et de ces mêmes Bulgares, de considérer «la Thrace comme province, et d'y nommer un général pour la «gouverner. Le passage définitif du Danube par les Bulgares eut «lieu vers la fin du royaume de Constantin Pogonate, et ce fut alors «aussi que leur nom se fit connaître. Avant cette époque ils étaient «appelés *Ounnogoundures.*»

La paix, conclue avec les Bulgares, ne fut pas de longue durée. Elle fut rompue en 687 par Justinien II, fils de Constantin Pogonate, qui se proposait de subjuger les Bulgares et les Sclaviniens, leurs alliés. Il marcha contre les premiers, et remporta même contre eux quelque avantage. Mais à son retour de Théssalonique, où il avait poursuivi les Sclaviniens, marchant avec peu de précaution, il fut assailli, dans les montagnes et les dèfilès étroits, par les Bulgares qui s'y tenaient cachés. C'est avec la plus grande difficulté qu'il put se sauver de la mort, ou du moins de la captivité, s'ètant sacrifié tout le monde de sa suite.

Quelques années plus tard, ce même empereur, voulant conquérir son trone usurpé par un de ses sujets, fut obligé d'implorer le secours des Bulgares. Leur chef, appelé *Terbélis,* sur la foi jurée par Justinien, qui lui promit plusieurs bénéfices, et de lui donner pour femme sa propre fille, accourut à Constantinople pour en chasser l'usurpateur *Apsimare,* qui régnait sous le nom de *Tibére.* Cet événement eut lieu en 706, et Terbélis exigea avec hauteur la récompense de ses services. Il obligea Justinien à enrichir tous ses soldats en leur remplissant la main droite de pièces d'or, et la gauche de pièces d'argent. Cet avide allié de l'empereur quitta Constantinople, comblé de faveurs et d'immenses richesses.

Au bout de deux ans, en 708, Justinien, surnommé ***Rhinotmite,*** parce que on lui avait coupé une narine du nez, se repentant d'avoir payé trop cher le secours des Bulgares, rompit la paix avec

eux. Il fit passer donc en Thrace toute sa cavalérie, lui ordonnant d'aller le rejoindre à Anchiale, où il se rendait avec la flotte. Les Bulgares, prévenus de cette prise d'armes, occupèrent les hauteurs voisines de cette ville, et épiaient les opérations de l'armée impériale. Ainsi s'étant aperçus que les cavaliers, comme des moutons, s'étaient dispersés dans les champs pour fourrager, sans garder aucun ordre, et sans prendre des précautions pour n'être pas surpris par l'ennemi. les Bulgares tomberent sur eux comme les bêtes feroces s'élancent sur quelque troupeau, en firent un grand nombre de prisonniers, taillèrent en pièces ceux qui fuyaient, et s'emparerent de leurs chevaux, de leurs armes et de leurs bagages. Justinien accourut sur le lieu, mais poursuivi lui même, il se refugia dans le château, avec tous ceux qui purent se sauver de l'attaque inattendue des Bulgares, et en tint les portes fermées pendant trois jours. Voyant que les Bulgares persistaieut de l'y tenir assiégé, lui le premier coupa le jarret de son cheval, ordonnant à ses cavaliers d'imiter son exemple. Il tâcha par là de leur prouver l'impossibilité de fuir, et, tout honteux, il s'embarqua de nuit pour retourner à Constantinople, après avoir ordonné de border d'armes, en forme de trophée, le haut des murailles de la ville. Son but était de cacher à l'ennemi sa fuite.

Peu de temps après, ce malheureux empereur se réconcilia avec Terbélis. Celui-ci, en sa qualité d'allié, lui envoya trois mille hommes pour l'aider à battre ses troupes qui s'étaient révoltées, et avaient reconnu pour Empereur un certain *Philippique*. Ce secours ne lui fut d'aucune utilité, et, se voyant abandonné de tout le monde, Justinien ne songeait qu'à fuir, mais on lui coupa la tête au moment même qu'il réalisait sa fuite.

L'année 712 Terbélis, sous le protexte de venger la mort de son allié Justinien, fit une irruption sur les terres de l'empire. Il s'avança même jusqu'au golfe de la Corne d'or, mettant tout le pays à feu et à sang. Sa marche fut si rapide, qu'on n'en fut averti à Constantinople que par l'incendie du faubourg de Siques. On célébrait, ce même jour, les noces d'un riche citoyen de la ville, et les Bulgares s'emparerent d'une quantité de vassaille et de vases

en argent que on trasportaient par le golfe les nombreux conviés. Ils firent d'eux un horrible massacre, et poursuivirent les fuyards jusqu'à la porte dorée de la ville. Se répandant ensuite dans toute la Thrace, ils la ravagérent complétement, et retournerent en leur pays avec un immense butin, et un nombre infini de prisonniers.

En 722 les Bulgares revienent à Constantinople comme corps auxiliaire au service de l'empereur Anastase II, qui avait été détrôné par Léon l'Isaurien, et demeurait à Théssalonique. Ce fut le patricien Nicetas Xylonites, avec lequel Anastase était en correspondance secrète, qui lui donna le conseil d'aller implorer l'appui de Terbélis. Celui-ci y consentit, et lui donna une armée, et cinquante livres d'or. Cet infortuné empereur, fort de ces subsides, se présenta devant Constantinople, dont il croyait s'emparer, sans coup férir, à l'aide de ses partisans. Léon, averti à temps du complot, fit trancher la tête aux quatre principaux conspirateurs, et écrivit à Terbélis une lettre pleine de reproches, le menaçant d'une guerre d'extermination, s'il ne lui consignait les rebelles. Cette menace fut accompagnée avec une bonne somme d'argent, qui, plus que tout autre argument, décida le Prince des Bulgares, à consigner Anastase avec tous ses partisans, et à ordonner à ses troupes de revenir dans leurs foyers.

Depuis ce temps jusqu'à l'année 746, les Bulgares ne firent plus aucune excursion dans les terres de l'empire. Ils voulaient même vivre en paix avec le successeur de Léon l'Isaurien. Mais l'empereur Constantin Copronime, ayant refusé de reconnaître en eux le droit de domination sur les châteaux, qu'ils venaient de bâtir dans les cantons nouvellement concquis, les Bulgares prirent les armes, et arriverent jusqu'à la longue muraille de Constantinople, portant par tout la devastation. Rassasiés enfin de leur immense butin en effets précieux et en bestiaux, ils retournerent chez eux sains et saufs avec un grand nombre de prisonniers, après avoir desalterée leur soif de sang par le massacre de plusieurs milliers d'habitants des pays qu'ils venaient de ravager.

Trois ans plus tard, en 749, Copronime, voulant se venger

de ce désastre, fit une expédition contre la Bulgarie. Les Bulgares, sous les ordres de *Cormesius*, successeur de Terbélis, l'attendirent à l'issue d'un défilé, et lui tuérent beauconp de monde en s'emparant des armes de ses soldats. Copronime regagna bientôt Constantinople pour y cacher la honte de sa défaite.

Sur ces entrefaites les Bulgares, ennuyés d'obéir depuis long temps aux Princes de la même famille, qui se succedaient l'un après l'autre, massacrérent Cormesius et ses descendants. Ils élurent à sa place un homme audacieux, doué de mauvais sentiments, âgé de trente ans, et appelé *Teletzis*. Cette révolte eut lieu vers le commencement de l'an 763.

Une partie des Sclaves, ou Slaviniens, incorporés déjà aux Bulgares, refuserent d'obéir à ce nouveau Prince, et, au nombre de deux cent mille, hommes, femmes et enfants, passerent le Pont-Euxin, demàndant à Constantin Copronime un canton pour s'y établir. Cet empereur leur ordonna de se transporter en Bithynie sur les bords du fleuve Attonas, situé à l'est du Bosphore de la Thrace.

Teletzis, connaissant l'instinct de sa nation, fit bientôt des courses dans les frontières de l'empire, et ravagea tout ce qu'il rencontrait. Copronime, à la tête de son armée, quitta Constantinople le mois de juin de l'année susdite et envoya au Pont-Euxin une flotte de deux mille navires, qu'on appellait Χελάνδια *Khélandia*, portant chacun douze chevaux. Teletzis, informé de cette expédition contre lui, ramassa, des peuples voisins et alliés, vingt mille hommes, et les plaça dans ses retranchements, où il se mit en sûreté.

L'empereur, arrivé sur les lieux, se campa dans la plaine d'Anchialus. Teletzis, encouragé par la précedente campagne, osa s'y montrer à la tête de ses nombreuses hordes. Le combat s'étant engagé avec chaleur, on se tuait réciproquement sans aucun avantage de l'un ou de l'autre côté; soudain, à la voix de l'empereur, ses soldats redoublent de courage, et Teletzis fut contraint de prendre la fuite. La bataille eut lieu le 30 juin de la même année 763, et dura du matin jusqu'au soir. Une quantité des Bulgares y périt, et un plus

grand nombre furent faits prisonniers, tandis que plusieurs se rendirent spontanément pour se sauver. Copronime, se bornant à cette victoire, eut les honneurs du triomphe, à son retour à Constantinople. Il y fit son entrée à la tête de l'armée, trainant à sa suite, aux bruyantes acclamations du peuple, les prisonniers, les pieds liés à cet instrument de torture, qu'on appellait ***Xylopandure***[1]). Ces malheureux, par ordre de l'empereur, furent décapités par la populace hors de la porte dorée.

. A la nouvelle de cette grande infortune, les Bulgares, accoutumés toujours à être victorieux, s'en prirent à leur Chef Teletzis, qu'ils massacrérent avec tous ses principaux officiers, et le remplaçerent par ***Sabinus***, gendre de Cormesius, jadis leur Seigneur, qu'ils avaient également massacré. Sabinus, voyant l'état de faiblesse, dans lequel la perte d'une seule bataille avait réduits les Bulgares, envoya immediatement demander la paix à l'empereur. Cette démarche offensa l'orgueil des ces indomptables barbares, qui, après avoir tenu conseil, s'opposerent fermement à Sabinus, en lui disant: ***est-ce donc par toi que la Bulgarie doit être soumise aux Romains?*** Le tumulte croissant de plus en plus, il éclata par une sédition. Sabinus eut le temps de s'enfuir au château de Mésembrie, et de là il se rendit à Constantinople, où il fut reçu par l'empereur avec la plus grande bienveillance.

A cette nouvelles les Bulgares choisirent un autre Chef, qui s'appellait ***Paganus***. Celui-ci, ayant obtenu d'abord le consentement de ses nouveaux vassaux, qu'ils venaient de reconnaitre leur impuissance à continuer la guerre, envoya demander à l'empereur une entrevue pour traiter de la paix. L'entrevue fut accordée, et Sabinus, suivi de ses Boyards[2]), se présenta à l'empereur, qui, assis

1) Voir ce mot dans le ***Glossarium*** de Ducange.

2) C'est le chroniste Théophanes qui écrit μετάτων Βοϊλάδων αὐτοῦ. Il est question des Boyards dans le ***Traité des cérémonies de la cour de Constantinople*** par Constantin Porphyrogénéte. Indépendamment du corps entier de la noblesse bulgare, désignée sous le nom de ***Boïlades***, Théophanes fait mention de six grands ***Boïlades***, qui tenaient le premier rang après la famille du Prince. En Russie, et dans les Principautés de Moldavie, et de Valachie, les nobles sont appelés ***Boyards*** par le peuple.

sur son trône, le reçut à la présence de Sabinus, assis aussi à son côté. Constantin Copronime, après avoir reproché aux Bulgares leur infidélité envers l'empire, et leur rébellion contre Sabinus, fit semblant de vouloir leur accorder la paix, et les congédia avec des paroles trés-amicales. Mais dès qu'ils furent partis, l'empereur envoya secrétement en leur pays des émissaires pour s'emparer du Chef des Sclavons, nommé Sévère, qui avait commis beaucoup de ravages en Thrace. Ces émissaîres surprirent aussi un fameux chef de brigands, nommé Christinus, chrétien apostat, qui s'était rendu redoutable dans cette contrée.

Après ce coup de main, l'empereur, qui n'avait assuré les Bulgares de son amitié que pour mieux les tromper, entra inopinément dans leur pays, sous le pretexte d'une révolution, qui venait d'éclater chez eux. Ayant trouvé les passages libres, car les habitants vivaient sans défiance, il pénétra jusqu'à Tounzas, qui était une ville remarquable. Dans cette surprise périrent les principaux habitants de la Bulgarie; et Paganus, que l'historien Nicéphore appelle par erreur, Compaganus, s'étant réfugié à Varna, comme lieu de sûrete, fut tué par ses propres vassaux, qui attribuérent à son incapacité leur nouveau malheur. Les troupes impériales mirent le feu dans toute la contrée, qu'ils venaient d'envahir, et dont ils auraient pu se rendre maîtres, si Constantin Copronime, frappé d'une terreur panique, n'eût voulu retourner à Constantinople, après avoir répandu beaucoup de sang sans aucun résultat. Il perdit l'occasion d'exterminer, dès sa naissance, pour ainsi dire, la puissance Bulgare, qui plus tard devait mettre à deux doigts de sa perte l'empire de Byzance.

Revenu cependant de sa terreur panique, Copronime reprit les armes, et marcha contre les Bulgares le 20 janvier 766. Il fit embarquer ses troupes sur une flotte de mille six cent navires (Khélandia) avec l'ordre de le rejoindre à Anchiale, où il se rendait par terre. La flotte, n'osant prendre le large à cause de la saison d'hiver dans une mer si orageuse, cotoyait les rivages. Soudain le vent du nord s'élevant avec violence, disperse cette nombreuse flotte

dont la plus grande partie se brisa contre les rochers, qui environent ces parages. L'empereur, qui était déjà arrivè à la frontière de la Bulgarie, à la nouvelle de ce désastre, y accourt à toute bride, et voit la côte couverte de débris de sa flotte, et la mer parsemée des cadavres de ses soldats, auxquels il fit rendre les honneurs de la sepulture. La Bulgarie fut de nouveau sauvée par la divine Providence, dont les décrets sont vraiment impenétrables.

Huit ans plus tard, en 774, le même empereur n'hésita pas à s'exposer de rechef sur cette mer si orageuse du Pont-Euxin. Il fit partir de Constantinople pour le Danube une flotte de deux mille navires, et s'embarqua lui même sur les chaloupes impériales, qu'on appellait *Khélandia Roussia*, parce qu'elles étaient *coloriées en rouge*[1]). En même temps il ordonna à la cavalerie de s'arrêter aux

---

1) Le passage du chroniste Théophanes, qui parle de cette expédition est conçu en ces termes. Κωνσαντῖνος στόλον χελανδίων δισχιλίων κατὰ Βουλγαρίας, καὶ αὐτὸς εἰς τὰ Ρούσια χελάνδια ἀπέκινησε πρὸς τὸ εἰσελθεῖν εἰς τὸν Δανούβιον: c'est-à-dire: «Constantin ordonna à une flotte de deux mille Khélandia d'aller contre la Bulgarie, et, «s'embarquant lui-même sur les *rouges Khélandia*, il partit pour le Danube.» *Goar*, le traducteur latin de Théophanes, se trompant sur l'adjectif Ῥούσια, traduit ce mot comme nom propre, et il dit: *Constantinus classem chelandiorum bis millium in Bulgariam instruxit: ipse adversus Russorum chelandia aditum sibi paraturus movit.* La faute de Goar, au reste très-infidèle traducteur, est doublement *grossière*. D'abord parce qu'il nous prouve qu'il ignorait l'usage des empereurs de Byzance d'avoir leurs chaloupes coloriées en rouge, et ensuite parce qu'il fausse l'histoire en faisant embarquer l'empereur Constantin Copronime contre les navires des *Russes*, dont le nom même, à cette époque, était inconnu. Ce qui nous étonne c'est de voir qu'un illustre Orientaliste, Mr. de Saint-Martin, ait agrandi même la faute de Goar, en disant sur le passage cité de Théophanes, ce qui suit dans une *Note*, à p. 300 du XII vol. de Lebeau: — «Le texte «de Théophanes, p. 376, présente ici une circonstance curieuse, qui me parait n'avoir «pas encore été remarquée et qui cependant merite de l'être, parce qu'elle semble con«tenir la plus ancienne mention des Russes. On y voit que ces peuples étaient à cette «époque auxiliaires des Bulgares. Cet historien dit que Constantin envoya sa flotte dans «le Danube, pour y attaquer les barques ou chélandes russes (?). Ἀπελθὼν καὶ αὐτὸς εἰς τὰ Ρούσια χελάνδια ἀπενίκησε πρὸς τὸ εἰσελθεῖν εἰς τὸ Δανούβιον.» Etrange méprise d'un écrivain critique tel quel Mr. de Saint-Martin ! ! ! Ni lui, ni Goar seraient tombés dans cette grossière faute d'anachronisme, s'ils eussent consulté le *Glossarium ad scriptores mediae et infimae Graecitatis de Ducange*, qui explique assez clairement le mot Ῥούσιος. D'ailleurs les Byzantins appellent les *Russes* Ῥῶς, dont l'adjectif est *Rossicon* Ῥωσσικὸν et non *Russion* Ῥούσιον.» C'est Constantin Porphyrogénete, qui le premier parle, dans son ouvrage, écrit pour l'empereur Romanus, des frèles embarcations des

gorges des montagnes, qui faisaient frontière à la Bulgarie, et attirer sur la plaine les Bulgares, pour les battre, si ceux-ci y seraient venus. La flotte étant déjà à Varna, Constantin, inconstant et timide par nature, se découragea de son entreprise, et songea à la retraite. La critique position de la Bulgarie lui épargna cette nouvelle honte. Les Bulgares, saisis de crainte à l'annonce des formidables forces, envoyées contr'eux par l'empereur, firent partir pour son camp deux des leurs principaux seigneurs, nommés Boïlas et Tzigatus, avec la mission d'implorer la paix. Constantin Copronime, on le conçoit bien, eu fut comblé de joie, et sur le champ accorda la poix. D'une part et de l'autre, elle fut jurée à ces conditions: que les Bulgares ne feraient plus d'invasions dans la Thrace, et que l'empereur ne chercherait aucun pretexte pour prendre les armes contre eux. Pour plus de garantie, ces conditions furent écrites en double original, et chaque partie contractante garda l'exemplaire signé par l'autre.

L'empereur, de retour à Constantinople, reçut, au mois d'octobre de la même année 774 de ses secrets partisans en Bulgarie, la nouvelle que, le Prince de cette contrée voulaît envoyer 16,000 hommes pour s'emparer du canton de Vergétie, et en transporter les habitants en Bulgarie. Copronime, pour ne pas donner de soupçons qu'il se préparait à marcher contre le Chef des Bulgares, dont les députés se trouvaient encore à Constantinople, fit courir le bruit qu'il allait porter la guerre aux Arabes. Il recueillit une nombreuse armée, et fit partir pour l'Asie ses drapeaux mêmes, et ses équipages de guerre. Il congédia alors les députés Bulgares, et en toute hâte il se mit à la tête de ses troupes, arrivant chez eux, avant même que ceux-ci eussent appris son départ.

Par cette précaution il lui fut facile de les mettre en fuite par tout où ils osaient se présenter. Mais fatigué de les poursuivre, et

---

Russes, qui, par les rivières, arrivaient jusqu'à Constantinople même. Voir l'öuvrage *de administrando Imper.* Chap. IX. Nous sommes heureux d'apprendre, au moment de mettre sous presse notre ouvrage, que l'Académicien M. *Kunik* ait déjà relevé la faute de Goar, et de Saint-Martin dans son ouvrage imprimé à St. Pétersbourg en 1845 sous le titre: *Die Berufung der schwedischen Rodsen durch die Finnen und Slawen,* pag. 321—328.

ayant fait un considérable butin, et un grand nombre de prisonniers, Copronime retourna à Constantinople. Il y rentra avec les honneurs d'un triomphe, auquel ses courtisans donnerent le titre de *noble*, parce qu'il n'yavait eu ni massacre de l'ennemi, ni effusion du sang chrétien.

Enhardi par cet exploit, dont il se vantait beaucoup, Copronime, qui venait de rompre la paix avec les Bulgares, prépara l'année suivante 775 une grande flotte, sur la quelle il fit embarquer douze mille chevaux, qui devaient pénétrer en Bulgarie. Quant à lui, après avoir ordonné à son armée de partir, craignant de traverser la mer, il se proposa d'aller la rejoindre avec sa suite par terre. Sa crainte fut justifiée par l'événement. La flotte était arrivée aux parages de Mesembrie, lorsque le vent du nord s'elévant tout d'un coup très-fort, il s'en fallu de peu que toute la flotte ne se brisât contre les rochers de ces côtes si dangereuses. A la suite de cette tempête, qui fit perir beaucoup de monde, l'empereur, qui suivait de ses yeux son armée, rebroussa chemin, sans tenter aucun coup contre les Bulgares.

Téléris, le nouveau Seigneur de la Bulgarie, et qui, d'après Ducange, succéda à Paganus l'an 771, s'étant aperçu que c'était de ses familiers que l'empereur apprenait à temps tous ses projets, pour s'en assurer, usa de cet artifice. Il écrivit à Constantin Copronime une lettre confidentielle, où, entre autres choses, il lui disait: — *Je suis intentionné de fuir, et de venir chez toi. Donne-moi donc ta parole pour ma sûreté, et fais moi connaître quels sont tes amis ici, pour me fier à eux en leur demandant leur coopération.* L'empereur tomba dans le piége, et lui donna la liste de ses partisans. *Téléris*[1]), informé qui étaient ses espions, leur trancha la tête. Copronime, en apprenant cette nouvelle, épila de rage sa

1) Sur la vraie diction du nom de ce Prince des Bulgares il y a différence marquée dans les écrivains Byzantins. Cedrenus d'abord l'appelle *Ellerich*, puis *Téléris*, et enfin *Pellerigues*. Théophanes par contre le désigne sous le seul nom de *Tericus*, qui a quelque affinité avec celui de *Teléris*. C'est pour ce motif que nos avons retenu le dernier.

barbe grise, et jura de se venger du prince barbare. Sa mort, arrivée le 14 septembre 775, l'empêcha de mettre en exécution son projet.

Instabilité des choses humaines! Vers la fin de l'an 777, le second du regne de Léon, fils de Constantin Copronime, Téléris réalisa ce qui, du vivant de cet empereur, fut un artifice pour se défaire de ses espions. Connaissant que ses vassaux le haïssaient, il se réfugia à la Cour de Constantinople, sans en prévenir personne. Léon l'accueillit très-bien, le créa ***Patricien***, et le maria même avec la cousine de sa femme Iréne, dès que Téléris eut embrassé le christianisme. L'empereur, pour l'honorer davantage, et lui prouver son amitié, voulut être le parrain à son baptême.

En 789 les Bulgares reprirent les armes contre l'empire, régi par Iréne, veuve de l'empereur Léon. Cette princesse envoya à leur rencontre ***Philètes***[1]) général en chef des armées dans la Thrace, mais il en fut battu par sa propre faute. S'étant campé dans le pays ennemi, sans prendre des précautions pour la sûreté de son camp, il fut surpris par les Bulgares, et périt avec la plus grande partie de son armée.

Au mois d'avril de l'an 791, le jeune empereur Constantin, étant sorti de la tutelle de sa mére Iréne, voulut faire ses premières armes en marchant contre les Bulgares. Il entra dans leur pays, et fut rencontré par ***Cardamus***, le Chef que les Bulgares avaient choisi après la désertion de Teléris, aux environs de ***Probaton***[2]), un des forts chateaux de la Bulgarie. Vers le soir du même jour de cette rencontre, s'engagea entre les deux armées un léger combat, que la nuit fit terminer. Mais soudain la terreur panique pénétra dans les

---

1) Lebeau l'appelle ***Duc de Thrace***, traduisant par ce titre celui en grec Στρατηγός τῆς Θράκης, que lui donne Théophanes. Mais la signification en français est bien différente, et par conséquent erronée, d'autant plus qu'à cette époque, on n'avait encore créés de ***Ducs*** à la Cour de Byzance. Il a problament traduit du Latin le ***Dux*** pour ***Duc***, au lieu de ***général en chef***. Voir ***Histoire du Bas Empire***. Tom. XII. p. 352.

2) Aujourd'hui ***Paravadi***. Voir sur ce château ce que nous disons dans la 2-me partie de cet ouvrage.

deux camps ennemis, et profitant de la nuit, tous les deux voulurent se sauver. Ainsi le jeune empereur Constantin retourna à Constantinople sans perte, et sans aucune gloire. Voulant reparer cet échec, il retourna en Bulgarie au mois de juillet de l'année suivante 792.

Il commença son entreprise en bâtissant sur la frontiére le château de Marcelle. A cette nouvelle Cardame accourut bientôt, et se campa devant l'armée impériale. Poussé par sa grande jeunesse, il n'avait que 21 ans, et sûr de la victoire, d'après la prédiction de l'astrologue Pangentius, qui était à sa suite, l'empereur attaqua les Bulgares avec désordre, et sans prendre aucune précaution en cas d'un revers. Il fut donc battu completément, et dans cette journée fatale, il vit përir la plus grande partie de ses troupes, et ses meilleurs généraux.

Quatre ans plus tard, en 796, Cardame, instruit de la déplorable administration de ce jeune empereur, lui envoya dire que s'il ne lui payait pas un tribut, il le verrait bientôt se présenter aux portes de Constantinople. A cette bravade, l'empereur répondit par une insulte pleine de bassesse. Il lui envoya du foin avec ces mots: *Je vous fais tenir le tribut qui vous convient, et ayant des égards à votre vieillesse, je veux bien vous faire épargner la fatigue du voyage. Rendez-vous au château de Marcelle, où je ne tarderai pas de venir vous rejoindre. Dieu y décidera notre sort.* En effet il marcha tout de suite en Bulgarie avec toutes les troupes dont il pouvait disposer. Cardame, n'étant pas en état de soutenir l'attaque, se retrancha dans une forêt. Constantin resta campé devant l'ennemi pendant dix-sept jours, le harcelant sans cesse. Celui-ci, se tenant toujours sur la défensive, se retira dans l'intérieur de son pays, où l'empereur n'osa le poursuivre. L'armée impériale reprit alors le chemin de Constantinople.

Successeur de Cardame fut *Crummus*, qui, dès le commencement de son regne, se montra homme politique et guerrier. Son premier exploit fut la destruction des Avares, aux quels les Bulgares avaient été soumis. Il profita de leurs fautes pour fonder avec soli-

dité sa domination. Il fit venir devant lui les prisonniers, qui étaient les plus âgés, et leur demanda quelles étaient les causes de la ruine de leur patrie. Un d'eux, dont les autres respectaient, à ce qu'il semblait, le savoir, élevant la voix avec modestie, lui répondit: — «Seigneur! les causes de nos malheurs sont celles qui renverseront «toujours les plus florissants états. Les voici: les hommes, très-«puissants en intrigues et en calomnies, ont écarté des affaires les «plus sages et les plus capables; l'injustice et la corruption se sont «insinués dans les tribunaux; le vin et la bonne chére ont appesanti «les corps et abruti les esprits; justice, emplois, dignités, faveurs; «tout a été vénal; nous avons fait commerce de nous mêmes, et «nous sommes devenus d'un vil prix. Nous étions déjà anéantis de «nous mêmes avant de l'être par nos ennemis.»

A la suite de cette éloquente réponse, Crummus convoqua une assemblée des plus notables parmi ses vassaux, et fit publier les lois suivantes:

«Si quelqu'un accuse un autre, je m'assurerai d'abord de sa «personne; et, après un mûr examen, s'il est convaincu de calomnie, «il sera mis à mort.»

«Personne ne recevra à sa table un juge, taxé d'injustice et de «rapine, sous peine de confiscation de ses biens.»

«On détruira toutes les vignes en arrachant leurs racines.»

«Si un homme est réduit à l'indigence, et qu'il soit convaincu «de vol, on lui cassera les jambes. Il lui sera défendu de mendier; «mais pour la première fois, ceux qui sont de son même état se co-«tiseront pour rétablir sa fortune.»

«Quiconque refusera de contribuer à cette oeuvre d'humanité, «sera privé de ses biens.»

Ce guerrier-législateur des Bulgares devait être très-incommode voisin à l'empereur Nicéphore, qui succéda à Constantin, et n'était ni l'un, ni l'autre. En effet ayant appris que cet empereur envoyait à ses troupes, cantonnées sur les bords du Strymon, onze cent livres d'or pour payer leur solde, Crummus tomba soudain sur ces troupes, en fit un grand carnage, tuant leur commandant et la plupart des

officiers, et enlevant leurs bagages, y compris l'or qu'on venait de leur envoyer. Enhardi par ce coup de main, qui eut un succés plus grand qu'il ne s'y attendait pas, Crummus se porta sur la ville de Sardique, dont il s'empara par fraude au moment qu'on traitait de la capitulation. Il en egorga la garnison, forte de six mille soldats, et un grand nombre d'habitants.

Nicéphore, exasperé par ce double désastre, voulut aussitôt s'en venger. Dans son impatience il partit de Constantinople le 2 avril, le jour de mardi de la semaine de passion de notre Seigneur. Les Bulgares vinrent à la rencontre des troupes impériales, mais celles-ci, à leur approche, prirent la fuite. Nicéphore deux ans plus tard, voulut se relever de cette honte. Il quitta Constantinople, au mois de maï 808, avec son fils Stavrakis, pour se mettre à la tête des toutes les troupes qui se trouvaient dans la Thrace, Et pour rendre cette armée encore plus nombreuse, il ajouta pêle-méle un amas de mendiants, enrôlés de force, qui s'armerent des bâtons et des frondes, parce que l'avarice de l'empereur exigea qu'ils eussent s'armer et se nourrir à leurs propres frais. Cette armée, étant arrivée au château de Marcelle, qui se trouvait, ainsi que nous l'avons dit plus haut, sur la frontiére de la Bulgarie, Crummus, ne pouvant lutter avec des forces si supérieures aux siennes, y envoya à traiter la paix. Nicéphore, ne consultant que son mauvais penchant, et enorgueilli par ses courtisans, la refusa. Dieu punit bientôt son orgueil! Bravant tous les dangers, que lui présentaient les difficiles et impraticables chemins, qu'il venait de franchir après de longs détours, Nicéphore pénétra enfin au coeur de la Bulgarie le 20 juillet, deux mois presque après son départ de Constantinople. Pendant sa marche, il répétait sans cesse cette phrase: *Je ne sais si c'est Dieu, ou le diable qui m'entraine, mais j'yme sens poussé par une force irresistible.*

Avant de quitter le château de Marcelle, son valet intime, nommé *Byzantius*, emportant avec lui le vêtement impérial de parade et cent livres d'or, déserta chez Crummus. Cette désertion fut considérée de mauvais augure. Après trois jours de combats insigni-

fiants, mais considérés heureux par ses courtisans, Nicéphore se croyait déjà vainqueur de la Bulgarie. Dans son délire, il ordonna de n'y laisser la vie à aucun être vivant, pas même aux animaux. Après avoir commis d'autres cruautés, le dernier exploit de cet indigne empereur, fut le feu qu'il mit à la *cour* de Crummus[1]). Celui-ci, abattu au dernier point, envoya dire à Nicéphore ces paroles: ***Me voilà vaincu: prends tout ce qui te sera plus agréable, et retournes chez toi en paix.*** Mais l'ennemi de la paix refusa ces offres si honorables. Crummus, exaspéré par ce refus, trouva dans son désespoir son salut. Il fit barricader toutes les issues sur le grand chemin avec des poutres, en forme d'épaisse muraille, rendant ainsi impossible la retraite des troupes impériales, qu'il voulait attaquer avec cette ardeur qu'inspire le désespoir. Nicéphore, informé de cette construction, fut soudainement saisi de terreur, et ne savait plus quel parti il lui convenait mieux de prendre. Il dit à ceux, qui prévoyaient leur perte: ***personne de nous ne doit espérer de se sauver, quand même nous aurions des ailes pour voler.*** Il passa deux jours dans une inaction complète, et dans la perplexité. A l'aube du troisième, le samedi 25 juillet, on entendit un grand tumulte du côté de la tente de l'empereur. C'étaient les Bulgares, qui, y étant pénétrés pendant la nuit, venaient de massacrer Nicéphore et ses patriciens dans leurs propres tentes. Crummus, ayant tranché, de ses propres mains, la tête de Nicéphore, la fit exposer sur la pointe d'une pique, pendant plusieurs jours, pour être vue par les différentes peuplades voisines, qui venaient le féliciter de son triomphe. Ensuite il en fit relier le crâne en or, et il s'en servait camme coupe pour donner à boire, dans ses festins barbares, aux primats des Sclavons, en se glorifiant de posséder le crâne d'un empereur, qu'il appellait *insatiable de richesses, et ennemi de la paix.* Ce jugement était très-juste.

Michel Rangabé, successeur et gendre de Nicéphore, voulant

---

1) Gibbon l'appelle même, ***cour royale, qui, selon toute apparence,*** écrit-il, ***n'était qu'un édifice et un village de bois.*** Histoire de la décadence, etc. Tom. 11. p. 42.

en venger la mort, marcha contre la Bulgarie, au moment que Crummus venait de s'emparer de *Develtus*, la moderne Bourgas en Romélie[1]), après quelques jours de siège, faisant transporter en Bulgarie ses habitants, y compris leur Evêque. Les troupes impériales, mal disciplinées, se mutinèrent et vinrent aux mains entr'elles. Michel les harangua, mais ce fut par ses largesses en argent, qu'il reussit à les faire rentrer dans leurs devoirs. Dès lors il se décida de retourner à Constantinople, considérant l'impossibilité de battre les Bulgares.

Crummus, informé de cette retraite, continua son excursion dans la Thrace et la Macédoine, tandis que les habitants d'Anchiale, et de Berrohé abandonnaient leurs foyers par la seule crainte de ne pas être faits esclaves des Bulgares. L'année suivante, Crummus, fatigué de ses excursions, envoya à l'empereur Michel son confident, nommé *Dargamesus*, pour lui proposer la paix, aux mêmes conditions qu'elle avait été accordée, disait-il, à son prédécesseur *Comersius*, par l'empereur Théodose l'Adramyttènien, l'année 716. Ces conditions étaient les suivantes:

1) Payer un tribut en vêtements et en cuir rouge pour la valeur de cent livres d'or.

2) L'extradition mutuelle des transfuges, quand même ils seraient coupables de haute trahison.

3) La liberté mutuelle aux négociants de faire le commerce dans les villes, et d'y tenir des comptoirs.

A ces conditions Crummus ajouta la menace, que si l'empereur ne les acceptait pas, il irait s'emparer de la ville impériale de Mésembrie. Michel rejetta la paix, non pour la honte de payer le tribut à un barbare, mais cédant aux fausses assertions de ses courtisans, qui lui firent observer que l'extradition des transfuges était contraire au précepte de l'Evangile, qui dit: *je ne peux chasser celui qui vient chez moi.* A la réception de ce refus, Crummus,

---

1) Nous en parlerons longuement dans la 3-e partie de cet ouvrage.

vers la mi-octobre de cette même année 811, alla assièger Mésembrie, profitant des talents d'un habile mécanicien, qui se trouvait à son service. Celui-ci était un Arabe qui, ayant embrassé le Christianisme, fut enrôlè dans l'armée d'ordre de l'empereur Nicéphore, et envoyé à Andrinople pour réparer ses fortifications, qui menaçaient ruine. Toutefois cet empereur avare non seulement ne lui accorda pas aucune récompense, analogue à ses talents, qui n'étaient pas communs, mais il lui diminua, ce qui est encore plus fort, son appointement, le faisant battre cruellement pour s'en être plaint. L'Arabe dans son juste courroux, déserta chez les Bulgares, auxquels il apprit si bien l'art de fortifier, que Nicéphore paya de sa tête les consèquences de son extrème avarice, si indigne au caractère d'un empereur.

Mesémbrie, n'étant défendue par personne, grâce à l'incapacité et à la lâcheté de la garnison, tomba au pouvoir de Crummus avant la fin même du mois d'octobre. Les Bulgares, y ayant trouvé tout ce qu'il leur fallait pour l'habiter, la gardèrent conjointement à Develtus, où ils trouvèrent une quantité d'objets en or et en argent, parmi les quels se faisaient remarquer trente six tubes pour lancer le feu grégeois.

Au printemps de l'année 812, l'empereur, ayant appris par deux chrètiens, qui venaient d'échapper de la Bulgarie, que Crummus se préparait d'envahir la Thrace, voulut le prévenir. Crummus en effet y vint, mais, ayant perdu beaucoup de monde, retourna en son pays. Michel alors alla à Andrinople, et voulut chasser de Mesémbrie les Bulgares. Il ordonna donc que toutes les troupes sortissent de leurs cantonnements, et vinssent le rejoindre à Andrinople.

A la nouvelle de ces préparatifs, Crummus se mit en marche aux premiers jours de juin de la dite année, et vint camper devant le campe même de l'empereur aux environs d'Andrinople. Dans la bataille qu'on venait d'engager, les troupes impériales manoeuvrèrent si mal, que Crummus, voyant fuir les soldats des premières lignes sans se battre, crut que cette fuite était un stratagème. Aussi

il ordonna à ses hommes de ne pas poursuivre l'ennémi. Mais enfin s'étant aperçu qu'elle était une véritable fuite, dictée par la peur, il assaillit les fuyards par le flanc, en fit un grand carnage, et s'empara de leurs bagages. L'empereur, contraint de fuir lui-même pour se sauver, prit le chemin de Constantinople avec l'intention d'abdiquer, et de confier le sceptre de l'Empire chancelant aux mains habiles du Patricien Léon, ignorant que c'était lui qui avait provoqué sa déroute[1]). Crummus, que Théophanes appelle nouveau *Sennacherim*, enorgueilli par cette victoire inattendue, laissa une partie de ses hordes, sous le commandement de son frère, pour assiéger Andrinople, et marcha avec la seule cavalerie pour assiéger Constantinople. Il y arriva, six jours après que Léon, surnommé *Arménien*, avait été proclamé Empereur, et dressa son camp entre les murs de Baaquhernes, et la porte Dorée. Ce fut dans cet endroit qu'il fit à ses faux dieux des sacrifices en hommes et en animaux, en action de grâces pour la victoire qu'il venait de remporter. Et suivant l'usage de sa nation, il alla laver ses pieds au bord de la mer, dont il versait l'eau sur sa tête, et en fesait l'aspersion sur sa troupe, qui poussait des cris d'acclamation. Après cette cérémonie, il rentra dans sa tente, où il reçut les hommages respectueux de tous ses hommes. Dans son enivrement il envoya demander à l'empereur la permission d'enfoncer sa lance dans la porte Dorée. On lui répondit que pour faire cela, il fallait d'abord s'emparer de la ville.

Crummus, desespérant d'assiéger Constantinople avec succès, vu le bon état de ses murailles, et la discipline de la garde impériale, fit des propositions de paix. Ces propositions, lui envoya dire Léon, devraient être discutées dans une conférence, qui pourrait se tenir sur le rivage du golfe de la Corne d'or, où l'on enverrait de part et d'autre cinq ou six personnes, sans armes, pour conclure

1) Léon, se considérant digne de régner, conçut le projet d'usurper la couronne au faible empereur Michel, à la suite de quelque désastre. Ainsi il se mit à fuir avec les légions orientales, dont il était le Chef. Ce fut alors, que les autres troupes suivirent son exemple, sans savoir pourquoi.

définitivement la paix. C'était un piége que lui tendait l'empereur pour pouvoir le tuer avec un coup de lance. Crummus, le lendemain, se rendit au lieu indiqué avec six de ses officiers. A son arrivée, les six envoyés de l'empereur, qui l'attendaient dans une nacelle, debarquèrént, à son invitation, sur le rivage. Crummus alors descendit de son cheval, et s'assit par terre. Mais à l'instant même qu'on commença de parler, il s'apercu d'un signal qu'on fit des murailles de la ville. Saisi de défiance, il saute sur son cheval et prend la fuite. Le peuple, qui était spectateur de cette entrevue sur les murailles, se mit alors à crier: *victoire à la Croix.* A cecri, trois soldats, qui par l'ordre de Léon, allèrent pendant la conférence se cacher dans une maisonette délabrée de Blaquhernes, le blessèrent de plusieurs coups de lance, dont cependant aucun ne fut mortel [1]).

Crummus devint furieux de ce manque de foi, dans une occasion si solennelle, et voulut sur le champ s'en venger, brûlant le palais impérial à Saint-Mamas, les monastères et les églises. Ensuite il ordonna à ses soldats de briser tous les marbres qu'on ne pourrait transporter, après avoir chargé sur les chariots les statues et le lion en bronze, qui se trouvaient au Cirque à Saint-Mamas. Il se retira emmenant avec lui un grand nombre de prisonniers, qui devaient peupler la Bulgarie, et un immense butin. Ayant ainsi donné cours à sa juste vengeance, il alla rejoindre son frère, occupé encore du siége d'Andrinople qui, après quelques jours, tomba enfin en son pouvoir. Il pilla cette magnifique ville, considérée comme la seconde de l'empire [2]) pour ses richesses et sa population, et retourna en Bulgarie.

---

1) D'après Théophanes, dont la chronique, soit dit en parenthèse, finit à ce passage, ce fut Léon lui-même qui tendit ce guet-à-pens pour tuer Crummus, malgré l'inviolabilité qui lui était due, comme négociateur de la paix. Cet historien se plaint qu'un pareil acte de perfidie n'eût pas le succès qu'on s'attendait, et il en attribue aux pechés des sujets de Léon. Cette plainte nous donne la mesure de la moralité, à cette époque, de toutes les classes des Byzantins.

2) De nos jours aussi, Andrinople est considérée comme la seconde ville de l'empire Turc. Elle fut occupée momentanément par les troupes Russes en 1829, et c'est en cette ville que fut signé le Traité, par lequel le Sultan Mahmoud reconnut l'indépendance de la Grèce.

Au lieu de vouloir se reposer après tant de fatigues, il commença à se préparer pour une vaste expédition contre Constantinople, qu'il voulait soumettre à tout prix, sa vengeance n'étant pas encore assoupie. Sa mort soudaine vint à propos pour mettre un terme à ses ambitieux projets.

Les historiens ne sont d'accord que sur l'époque seule de sa mort, en 814. Les uns disent qu'il fut étranglé par ses propres vassaux, révoltés contre lui à cause de son extrême sévérité. Les autres assurent, qu'extenué des fatigues de la guerre, et du grand mouvement qu'il se donnait pour les préparitifs de son expédition à Constantinople, il mourut d'une violente hémorragie: son sang coulait par les oreilles, les narines et la bouche. Skylitzes enfin et Léon le Grammairien nous rapportent qu'il fut tué en bataille, combattant avec l'empereur Léon l'Arménien, sans cependant nommer le lieu où la bataille fut donnée. Ils disent seulement, que ce fut lorsque Léon accourut pour porter du secours à la ville d'Arcadiopolis en Thrace. Un écrivain anonyme, le continuateur de la chronique de Théophanes, dit, que cette ville fut attaquée par trente mille Bulgares, tous couverts de fer de la tête aux pieds. C'est une exagération, admise cependant comme fait historique par Cedrénus, qui signale ces soldats sous le titre de ὁλοσίδηρους.

Cet historien nous racconte que parmi les prisonniers, faits par Crummus à Andrinople, il y avait l'Archevêque Manuel, et les parents de Basile, alors enfant, qui plus tard fut élu empereur, et devint la terreur des Bulgares sous le nom de *Bulgaroktone*.

Après la mort de Crummus, les Bulgares élirent à sa place un notable du pays nommé *Doucomes*. Bientôt lui succéda un autre appelé *Ditzengus*, et *Tzocus* suivant Ducange. Celui-ci, ayant eu connaisance des progrès que faisait le prosélytisme à la foi Chrétienne, grâce au nombre infini des prisonniers chrétiens et de leurs prélats qui se trouvaient en Bulgarie, en devint furieux. Il fit venir devant lui l'archêveque d'Andrinople et les plus notables parmi ses ouailles, et tâcha, par des paroles douces, de les persuader de rénier leur foi, et d'adorer les idoles. Voyant que son doux langage n'abou-

tissait à rien, il passa aux ménaces, et même aux tourments de la torture. Mais s'étant convaincu que tous ses efforts étaient inutiles, et que les chrétiens étaient inébranlables en leur foi, il leur fit trancher la tête. L'eglise Orthodoxe de l'Orient célèbre leur martyr le 22 janvier.

Mortagon[1], qui succéda à ce fanatique et inepte Chef des Bulgares, et que Cedrénus appelle ***Roi***, ayant appris par ses émissaires à Constantinople, que Léon fesait de grands préparatifs de guerre pour venir le battre, préféra de lui demander la paix, n'étant pas en mesure de résister à son invasion. Pour l'obtenir plus facilement, il mit en liberté tous les prisonniers que Crummus avait faits à Andrinople. Au moment de leur départ, Mortagon voulut les passer en revue. A cette occasion il remarqua le jeune Basile, qui venait de sortir de la puberté, et était d'une beauté frappante. Il lui fit signe de s'approcher, le prit par la main, et lui baisa la joue en le régalant d'une pomme très-grande. Basile la prit de ses mains sans trop de cérémonies en s'appuyant, sans aucune malice, sur les genoux du Prince barbare, qui fut étonné de sa démarche si noble et si simple. Ses gens par contre montérent en colére voyant qu'il le laissait partir, au lieu de le garder chez lui comme esclave.

Léon, profitant de la faiblesse du Prince de la Bulgarie, rejeta ses propositions de paix, et envahit cette région avec une nombreuse armée. Les deux Princes se rencontrèrent près de Mésembrie. Au commencement de la bataille, il parut que la victoire était pour les Bulgares. Bientôt ceux-ci, par une habile manoeuvre de l'empereur, sont attaqués aux flancs par lui même, descendu d'une colline avec sa réserve, et sont mis en déroute. Les Bulgares, malgré tous leurs éfforts, ne peuvent se remettre en ordre, et leur Chef, tombé de cheval, allait perdre la vie, s'il n'eùt été promptement remonté par ses gens, pour fuir avec eux. Tous ceux qui ne suc-

---

1) Μορτάγων ὁ των Βουλγάρων βασιλεὺς écrit Cedrénus, et Constantin Porphyrogénéte Μουτράγων ὁ τοῦ Κρούμου διάδοχος. Nous avons suivie la diction de Cedrénus, d'autant plus que le second écrivain se trompe sur l'ordre de la succession de ce Prince.

combèrent pas sur le champ de bataille, furent faits prisonniers, et amenés à Constantinople par Léon, qui y rentra en triomphe.

Cette bataille fut si heureuse pour l'armée impériale, qui largement se vengea de toutes les cruautés des Bulgares, que ceux-ci un demi-siècle après, tremblaient encore en se la rappelant. Ils nommèrent *colline de Léon* cette hauteur, derrière laquelle l'empereur se tint caché, et elle était pour eux un monument funeste, devant lequel ils ne pouvaient passer sans frémir Mortagon, après de nouvelles instances, obtint de Léon une trêve de trente ans, qui fut accordée en 815.

Huit ans après, Mortagon informé que l'empereur Michel, surnommé le *Bégue*, successeur de Léon, se trouvait en danger à la suite de la rébellion du patricien Thomas, lui envoya dire secrètement qu'en bon allié, il allait marcher contre Thomas. Michel, soit par crainte des ravages que les Bulgares pouvaient causer dans les terres de l'empire, soit par avarice, car il savait bien qu'il fallait payer un tel secours, lui répondit qu'il le remerciait avec reconnaissance, mais il refusait son secours, ayant, à lui seul, assez de forces pour battre le rebelle Thomas. Mortagon, ne faisant aucun cas de ce refus, désireux comme il était de revoir les lieux de ses exploits, et de faire consolider la convention signée avec Léon, marcha contre Thomas, et vint camper près de lui. A la vue des Bulgares, Thomas devint presque fou de rage, se voyant engagé entre deux armées. Voulant éviter d'être cerné par les troupes aguerries qui allaient arriver de Constantinople, il se décida d'aller battre les Bulgares à leur camp, puisant son courage dans son désespoir. Mais il en fut battu complétement, et c'est en prenant la fuite qu'il put se sauver avec ses hommes, qui ne tombèrent pas dans le combat. Montragon, tout content et glorieux de cette victoire, regagna ses foyers, amenant avec lui un grand nombre de prisonniers et un riche butin.

En 826 Mortagon envoya des ambassadeurs à l'Empereur d'Occident, *Louis le Pieux*, pour contracter avec lui une alliance, et désigner les limites des leurs états respectifs. Les commissaires Bulgares, après trois années d'attente, furent renvoyés par Louis, à

la suite de la nouvelle que leur Prince venait d'être assassiné, ou bien déposséde du pouvoir par quelqu'un de ses plus proches parents. D'aprés Léon le Grammairien, ce successeur de Mortagon s'appellait *Wladimir*, et était neveu de Crummus, du côté de son père. Il régit la Bulgarie sous le règne de l'empereur d'Orient Théophile, et ne donna pas motif de parler de lui.

Le successeur de Wladimir fut *Bogoris*, auquel fut donné le titre de *Roi* par les empereurs d'Orient, et par les Papes, car c'est sous son règne que le Christianisme fut embrassé par les Bulgares. Ce prince, ne pouvant dans sa fierté tolérer que le trône de l'Empire Romain fut occupé par une femme et un enfant, envoya des ambassadeurs à la régente Théodora, pour lui annoncer qu'il rompait la trêve, et qu'il lui ferait la guerre.

Cette impératrice, douée d'une âme virile, lui répondit, qu'elle saurait se défendre, laissant à Dieu le soin de décider sur le sort de leurs armes; mais que si elle succombait, il aurait vaincu une femme et non un homme. Bogoris, dont l'amour propre fut piqué par cette réponse, renouvela l'alliance avec l'empire. A cette occasion la Régente lui demanda de mettre en liberté le moine *Théodore Cupharas*, qui se trouvait chez lui parmi les prisonniers, étant un homme distingué et utile à son gouvernement. Bogoris, de son côté, demanda en échange sa propre soeur, qui, depuis plusieurs années, avait été faite prisonnière, et se trouvait au palais impérial. C'est à l'échange de ces deux prisonniers distingués qu'on doit la conversion des Bulgares au Christianisme.

Nous allons emprunter, à la plume elégante d'un auteur contemporain, le récit de cette conversion, qui eut lieu en 865, du temps du célébre Patriarche Photius. Ce récit, moins quelques détails, conforme à celui que nous en donnent Cedrénus et Nicétas Choniates, tient vraiment du merveilleux.

«Du temps de la régence de Théodora, vers l'an 845, *nous*

dit Mr. *l'Abbé Jager* [1]), la soeur du roi Bogoris, dont on ne dit pas le nom, fut faite prisonnière dans une de ces excursions que fesaient souvent les Grecs contre les Bulgares; cette princesse fut amenée à Constantinople, et reçue avec honneur par Théodora, qui la logea dans son palais, faisant tout pour lui faire oublier sa captivité. Théodora ne s'en contenta pas, elle voulut aussi la faire participer aux bienfaits du christianisme, car elle était païenne. Elle fut donc instruite, et embrassa la religion chrétienne, dont elle devint une zélée proselyte Un moine grec, nommé Théodose [2]) Cuphara, avait été fait prisonnier par les Bulgares; ce moine était instruit dans les affaires politiques, et devint le conseiller et le ministre du roi Bogoris. Théodora le connaissait et regrettait ses lumières. Théodose profita de la confiance du roi pour lui faire connaître les principes du christianisme; mais le temps n'était pas encore arrivé où Dieu devait toucher son coeur. Il envoya Théodose en ambassade près de la régente, pour demander la liberté de sa soeur. Théodora y consentit à condition qu'on lui rendrait le moine Théodose. L'échange des prisonniers fu fait. La princesse, de retour dans sa patrie, ne cessa de discuter avec son frère, et de lui expliquer les mystères de la religion chrétienne, qu'elle avait embrassée pendant sa captivité. Mais le roi, quoique déjà instruit par Théodose Cupharas, ne voulut point renoncer à l'idolatrie, ni aux moeurs de ses pères.

«Les choses en restérent là jusqu'en 864, où une grande famine désolait le pays des Bulgares. Le roi, voyant la misère affreuse de son peuple, et ne sachant comment y remédier, invoqua le Dieu des Chrétiens, dont sa soeur et Théodose Cuphara lui avaient tant parlé, et ordonna qu'on fît des prières au même Dieu dans son royaume. La famine ayant cessé, il résolut de se faire chrétien, et demanda à l'empereur de Constantinople un évêque pour l'instruire

1) Histoire de Photius Patriarche de Constantinople, d'après les documents originaux, la plupart encore inconnus.. Deuxième édition. Paris 1845, in 8°.

2) Dans le texte on lit *Théodore*, par erreur typographique sans doute, et c'est pour ce motif que nous l'avons corrigé.

dans la foi. Une autre chose ne contribua pas peu à le confirmer dans sa résolution et à hâter le moment de sa conversion; ce fut un tableau peint par un moine nommé Méthodius. Le prince aimait beaucoup la chasse, et lors qu'il ne pouvait y aller, il s'amusait à en considérer la représentation. Ayant construit à Nicopolis un nouveau palais, il fit venir le moine Méthodius dans le dessein de lui faire peindre des chasses. Ce moine passait pour un peintre très-habile; car, à cette époque, les arts s'étaient déjà réfugiés dans les couvents. Lorsque le peintre fut venu, le roi changeant tout-à-coup d'idée, comme par inspiration divine. — «Je ne veux pas, *dit-il au* «*moine*, que vous me peigniez des scènes sanglantes, comme celle «d'une bataille ou comme celle d'animaux tués dans une chasse; «représentez-moi un sujet terrible qui puisse frapper de terreur «tous ceux qui le regarderont.» Le moine, apparemment d'accord avec la soeur du prince, peignit la grande scène du jugement dernier. Dans le haut de la composition, se trouvaient le Sauveur et les Chérubins; à droite, étaient les élus; à gauche, les réprouvés, que les démons entrainaient dans les flammes. Le tableau agit sur l'esprit du prince avec cette puissance qu'exerce la peinture sur l'imagination de l'homme. Bogoris, en le voyant, en fut tout épouvanté. L'effet fut prompt et efficace: sans apporter aucun délai, il se fit baptiser la même nuit, et reçut le nom de Michel. Photius ne paraît pas avoir été étranger à cette conversion: du moins il s'en attribua le mérite, et nous avons de lui une grande lettre adressée à ce prince.

«Quoique la cérémonie fut faite la nuit, les grands de la cour en eurent connaissance; ils excitèrent donc le peuple contre lui et l'assiégèrent dans son palais. Bogoris sortit contre eux, muni de la croix et accompagné d'une petite troupe qui lui était restée fidèle. Son courage déconcerta les rebelles, qui prirent la fuite. Une quarantaine des plus opiniâtres furent pris et mis à mort avec leurs enfants. Le roi exhorta les autres à se faire chrétiens, ce qu'ils firent, et toute la nation suivit leur exemple.»

Le néophite roi Michel écrivit à l'impératrice Théodora pour

lui annoncer cet événement, et la prier de lui céder des terres incultes sur la frontière de l'empire, à l'objet de pouvoir élargir le territoire de son peuple qui y vivait trop serré. Il l'assurait en même temps qu'il désirait conclure avec elle une paix perpétuelle. Théodora y acconsentit avec joie; et lui accorda tout ce trait de pays, qui commençait de la frontière de la nouvelle Bulgarie, jusqu'à la ville de Déveltum, dont on voyait les ruines. Le Bulgares donnérent à ce nouveau canton, qui était désert et inculte, le nom de *Zagora*[1]).

Le roi Michel devint tellement enthousiaste de l'humilité, prêchée par la religion qu'il venait d'embrasser, que la nuit il déposait tout signe de la royauté, et, endossant un sac, il entrait secrétement à l'eglise, où il passait la plupart de la nuit à prier Dieu. Plus tard il abdiqua même le trône en faveur de son fils ainé; et, se faisant tonsurer, il alla s'enfermer dans un cloître de moines pour y finir ses jours. Il remonta bientôt sur le trône dès qu'il apprit que son fils voulait abattre le Christianisme, et rétablir l'idolatrie de ses ancêtres. Son premier acte fut très-cruel, en faisant crever les yeux à son fils, qu'il exila de son royaume. Il convoqua ensuite une assemblée de ses principaux vassaux pour se justifier de sa cruauté envers son fils ainé, et faire reconnaître à sa place pour Roi son fils puiné, qu'il menaca de la même peine s'il osait devier quelque peu de la religion Chrétienne. Il reprit alors son froc, et alla se renfermer dans le couvent, où il mourut en odeur de sainteté, parmi les Bulgares, l'an 876.

Le règne de son fils *Présiamus* n'offre aucun fait digne de remarque, si ce n'est la présence à Constantinople des jeunes Bulgares qui y vinrent pour s'instruire à ses écoles, car le goût des lettres pénétra en Bulgarie à la suite du Christianisme. Parmi eux se fit distinguer le jeune Siméon de la famille royale, étant neveu du prince Wladimir, qui fut élevé au Palais Impérial, et fut sur-

---

1) Dè nos jours cette contrée s'appelle encore *Zagora*.

nommé *Demigrec*, à cause de sa profonde connaissance des auteurs classiques de la Grèce ancienne.

Ce jeune Prince[1]) occupa le trône de la Bulgarie l'an 888, et dès les premiers jours de son règne il s'empressa de prendre les armes contre l'empire, poussé par un motif assez léger. Il se crut offensé par l'indifférence de l'empereur Léon à sa plainte contre certains négociants grecs, qui avaient trompés quelques uns de ses vassaux, unis en société avec les premiers. Ceux-ci, malheureusement, étaient protégés par un favori de Stylien Zaoutzas, beau-père de l'empereur, qui, par conséquent, fit le sourd aux justes réclamations de Siméon.

Le sort des armes fut contraire à l'empereur. Siméon ne respirant que vengeance, fit couper les narines aux prisonniers Khazars, qui s'étaient faits auxiliaires de l'empereur, en les lui renvoyant ainsi mutilés pour lui faire honte. A la vue de ces malheureux, Léon fut indigné au dernier point. En toute hâte il envoya aux rivages du Danube le patricien Nicétas, surnommé *Sclérus*, avec de riches présents pour les offrir aux *Hongrois*[2]), et les engager à prendre les armes contre Siméon. Sclérus retourna bientôt chez son maître avec les otâges que lui donnerent les Hongrois en témoignage de la réussite de sa mission. L'empereur alors envoya en Bulgarie, par terre et par mer, une nombreuse armée pour battre Siméon. Désirant toute fois la paix, Léon chargea le Questueur Constantinace de proposer à Siméon un accommodement. Celui-ci, croyant qu'il venait pour le tromper, le fit mettre en prison, et repoussa les attaques de l'armée impériale, commandée par Nicéphore Phocas. Sur ces

1) A l'égard de ce roi Bulgare, élevé parmi les Grecs à la cour de Constantinople, mais toujours leur ennemi, voici comment s'exprime *Luitprandes* dans son histoire (L. III, c. VIII, et L. I. c. II) «Simeonem semi-Graecum esse aiebant, eo quod a pueritia «Byzantii Demosthenis rhetoricam et Aristotelis syllogismos dedicerat» . . . «Simeon fortis «bellator Bulgariae procerat; christianus sed vicinis Graecis valde inimicus.»

2) Le chroniste Léon le Grammairien les appelle *Turcs*, Cedrénus *Hongrois*, et Ducange prétend que ces Turcs étaient les Avares. Nous avens adopté la nomenclature de Cedrénus, le nom d'Hongrois étant plus propre à désigner ce peuple qui habitait les rivages du Danube, et qui sortait de la tige des Turcs. Au reste ce n'est qu'à cette époque que pour la première fois on rencontre chez les Byzantins le nom de Turcs.

entrefaites on vint lui annoncer que les Hongrois, ayant traversé le Danube venaient de pénétrer en Bulgarie. A cette nouvelle, Siméon quitte Phocas, et va se mesurer avec les Hongrois. Ceux-ci le battent complétement, et le contraignent de fuir, pour se sauver. Les Hongrois, pour prix de leur victoire, réclamérent de l'empereur qu'il achetat leurs prisonniers. Léon s'empressa d'adhérer à leur demande, étonné de la modération de ses auxiliaires.

Siméon enfin, abattu par ce désastre, demanda à l'empereur la paix, par l'intermédiaire d'Eustache, un des chefs de son armée. L'empereur y accéda, et, soit calcul ou hasard, lui envoya, pour conclure et signer cette paix, le patricien Léon surnommé *Chirosphacte*, mot qui en grec veut dire *tueur de porcs*. Le susceptible Siméon, se croyant offensé par le choix de cet envoyé, non seulement ne voulut pas le recevoir, mais le fit mettre en prison. Ensuite, ayant réuni une nombreuse armée, il tombe soudain sur les Hongrois, les disperse et ravage leur pays sans leur donner le temps de recevoir un secours de l'empereur. Ce brillant fait d'armes de Siméon eut lieu en 890, le second de son regne.

Siméon, devenu plus fier par cette victoire, écrivit à l'empereur, qu'il ne ferait pas la paix avec lui, si d'abord tous les prisonniers Bulgares n'étaient mis en liberté. Léon, accédant à sa demande, envoya, comme adjoint à Léon Chirosphacte, un certain Théodore ami intime de Siméon, pour lui consigner tous ses sujets, qui étaient prisonniers. Sur ces entrefaites, étant mort, Phocas Nicéphore considéré comme le plus habile capitaine de l'empire, Siméon voulut en profiter. Il refusa de signer la paix, sous le pretexte, qu'il y avait encore à Constantinople d'autres prisonniers. Léon fut trés-indigné de ce manque de foi d'un roi chrétien, et pour en obtenir une satisfaction, il ordonna que toutes les légions de l'Orient et de l'Occident dûssent marcher en Bulgarie sous les ordres du patricien Théodose, son grand chambellan. Siméon vint à sa rencontre, le tua et mit en déroute toute l'armée impériale.

Peu de temps après, Léon venant de mourir, Siméon envoya complimenter son frère Alexandre, proclamé empereur avec son

neveu Constantin, âgé de sept ans. Il lui fit même savoir qu'il désirait renouveler les liens d'amitié, qui avaient existé jadis avec son frère. Alexandre congédia avec dédain les ambassadeurs de Siméon, après leur avoir dit mille injures, et toute sorte de menaces contre leur maître. Celui-ci naturellement jura de s'en venger, et immédiatement déclara la guerre aux deux empereurs.

Au mois de septembre de l'an 914, Siméon, s'étant mis à la tête d'une puissante armée, vint camper hors des murailles de Constantinople, entre Blaquhérnes et la porte Dorée, esperant s'en rendre maître bientôt. S'étant convaincu qu'il ne pouvait pas si facilement atteindre son but, à cause de l'epaisseur des murailles, du grand nombre d'archers, et de l'enorme quantité de matériaux, dont les assiégés pouvaient disposer contre les assiégeants, il renonca à son entreprise et demanda la paix. Sa proposition fut acceptée par les tuteurs du jeune empereur Constantin, son oncle Alexandre étant mort à la suite d'une grave indigestion. Siméon chargea de conclure la paix son Maître du camp.

Après de longs pourparlers, et d'interminables discussions de part et d'autre, le patriarche et les autres membres de la régence, amenant avec eux le jeune empereur, se rendirent tous au palais de Blaquhérnes. On invita alors Siméon à y venir diner avec l'empereur, en se donnant réciproquement des ôtages très-marquants. Siméon, appelé encore *barbare*, quoique chrétien, par Cedrénus, à cause de sa haine contre les grecs, dès qu'il y arriva, abaissa la tête devant le patriarche, en signe de vénération, et celui-ci, le couvrant de son étole, le bénit en prononçant les prières d'usage. La paix fut signée au sortir du diner, et Siméon retourna en Bulgarie. Ses enfants, qui apprenaient sous ses ordres le rude métier de la guerre, furent comblès de cadeaux de la part du jeune empereur.

Cependant Siméon ne cessait pas de dévaster la Thrâce par ses excursions. Il alla même assiéger Andrinople, qui tomba en son pouvoir par la trahison de son commandant, l'Arménien Pangratoucas, corrompu par l'or de Siméon. Au reste l'occupation de cette ville ne fut qu'une simple spéculation commerciale, car elle fut ren-

due aux envoyés de l'impératrice Zoë, mère et régente du jeune empereur Constantin, dès qu'ils payèrent à Siméon une bonne somme en or; et lui firent plusieurs cadeaux d'une grande valeur.

Sur ces entrefaites, le patricien Vagas, désirant se faire élire Patriarche, assura la régente, qu'en retour il s'engageait à faire armer, contre les Bulgares, les Pacinates, qui étaient un peuple payen et voisin d'eux. Ces offres ayant été acceptées, Vagas partit pour accomplir sa mission. Il distribua aux chefs de ce peuple barbare les riches cadeaux qu'il avait reçus à cet objet par l'impératrice, et revint bientôt à Constantinople avec les otages, qui garantissaient la promesse des Pacinates. La régente Zoë jugea alors convenable de faire la paix avec les Sarrasins, afin que toutes les légions de l'orient et de l'occident pussent se rendre en Bulgarie et anéantir la puissance de Siméon. Elle confia le commandement suprême de cette grande expédition à Léon Phocas, qui était le Préfet de la garde impériale, avec l'ordre de se rendre immédiatement en Bulgarie.

Le 6 août de l'an 917, jour solennel pour l'église Orthodoxe, c'est la fête de la Transfiguration de notre Seigneur, les deux armées en vinrent aux prises près de la ville d'Anchiale, ou Anchialus, que par corruption les Byzantins appellaient *Achelô* et *Achelou* [1]), et laquelle était occupée par les Bulgares. Le combat devint acharné, et les troupes de Siméon commençaient même à plier, lorsque soudain le bruit courut dans les deux camps, que le Préfet Léon venait d'être tué. C'était un faux bruit qui se répandit à cause d'une méprise. Léon, dans la chaleur du combat, échauffé déjà assez par la chaleur de la saison, courut désaltérer sa soif à une source d'eau, voisine du champ de bataille. Etant descendu de son cheval, celui-ci prit la fuite et les soldats, le voyant fuir sans son cavalier, crurent que leur commandant devait être tué, et par conséquent eux aussi se mirent à fuir. Ce fut un véritable *sauve qui peut*. Siméon, voyant

1) De nos jours, c'est sous ce nom que les habitants du pays, et les étrangers appellent l'ancienne *Anchiale*.

ce désordre, ramèna au combat ses troupes, qui, encouragées par la voie de leur maître, mirent en pièces le plus grand nombre de l'armée impériale, dont le chef Léon put se sauver, fuyant à toute bride à Mésembrie, ville, trois heures loin d'Anchiale ou Acheló.

C'est ici le lieu de rectifier la faute grossière de Gibbon dont nous avons fait mention au commencement de cet ouvrage. Cet écrivain, enthousiasmé du roi des Bulgares Siméon, confondit la ville Anchiale, que les Byzantins appelaient par corruption *Acheló* et *Achelou,* avec le célèbre fleuve de l'Acarnanie *Acheloüs.* Voici ses propres mots. «*Les Grecs essuyèrent une défaite sur les rives de l'Acheloüs, si célèbres dans les auteurs classiques; la corne du dieu fut brisée par la vigueur de l'Hercule barbare* [1]).» Un simple coup d'oeil sur la carte géographique eût épargné à Gibbon le reproche d'avoir commis une faute si grave et si grossière, parce que les historiens font mention de la ville de Mésembrie, où se sauva Léon après sa défaite, due à une malheureuse méprise de ses soldats, et non à la valeur du roi Siméon.

Lebeau aussi est tombé dans l'erreur en écrivant que cette bataille eut lieu *près d'un château nommé Acheloüs, sur les bords du Danube* [2]). Mais cette faute n'est pas si grossière que celle du grave historien anglais, qui s'est montré si sévère envers le chroniste Théophanes. Revenons maintenant à notre récit historique.

A la nouvelle de la défaite de son armée, l'impératrice Zoë envoya l'ordre au patricien Romanus, commandant en chef de la flotte, de se rendre immédiatement aux bords du Danube pour secourir le préfet Léon Phocas, qui voulait réparer son malheur par un coup de main en Bulgarie, dont le roi Siméon était encore dans l'ivresse de sa victoire inattendue. Son projet n'eut pas lieu, grâce

1) Histoire de la Décadence des Romains, etc. Tom. XI. p. 43. Nous ferons remarquer que son savant traducteur, Mr. Guizot, ou ne s'est pas aperçu de cette grosse bévue, ou bien, par respect à Gibbon, a voulu la passer sous silence. Voilà comment se multiplient les erreurs en fait d'histoire.

2) Histoire du Bas-Empire, avec les Notes de Mr. de Saint-Martin. Tom. XV, p. 411. La faute de Lebeau cependant n'a pas été rectifiée par son commentateur Mr. de Saint-Martin.

à la discorde qui éclata entre Romanus et Jean Bardas, second au commandement de la flotte, sur laquelle se trouvaient les Pacinates, qui avaient promis de venir battre les Bulgares. Ils regagnèrent leurs foyers dès qu'ils virent, à leur grand étonnement, les deux chefs de la flotte impériale se disputer et se révolter l'un contre l'autre.

Sous le nouveau règne de l'empereur Romanus Lécapanus, Siméon fit une excursion en Thrace. Michel, le préfet de la légion qui s'y trouvait cantonée pour surveiller les Bulgares, voyant que ceux-ci n'avaient pas une retraite assurée, tomba sur eux, et les mit en fuite avec leur roi Siméon, qui perdit beaucoup de monde. Michel, ayant été blessé, ne put poursuivre l'ennemi, et retourna à Constantinople, où il mourut de sa blessure.

Siméon, voulant se venger de cet échec imprévu, réunit une armée assez imposante, et donna le commandement à Chaganus, un de ses proches parents, et à Minic, son premier écuyer, avec l'ordre d'aller mettre le siége à Constantinople. L'empereur Romanus, informé de cette expédition, et craignant que les Bulgares ne missent le feu aux palais et aux autres lieux de plaisance, situés au voisinage de Constantinople, envoya à la rencontre de l'ennemi le patricien Jean, à la tête d'une armée, formée des troupes de la garde impériale et d'autres légions. En même temps il ordonna au patricien Alexis de seconder les mouvements de cette armée avec la flotte dont il était le chef. Toutes ces mesures furent prises vers la fin du grand carême de l'an 928.

L'armée impériale se trouvait campée dans la plaine des sources d'eau[1]), et les Bulgares, en y arrivant, poussèrent des cris si épouvantables, qui effrayèrent le patricien Jean et sa troupe. Ils se mirent à fuir, et ce lâche général alla se sauver sur un navire de la flotte. Voulant suivre son exemple le patricien Alexis, qui se trouvait au camp, et ne pouvait monter l'escalier du navire, tomba en mer, et se noya avec tous ceux qui le suivaient. Une partie de l'armée

---

1) C'est le même lieu qu'aujourd'hui on appelle les *eaux douces.*

fut massacrée et l'autre fut faite prisonnière. Les Bulgares, maîtres désormais du terrain, mirent le feu aux résidences impériales, et portèrent l'incendie jusqu'au golfe de la Corne d'or.

Pendant que ces exploits des Bulgares se faisaient dans le voisinage de la capitale de l'empire, Siméon alla mettre le siége à Andrinople. Il fit creuser autour de ses murailles un large fossé, tandis qu'il la battait avec vigueur. Elle était défendue par le patricien Léon, surnommé ***Moroléon***, c'est à dire ***Léon le fou***, à cause de sa grande ardeur dans le combat. Il résistait aux attaques de l'ennemi, tantôt combattant du haut des murailles, et tantôt faisant des sorties. La famine, faisant sentir ses rigueurs à la nombreuse population, et n'ayant aucun espoir d'être secouru, Léon fut forcé de se rendre à discrétion. Siméon, toujours barbare, après avoir reproché à ce brave général les maux qu'il avait causés aux Bulgares, lui fit subir plusieurs tourments, et enfin lui trancha la tête. Ivre de son triomphe, il quitta Andrinople, en y laissant une forte garnison. Celle-ci, ayant appris qu'une armée venait de Constantinople pour l'assiéger, abandonna la ville avec précipitation. Ainsi Andrinople retourna au pouvoir de l'empereur sans coup férir.

Au mois de septembre de l'an 929, Siméon, pour la troisième fois, marcha sur Constantinople avec toutes les forces dont il pouvait disposer, et vint camper devant le faubourg de Blaquhérnes, après avoir incendié tous les villages de la Macédoine et de la Thrace qu'il rencontra dans sa marche. De son camp il envoya dire à l'empereur de faire venir à sa rencontre le patriarche et les autres autorités pour traiter de la paix. Dès que ceux-ci y arrivèrent, Siméon, changeant d'avis, leur manifesta le désir de s'entendre personnellement avec l'empereur.

Romanus ayant accédé à son désir, la conférence eut lieu sur une plate-forme, que l'empereur fit construire exprès sur le rivagede Comidium. Les deux princes se rencontrèrent avec toutes les précautions de la méfiance. Après l'échange des otages, Siméon y vint avec une nombreuse suite, armée avec un luxe qui étonna les Byzantins. Il ne monta cependant la plate-forme que lorsqu'il fut

assuré par les siens, qu'il n'avait rien à craindre. Romanus le reçut en lui adressant ces remarquables paroles, qui témoignent des bons sentiments de cet empereur. «J'ai entendu dire que tu es un chré-«tien pieux, mais tes actions ne justifient pas ce nom. Si vraiment «tu l'es, mets alors un terme au massacre et à l'effusion du sang «chrétien, en faisant la paix avec nous autres, chrétiens aussi. Ne per-«mets pas que ceux, qui adorent le même Jésus Christ, salissent «leurs mains avec le sang. Toi même es un mortel, qui attend la «mort, la resurrection, le jugement et la récompense analogue à la «vie que tu auras menée. Si c'est la soif des richesses qui te pousse «d'agir en ennemi, je t'en donnerai jusqu'à ce que tu en sois rassa-«sié. Demandes la paix, et aimes la concorde, afin que toi aussi «tu puisses passer une vie heureuse et tranquille, empêchant que les «chrétiens se fassent réciproquement la guerre.» Siméon, saisi de honte à ces observations si humbles et si morales de l'empereur, promit de faire la paix. Les deux princes alors s'embrassèrent, et se séparèrent en amis. L'empereur fit à Siméon des présents magnifiques et d'une grande valeur, à la signature de la paix, qui eût lieu le 9 novembre de l'an 931, deux heures avant midi, après la clôture de la conférence entre Romanus et Siméon.

Le repos cependant n'étant pas du goût du roi de la Bulgarie, Siméon fit une expédition contre ses voisins les Croâtes, qu'on appelait alors *Chrobates*. Ceux-ci le battirent dans leurs inaccessibles montagnes, et son armée fut entièrement détruite. Il en mourut de chagrin le 22 mai de l'an 932, quelques jours après la défaite de son armée. Prévoyant sa mort, il nomma pour son successeur son fils Pierre, issu de sa seconde femme, soeur du patricien Georges Sussurbulus, auquel il confia la tutelle de ses autres enfants. Son fils aîné Michel, issu de sa première femme, depuis long temps avait endossé le froc, et vivait dans un couvent. Siméon, l'ennemi le plus acharné de l'empire grec, régna quarante ans, et agrandit les limites de la Bulgarie, qui devint très puissante.

A la nouvelle de sa mort, les Hongrois, les Serbes et les Croâtes, que nous appelons de leurs noms modernes, se proposèrent de former

une alliance pour aller battre la Bulgarie, qui était désolée par la famine à la suite du flèau des sauterelles qui ravageaient leurs champs. Le roi Pierre, craignant aussi d'être attaqué par les Byzantins, tint un conseil parmi les plus notables de son pays, pour prendre un parti. Il fut décidé d'aller porter la guerre à ces derniers, pour en imposer aux autres.

Les Bulgares avaient déjà pénétré en Macédoine, lorsqu'ils apprirent que l'empereur Romanus, à la tête d'une nombreuse armée, s'était mis en marche pour les combattre. Se repentant de cette prise d'armes contre l'empire, le roi Pierre et Georges le tuteur des enfants de Siméon, envoyèrent secrétement à Romanus un moine avec des lettres, par lesquelles ils exprimaient le désir de contracter avec lui la paix, et de la consolider par des mariages réciproques. Romanus, accédant de coeur à ces propositions, donna l'ordre à deux prêtres de se rendre à Mesémbria pour traiter de la paix. Après les pourparlers il fut arrêté que ces deux prêtres iraient à Constantinople, accompagnés du moine Etienne, qui jouissait d'une grande réputation en Bulgarie, du tuteur Georges et d'autres notables du pays pour la conclusion définitive de la paix.

A leur arrivée, Romanus les reçut avec les plus grands honneurs. Les envoyés de la Bulgarie, ayant remarqué que la princesse Marie, nièce de l'empereur, était d'une beauté resplendissante, la demandèrent pour épouse de leur roi. Romanus ayant donné son acconsentement, le roi Pierre, en peu de jours, arriva à Constantinople pour épouser cette princesse. Les noces se célébrèrent avec la plus grande pompe, dans l'église de notre Dame aux Sources, par le patriarche, le 7 octobre de l'an 932. Après quelques jours de réjouissance, Pierre retourna en Bulgarie avec sa jeune épouse, qui prit le nom d'Irène, en commémoration de la *paix* conclue entre les deux états par son mariage, le mot *Irène* signifiant en grec *paix*.

Deux mois n'étaient pas encore révolus après le retour du roi, que son frère Jean conspira contre lui pour le supplanter sur le trône. Pierre, dès que la conspiration fut découverte, fit battre son frère avec des verges, et le renferma dans une prison, ordonnant que

les autres conspirateurs eussent la tête tranchée. Romanus, informé par Pierre de cette conspiration, envoya en Bulgarie Jean, le primicaire de l'église de Sainte-Sophie, sous prétexte en apparence, de faire l'échange du traité de paix, mais en réalité avec l'ordre secret de trouver le moyen de faire évader de la prison Jean, et de l'emmener à Constantinople. Le but de Romanus était de pouvoir se servir de lui, en cas de besoin, contre son frère Pierre. L'envoyé de l'empereur réussit complétement dans sa délicate mission, et reçut de lui une grande récompense.

Michel, autre frère du roi Pierre, convoitant aussi lui le trône de la Bulgarie, s'empara d'un château, où allèrent le rejoindre tous ses partisans. Surpris par la mort après quelques jours de sa rébellion, les partisans de Jean, qui étaient en grand nombre, se sauvèrent en Macédoine, et résistèrent long temps aux forces des gouverneurs de l'empire, avant de déposer les armes.

Après la mort de Romanus, le trône de Constantinople fut occupé par Nicéphore Phocas. Cet empereur, pour se venger du roi de Bulgarie qui s'était refusé d'empêcher les Hongrois de passer le Danube, lui suscita de nouveaux ennemis, inconnus jusqu'alors et voisins de la Bulgarie du côté du nord.

Ces voisins dangereux étaient les Russes, qui avaient paru sur la scène politique vers la fin du X siècle, et avaient commencé leurs exploits par des excursions jusqu'aux frontières de l'empire d'Orient. Leur chef est appelé *Sphendosthiabe* par les Byzantins, et *Swiatoslaw* par les Russes. Nicéphore Phocas lui envoya le patrice Calocyr, fils du prêteur de Cherson, pour l'engager, à force d'argent, à envahir la Bulgarie. Calocyr n'eut pas de peine à lui faire prendre les armes. Pendant les deux années 967 et 968, les Russes ne cessèrent pas de ravager la Bulgarie, et la quittèrent après y avoir ruiné une quantité de villes et de châteaux, emmenant avec eux un butin immense.

Calocyr, fier de son succès et de son ascendant sur l'esprit du prince Russe, conçut le projet de se servir de celui-ci pour se faire proclamer empereur à la place de Nicéphore. Il communiqua cet

ambitieux projet à Sphendosthlabe, lui persuadant de s'établir en Bulgarie, et lui promettant, que s'il l'aidait à se rendre maître de Constantinople, il lui ouvrirait les trésors de l'empire, qui feraient de lui un des plus riches souverains du monde. Cette ouverture fut goutée par Sphendosthlabe, qui, autant avide d'argent que de sang, commença des préparatifs pour aller conquérir la Bulgarie.

Nicéphore, informé par ses émissaires, des ambitieux projets de Calocyr, que Sphendosthlabe venait d'adopter pour son frère, prend le parti de se réconcilier avec le roi de Bulgarie. A cet effet il envoie demander à Pierre pour épouses ses deux filles pour les deux jeunes empereurs, fils de Romanus, afin de consolider ainsi la paix entre eux. Pierre accepta cette proposition avec joie, et la réalisa immédiatement. Il fit placer les deux princesses sur un chariot, selon la coutume des Bulgares, les embrassa les larmes aux yeux, et avec émotion adressa aux envoyés de l'empereur ces paroles : *Je vous confie ce que j'ai de plus cher, et dites à votre maître, qu'étant désormais uni avec moi par cette alliance sacrée, il serait honteux pour lui de laisser les Bulgares à la merci d'un peuple idolâtre et féroce. Qu'il se joigne à nous pour nous délivrer du joug des Russes.*

Sur ces entrefaites Sphendosthlave, accompagné de Calocyr, marcha sur la Bulgarie à la tête de soixante mille hommes. Le roi Pierre alla à sa rencontre avec trente mille, et fut battu aux rivages du Danube. Désespéré de sa défaite, il est surpris par le mal caduc, et, peu de jours après, meurt à Dristza, place forte de la Bulgarie, où il s'était renfermé avec les débris de son armée.

A cette nouvelle, l'empereur fit partir pour leur royaume les deux fils de Pierre, Borisès et Romanus, qu'il tenait en otage, leur donnant un secours pour prendre possession de la couronne de leur père, et comprimer les révoltes qui venaient d'éclater dans plusieurs endroits de leur pays. Les auteurs de ces révoltes étaient les quatre frères Comitopoulos, fils du plus riche seigneur de la Bulgarie. Profitant du désordre causé en cette contrée par l'invasion des Russes, et la mort du roi Pierre, ils s'étaient faits un grand nombre de parti-

sans pour s'emparer de la couronne de celui-ci. Ses héritiers légitimes eurent le dessus, et se mirent en devoir de chasser les Russes de leur royaume. Le sort des armes leur fut contraire. Ils furent faits prisonniers, chargés de fers et menés en captivité à *Perstlava*[1]), leur propre capitale, dont les Russes venaient de s'emparer. Nicéphore, chagriné de ce grand malheur, se disposait à venir les délivrer, mais il mourut de tristesse.

Zimiscès, qui succéda à l'empereur Nicéphore, l'an 971, fit dire au chef des Russes, qu'ayant reçu de son prédécesseur la récompense promise pour ses services en Bulgarie, il ne lui restait plus rien d'autre à faire que de retourner en son pays. Sphendosthlabe, auquel Calocyr avait promis la possession de la Bulgarie, dès que par ses forces il serait monté sur le trône de Constantinople, dit fièrement à l'envoyé de l'empereur, qu'il *irait lui-même porter la réponse à son maître.*

Zimiscès, justement irrité de cette arrogance, ne tarda pas à se préparer à la guerre. Il forma une armée des troupes de l'Asie, et en donna le commandement à Bardas Sclérus, son beau frère, et l'un de ses meilleurs généraux. Il lui ordonna de former un cordon sur les frontières de la Bulgarie pour couvrir la Thrace, et d'y passer le reste de l'année, et l'hiver de l'année suivante, voulant lui-même, au printemps prochain, se mettre à la tête de son armée, destinée contre les Russes. Ceux-ci, dès qu'ils apprirent que les troupes impériales étaient en marche, débouchèrent par les défilés du mont Hémus, avec une armée de trente mille hommes, ayant pour auxiliaires des Bulgares, des Patzinaces et des Hongrois. Après avoir traversé la Thrace, qu'ils mirent à feu et à sang, ils vinrent camper près d'Andrinople, où Sclérus s'était enfermé, parce qu'il n'avait que dix mille hommes, et voulait suppléer par la ruse à ce qui lui manquait de forces. Il fit semblant de trembler à la vue de ses ennemis, qui le défiaient sans cesse. Il fait le sourd à leurs bravades, et laisse brûler sous ses yeux toutes les campagnes des alentours,

---

1) Cette ville est connue aujourd'hui sous le nom de *Preslava*, qui est le siège d'un Evechê.

sans faire aucun mouvement. Les barbares, persuadés que c'était la crainte qui le tenait enchaîné dans la ville, commencèrent à n'avoir plus ni précaution, ni discipline. Ils passaient les jours à insulter les assiégés, et les nuits à danser au son de leurs flûtes.

Sclérus, les voyant continuer dans leur assurance, plaça pendant la nuit une bonne partie de ses troupes en embuscades. A la pointe du jour il fait sortir de la ville son lieutenant Jean Alacas, homme de tête et de main, avec un corps de cavalerie. Il lui ordonna de s'approcher de l'ennemi comme s'il s'agissait de le reconnaître, de faire quelque résistance, s'il était attaqué, mais tourner le dos au bout de quelques moments, en bon ordre, toujours au petit pas: de battre en retraite, de tourner le visage de temps en temps, et de faire halte pour attirer, par cette manoeuvre, l'ennemi vers les embuscades. Alors seulement il devait rompre ses rangs, et à toute bride prendre la fuite en désordre. Les barbares formaient trois camps. Les Russes et les Bulgares campaient ensemble. Les Hongrois et les Patzinaces séparément. Le hasard voulut que Jean Alacas eût affaire d'abord aux Patzinaces. Dès que ceux-ci se débandèrent pour s'abandonner à la poursuite des fuyards, Sclérus, qui se trouvait en personne en ce lieu, sortit de l'embuscade et se rangea en bataille. Pendant que les Patzinaces se rallient, Sclérus les attaque avec furie par devant, tandis qu'un autre corps les attaque par derrière. Se trouvant ainsi enveloppés, ils sont taillés en pièces, et il n'en échappa qu'un très petit nombre, qui va jeter l'allarme dans le camp de leurs alliés. Sclérus, sans perdre un moment, marche contre les Russes et les Bulgares, auxquels venaient de s'unir les Hongrois. Les barbares, saisis d'une terreur panique, prennent la fuite et se laissent massacrer sans se défendre. Une telle brillante victoire, d'après le témoignage de Léon le Diacre, ne coûta la vie qu'à cinquante-cinq soldats, et il eut seulement un grand nombre de blessés, tandis que les barbares perdirent *vingt mille* hommes. C'était une revanche que depuis plusieurs années se promettait l'armée impériale..

Les Russes cependant, malgré leur déroute, continuaient à être maîtres de la Bulgarie, tandis que Zamiscès voulait les en chasser, et

réunir cette contrée à l'empire. Il passa l'hiver de l'année 972 à équiper une flotte, dont il donna le commandement au protovestiaire Léon à l'approche du printemps, en lui ordonnant d'aller jeter l'ancre à l'embouchure du Danube pour couper aux Russes la retraite du côté de la mer noire. Peu de jours après, l'empereur partit de Constantinople à la tête de la plus belle armée qu'on eût mise sur pied depuis longues années.

Le 13 avril, jour de jeudi saint, Perslava fut prise d'assaut, et abandonnée à la fureur du soldat. On y massacra les hommes et on fit prisonniers les femmes et les enfants. On trouva dans une maison Borisès, roi des Bulgares, avec sa femme et ses deux fils. Quoique captif des Russes, il portait les enseignes de la royauté. On l'amena à l'empereur, qui le reçut avec bienveillance, lui donnant le titre de roi, et l'assurant qu'il n'était que l'ennemi des Russes, de la domination desquels il voulait délivrer les Bulgares.

En effet sur le champ il fit mettre en liberté les prisonniers Bulgares, leur permettant de se rendre, où ils voudraient. Après avoir célébré la fête de Pâque, Zamiscès partit pour aller assiéger Dristza, où s'était renfermé Sphendosthlabe. Cette ville subit toutes les rigueurs d'un vigoureux siégé, sans vouloir se donner à l'ennemi, qui lui offrait de capituler. Après deux sanglantes batailles, qui furent livrées devant ses murs, et particulièrement après la seconde, qui fut donnée le 25 juillet, et dans laquelle périt la plupart des Russes, Sphendosthlabe, voyant tous ses projets ruinés sans ressource, résolut enfin de demander la paix à l'empereur aux conditions suivantes; «Que à l'avenir il serait considéré pour ami et allié de l'empire. «Qu'il rendrait Dritza et tous ses prisonniers, pourvu qu'on lui laissât libre la sortie de la Bulgarie, en lui fournissant les vivres, et «qu'il fût permis aux Russes de venir faire le commerce à Constantinople comme ils le faisaient auparavant.» L'empereur, las d'une guerre si meurtrière, accepta toutes ces conditions, et fit la paix.

Après le départ des Russes, Zamiscès retourna en triomphe à Constantinople. Après avoir rendu ses grâces au Tout-Puissant dans l'église de Sainte-Sophie, il fit suspendre dans la voûte principale

une magnifique couronne, qui avait servi aux rois de Bulgarie. Rentré dans son palais, il y fit venir le dernier roi Borisès, et lui ordonna d'ôter les insignes, qui étaient la couronne d'or, la tiare de fin lin, et les brodequins rouges. L'ayant ainsi dépouillé même des insignes de la royauté, il lui conféra la dignité de maître de la milice. Son frère Romanus fut fait eunuque. La Bulgarie fut soumise de fait à l'empire tant que Zamiscès vécut.

La mort de cet empereur, arrivée en 976, fit concevoir aux deux princes Bulgares l'espérance de remonter sur leur trône. Ils quittèrent secrètement Constantinople. Borisès, habillé à la grecque, en traversant une forêt, fut massacré par un Bulgare, qui le prit pour un Grec. Romanus, plus heureux, gagna la Bulgarie, mais renonçant à ses droits, il se soumit à ceux qu'il trouva maîtres du pays. Ceux-ci étaient les quatre frères Comitopoulos, dont nous avons parlé plus haut. Ils s'appelaient David, Moïse, Aaron et Samuel. Les Bulgares les élirent ponr gouverner leur pays, tous les quatre réunis. David mourut presque aussitôt. Moïse assiégeant la ville de Serres[1]) en Macédoine, fut tué d'un coup de pierre. Aaron soupçonné de favoriser les Byzantins, ou plutôt de vouloir régner seul, fut assassiné par son frère Samuel, qui fit aussi périr ses enfants. Deux cependant échappèrent à la mort: ***Ladislas***, fut sauvé par Radomir, fils de Samuel, et ***Alousien***, encore enfant, fut secrètement porté à Constantinople, où il vécut long temps inconnu. Samuel, resté seul, prit le titre de roi. Doué d'un esprit ardent et belliqueux, il se hâta de faire des courses en Thrace, en Macédoine et en Thessalie. Il poussa ses conquêtes jusqu'en Dalmatie, où il acheva de ruiner la ville natale de Dioclétien[2]), déjà détruite par les Esclavons. Il pénétra ensuite dans le Peloponèse, dont plusieurs places tombèrent en son pouvoir. De là il se rendit à Larisse, capitale de la Thessalie[3]), dont il transporta en Bulgarie les habitants, enrôlant dans ses troupes ceux qui étaient en état de porter les armes.

---

1) Cette ville existe encore aujourd'hui, et rivalise avec Salonique.
2) On en voit encore les ruines près la ville de Pola.
3) Elle est aussi de nos jours le chef lieu de cette riche province.

Le successeur de Zamiscès, Basile, surnommé le Bulgaroctone, se décida l'an 981 d'aller en personne punir Samuel, qu'il considérait comme un sujet rebelle. Arrivé devant la ville de Triaditza, qu'il voulait assiéger, il dut honteusement retourner à Constantinople par suite de la trahison du patricien Condostéphane. Ce général, aussi méchant qu'ambitieux, ayant réflechi, que si Basile réussissait dans cette première expédition, il prendrait du goût pour la guerre, et par conséquent il commanderait lui même ses armées, ses généraux perdant ainsi beaucoup de leur considération et de leur pouvoir, résolut de faire échouer l'entreprise de son empereur. En effet ce mauvais succès de ses premières armes ralentit l'ardeur guerrière du jeune empereur pour quelques années, car ce ne fut qu'en 999 qu'il reprit les armes contre les Bulgares, se mettant à la tête de ses troupes, à la place de ses lieutenants, toujours battus.

Pendant cet intervalle Samuel ne cessa pas ses courses en Thrace et en Macédoine, dont les places fortes venaient d'être visitées par l'empereur pour s'assurer de leur état, et particulièrement de *Thessalonique,* la moderne *Salonique,* capitale de la Macédoine, qui avait été ménacée par le roi des Bulgares. Samuel y revint en 996, et dans une embuscade, tua le fils du gouverneur de cette ville, et le gouverneur même qui sortit pour venir au secours de son fils. Basile, à cette nouvelle, fit partir immédiatement pour Thessalonique le patricien Nicéphore Vranas, qui, en y arrivant à la hate, apprit que Samuel avait pénétré en Grèce avec le projet de ravager le Peloponèse et l'Achaïe. Il alla donc le chercher, et campa sur les bords du Sperchius, vis-à-vis des Bulgares, campés sur l'autre côté. Ce fleuve, grossi par les pluies, était alors débordé, et par conséquent semblait infranchissable. Vranas néanmoins ne se découragea pas devant cet obstacle, et, ayant fait sonder ce fleuve, trouva un endroit guéable, par lequel il fit passer son armée pendant la nuit. Sur le champ il tomba sur les Bulgares, qui dormaient tranquillement, et les massacra presque tous. Samuel et son fils, dangereusement blessés, se sauvèrent en restant couchés comme morts

parmi les cadavres[1]). Ils y restèrent tout le jour, et seulement la nuit purent gagner le montages de l'Etolie, d'où ils se rendirent, par le Pindus, en Bulgarie.

De retour chez lui, Samuel fut chagriné d'apprendre de la bouche même de sa fille, qu'elle était vivement éprise du jeune Achot, fils d'un des principaux dignitaires de l'empereur Basile, et prisonnier dans sa cour. Samuel lui ayant refusé ce mariage, elle lui dit de vouloir se donner la mort ne pouvant plus vivre sans se marier avec Achot. Le coeur paternel de Samuel fléchit à cette menace, et accepta pour son gendre un ennemi, amant de sa fille. Croyant se l'attacher d'avantage par une marque de confiance, il lui donna le gouvernement de Dyrrachium, pour où il partit avec son épouse. Cette importante ville, d'où dix siècles avant Jules César était parti pour aller battre aux champs de Pharsale son rival Pompée, tombé au pouvoir des Bulgares, rendit ceux-ci maîtres de la navigation d'une grande partie de l'Adriatique. Samuel fut très mal récompensé de sa bonté, et de sa confiance, car il perdit sa fille, et la plus importante de ses conquêtes en Dalmatie. Achot, ayant inspiré à sa femme ses propres sentiments, ne fut pas plutôt dans son gouvernement, que s'embarquant avec elle sur un des navires grecs, qui côtoyaient le rivage, se rendirent tous les deux à Constantinople. L'empereur les accueillit avec une grande bienveillance, et honora Achot de la dignité de maître d'offices, en nommant sa femme dame de compagnie de l'impératrice Héléne.

Tandis qu'Achot, par son affection à l'empire, trahit son beau-père, d'autres trahissent l'empereur en faveur des Bulgares, dans

1) Il est à notre connaissance personnelle un exemple frappant de ce prodige de la nature humaine. Le général Napier, mort depuis deux ou trois ans, et frère de l'amiral de ce nom, ayant été blessé mortellement à la bataille de Waterloo, d'un coup de baïonnette, il était capitaine d'infanterie, y resta couché parmi les morts pendant deux jours, en état d'évanouissement, par la grande perte de sang, qui le fit considérer pour mort. Il ne dût la vie que à un sergent, qui s'étant rendu au champ le troisième jour pour enlever les cadavres, en soulevant le corps de Napier, s'aperçut que celui-ci avait ouvert les yeux. Soigné de sa blessure, il lui resta pour toute sa vie une extrême paleur, qui lui donnait l'air d'un cadavre. Nous l'avons connu en 1823 aux îles Ioniennes, Colonel commandant de Céphalonie, et c'est de sa bouche que nous tenons ces détails.

leur propre intérêt, ou par esprit de vengeance. Paul, surnommé le *Bégue*, un des premiers habitants de Thessalonique, et Malachin, protospathaire de l'empire, furent accusés d'avoir une correspondance secrète avec les Bulgares. Basile, pour toute punition, se borna à faire venir le premier à Constantinople, avec défense d'en sortir, et d'exiler le second au fond de la Thrace. A la nouvelle que l'empereur venait de découvrir les perfides qui voulaient le trahir, les habitants les plus distingués d'Andrinople s'allarmèrent, et pour éviter leur punition, se sauvèrent en Bulgarie.

Basile, ayant toujours sa pensée sur ce pays, voulut s'assurer par lui même de son état, partant en 999 avec quelques troupes pour Philippopoli. S'étant approché à Triaditza, il ruina les châteaux, qui se trouvaient à l'entour, et reprit la route de Constantinople, après avoir laissé à Philippopoli le patricien Théodorocane, chargé de garder cette frontière contre toute attaque des Bulgares. L'année suivante il envoya une grande armée au-delà du mont Hémus, sous les ordres du général Nicéphore Xiphias, qu'il fit rejoindre par Théodorocane. Ces deux habiles chefs entrèrent en Bulgarie, et la ravagèrent jusqu'aux bords du Danube, sans que Samuel eût osé leur faire résistance. Ils reprirent même la ville de Perstlawa, dont les Bulgares s'étaient de nouveau emparés à la mort de Zamiscès, et apportèrent un riche butin à Constantinople.

Cet heureux succès de ses généraux décida Basile à prendre lui même le commandement de ses armées contre les Bulgares, déjà assez affaiblis, et se mit en marche pour Thessalonique au commencement du XI siècle, l'an 1001. A cette époque, presque toute la Macédoine était occupée par les Bulgares. Le commandant de la ville de Berhée[1]), nommé *Dobromir*, ouvrit ses portes à l'empereur, qui récompensa sa lâcheté en le nommant *proconsul*. Par contre le commandant de Serres, *Nicolitz*, résista long temps, et défendit la ville de Serrès, tant qu'il put espérer d'être secouru.

Basile, en considération de la valeur de Nicolitz, l'honora de la

1) De nos jours, cette ville et celle de Serres sont de même importantes par leur commerce du tabac et du coton qu'elles font avec Vienne.

dignité de patrice, au lieu de le garder comme prisonnier, et l'emmena avec lui à Constantinople, où il retourna après avoir laisssé de fortes garnisons en Macédoine. Mais ce chef Bulgare, préférant l'utilité de sa patrie, et la fidélité à son prince, à toutes les dignités de l'empire grec, s'évada de Constantinople, et regagna la Bulgarie en persuadant à Samuel, qu'il pourrait aisément reprendre Serres. L'empereur, informé que Samuel assiégeait Serres, y accourut en toute hâte, et l'obligea de lever le siége, après un meurtrier combat, où Nicolitz fut fait prisonnier. Cette fois-ci il fut mis aux fers et enfermé dans une prison à Constantinople, Basile lui ayant fait grâce de la vie. De Serres l'empereur se rendit en Thessalie et en chassa les Bulgares, qui possédaient plusieurs places. De retour en Macédoine, il prit d'assaut la forteresse de Bodéne, bâtie sur un roc escarpé.

Tous ces succès inspirèrent à Basile une nouvelle ardeur contre les Bulgares. Ainsi aux premiers jours du printemps de l'année 1002, il marcha pour la Bulgarie, et assiégea Bidyne, ville forte et bien défendue, qu'il ne prit qu'au bout de huit mois. Pendant que l'empereur s'occupait de ce siége, Samuel, à la tête d'un corps de troupes légères, alla surprendre Andrinople, où il avait sa secrète intelligence, le jour de l'Assomption, et la quitta en emportant avec lui un riche butin. De son côté Basile, dès qu'il fut maître de Bodyne, reprit la route de Constantinople par les montagnes de la Dardonie. Arrivé près de la ville de Scupes, aux bords de l'Axius, qu'on nomme aussi Bardarius, il aperçut de l'autre côté le camp des Bulgares, qui se croyaient en pleine sûreté, à cause de la profondeur du fleuve, grossi alors par des pluies torrentielles. Basile cependant, ayant découvert un gué hors de la vue de l'ennemi, y fit passer une partie de son armée. Samuel, vivement attaqué lorsqu'il s'y attendait le moins, n'eut que le temps de se sauver en désordre, laissant à l'ennemi ses tentes et ses bagages. Romanus, fils du dernier roi Pierre, et frère de Borisès, dont nous avons précédemment parlé, était le commandant de Scupes. Intimidé par cet heureux succès des armes de Basile, il lui livra la ville. En récompense on lui conféra la dignité de patrice, et on lui confia le commandement d'Abyde. Le sort

cependant se montra contraire à Basile devant le château de Pernic, où il perdit un grand nombre de soldats sans pouvoir le forcer, malgré plusieurs attaques qu'il dirigeait en personne. Cette place était imprenable par sa situation, sa nombreuse garnison, et plus encore par la valeur et l'intégrité du commandant, le plus brave et le plus incorruptible de tous les officiers Bulgares. Il repoussa tous les assauts, rejeta les offres favorables que lui fit l'empereur pour le séduire, et l'obligea de lever le siége. Il est à regretter que les historiens de l'époque ne nous aient pas fait connaître le nom de ce brave guerrier, si dévoué à sa patrie, et si fidèle à son devoir.

Basile, ayant arrêté définitivement la réduction de la Bulgarie, ne cessa point d'y travailler par de fréquentes invasions depuis l'an 1003 jusqu'en 1016. Cette dernière année commença par des forts tremblements de terre dans toute la Thrace, qui furent considérés de mauvais augure pour la Bulgarie, où l'empereur passa avec son armée le 9 janvier de la dite année. Samuel, quoique plein de valeur et de prudence, se trouvait épuisé par des efforts continuels, et ne pouvait plus résister à un si puissant ennemi. Sa dernière ressource fut de faire creuser un large fossé, bordé d'une forte palissade, au débouché d'un défilé, par lequel Basile d'ordinaire entrait en Bulgarie. Il garnit ce rempart improvisé d'un grand nombre de troupes, et se transporta lui-même sur les lieux pour en disputer le passage aux troupes impériales. Les Bulgares, postés sur la croupe des montagnes voisines, assommaient à coups de pierres et de flèches ceux qui s'avançaient au bord du fossé. L'empereur, désespérant de franchir cet obstacle, songeait à se retirer. Il en fut détourné par le général Xiphias, qui lui conseilla de persévérer, en lui proposant de permettre qu'il exécutât un plan qu'il venait de former. Basile y consentit et resta sur place pour voir le résultat de cette manoeuvre de Xiphias. Celui-ci, se mettant à la tête d'un corps d'infanterie, tourne une haute montagne, qui flanquait le champ de Samuel, et va tomber par derrière sur les Bulgares, qui, saisis d'effroi à cette attaque inattendue, prennent la fuite. Xiphias en fait un horrible massacre. L'empereur alors s'avance, franchit le fossé, détruit la

palissade, et poursuit le reste des Bulgares, dont le plus grand nombre tombe en captivité. Samuel put se sauver, grâce à la valeur de son fils, mais avec de grandes difficultés, dans un château voisin.

Basile, après ce triomphe dû au talent stratégique de Xiphias, ravagea le pays et occupa plusieurs places, n'osant cependant entreprendre le siége du château où se trouvait enfermé Samuel, à défaut de forces suffisantes. Embarrassé du soin de quinze mille prisonniers, qu'il trainait à sa suite, pour s'en défaire, il usa d'un moyen barbare, qui montre en lui une cruauté froide et réfléchie. Il partagea ces malheureux en compagnies de cent hommes, faisant crever à tous les yeux, à l'exception d'un seul par compagnie, auquel il fit arracher un seul oeil, pour servir de guide à ses camarades, et il les renvoya dans ce pitoyable état à leur Seigneur. Samuel à ce spectacle révoltant, percé au coeur d'une douleur mortelle, et frappé d'horreur, tomba évanoui. Il ne reprit ses sens qu'avec un battement de coeur si violent, qu'il en mourut au bout de deux heures.

Il eut pour successeur son fils Gabriel, nommé aussi par les Bulgares *Radomir*, né d'une captive de Larisse. Ce prince ne régna qu'un an, ayant été tué à la chasse par *Ladislas*, fils d'Aaron Comitopulo, auquel il avait sauvé la vie, menacée par Samuel, comme nous l'avons déjà fait remarquer en parlant des frères Comitopoulo. Ainsi l'ingratitude et l'assassinat lui servirent de marches pour monter sur le trône. Il osa même faire savoir à l'empereur, qu'étant monté sur le trône de la Bulgarie, par son droit de naissance, il était prêt à remplir les promesses de soumission et d'obéissance que son prédécesseur avait faites, sans cependant avoir eu jamais l'intention de les mettre en exécution. Basile en réponse lui adressa un acte, scellé de son sceau, qui contenait les conditions qu'il exigeait de lui. Ladislas, de son côté, lui envoya son acte de soumission, signé de sa main et par ses boyards.

Malgré des engagements si solennels, Ladislas se préparait en grand secret exécuter une entreprise contre l'empire. L'empereur, averti de cette mauvaise foi, repasse la frontière, ravage toute la Bulgarie, fait crever les yeux à tous les Bulgares qui tombent entre ses

mains, et s'avance jusqu'aux murs d'Achride, l'ancienne Lychnide, en Macédoine, devenue la capitale de la Bulgarie, où ses rois déposaient leurs trésors.

Xiphias, cet habile général de l'empire, avait réduit toutes les places du territoire de Triaditza, à l'exception du château de Pernice, que l'empereur avait attaqué en personne quatorze ans avant. Basile y revint l'an 1016, et l'assiégea pendant trois mois inutilement. Après avoir perdu beaucoup de monde, il se retira à Mosynopolo, où il passa l'hiver. Il recommença la campagne au printemps de l'année suivante 1017, et alla en Macédoine assiéger Castorie[1]), qui lui opposa une forte résistance. Pendant ce siége l'empereur apprit que les Patzinaces songeaient à passer le Danube pour se joindre aux Bulgares, et que ces deux peuples alliés se disposaient à se jeter sur la Thrace. Il leva sur le champ le siége, et courut pour s'opposer à cette invasion. Basile, informé que les Patzinaces, ne s'etant pas mis d'accord avec les Bulgares, avaient repassé le Danube, arrêta sa marche, et s'empara du château de Séténe, dont le feu roi Samuel avait fait un entrepôt de vivres pour la subsistance de ses armées.

Quelques jours après, à la nouvelle que Ladislas s'avançait contre lui, et qu'il n'était pas trop éloigné, Basile fit partir un petit corps de troupes légères pour aller faire une reconnaissance. Ladislas, instruit de ce mouvement, s'arrêta dans une embuscade. L'empereur, averti du danger que courait sa troupe, monta immédiatement à cheval, et, sans donner aucun ordre, courut vers l'embuscade en disant: *Qui a du coeur me suive*. Les éclaireurs de Ladislas le voyant venir, retournent en toute bride chez leur maître en criant: *Voici César*[2]). Ce mot seul jeta la frayeur dans toute l'armée Bulgare. Ladislas fut le premier à fuir. Diogéne alors, le commandant

---

1) Cette ville de nos jours même est une de plus importantes de la Macédoine.

2) Cedrénus rapporte que les Bulgares se mirent à crier: Βεζεῖτε Καίσαρ (*Vejite Cessar*). Ducange traduit ces mots en latin *Ecce Caesar*, en y ajoutant ce qui suit: — «quo «loco Scylitzes ait Βέζειτε Καίσαρ Galli dixissent: *Voici*, vel *Veci Caesar*, quasi vox haec «Gallica, uti ab Aurelianoribus pronuntiatur, apud Bulgaros tum obtinuerit.» Aussi si ce n'est pas une faute du copiste de Cedrénus, nous pensons qu'il a écrit Βίδειτέ Καίσαρ.

du corps des troupes légères, les poursuit, et en fait un grand carnage, s'emparant des chevaux et des équipages de Ladislas. L'empereur, satisfait de ce triomphe, dû à son courage, rentra à Constantinople, le 9 janvier 1018, à la tête de son armée chargée de butin.

Ladislas, profitant de son éloignement, alla attaquer Dyrrachium. Il se flattait de se rendre bientôt maître de cette importante ville, mais au contraire il fut tué devant ses murs, dans une sortie de la garnison. Sa mort offrit alors à l'empereur Basile une favorable occasion pour achever la conquête de la Bulgarie, dont les habitants, fatigués d'une guerre sanglante qui durait, sans interruption, depuis vingt ans, ne voyaient d'autre remède à leurs maux que de se soumettre à l'empire. Basile, informé de ces dispositions du peuple Bulgare, se mit en marche pour leur pays. Etant arrivé près d'Andrinople, le gouverneur de Pernic vint le premier lui rendre hommage, et lui livrer cette place, qui avait précédemment résisté toujours à ses attaques. Il lui remit en même temps les clefs de trente-cinq châteaux, qui relevaient de son gouvernement. L'empereur, pour engager les autres à suivre l'exemple de celui-ci, le combla d'honneuvs, et lui conféra la dignité de Patrice. Sa générosité eut le succès qu'il désirait; et bientôt Basile, maître de toute la Bulgarie sans coup férir, fit son entrée solennelle dans Achride, capitale de ce royaume, depuis que les derniers rois avaient pénétré en Macédoine et en Dalmatie. Les habitants le reçurent avec de grands cris de joie, et son armée fut largement récompensée par lui, dès qu'il fut maître de toutes les richesses en argent, habits précieux et pierreries, qui se trouvaient enfermés dans le trésor royal de cette ville. Il se retira ensuite en son camp, hors la ville, où vinrent tous les chefs Bulgares à la tête de leurs troupes, lui prêter serment de fidélité. La veuve de Ladislas, accompagnée d'une nombreuse suite, y vint aussi. L'empereur la reçut avec bonté, mais, n'étant pas sûr de ses sentiments, il la fit surveiller par la garde d'honneur qu'il lui donna, quoiqu'elle

---

(*Vidite Cessar*), qu'en langue Slave veut dire *Voyez César*, ou bien en français *Voici César*.

lui eut envoyé une lettre par l'intermédiaire de David, archevêque de la Bulgarie, à la mort de son mari, pour lui promettre sa sortie du royaume à certaines conditions.

Les soupçons de l'empereur étaient fondés sur la fuite des trois fils de Ladislas, qui n'ayant pas perdu l'espoir de recouvrer le trône paternel, ne voulurent se joindre à leur mère pour se soumettre à Basile, et se réfugièrent aux sommets des montagnes Centauriennes. L'empereur envoya contr'eux des troupes pour les assiéger. Après un long siége, voyant que toute résistance était inutile, ils se rendirent enfin à Basile, duquel ils reçurent un honorable traitement. L'aîné fut revêtu de la dignité de maître de la milice, et les deux autres furent nommés patrices. Ainsi tout le monde s'était soumis à la fortune de Basile à l'exception de deux braves guerriers, qui, conservant dans leur coeur toute l'ancienne fierté des Bulgares, se tenaient fermes au milieu des ruines de leur pays, et refusaient de baisser le front devant l'empereur d'Orient. C'étaient les deux généraux Nicolitz et Ibaze. Nous avons déjà parlé du premier, qui, renfermé dans une prison à Constantinople, les fers aux pieds, put cependant s'en évader. Après la mort de Ladislas, il se fit chef d'une bande qui molestait sans relâche les troupes impériales. Poursuivi par elles, et se voyant presque seul, car de ses compagnons de fortune les uns avaient péri en combattant, et les autres l'avaient abandonné, il préféra se livrer de lui même à Basile, que d'être fait prisonnier. Il vint donc de nuit au camp impérial, et, s'étant annoncé par son nom, il demanda à être conduit à l'empereur. Basile, irrité du mépris de Nicolitz pour ses faveurs repétées, refusa de le voir, et l'envoya prisonnier à Thessalonique. La fin de l'autre guerrier Ibazes fut assez malheureuse. S'étant réfugié sur le sommet d'une montagne de difficile accès, où était bâtie une maison de plaisance des rois de Bulgarie, et sa bravoure, étant connue par plusieurs exploits, l'empereur en était inquiet. Il résolut donc de se défaire de lui à tout prix. Ibaze périt victime d'un guet-à-pens que lui tendit un ancien compagnon, Eustathe gouverneur d'Achride. Alors seulement Basile se considéra comme vainqueur de la Bulgarie, et célébra son triomphe en revenant à

Constantinople, où ce fut aux acclamations de sa population qu'il reçut le surnom de ***Bulgarocthone***.

La Bulgarie, après avoir fait trembler les empereurs d'Orient sur leur trône, se trouva enfin soumise à cet empire pendant dix-neufs ans, depuis 1021 jusqu'en 1040. Annexée comme une province, elle fut gouvernée par des préfets. L'antipathie néanmoins des vaincus pour leurs vainqueurs, au lieu de s'éteindre, se réveillait de jour en jour, et elle éclata sous le règne de l'empereur Michel le Paphlagonien. Les vexations, exercées par l'avarice et la cupidité de son ministre favori Jean, auquel cet empereur oisif avait abandonné le soin d'administrer l'empire, n'avaient pas moins contribué à la révolte de la Bulgarie que l'amour de l'indépendance nationale.

L'empereur Basile avait eu la sage précaution de ne rien changer dans la forme des impôts. Il les laissa subsister sur le pied où ils avaient été établis sous le règne de Samuel. Chaque charrue était taxée à un boisseau de blé, à un autre de millet, et à une petite mesure de vin. Le ministre Jean, au lieu de faire payer cet impôt en nature, exigea de l'argent, et la Bulgarie se révolta. Le nommé Pierre Dolien, homme hardi et entreprenant, s'échappant de Constantinople où il était captif d'un de ses principaux habitants, traversa toute la Bulgarie, et disant qu'il était le fils naturel d'Aaron, frère du roi Samuel, fit soulever tous les Bulgares, qui le proclamèrent leur roi.

Conduit en triomphe dans les principales villes du royaume, les Bulgares, pour honorer son passage, massacraient tous les Grecs, qui s'y trouvaient. Le lieu où éclata cette révolte, faisait partie du gouvernement de Dyrrachium, et les troupes en garnison, moitié Bulgares et moitié Dalmates, se révoltèrent aussi, mais elles proclamèrent pour roi ***Tichomir***, simple soldat, estimé par sa bravoure et son expérience. La Bulgarie se trouva ainsi divisée en deux partis. Dolien, plus rusé que son rival, l'invita à aller le rejoindre, et lui proposa le partage de la Bulgarie pour éviter les horreurs de la guerre civile. Tichomir, ne doutant qu'il lui tendait un piége, se rendit à cette invitation.

Dolien fit rassembler les troupes, et leur tint ce court, mais énergique discours: «Je mets à vos pieds la couronne, et choisissez «de nous un maître. Le royaume n'admet pas de partage. Si vous «préférez au neveu de votre roi Samuel le soldat Tichomir, je la lui «cède volontiers. Mais si vous croyez que la couronne est mieux «placée sur ma tête, étouffez alors la semence des troubles et des «divisions.» A ces mots éclata un tumulte, et se fit entendre le cri universel, *vive Dolien*, tandis qu'on lapidait Tichomir. Le nouveau roi de la Bulgarie se mit alors en marche contre Thessalonique, où se trouvait l'empereur Michel.

A cette nouvelle ce lâche prince, saisi d'effroi, ne songe qu'à se sauver à Constantinople, abandonnant son trésor et ses équipages aux soins de Manuel Ibaze pour les transporter en sûreté. Celui-ci, étant le fils de ce Bulgare, qui fut victime d'un guet-apens de l'empereur Basile, au lieu d'aller à Constantinople, va rejoindre naturellement Dolien, qui, fatigué des opérations d'un siége devant Thessalonique, en chargea son général Alusien, et marcha contre Dyrrachium, dont il s'empara sans résistance. Dès lors presque toutes les villes de l'Achaïe, de l'Epire, et de la Thessalie se livrent à Dolien par haine contre l'abominable administration du ministre favori Jean.

La discorde ayant éclatée parmi les Bulgares, occupés du siége de Thessalonique, à cause d'Alusien, qui se révolta contre Dolien, en disant qu'il était l'héritier légitime d'Aaron, frère du dernier roi Ladislas, l'empereur Michel retourna en toute diligence, et dispersa les troupes d'Alusien. Ce rival de Dolien, dont par trahison il avait fait crever les yeux, effrayé de cette déroute inattendue, fit secrétement savoir à l'empereur, qu'il était prêt à se soumettre à condition qu'on lui assurerait un traitement honorable. Sa proposition ayant été accueillie, Alusien se rendit à l'empereur, qui le nomma sur le champ maître de la milice. Michel, enhardi par ce succès heureux et inattendu, pénétra dans l'intérieur de la Bulgarie, dispersa l'armée d'Ibase, qu'il fit prisonnier, et pacifia tout le pays en y laissant un gouverneur. Ainsi finit la révolte de la Bulgarie, qui ne dura qu'une seule année.

Vingt quatre ans plus tard, c'est-à-dire en 1065, nous voyons les Bulgares figurer dans les meurtriers combats, que le gouverneur de leur pays eut à soutenir contre Salomon, roi des Hongrois. La fidélité cependant des Bulgares à l'empire d'Orient fut poussée derechef à bout, l'an 1074, par l'insatiable avarice de Nicéphoratzes, ministre favori de l'empereur Michel Parapinace. Dans leur désespoir, ils s'adressèrent au despote de Servie, nommé aussi Michel, et le conjurèrent de les tirer de l'esclavage en leur donnant pour roi son petit-fils Bodin.

Ces propositions furent acceptées, malgré l'alliance qui existait entre l'empereur d'Orient et les princes de Servie, depuis le règne de Constantin Monomaque. Bodin partit avec une escorte de trois cent Serves pour Prisdianes, ville près de Scupes, où l'attendaient les plus notables des Bulgares. A son arrivée il fut proclamé roi de Bulgarie, mais il n'y régna qu'une seule année, ayant été complètement battu et fait prisonnier[1]) par Saronites, un des meilleurs généraux de l'empire. Coïncidence vraiment singulière! Deux fois la Bulgarie, dans l'espace d'un demi siècle, fatiguée des extorsions de ses maîtres, tenta de récouvrer son indépendance, et toutes les deux fois son soulèvement ne dura pas plus d'une année.

En 1096 les Bulgares des environs de Belgrade, en Servie, voyant arriver chez eux des guerriers armés en fer de pieds en cap, leur donner la chasse, et enlever leurs troupeaux, sonnent le tocsin de l'alarme, et prennent les armes contre ces guerriers inconnus, qui étaient les Croisés sous les ordres du comte Gautiers. Après des combats meurtriers, les Croisés, malgré la présence de leur chef suprême, ***Pierre le moine***, furent forcés de prendre la fuite à travers des forêts et des montagnes, laissant sur ces lieux un grand nombre de leurs compagnons tués et blessés, ainsi que leur caisse militaire. Dès que l'empereur eut connaissance de ces faits d'armes en Bulgarie, il envoya réprimander le chef des Croisés Pierre, pour les excès

1) Il fut conduit par ordre de l'empereur, en Syrie pour être gardé avec plus de surêté. Michel cependant, son aïeul, reussit à le faire enlever par des navigateurs Venitiens, qui le ramenerent en Servie, où plus tard il régna.

commis par ses soldats, et ordonna à Nicetas, gouverneur de la Bulgarie, de fournir aux Croisés des vivres partout où ils passeraient.

Malgré la longue soumission des Bulgares à l'empire, leur antipathie pour les Grecs ne s'était nullement éteinte. Ils convoitaient toujours une occasion favorable pour reprendre les armes contre leurs oppresseurs. L'heure de l'indépendance sonna enfin l'an 1186, sous le règne de l'empereur Isaac l'Ange, grâce à son avarice et à son imprudence. Sa première femme étant morte, cet empereur épousa la fille du roi de Hongrie, appelée Marguerite. Voulant épargner son trésor, il s'avisa, pour fournir aux frais de ses noces, de charger les provinces d'un nouvel impôt, qui fut exigé avec toute la dureté et l'insolence ordinaires aux employés chargés de ce service public. Les Bulgares ne purent souffrir cette vexation nouvelle. Le souvenir cependant de ce qu'ils avaient souffert sous Basile, le Bulgarochtone, les aurait peut-être contenus, sans la hardiesse et la ruse de deux individus, capables d'opérer une grande révolution.

Pierre et Assan frères, issus des anciens rois de leur pays, allèrent trouver l'empereur occupé à chasser dans une ville de la Thrace, et lui demandèrent que désormais les Bulgares fussent enrolés sur le même pied que les Grecs, et par conséquent eussent le même traitement, en leur cédant, comme propriété particulière, un territoire de peu de valeur sur le mont Hémus. On leur refusa l'une et l'autre demande, ainsi qu'ils s'y attendaient, car leur intention n'était pas d'obtenir ce qu'ils demandaient, mais d'irriter leur nation par le refus, afin de pouvoir la soulever. Comme ils se retiraient de l'audience en murmurant, Assan, ayant laissé échapper une parole peu respectueuse pour l'empereur, reçut un soufflet d'un de ses gardes. Outrés d'un affront si sanglant, les deux frères sèment dans leur pays la colère dont ils sont animés. Toutefois n'y trouvant pas encore assez d'ardeur pour la vengeance, ils s'avisent d'employer un artifice grossier, propre cependant à mettre en mouvement des esprits simples et rustiques. Ayant fait bâtir une église en l'honneur de saint Démétrius, patron de Thessalonique, très révéré en Macédoine et en Thrace, ils y rassemblèrent un grand nombre de mendiants

qu'ils payaient pour jouer le rôle de possédés du démon. Ceux-ci criaient d'une voix affreuse, que *le moment était venu de secouer le joug d'une domination tyrannique, que le martyr Demétrius avait abandonné les Grecs, et qu'il s'était retiré chez les Bulgares pour les seconder dans ce glorieux projet; qu'il fallait, sans perdre de temps, attaquer l'empire, faire la guerre à outrance, et massacrer sans pitié tous les Grecs, qui tomberaient entre leurs mains.*

La rage de ces forcenés simulés se communiqua aux Bulgares et aux Valaques, qui venaient de faire cause commune. Les premiers succès des révoltés accréditèrent l'imposture. Ils prirent alors tous les armes, et mirent à feu et à sang les environs du mont Hémus. Isaac marcha en personne à la tête de ses troupes pour attaquer celles de Pierre, qui venait de prendre le titre de roi de Bulgarie. A son approche les révoltés, encore mal assurés de leur entreprise, regagnèrent leurs défilés. Il était très difficile de les forcer dans ces retraites presque inaccessibles. A la faveur néanmoins d'un brouillard épais, qui les tint long temps enveloppés, les Grecs tombent sur eux, en y jetant l'épouvante, et les poursuivent jusqu'aux bords du Danube. Pierre, Assan et leurs principaux partisans passèrent le fleuve, et allèrent se réfugier chez les Patzinaces.

L'empereur, croyant que les Bulgares n'oseraient plus se mesurer avec ses troupes, et se laissant tromper par leur promesses dissimulées d'obéissance, ne songea plus qu'à son retour à Constantinople. Il n'y fut pas grand temps sans apprendre, que Assan, frère cadet de Pierre, était rentré en Bulgarie, suivi d'un grand corps de Patzinaces, et que toute la Bulgarie était en armes. Pour battre les révoltés il fit partir son oncle Jean Sebastocrator, un de ses meilleurs généraux. Celui-ci, ayant attiré dans les plaines de la Thrace les ennemis, les battit et les dispersa. Ce grand succès donna de la jalousie à l'empereur, craignant que son oncle ne fut tenté de s'emparer de sa couronne. Il le rappela et le remplaça par Jean Cantacuzène, son beau-frère, ayant épousé sa soeur, la princesse Irène. Le nouveau général, décoré du titre de *César*, qu'on avait commencé de

donner à ceux qui étaient signalés comme successeurs au trône, était brave et instruit dans la stratégie. Mais il était vain et présomptueux, ce qui rendait sa valeur souvent malheureuse. Apprenant que les révoltés se tenaient toujours sur les hauteurs des montagnes, il ne douta point que ce ne fût un effet de leur crainte. Se campant dans la plaine, il ne crut nullement nécessaire de se retrancher, ni de prendre aucune précaution pour la sûreté de son camp. Cette confiance téméraire eut les suites qu'elle devait avoir. Les ennemis, étant descendus pendant la nuit, tombent dans le camp, égorgent les soldats endormis, et massacrent ou font prisonniers ceux qui se donnent à la fuite, sans avoir le temps de prendre leurs armes. Cantacuzène, réveillé par les fuyards qui se réfugièrent dans sa tente, les accable d'injures, les traitant de poltrons et de traîtres. Il monte sur son cheval arabe, saisit sa lance et son bouclier, courant à l'ennemi au cri de : *suivez moi.* Ne voyant pas où il allait, à cause de l'obscurité, il est entrainé par la foule des fuyards, et fuit lui-même à toute bride. Les Bulgares pillent alors à leur aise le camp impérial, dont les drapeaux tombent dans leurs mains. Pierre et Assan, s'emparant des bagages du César Cantacuzène, endossent ses vestes de pourpre, et affublés de ce costume, se font voir à leurs soldats, qui les en félicitent par de grands cris de joie.

L'année suivante 1187 Isaac résolut d'aller en personne combattre les Bulgaro-Valaques. Ceux-ci, ayant des forces inférieures, prirent le parti de fatiguer l'empereur par de légères escarmouches, sans se présenter jamais à un grand combat. Instruit de leur projet, et ne pouvant être atteints grâce à la légèreté de leurs petits chevaux, les fantassins Bulgares étant habitués de sauter en croupe, Isaac résolut de pénétrer en Bulgarie, et de venger sur ce pays les ravages que ses habitants lui avaient faits en Thrace. Les neiges cependant et les frimas, qui se font sentir de bonne heure en ces contrées, l'obligèrent de faire cantonner ses troupes, et de retourner à Constantinople avec la cavalerie pour y passer l'hiver.

Aux premiers jours du printemps de l'an 1188, l'empereur revint se joindre à ses troupes cantonnées. Mais au bout de trois mois,

ne pouvant s'emparer de la forteresse de Lobitza, qu'il avait assiégé, il reprit le chemin de Constantinople, après avoir fatigué inutilement ses troupes par des courses dans l'intérieur de la Bulgarie. Ce fut dans une de ces courses cependant que les troupes impériales enlevèrent la femme d'Assan. Ce prince fut forcé de conclure une trêve, et de donner pour otage un des frères de sa femme.

Cette trêve, étant expirée l'an 1192, les Bulgares et les Valaques, réunis aux Comans, recommencèrent à ravager les provinces voisines du Danube. Isaac marcha en Thrace, s'avança audelà d'Anchiale, et s'approcha du mont Hémus. Il se flattait d'entrer facilement en Bulgarie, mais il y trouva les places en meilleur état qu'il ne se l'était imaginé. Les murailles et les tours réparées de nouveau, pouvaient faire une longue résistance. Les barbares, aussi légers que les chèvres, se tenaient sur les hauteurs des montagnes sans se hasarder dans les plaines. Sur ces entrefaites il fut informé que les Patzinaces passaient le Danube pour venir au secours des Bulgares. Aussi se décida-t-il de quitter le pays au bout de deux mois. Instruits de la retraite de l'empereur, ses ennemis laissèrent déboucher son avant-garde sans nullement la molester, leur projet étant de tomber sur le corps d'armée, où se trouvait Isaac avec tous ses grands dignitaires. En effet, lorsqu'ils le virent engagé dans les défilés, ils descendirent des montagnes pour l'écraser, en poussant de grands cris. L'infanterie gravissait les hauteurs pour les chasser, mais accablée d'un orage de pierres, de flèches et de javelots, elle fut bientôt obligée de regagner le vallon. C'est ici que les Bulgares massacraient les soldats comme on tuerait un troupeau enfermé dans un parc. La troupe alors se débanda, chacun songeant à s'échapper de ce mauvais pas. L'empereur y perdit son casque et se sauva grâce aux efforts de ses officiers.

Enorgueillis de cette victoire, les Bulgares et les Valaques se répandirent, l'année suivante 1193, dans la Thrace, en ravageant tout le pays, où ils passaient. Ils saccagèrent Anchiale, s'emparèrent de Varna, détruisirent une grande partie de Triaditza, et pillèrent Nisse. L'empereur, indécis sur l'endroit où il fallait envoyer

ses troupes, les envoya simultanément sous les ordres de plusieurs généraux sur tous les lieux occupés par l'ennemi. Les Grecs eurent d'abord du succès. Anchiale et Varna furent reprises et fortifiées. Mais bientôt les barbares eurent le dessus. A cette nouvelle Isaac, jugeant nécessaire sa présence au camp, marcha vers Philippopolis, où toutes ses troupes étaient réunies. Ses généraux arretèrent les courses des Bulgaro-Valaques, et étouffèrent à son début le mouvement des Serves, qui, profitant des circonstances, attaquèrent les places de la frontière. L'empereur reprit le chemin de sa capitale après avoir laissé à Philippopolis pour gouverneur Constantin Ange, son cousin, jeune officier plein de vigueur et de fierté. En effet sa vigilance et son activité arretèrent désormais les courses dévastatrices des barbares.

Pierre et Assan, toujours sous les armes et prêts à fondre en Thrace, furent souvent surpris par ce brave capitaine, qui ne leur donna pas un moment de repos, et se fit craindre même plus qu'on ne redoutait l'empereur. Ils restèrent donc tranquilles chez eux. Mais dès qu'ils aprirent que l'empereur venait de lui faire arracher les yeux pour le punir de sa rébellion, Pierre et Assan, affranchis de toute crainte, rentrèrent en Thrace, ravagèrent le territoire de Philippopolis et de Triaditza, s'avançant jusqu'à Andrinople, sans que les troupes impériales pussent les en empêcher.

L'année suivante 1194 fut encore plus malheureuse pour le vieil empereur Isaac. S'étant décidé d'aller en personne contre les Bulgaro-Valaques, il leva une grande armée et soudoya un grand nombre de troupes auxiliaires. Il s'adressa même à son beau-père Bella, roi de Hongrie pour avoir de lui un secours, et quitta Constantinople avec la ferme résolution de ne plus y revenir sans avoir d'abord réduit à l'obéissance l'opiniâtre ennemi de l'empire. Le malheureux ne pouvait prévoir qu'il allait être détrôné par son frère Alexis. A la suite de cette révolution fraternelle, qui se fit sans qu'elle coutât une seule goutte de sang, les Bulgares et les Valaques s'avancèrent jusqu'à Serres en Macédoine, taillèrent en pièces les troupes qui s'y

trouvaient, en faisant prisonnier leur commandant, et prirent plusieurs châteaux.

De retour en leur pays avec un immense butin, Pierre et Assan répondirent avec hauteur aux ambassadeurs que le nouvel empereur Alexis leur envoya pour traiter de la paix, proposant des conditions si honteuses qu'on ne pouvait les accepter sans flétrir à jamais l'honneur de l'empire. Alexis, irrité de leur insolence, fit partir, à la tête d'une nombreuse armée, son gendre Isaac, qui passait pour un bon général, avec l'ordre de battre les Bulgares. Assan le battit et le fit prisonnier. Cette nouvelle victoire, qui eut lieu en 1196, dégarnit la Macédoine de toute troupe impériale, et permit à Assan de retourner en Bulgarie, où il trouva la mort, qu'il avait bravée en tant de batailles. Ayant amené avec lui le prisonnier Isaac, celui-ci s'était aperçu que l'officier Iwan, qui ressemblait au prince Assan par le déréglement de ses moeurs, et par une audace déterminée, jouissait auprès de lui de la familiarité la plus intime. Il forma donc le projet de se procurer la liberté par son intermédiaire. Dans ce dessein il commença à le corrompre, et il l'excitait à se défaire d'Assan, lui faisant naître au coeur la persuasion que la mort de ce tyran lui donnerait la couronne de la Bulgarie. Il lui promettait enfin pour épouse sa fille Théodora, et l'appui de l'empereur, dont il serait parent. Iwan, tout ambitieux qu'il était, n'avait pas encore cédé à ces séductions, lorsque Assan lui-même, par une imprudence, précipita sa perte. Ayant découvert que la soeur de sa femme vivait avec Iwan en liaison illicite, Assan, en sa colère, voulut le tuer de ses propres mains, mais il fut prévenu par Iwan, qui le renversa mort d'un seul coup de son épée. Il rejoint aussitôt ses amis, et leur dit d'un ton persuasif: *Il n'y a plus de temps à balancer. Pierre et tous ses parents ne tarderont pas à courir aux armes. Il nous faut donc régner si nous voulons vivre. Si nous ne réussirons pas dans notre entreprise, il nous reste la ressource de nous donner à l'empereur*. Ce projet ayant été approuvé de tous, la nuit même de l'assassinat d'Assan, rassemblèrent leurs partisans, et allèrent s'emparer de

Tournove[1]), la plus forte place du pays. Pierre courut les assiéger, en réduisant les rebelles à se rendre par la famine, la place étant imprenable par les armes. Iwan, se défiant de ses forces, s'adressa à l'empereur, lui offrant de le mettre en possession de la place, et de toute la Bulgarie, s'il l'envoyait le secourir.

La négligence d'Alexis, qui ne pouvait quitter ses plaisirs, laissa échapper une occasion si favorable de soumettre la Bulgarie. Iwan, ne voyant arriver aucun secours, et informé que les troupes de Pierre, grossissaient chaque jour, s'échappa de nuit et se sauva à Constantinople. Pierre alors devint à lui seul paisible possesseur du trône, mais il n'en jouit pas long-temps. Il fut assassiné lui aussi, et sa couronne passa sur la tête de Jean son frère cadet, connu sous le nom de ***Calojean***, comme il s'appelait lui-même, et de ***Jeannices*** par d'autres.

Ennemi mortel plus que tout autre Bulgare, de l'empire, Calojean, dès qu'il fut maître de la Bulgarie, forma le projet de mettre son pays sous l'obéissance du pape pour n'avoir plus aucune relation avec Constantinople. A cet effet il envoya des ambassadeurs au pape Innocent III, qui s'empressa de le reconnaître pour roi de la Bulgarie, en lui envoyant le sceptre, la couronne et un étendard qui portait la croix et les clefs de l'église Romaine. Il lui accorda même le droit de battre monnaie à son effigie, privilége dont les papes de l'époque s'arrogeaient la concession. Malgré le zèle que ce prince Bulgare affectait pour la religion, il était impie, sanguinaire et extrémément cruel. Lébeau[2]), qui certes ne peut être soupçonné d'être partisan des Grecs du Bas-Empire, parle de lui en ces termes: «Devenu «plus ennemi des Grecs qu'il ne l'était auparavant, il vint attaquer «Constantia près du mont Rhodope, il s'en rendit maître sans peine, «et en détruisit les murailles. Le vendredi de la semaine de la Pas«sion, il commença le siége de Varna. Comme la ville était défendue «avec courage par une garnison latine au service de l'empire, elle ne

---

1) Cette place porte aujourd'hui le même nom; et jouit de la réputation d'être une des meilleures forteresses de la Bulgarie. Elle est le siège d'un Evêque.

2) Histoire du Bas-Empire. Tom. XVII, p. 55.

«fut forcée que le samedi-saint : et le prince barbare quoique chrétien «de nom, sans égard à la sainteté du jour, fit précipiter dans le fossé «les malheureux habitants, les ensevelit tous vivants sous la terre «dont il les combla, abattit les murailles, et retourna en Bulgarie «après cette pâque sanguinaire.» Ce fut en 1202 qu'eut lieu un événement si tragique, et, disons-le en l'honneur de l'homme image de Dieu, si rare dans l'histoire.

Les Croisés étant devenus maîtres de Constantinople, où ils exercèrent des actes de cruauté si grands, qu'ils rendirent à jamais odieux leur nom à tous les Grecs, l'empereur Baudouin s'occupa de préparer une expédition contre les Bulgares l'an 1205, quoique Calojean lui eut envoyé des députés pour demander son amitié. Baudouin lui fit répondre qu'*il ne convenait pas à Jeannices de traiter d'égal à égal avec l'empereur; que, s'il désirait sa bienveillance, il fallait qu'il prît le ton d'un vassal avec son seigneur; qu'autrement il devait s'attendre à voir incessamment les armes françaises au milieu du pays qu'il ne possedait que par usurpation, et qu'on saurait le réduire à l'obscurité, d'où sa famille venait de sortir.*

Le fier Jeannices, vivement piqué de cette hauteur de langage insultante, engagea les seigneurs grecs, qui s'étaient réfugiés chez lui, à retourner dans leur patrie, et à employer tout moyen pour aigrir l'esprit de leurs compatriotes contre les Latins, leur promettant sa protection.

Bientôt Baudouin eut motif de se repentir de n'avoir pas accepté l'alliance de ce cruel, mais bienheureux prince de la Bulgarie. Les Latins eurent à souffrir beaucoup des Grecs révoltés et de leurs alliés les Bulgares, qui, sous les ordres de Joannices, s'emparèrent d'Andrinople. Baudouin alla assiéger cette ville révoltée, et, le 14 avril 1205, le troisième jour de Pâques, il eut à soutenir une bataille sanglante. Le sort des armes fut contraire à ce premier empereur latin, qui, suivant les historiens Byzantins, resta mort sur le champ de bataille, et suivant les français, fut fait prisonnier, et plus tard mis à mort par Joannices. Celui-ci, enorgueilli naturellement de son écla-

tant triomphe, continua avec plus d'acharnement la guerre contre les Latins, malgré tous les efforts du pape Innocent III pour désarmer sa colère. Jeannices, qui n'avait pour le pape qu'une déférence politique, lui répondit, que l'intérêt de son honneur et de sa sûreté lui avait mis les armes à la main, et l'obligeait de continuer la guerre. Il ajouta à cette réponse catégorique, les observations suivantes: «A la nouvelle de la prise de Constantinople, j'ai envoyé en féliciter les Latins, et je leur ai offert mon amitié. Ces avances de ma part n'ont été payées que d'un mépris injurieux. Ils m'ont répondu avec insolence que je n'avais de paix à espérer qu'en leur rendant le pays que j'avais usurpé sur l'empire. A quoi je leur ai déjà repliqué, et je leur répète encore, que je possède mon royaume à meilleur droit qu'ils n'en ont sur ce qu'ils appellent leur empire. J'ai recouvré le pays qui fut le domaine de mes ancêtres. Quand est-ce que l'empire, qu'ils ont envahi, leur a jamais appartenu? Vous le savez, Saint-Père; c'est de vos mains que j'ai reçu la couronne; mais de qui le prétendu empereur tient-il la sienne? J'ai reçu encore de Votre Sainteté l'étendart de Saint-Pierre, et c'est sous cette triomphante bannière que j'ai combattu, et que je vais combattre encore des infidèles, qu'on appelle chrétiens parce qu'ils portent sur les épaules de fausses croix.»

Ainsi cet infatigable ennemi des Latins continua à les battre partout, où il les rencontrait, et à dévaster plusieurs places en Thrace, trainant en esclavage les habitants pour déchiffrer les terres incultes de la Bulgarie.

Boniface, marquis de Momferrat, auquel, Henri, successeur de Baudouin, avait cédé la Macédoine, à la sollicitation de ses habitants, sortit de Serres pour aller battre une bande de Bulgares, qui infestait cette province. Ceux-ci, voyant le marquis accompagné de peu de monde, s'approchent en silence, et tombent sur son arrière-garde. A cette attaque imprévue, Boniface, sans se donner le temps de prendre d'autres armes que sa lance, saute sur son cheval, et court au secours de ses gens. Il attaque les Bulgares et les met en fuite. Dans l'ardeur de la mêlée il reçoit un coup de lance, qui fait jaillir

le sang à gros bouillons. Ses gens en sont épouvantés, et ceux qui l'approchent de plus près le soutiennent dans sa défaillance, tandis que les autres prennent la fuite. A cette vue les Bulgares reviennent à la charge, et lui coupent la tête qu'ils envoient en triomphe à leur roi, qui était en route pour aller mettre le siége à Thessalonique.

Calojean se flattait d'un prompt succès, et cette ville tremblait déjà à la vue d'un ennemi qui n'était conquérant que pour détruire. Un accident imprévu la sauva de ce danger. Le prince Bulgare, couché dans son lit, crut voir en songe un cavalier monté sur un cheval blanc, qui courait à lui la lance à la main, et lui perçait le flanc d'outre en outre[1]). Il se réveille en sursaut en criant que Manastras l'assassine. Celui-ci était un de ses chefs, dont la tente était près de la sienne. On accourt aux cris répétés du roi, et on le trouve baigné du sang qui jaillissait en abondance de son flanc d'une large blessure. A peine eut-il le temps de raconter ce songe funeste, qu'il tomba dans une défaillance, suivie de l'agonie de la mort. Manastras, qui paraissait n'être pas sorti de sa tente jusqu'à ce moment, étant accouru, plus empressé que ses camarades, s'efforçait de se justifier par toutes les marques d'un extrème désespoir. Voyant le roi près de mourir, il prit le commandement de l'armée, et leva le siége, emportant Calojean qui expira en route. Sa mort, arrivée l'an 1207, fut considérée comme un miracle de Saint-Demétrius, patron de Thessalonique, et très vénéré en Macédoine, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

L'année suivante 1208, Phlorillas, neveu et successeur de Calojean, entra sur les terres de l'empire avec une grande armée, et fut défait au premier combat qui se donna le 30 juillet. L'empereur Henri, profitant de cette victoire, conquit sur les Bulgares, dans l'espace d'un mois, cinquante lieues de leur pays, mais il n'eut à faire qu'avec un usurpateur de la couronne de Bulgarie, à laquelle il ne tenait que par sa mère, soeur des trois frères Pierre, Asan et Joannices.

1) C'est sous cette forme que les peintres byzantins ont répresenté l'image de ce Saint, dont l'église Orthodoxe célèbre la fête le 26 Octobre. Les Turcs même ont un grand respect pour ce Saint martyr.

Le légitime héritier était Jean Assan, fils d'Assan, frère de Pierre, mort sans enfants. Il était encore en bas âge, à la mort de son oncle Pierre, et les Bulgares élirent à sa place Joannices, frère cadet de Pierre et d'Assan, auxquels ils étaient redevables de leur indépendance. Phlorilas, au lieu de se déclarer régent du royaume, s'empara de la couronne qui appartenait au jeune Jean Assan, âgé alors de quinze ans. Sa mère le fit passer en Russie, où non seulement il trouva un asyle, mais, ce qui était pour lui plus important, un puissant secours pour recouvrer l'héritage de son père et de ses deux oncles. Il revint en Bulgarie, vers la fin de l'an 1220, à la tête d'une armée russe, et défit les troupes de l'usurpateur, qui se ferma dans la place de Tournova, considérée à cette époque comme capitale. Après sept ans de siége, Phlorilas fut forcé de se rendre. Son neveu lui fit crever les yeux, suivant l'usage barbare de cette époque, pour se débarasser de ce prétendant. Raffermi sur son trône, le jeune roi de Bulgarie épousa la fille du roi de Hongrie, et par ce mariage il devint l'allié du nouvel empereur d'Orient Robert.

A la mort de cet empereur, arrivée l'an 1228, son frère Baudouin, âgé de dix ans, lui succéda. Les barons qui étaient ses partisans, voulant lui assurer un appui hors de l'empire, jetèrent les yeux sur Jean Assan. Et pour l'intéresser à la conservation du trône du jeune empereur, on lui proposa le mariage de sa fille avec Baudouin. Ainsi le traité fut conclu sans aucune difficulté. Ceux des barons cependant, qui avaient outragé Robert, craignant la vengeance de son frère Baudouin s'il acquérait un si puissant appui, inspirèrent tant de défiance aux autres contre le roi de Bulgarie, que la négociation fut désavouée par le conseil de l'empire, et le traité rompu.

Jean Assan ne pouvait manquer d'être sensible à l'affront qu'on lui faisait, en le privant du double honneur qu'on lui avait auparavant déféré, et en lui préférant Brienne, tant pour la tutelle du jeune empereur que pour le mariage de sa fille. Il voulait s'en venger, et comptait sur le secours d'un prince ennemi des Latins, Théodore despote d'Epire, dont il était l'allié par un traité solennel, et par le

mariage de la princesse Marie, sa fille naturelle, avec Manuel, frère de Théodore. Or ce fut cet allié perfide qui suspendit sa vengeance, en l'obligeant à tourner contre lui les armes, qu'il allait prendre contre les Latins. Théodore, qui se jouait des traités et des serments, et qui n'était fidèle qu'à sa dévorante ambition, après avoir enlevé à l'empire le royaume de Thessalonique, Andrinople et les autres villes importantes de la Thrace, forma le projet de conquérir la Bulgarie. A cet effet il mit sur pied une nombreuse armée, tant de Grecs que d'Allemands, envoyés à son service par l'empereur Frédéric, devenu depuis peu son allié, et, au mois d'avril 1230, il marcha contre Andrinople.

Au premier avis des préparatifs de Théodore, Jean Assan songea à la résistance. Il rassembla à la hâte ce qu'il avait de troupes, auxquelles vinrent se joindre environ mille Comans, et alla camper au bord de l'Hébre. A l'approche de Théodore, il va hardiment à sa rencontre, quoique son armée soit très inférieure, animé seulement par la colère, et par la confiance en la justice de sa cause. Afin d'inspirer à ses soldats la même indignation et le même mépris pour un ennemi sans foi, il fait accrocher au haut d'une pique l'original du traité de paix, signé et violé par Théodore. Le combat fut très-meurtrier et la victoire complète. Théodore et tous ses capitaines furent pris. Il ne retint prisonniers que ceux-ci, et renvoya sans rançon tous les soldats, qui de retour dans leur pays, chantèrent les éloges du roi de Bulgarie, le faisant désirer à leurs compatriotes, las du gouvernement tyrannique de Théodore. Cette douceur d'un guerrier victorieux, inconnue à ce temps de barbarie, lui ouvrit les portes de toutes les villes de la Thrace. Il prolongea ses courses à travers la Thessalie jusqu'en Epire, où il fit un grand butin, épargnant toujours le sang des malheureux habitants. Et après s'être assuré des places conquises par de fortes garnisons, il retourna en Bulgarie avec la réputation d'un prince aussi bienfaisant que guerrier habile.

En effet avant son règne, la plupart des rois de Bulgarie, tant ceux de la première que ceux de la seconde race, avaient été sangui-

naires et féroces avec l'ennemi, et leur gouvernement dur et cruel envers leurs vassaux. Le seul défaut que l'histoire ait à réprocher à ce roi, chéri par ses sujets, craint mais aimé par les peuples étrangers, fut son inconstance. Flottant sans cesse entre les Latins et les Grecs, il fut toute sa vie également prompt à rompre qu'à contracter ses alliances. Il mourut au mois de juin 1241, après avoir régné 21 ans, et eut pour successeur son fils Caloman, procréé avec sa première femme, Anne de Hongrie, et âgé de dix à douze ans.

Ce jeune prince vint à mourir après quatre ans, et son frère Michel, encore en bas âge, lui succéda. Vers cette époque les Latins avaient été chassés de Constantinople, et déjà y regnait Vataces. Dès que cet empereur apprit la mort de Caloman, il conçut le projet de s'emparer de la Bulgarie. Il en fut détourné par ses principaux officiers, qui lui firent comprendre qu'il était très-dangereux de réveiller la valeur des Bulgares, que la fortune de l'empire restauré tenait endormie. Par contre le grand domestique Andronic Paléologue, était d'avis qu'il fallait profiter de la faiblesse, où se trouvait la Bulgarie sous le règne d'un enfant. Vataces partageant cet avis, qui était de son goût, marcha sur le champ contre Serres. Cette ville, jadis une des plus importantes de la Macédoine, n'était plus qu'une place ouverte, depuis qu'elle avait été prise et demantelée par Joannices, qui n'avait laissé sur pied que la citadelle, assez forte cependant pour soutenir un long siége. Le commandant de cette citadelle était alors le Bulgare Dragotas, homme sans courage et sans expérience. Voyant arriver l'armée impériale près de lui, il en fut épouvanté, et sans attendre même d'être sommé, il rendit la place à l'empereur, qui le récompensa de sa lâcheté par une somme d'argent. La vue de ce métal lui suggéra l'idée de promettre à Vataces la possession de la ville de Melénique, où il faisait sa résidence ordinaire. Un de ses habitants, nommé Nicolas Manclabite, le prévint. Cet homme audacieux, élevant la voix sur la place publique, d'un ton de harangue, s'écria : «Que faisons nous ? que n'avons nous pas souffert «de l'enfance de Caloman par l'injustice de ses ministres ? Nous es-«périons du moins qu'il guérirait nos maux, lorsqu'il atteindrait

«l'âge où l'homme de bien et le méchant prennent chacun une «route différente. Nous l'avons perdu en ce moment décisif, et nous «voilà retombés sous la main d'un maître encore plus jeune. Est-ce «qu'il est de notre sort de passer notre vie à servir de jouet à des «enfants, et à pleurer autour d'un berceau obsédé de tyrans subal«ternes? L'empereur grec s'approche, il nous tend les mains. Cou«rons nous mettre sous la protection d'un prince éclairé et bienfai«sant. Il a sur nous des droits imprescriptibles. Ce pays appartient à «ceux, dont il est l'héritier. Nous sommes Grecs, nos pères étant «sortis de Philippopolis. Si parmi nous il y a des Bulgares, qu'ils «tournent leurs yeux vers Nicée, et ils y verront la fille de leur roi «Assan, assise sur les marches du trône avec son mari Théodore, «l'héritier présomptif de l'empire. Un prince sage et expérimenté, «sait alléger le joug sur la tête de ses peuples, qu'un enfant laisse écra«ser.» A ce discours, plus de cinquant habitants se rendirent au camp de Vataces, et lui portèrent les hommages de toute le ville. L'exemple de Melénique fut bientôt suivi par d'autres places. Le régent de l'enfant, roi de Bulgarie, se trouva heureux de faire la convention avec l'empereur de garder les places conquises, renonçant à toute nouvelle conquête.

Quelques années plus tard, le jeune roi Michel eut pour femme la princesse Héléne, fille de l'empereur Vataces. Malgré cette alliance de famille, Michel se proposa de reconquérir sur son beau-frère Théodore Lascaris, successeur de Vataces, tout ce que la valeur de celui-ci avait fait perdre aux Bulgares. A cet effet l'an 1256 il prit les armes, et en peu de jours se rendit maître de plusieurs villes. Les habitants recevaient avec empressement leurs compatriotes, tandis que les troupes impériales, à leur approche, prenaient la fuite.

Lascaris, indigné de voir flétrir, par tant de pertes, le commencement de son règne, se décida à porter la guerre en Bulgarie. Il quitta Nicée vers la fin de 1256, et malgré les frimats, arriva en peu de jours à Andrinople. Le roi Michel était campé au bord de l'Hébre. Les éclaireurs de l'armée grecque rencontrent ceux des Bulgares et les taillent en pièces. A cette nouvelle inattendue, l'en-

nemi est saisi d'une terreur panique, et prend la fuite. Lascaris, ne le rencontrant plus, continue sa marche triomphante jusqu'à la ville de Bérée en Thrace, dont il s'empare sans résistance. Il se serait même rendu maître de toutes les places du mont Hémus, si la terre n'eût été couverte d'une si grande quantité de neige, que les chemins devinrent impraticables. L'empereur, après avoir passé six jours à Bérée, ravageant tout le pays d'alentour, revint à Andrinople, et ses troupes, commandées par divers généraux capables, reprirent sans peine en Macédoine la plupart de ses autres places. Au printemps cependant de cette année 1257 les Bulgares reprirent le dessus. Mais l'année suivante ils furent complètement battus, et perdirent presque toutes leurs conquêtes en Macédoine.

Ce succès encouragea Lascaris à chasser définitivement les Bulgares de la Macédoine et de la Thrace. Ainsi au mois de mars 1258 il se mit à la tête d'une armée plus forte que la précédente. Michel, qui croyait son beau-frère épuisé par deux grandes campagnes, effrayé de le voir reparaître sur la frontière avec une nombreuse armée, il s'aperçut qu'il n'avait pas de forces égales à lui opposer. Dès lors il se décida de lui demander la paix par l'entremise de son beau-père, le prince de Russie Uris, dont il venait d'épouser la fille. La paix fut conclue, à condition que le roi des Bulgares rendrait la forteresse de Zépéne, la seule qui lui resta dans la Macédoine.

Sur ces entrefaites Michel fut assassiné, près de Tyrnova, par son cousin Calliman, fils d'Alexandre, et petit-fils du premier Asan, frère du roi Pierre. Pour s'assurer mieux la couronne, l'usurpateur avait contraint la femme de Michel à l'épouser. Son père, le prince de Russie Uris, irrité de ce double forfait, la même année 1258 vint en Bulgarie avec une grande armée pour venger la mort de son gendre, et arracher sa fille des bras d'un monstre. Calliman soutint l'attaque, mais il fut défait et tué dans un combat. Les Russes rentrèrent victorieux en leur pays.

Michel, mort sans enfants, n'avait pour héritier qu'une soeur mariée à un riche rentier, nommé Mizès. On le proclama par consé-

quent roi des Bulgares. Mais son caractère pusillanime et efféminé le rendit bientôt méprisable aux yeux de son peuple, habitué aux armes. Un Serve, nommé Constantin Tech, qui vivait en Bulgarie depuis quelques années, s'était acquis une grande réputation par son esprit, ses connaissances et sa force corporelle. Egalement estimé du peuple et des grands, dont il avait su gagner l'affection, il souleva les Bulgares, se fit proclamer leur roi, et alla assiéger Myzès à Turnova. Il se rendit maître de sa personne, de sa femme et de ses enfants, et leur donna pour retraite la ville de Mesémbria.

Constantin Tech, qui n'avait d'autre titre à faire valoir que son mérite, voulut s'en faire un par une alliance avec la famille impériale de Constantinople. Il envoya demander à l'empereur Théodore Lascaris sa fille Irène, née avec Hélène, la fille du roi des Bulgares Jean Assan. Pour sceller cette alliance de famille, l'empereur renouvela avec son gendre Constantin le traité de paix, signé avec le roi Michel.

Cette alliance troubla le repos de Constantin. Excité depuis quatre ans par les larmes de sa femme, qui en pleurant toujours pour le malheur arrivé à son frère Jean Lascaris [1]), lui reprochait sa lâche indifférence, Constantin se décida à tirer vengeance de la cruauté de l'empereur Michel Paléologue envers son beau-frère. Il fut excité aussi par Kaïkavours, sultan des Tartares et fugitif à Constantinople, qui lui promettait une grande somme d'argent, s'il pouvait le tirer des mains des Grecs. Michel Paléologue, averti de ces intrigues, voulut prévenir le roi des Bulgares en prenant immédiatement les armes contre lui. Cette campagne de l'an 1265 fut désastreuse pour les Bulgares. Toute la chaîne des montagnes, qui porte le nom de mont Hémus, revint à ses anciens maîtres. Anchiale ouvrit ses portes à l'empereur, auquel Myzès, ce roi détrôné par Constantin, céda Mésembrie. Michel Paléologue lui donna en échange un terrain plus fertile et plus grand en Troade. Ces deux places ce-

1) A la fuite de Baudouin II, empereur latin chassé de Constantinople par les Grecs, Michel Paléologue fut proclamé empereur conjointement à Jean Lascaris, dont il fit crever les yeux pour régner seul.

pendant rentrèrent au pouvoir de Constantin, grâce à son mariage avec la nièce de l'empereur Paléologue, nommée Marie, qu'il épousa en 1272, dévenu veuf de la princesse Irène, cause de la guerre avec cet empereur.

Sur ces entrefaites Constantin tomba malade, et sa santé s'affaiblissait de jour en jour. Sa femme Marie, d'un caractére ambitieux, se proposant de régner sous le titre de régente pendant la minorité de son fils Michel, s'empressa de le faire reconnaître pour roi avant la mort de son père. Un très proche parent de son mari, nommé Wenceslas, en fut fort irrité. Marie, pour conjurer l'orage, qui allait lui susciter un rival si redoutable, par son crédit auprès des Bulgares, lui déclara qu'il voulait l'adopter pour son fils. Wenceslas, flatté de cela, donna dans le piége. La cérémonie de cette singulière adoption se fit avec beaucoup d'apparat dans la cathédrale de Turnove par l'Archevêque[1]) de Bulgarie, assisté de tout son clergé, en la présence de tous les officiers de l'armée, et des boyards, aux acclamations bruyantes d'une nombreuse multitude de peuple qui y accourut. A la fin de la cérémonie, la reine Marie embrassa son enfant Michel, et son fils adoptif le vieux Wenceslas, avec les mêmes démonstrations de la plus grande tendresse maternelle, au moment même peut être que, par son ordre, on aiguisait le fer qui devait lui ôter la vie. Wenceslas bientôt fut assassiné.

Ce trait perfide de la reine Marie ne resta pas impuni. La divine Providence voulut que ces mêmés grandeurs, dont elle était avide, devinssent pour elle une source d'opprobre et d'avilissement. Un porcher, nommé par les Bulgares *Corducubas*, et par les Grecs *Lakhanas*, se mit dans la tête que le ciel l'avait fait naître pour porter le sceptre et délivrer sa patrie du joug de la tyrannie.

---

1) Gibbon et Lebeau font mention dans leurs ouvrages du *Patriarche de Bulgarie*; mais cette dignité ecclésiastique n'y a jamais été accordée ni par les empereurs d'Orient, ni par les Papes, malgré les vives et reiterées instances du premier roi chrétien Bogoris. Le chef du clergè en Bulgarie n'a eu et n'a d'autre titre que celui d'Archevêque, et rélève du Patriarchat de Constantinople, qui nomme tous les èvêques de la Bulgarie, en les choisissant parmi le clergè grec, au grand déplaisir des Bulgares.

sous lequel elle gémissait. Rassemblant chez lui les paysans, les pâtres et ses camarades, il les entretenait souvent de sa grandeur future, avec un enthousiasme qui se communiquait aisément à ces esprits faibles. Pour achever de les entraîner, il feignit d'être en correspondance avec les esprits célestes. Il racontait ses révélations, faisait de longues prières et affectait un extérieur de sainteté. Les plus sages se moquaient de lui, et le traitaient de fou; mais le plus grand nombre de jour en jour ajoutait foi à ses paroles et lui jurait une fidélité inviolable. Enfin lorsqu'il jugea que tout était bien disposé, il annonça d'un ton de prophète, que le moment de remplir ses hautes destinées, était arrivé. Soudain il quitte son accoutrement de porcher, se décore du diadème, ceint l'épée, monte à cheval, et se met en campagne suivi de ses compagnons d'aventure. Ses premiers exploits se firent contre les Tartares qui, profitant de la maladie chronique du roi Constantin, dévastaient la Mysie. Ils sont défaits par Lakhanas, dont la valeur eblouit la multitude. Dès lors les Bulgares le considérèrent comme leur sauveur, et par tout il fut reçu avec de grands cris de joie. Une foule de jeunes aventuriers venait chaque jour se placer sous son étendart.

Le roi Constantin, frappé du bruit des succès de cet aventurier, tâcha, malgré sa santé délabrée, d'en arrêter le progrès. Ce malheureux prince, abandonné d'une partie de ses sujets que Lakhanas lui avait débauchés, et haï de l'autre, à cause des vexations de la reine Marie, avait eu beaucoup de peine à ramasser quelques troupes. S'étant mis à leur tête, il rejoint le rebelle et l'attaque avec assez de vigueur. La victoire paraissait même vouloir être à lui. Les rebelles, encouragés par leur chef, font un dernier effort, s'élancent comme des furieux sur l'armée de Constantin, et l'enfoncent de toute part. Lakhanas, se reservant alors l'honneur de battre le roi, le combat corps à corps, et le perce de son épée. Dès lors devenu maître de la campagne, il s'empare bientôt des plus fortes places de la Bulgarie, et se fait reconnaître pour roi par la plus grande partie de la nation.

A la réception de cette nouvelle à Constantinople, l'empereur

Paléologue réunit son conseil, et lui exposa l'embarras où le jetait la mort de son parent Constantin. Il lui fallait opter entre Lakhanas, qui possédait la couronne de Bulgarie par droit de conquête, et le fils de Myzès, à qui elle appartenait par son droit de naissance. Il y fut décidé, d'une commune voix, que Jean devait être préféré à Lakanas. En conséquence l'empereur ordonna qu'on le fit venir à lui promptement de son séjour en Troade, tandis que lui même se rendait à Andrinople. A son arrivée, le jeune Prince fut reconnu pour roi légitime de la Bulgarie, et fut marié à la fille de l'empereur, qui lui exprima le désir de le voir quitter le nom de Jean, pour adopter celui d'Assan son aïeul, dont la mémoire était chère aux Bulgares. De retour à Constantinople, l'empereur fit célébrer le mariage du jeune roi de Bulgarie avec sa fille la princesse Irène. Les conditions de ce mariage furent que Assan réunirait ses troupes à celles de l'empereur pour faire le siège de Turnove, capitale de la Bulgarie, et qu'à l'avenir il maintiendrait avec l'empire une paix inviolable.

Marie, veuve du roi Constantin, se tenait renfermée à Turnove avec son fils roi mineur Michel, et avait à se défendre tout à la fois contre deux ennemis puissants. Lakanas continuait à faire des progrès, et le parti d'Assan grandissait de jour en jour à l'approche de l'armée Impériale. Cette ambitieuse Princesse, se trouvant dans une aussi difficile position, prit le parti d'envoyer offrir sa main à un porcher, tout ensanglanté encore du sang de son mari. Lakanas reçut avec dédain les envoyés de Marie, et leur répondit que l'agrément de leur maîtresse ne lui était pas nécessaire pour posséder une couronne qu'il avait acquise à la pointe de son épée, et qui lui appartenait déjà par droit de conquête. *Cependant*, ajouta-t-il, *je veux bien pour ménager la vie de mes sujets, lui faire l'honneur de la recevoir dans mon lit.* Cette humiliante réponse n'arrêta pas Marie dans son projet. Le traité de cet étrange mariage ayant été signé de part et d'autre, Lakanas entra à Turnova en triomphe vers la moitié de l'an 1278. La cérémonie de son couronnement et de ses noces se fit le même jour.

La reine Marie ne fut pas long-temps à se repentir de son ma-

riage avec Lakanas. Ce barbare la traitait sans aucun égard, et souvent même s'emportait contre elle jusqu'à la frapper. Cet aventurier réunissait à la bravoure une férocité atroce. Dans le combat il ne faisait aucun quartier à l'ennemi: ceux que l'épée de ses soldats avait épargnés, périssaient sous le glaive de ses bourreaux.

Au moment où les troupes de l'Empire venaient en Bulgarie pour y installer le roi Assan, les Tartares aussi y entraient pour battre Lakanas. Son armée, ayant été mise en déroute par les Tartares, qui tombèrent sur elle avec une grande impétuosité, Lakhanas lui même prit la fuite pour se sauver. Cet événement parut aux habitants de Turnove une circonstance favorable pour reconnaître comme leur roi légitime Assan, qui avançait vers eux. Aussitôt ils se saisissent de la reine Marie, qui était enceinte de son second mari, et l'envoient avec son fils à Andrinople, où se trouvait l'empereur. Ils ouvrent alors les portes de la ville à Assan et à sa femme Irène, qui y font leur entrée solennelle aux acclamations de tout le peuple.

A cette nouvelle, Lakanas s'avance en diligence vers Turnove, pour la surprendre. Il se flattait d'un heureux succès, ayant eu le bonheur de tailler en pièces deux corps de l'armée impériale, l'un de cinq mille, et l'autre de dix mille hommes, qui étaient venus au secours de la ville assiégée. Mais la fortune tout-à-coup cessant de le favoriser, il perdit l'espoir de réduire cette ville, qui était vigoureusement défendue par ses habitants. Lakanas, forcé de s'en aller, prit le parti de se réconcilier avec Nogaïa, le chef des Tartares, espérant que celui-ci embrasserait sa cause.

Assan, quoique se voyait sans rival, craignait néanmoins toujours les entreprises du redoutable Lakanas, et voulant mieux s'affermir sur son trône, il attacha à sa personne un des principaux Boyards, nommé Tertéris. C'était un homme, auquel ses grandes richesses, et un talent supérieur donnaient un grand crédit parmi ses compatriotes. Mais aussi c'était un esprit fourbe, dissimulé, et qui, sous le déhors d'un faux désintéressement, cachait une ambition effrénée. L'empereur Paléologue s'était laissé séduire lui même par ses apparences trompeuses. Il prit Tertéris en affection, et se pro-

posa de l'honorer avec quelqu'une des grandes charges de l'empire, voulant ainsi que son élévation servît de soutien au trône de son gendre Assan. Il lui fit donc dire qu'il l'honorerait de la dignité de ***Despote***, s'il voulait répudier sa femme et épouser la soeur d'Assan. Tertéris, en réponse, renvoya sa femme, qui fut exilée avec son fils Wenceslas à Nicée, et courut épouser la fille de l'empereur qui lui apportait pour dot le titre de Despote[1]). Cette nouvelle alliance avec Assan, au lieu de raffermir son trône, ne servit au contraire qu'à en précipiter la ruine. Ce prince avait l'esprit borné, peu de fermeté dans l'âme, et ne possédait aucun des talents necéssaires pour régner. Tertéris en profita pour le rendre méprisable aux Boyards, dont il gagna l'affection. Voulant aussi s'assurer la faveur des troupes et du peuple, il distribuait à pleines mains l'or et l'argent. Par l'effet de ces menées, l'esprit de révolte se communiqua de proche en proche, et on ne tarda pas à voir paraître de toutes parts les signes avant-coureurs d'un soulèvement général. Assan, loin de l'étouffer dans sa naissance par un coup de rigueur, s'allarma, et se retira précipitamment auprès du Chef des Tartares, pour mendier sa protection, laissant aux rebelles, par cette retraite imprudente, et le temps et les moyens de fortifier leur parti.

Assan, en arrivant à la cour de Nogaïa, fut fort étonné d'y trouver Lakanas. Ce prince Tartare recevait des deux mains, et payait des mêmes promesses la générosité des deux rivaux. Quand il vit qu'il n'avait plus rien à toucher, ni de l'un, ni de l'autre, et que tous les deux commençaient à se défier de lui, il se trouva un peu embarassé. Bientôt il sut se tirer d'affaire par un expédient tout à fait digne d'un barbare de la Tartarie. Il invita Assan et Lakanas à un grand festin, et dans l'état d'ivresse où ils se trouvaient, il prétendit vouloir juger le différend qui existait entre les deux concurrents au trône de la Bulgarie. A un signe, la tête de Lakanas

---

1) Ce titre, qui en grec correspond à celui de ***Maître-Seigneur***, à son origine ne fut qu'honorifique. Plus tard les empereurs le donnèrent à ceux qui gouvernaient en Souverains les provinces détachées de l'Empire, telles que l'Epire, la Servie, etc.

tomba sous le glaive des satellites de Nogaïa. A cet horrible spectacle, Assan fut frappé de terreur, et craignit pour sa propre vie. Ses supplications et les prières de la femme de Nogaïa, la belle Euphrosine, le sauvèrent. Echappé par miracle à ce danger, Assan s'empressa de rentrer en Bulgarie, dont la plus grande partie s'attacha à la fortune de Tertéris. Turnove cependant, et les pays aux alentours tenaient encore pour lui. Ce prince pusillanime, après avoir flotté pendant plusieurs jours entre différents projets, tout-à-coup prit le parti de se refugier à Constantinople, emportant avec lui les trésors de ses prédécesseurs, qu'il fit sortir de la ville pendant la nuit. Le lendemain Assan et Irène, accompagnés d'un nombreux cortége, de ceux de leurs officiers qui étaient dans la confidence, quitterent Turnove sous le prétexte d'aller faire une partie de plaisir pour quelques jours à la campagne. Par ce subterfuge ils gagnèrent, en toute diligence, Mésembrie, où ils s'embarquèrent pour se rendre à Constantinople. Les habitants de Turnove dès qu'ils eurent connaissance de cette honteuse fuite de leur roi, déclarèrent le trône vacant, et y appelèrent Tertéris, désormais resté seul, sans autre prétendant.

Cet événement eut lieu l'an 1279. Après quatre ans de tranquillité, c'est-à-dire en 1283, Tertéris, se voyant bien affermi sur son trône, envoya à l'empereur Andronic Paléologue, une ambassade pour lui faire savoir, qu'il ne pouvait plus tolérer le poids de l'anathème de l'Eglise pour son second mariage, ni résister davantage aux reproches de sa conscience, qui lui disait sans cesse de renvoyer à Assan sa soeur. Andronic, entiérement donné aux affaires de l'Eglise, loua les scrupules de Tertéris, et non seulement ne se crut pas offensé de voir renvoyer la princesse Irène, mais il lui envoya sa première femme de Nicée. Il signa même un traité avec lui pour le contenir dans son royaume, en lui défendant de faire des excursions dans les terres de l'empire, qui confinaient avec la Bulgarie.

Treize ans plus tard, en 1296, eut lieu en cette contrée une révolution, à laquelle Andronic ne fut pas étranger. Tertéris, ayant été chassé de son trône par Nogaïas, y fut remplacé par un Boyard

Bulgare nommé Smiltzés. Nogaïa, à son tour, ayant été défait et tué par Tuctaïs, le chef des Mongols, son fils Tzacas, se voyant dépouillé de la succession au pouvoir, tenta de s'établir ailleurs avec le petit nombre des Tartares, qui lui étaient restés fidèles, et ce fut sur la Bulgarie que se tournèrent ses yeux. D'ailleurs il croyait avoir plus de droit que Smiltzés à la couronne, puisque sa femme était la fille de Tertéris, qui menait une vie privée à Andrinople. Son début fut heureux, car à peine il manifesta ses prétentions, une grande partie de la Bulgarie se déclara en sa faveur. Il fut conduit même, comme en triomphe, à Turnove, par son beau-frère Wenceslas, fils de Tertéris.

Bientôt les choses prirent une autre tournure. Wenceslas, se repentant de n'avoir pas travaillé pour lui-méme, forma le projet de supplanter Tzacas. Quand toutes ses mesures furent bien prises, il se déclara contre le nouveau roi, se saisit de sa personne, l'enferma dans une prison, et en suite l'y fit étrangler par des juifs. Il traita aussi avec beaucoup de cruauté l'Archevêque de Turnove, le faisant précipiter du haut d'une tour, par ce qu'il avait été accusé d'entretenir des intelligences avec les Tartares.

Cette tragique exécution de l'Archevêque indisposa contre Wenceslas plusieurs des plus notables du royaume. Ils résolurent de se défaire d'un souverain, qui ne s'était signalé que par des actes de cruauté, et de tyrannie, en rappelant au trone la postérité de leurs anciens maîtres. Ils envoyèrent en secret une députation à l'empereur Andronic pour le prier de leur donner pour roi Michel, fils de Constantin Tech, et procréé avec Marie, nièce[1]) de l'empereur Michel Paléologue. L'empereur ne se fit pas trop prier, et fit partir son parent Michel pour la Bulgarie. En même temps il ordonna à Rodeslas, issu d'une des plus illustres familles de ce royaume, et que

1) Lebeau, oubliant tout ce qu'il avait dit dans son Histoire sur le mariage de Constantin Tech, appela erronement sa femme Marie, *fille* tandis qu'elle était *nièce* de l'empereur. Il appelle aussi le fils de cette princesse *Assan* au lieu de *Michel*. Cette confusion des noms n'a pas été non plus aperçue par Mr. Brosset, le savant continuateur de Notes de Mr. de Saint-Martin.

Andronic avait élévé à la dignité de Sebastocrator, de marcher avec un corps de troupes impériales, prises de la garnison de Thessalonique, pour aller soutenir l'élection de ce nouveau prétendant à la couronne de Bulgarie.

Toutes ces dispositions ne restèrent pas ignorées de Wenceslas. Eltimir, son oncle maternel, alla à la rencontre de Rodeslas, le fit prisonnier, et lui creva les yeux. Cet échec ruina entièrement le parti de Michel. Wenceslas alors envoya dire à l'empereur, qu'il lui rendrait tous ses officiers, faits prisonniers, à condition qu'on lui donnerait en échange son père, qui avait été arrêté au moment où l'on projéta de reporter Michel sur le trône de la Bulgarie. Wenceslas se contenta de procurer à son père la liberté, mais il garda pour lui seul la couronne. Tertéris finit tranquillement ses jours dans une petite ville, que son fils lui avait assignée pour résidence.

Bientôt Wenceslas eut un grief contre l'empereur Andronic, ayant permis au Crâle de Servie, nommé Urose, de répudier sa femme, fille de Tertéris et par conséquent soeur à lui, pour épouser la sienne. Ainsi profitant de l'état de faiblesse où se trouvait l'empire, Wenceslas prit les armes en 1306, et en peu de jours il s'empara de plusieurs villes de la Bulgarie, qui étaient restées au pouvoir de l'empereur dans les dernières guerres. Andronic ordonna à son fils Michel, qui était en même temps son collègue au trône, d'aller battre les Bulgares. Ceux-ci cependant mirent en déroute l'armée impériale qui s'était avancée jusqu'à Andrinople. Le mariage de Wenceslas avec la fille de cet empereur Michel, nommée Théodora, réconcilia ces deux princes.

Wenceslas étant mort l'an 1322, son fils et successeur Georges, à l'exemple de ses prédécesseurs, voulut faire ses premières armes en Thrace. Il s'empara par surprise de Philippopolis, ville qui appartenait en apanage au jeune empereur Andronic, et que lui avait donné son grand-père, l'empereur du même nom. Apprenant cette nouvelle, Andronic réunit un corps de troupes, et se met à la poursuite des Bulgares, qui sont exterminés par sa valeur dans le sol

même de leur pays. Georges n'occupa pas long temps le trône de la Bulgarie, étant mort une année après, en 1323.

A sa mort deux partis se formèrent en Bulgarie. Les Boyards et la plus grande partie de la nation, décernerent la couronne, George Tertéris n'ayant pas laissé d'enfants, à Michel, gouverneur de Widin, fils de Strasoimir, seigneur distingué par sa naissance. Ils le conduisirent à Turnove, et l'installèrent dans le palais royal avec le cérémonial d'usage. L'autre parti, qui était celui de la minorité, s'était déclaré en faveur de Boësilas, frère du roi Tertéris qui vivait à Constantinople, et avait été honoré par l'empereur de la dignité de Despote. Ce choix eut la sanction de ce prince.

Le jeune Andronic, impatient d'en venir de rechef aux mains avec les Bulgares, était au désespoir de ne pas voir arriver avec ses troupes Boësilas, auquel il avait donné rendez-vous dans une petite ville, peu éloignée du lieu où Strascimir s'était campé. L'attendant à chaque instant, on vint lui annoncer qu'il était mort subitement. Cette nouvelle fut démentie huit jours après par une lettre qu'il reçut de Boësilas, pour se justifier de son absence. Aimant beaucoup les champignons, il en avait mangé en grande quantité. Cet aliment l'avait si fortement incommodé, par de perçantes douleurs d'entrailles, qu'il perdit tout-à-fait le sentiment. Pendant trois jours on le crut mort, et déjà on le portait au tombeau, lorsqu'il donna quelques signes de vie. Ainsi la campagne étant manquée, Andronic dut différer sa vengeance, et retourner dans son camp à Didymotique. Boësilas cependant voulut molester le nouveau roi de Bulgarie, son rival. Mais les secours qu'il recevait de l'empereur étaient trop faibles pour pouvoir se soutenir plus long-temps, combattant déjà depuis un an. Il se vit donc forcé de laisser tranquille dans sa possession son rival, et de se sauver à Constantinople.

Le roi de Bulgarie, délivré d'un ennemi, qui lui donnait de l'embarras, se jeta sur les terres de l'Empire. Le jeune prince Andronic, n'étant pas en force de se mesurer avec lui, n'osait pas sortir de son camp de Didymotique. Dans un moment de dépit, il envoya au prince Bulgare un cartel pour se battre corps à corps

avec lui, et il en reçut cette réponse, aussi simple que sensée: — «Un forgeron, qui prendrait avec ses mains le fer chaud, tandis qu'il «pourrait le saisir avec des tenailles, serait considéré comme un fou. «Il en serait de même de moi, et je me rendrais la fable de l'uni-«vers, si j'exposais ma personne seule pour me défendre, tandis «que mon armée se trouve dans un si bon état. Je n'accepte point «le défi que votre colère me propose.»

Le jeune empereur Andronic, après avoir reçu cette leçon, partit pour Constantinople. Dès qu'il y fut arrivè, il conjura son aïeul de le mettre en état d'aller châtier l'insolence du roi de Bulgarie, qui, à ses yeux, était un usurpateur. Mais pendant qu'on était aux préparatifs de la guerre, arriva au camp du jeune empereur une ambassade de la part du roi des Bulgares. Il lui faisait savoir, qu'ayant épousé la veuve du roi Wenceslas, la princesse Théodora, sa soeur, il était devenu son beau frère. Il désirait par conséquent former avec l'Empire une alliance tellement forte que, désormais les Bulgares et les Grecs dussent paraître les sujets de la même nation, et gouvernés par le même prince. Andronic reçut avec beaucoup d'égards les ambassadeurs de Strascimir, et leur témoigna combien l'alliance de leur maître lui était agréable.

Malgré cette assurance d'amitié solide, peu s'en fallut qu'en 1328 Andronic et Michel n'en vinssent aux mains. Celui-ci, pressé par le vieil empereur Andronic, venait de conclure contre le jeune Andronic un traité d'alliance, en vertu du quel il dut faire marcher sur Constantinople trois mille Tartares, sous les ordres d'un officier Russe, nommé Iwan. Informé de cette expédition, le jeune Andronic fit savoir à Michel, par un message exprès, qu'il allait tailler en pièces ces Tartares, s'ils continuaient leur marche. Le roi des Bulgares, qui ne croyait pas que les troupes du jeune Andronic fussent si près des siennes, fut effrayé de cette menace. Il protesta qu'il n'avait eu jamais la pensée d'agir contre lui, et de rompre la bonne intelligence qui régnait entre eux. En effet sur le champ, et en présence du messager d'Andronic, il expédia à Iwan l'ordre de revenir avec sa troupe. L'officier, porteur de cet ordre, se fit donner

le dessin d'une aile d'oiseau, peinte en couleur de flammes de feu, ce qui, chez les Bulgares, était l'emblème de la diligence, qu'il fallait employer dans les affaires, et servait aussi de sauvegarde.

Malgré ces grandes protestations d'amitié, Strascimir, dès que le jeune Andronic occupa lui seul le trone en 1328, fit une irruption dans les terres de l'Empire, mettant à contribution plusieurs villes de la Thrace supérieure. Andronic s'en vengea immédiatement, en lui enlevant Diampolis, une de ses places frontières. Le roi de Bulgarie, deux mois après, recommença ses courses dans la Thrace. Andronic, se trouvant alors à la tête de ses troupes à Didymotique, lui envoya des ambassadeurs pour lui demander raison de sa conduite. Michel lui répondit, que sa femme, étant sa soeur, avait autant de droit que lui à la succession de leur père commun. Les ambassadeurs lui firent observer, que s'il voulait jouir, à titre d'héritier, des domaines de l'Empire, il fallait que, conformément aux lois fondamentales de l'état, il se reconnut vassal de l'empereur.

Michel prétendit qu'étant lui-même souverain, il ne devait obéissance à personne. En congédiant les ambassadeurs, il les fit accompagner par quelques uns de ses propres officiers pour connaître les intentions d'Andronic, qui campait près d'Andrinople.

Dès la pointe du jour du lendemain de l'arrivée des députés du roi de Bulgarie, Andronic fit mettre, sous les armes, toutes ses troupes. Depuis long-temps on n'avait pas vu une armée si nombreuse, si bien équipée, et en si bon ordre. Mandant alors près de lui les députés de Michel, il leur dit: — «Allez informer votre «maître de l'état où vous voyez mon armée. Dites lui que puis«qu'il refuse la paix, j'irai l'attaquer, en plaçant toute ma con«fiance sur la faculté victorieuse de cette croix de vil metal qu'il «m'a envoyée comme gage de la fidélité à ses serments: elle me ser«vira d'étendard sous la protection du quel je marcherai pour aller «punir sa perfidie.» Les députés s'empressérent de partir pour rapporter à Michel ce qu'ils avaient vu et entendu. Ce prince, refléchissant alors qu'il ne pouvait pas se mesurer avec Andronic, fit la paix avec lui. Elle dura entre les deux états jusqu'à sa mort en

1332, les Bulgares ayant chassé sa veuve, la princesse Théodora, et déféré la couronne au jeune Alexandre, neveu de son mari, et fils de son frère.

Dès que celui-ci s'assit sur le trône, il réunit toutes les forces de son royaume, implora le secours des Tartares ses voisins, et se rendit maître de toutes les places frontières, soumises aux Grecs. Andronic ne tarda pas à se mettre en campagne pour punir l'audace du nouveau roi de Bulgarie, et se venger de l'offense que lui firent les Bulgares en chassant leur reine, qui était sa soeur. En rentrant en Bulgarie, il ravagea tous les pays qu'il rencontra sur son passage. Il reprit Mésembrie, mais il ne put s'emparer d'Anchiale. Alexandre, ne perdant pas courage, marcha à sa rencontre à la tête de huit mille Bulgares, et de deux mille Tartares auxiliaires. Bientôt les deux armées se trouvèrent en présence, s'observant long-temps, sans oser s'attaquer. Alexandre cependant se décida à proposer la paix. Andronic répondit que n'était pas lui, qui avait pris les armes le premier; toutefois il était prêt à les quitter si on lui rendait Anchiale. Après de longues discussions, Alexandre lui fit dire que pour épargner l'effusion du sang, il consentait à céder Anchiale. Néanmoins ayant encore les armes en main intactes, il serait pour lui déshonorant, aux yeux des Bulgares, de lui livrer cette ville sans recevoir quelque dédommagement. Ainsi pour sauver les apparences, il demandait qu'on lui donnat en échange Diampolis, quoique il sût très-bien *qu'il donnait,* suivant le proverbe, *de l'or pour du* cuivre. Le traité fut signé, de part et d'autre, le 17 juillet de l'an 1332.

La mauvaise foi de ce roi des Bulgares fit avorter ce traité de paix. La nuit de la veille du jour fixé pour l'échange de ces deux villes, étant arrivé au camp d'Alexandre un renfort considérable des Tartares, ce prince ne voulut pas qu'ils y fussent arrivés inutilement. Mais comme ils auraient refusé de se battre contre les Grecs, se trouvant en paix avec l'Empereur, il leur donna à croire que c'était pour battre le prince Belaure, son oncle qui lui disputait la couronne, qu'il les avait appelés à son secours. Andronic, qui se

reposait sur la foi du traité qui venait d'être signé, fut fort étonné d'apprendre par ses éclaireurs que le roi Alexandre marchait à lui avec son armée. Aussitôt il réunit les troupes qui lui restaient encore, en ayant congedié la plus grande partie, et les disposa en ordre de bataille. Elles se battirent avec courage, mais furent forcées de reculer. Les Bulgares cependant n'osèrent pas forcer les Grecs dans leur poste.

Alexandre, quoique vainqueur, ne voulut pas profiter de la victoire, et envoya le Russe Iwan, le confident du roi Michel, dire à Andronic, qu'il observerait le Traité conclu avec lui, à condition qu'il consentirait à accorder pour épouse à son fils ainé sa fille. Andronic ne rejeta pas absolument cette proposition, mais il éluda autant qu'il put l'acceptation du mariage de sa fille. Aussi Alexandre se contenta pour le moment de l'exécution du traité, et pour l'avenir de l'espérance de voir son fils marié avec la fille de l'Empereur d'Orient. Ce mariage enfin, après des instances continuelles d'Alexandre, eut lieu cinq ans plus tard, en 1337, et fut célébré à Andrinople. Andronic avait consenti avec beaucoup de répugnance, et uniquement pour éviter une nouvelle effusion de sang, Alexandre ménaçant de prendre les armes, si son fils Michel Assan n'obtenait au plus tôt la main de la princesse Marie. C'était avec douleur que l'empereur et l'impératrice la virent partir pour un pays, dont les habitants étaient encore considérés par les Grecs comme une nation presque sauvage.

Nos lecteurs ont dû sans doute remarquer que depuis l'établissement de la souveraineté des Bulgares, dont le trône s'était établi sur les dépouilles de l'empire, leurs princes épiaient sans cesse l'occasion d'étendre leur domaine, toujours aux dépens des Grecs. La minorité du nouvel empereur Jean Paléologue, fils d'Andronic qui venait de mourir en 1341, l'inexpérience de sa mère, les dissensions que la jalousie commençait à faire éclater parmi les grands dignitaires, parurent au roi Alexandre des circonstances assez favorables, pour donner cours à sa mauvaise foi, envahissant quelques unes des possessions qu'il avait perdus, malgré ses serments d'ob-

server religieusement la paix entre lui et l'empire. Il lui fallait donc un motif, du moins apparent, pour la rompre. Sisman, un des fils que son prédécesseur le roi Michel avait eu de la soeur d'Etienne, Crâle de Servie, s'était retiré à Constantinople où il vivait en simple particulier. Alexandre, feignant des inquiétudes à son égard, envoya des ambassadeurs à l'empereur, pour demander qu'on lui livrât ce prince. Voulant aussi être assuré sur le refus de l'empereur, nécéssaire à ses vues secrètes, il fit savoir que son intention était de faire mourir Sisman. Cette demande était trop embarassante, et on tint un grand conseil pour délibérer sur une affaire si odieuse. Les avis des conseillers étant partagés, la séance fut dissoute. Le lendemain Jean Cantacuzène, qui était le tuteur de l'empereur encore enfant, réunit le Conseil, et y appela les ambassadeurs du roi de Bulgarie. Ceux-ci exposèrent de nouveau les ordres de leur maître, et demandèrent avec hauteur qu'on leur livrât Sisman. — «Votre maître, leur répond Contacuzène, ne se souvient-il plus qu'il était ami de notre dernier empereur, et qu'il est le mari de sa fille? A peine Andronic a-t-il fermé les yeux, et déjà il veut faire la guerre à ses enfants? Ignore-t-il donc que nos souverains ont toujours été les protecteurs des princes malheureux, et que plusieurs monarques ne sont remontés sur leur trône que par leur moyen? qu'un grand nombre d'autres princes ont oublié auprès d'eux leur patrie, ayant retrouvé dans la munificence de nos souverains beaucoup plus que le sort ne leur avait fait perdre? Sisman est venu se réfugier chez nous; il ne nous demande pas d'être remis en possession d'un royaume qui lui appartient; il n'attend de notre part que quelque léger secours pour subsister. Nous ne devons, ni ne pouvons vous le livrer; une si lâche complaisance nous couvrirait d'infamie. Désistez-vous d'une prétention si odieuse, et alors nous continuerons d'entretenir avec vous la paix. Si vous nous déclarez la guerre, nous vous citerons au Tribunal de Dieu comme des parjures, et nous nous mettrons en devoir de vous châtier de votre perfidie. Je ferai passer le Danube à Sisman, et une foule des Bulgares, qui lui sont dévoués, ne manqueront pas de se ranger sous ses drapeaux. J'ai en outre à

mes ordres Amir, un des plus puissants princes de l'Asie. Ses troupes, réunies à celles de l'empire, que je commanderai moi-même, marcheront contre votre roi Alexandre, qui perdra sa couronne, ou du moins sera puni comme il le mérite. Allez lui dire tout ce que vous venez d'entendre, et rapportez-moi sa réponse d'ici à vingt jours. »

Les ambassadeurs, frappés de ce discours, n'osèrent répliquer autre chose, sinon que le terme qu'on leur prescrivait pour remplir leur mission était trop court. Cantacuzène leur répondit, *Je vous en donne trente, et rapportez-nous la paix ou la guerre.* Ce personnage eclairé, ne comptant pas assez sur la frayeur, dont semblaient saisis les députés, transmit aux troupes éparpillées dans les villes voisines, l'ordre de se tenir prêtes à marcher au premier signal. Alexandre, ayant été informé de ces préparatifs, n'osa pas vouloir se mesurer avec lui, et demanda la paix. Elle lui fut accordée par un traité, dont le premier article portait qu'il renonçait à jamais au projet de se faire livrer Sisman.

Pendant la guerre civile entre Cantacuzène, proclamé empereur pas ses partisans, et l'impératrice Anne, régente de son fils mineur Jean Paléologue, Alexandre tantôt était du parti de Cantacuzène et tantôt de celui de la régente Anne. Cantacuzène voulut le punir de sa perfidie l'an 1344. Alexandre, au premier avis de sa marche contre lui, prit la fuite, et repassa l'Hebre avec tant de précipitation que, plusieurs soldats et un grand nombre de chevaux se noyérent. Cantacuzène reprit toutes les villes, dont Alexandre s'était emparé, et le força de déposer les armes, en signant un traité d'alliance.

Dix ans plus tard, en 1351, Cantacuzène, reconcilié avec le jeune empereur Jean, envoya sollieiter de son allié Alexandre un secours contre le Crale de la Servie, pour ne pas le demander aux Turcs, comme naguère il avait fait à contre coeur. Cantacuzène recommanda à ses envoyés de faire sentir au roi des Bulgares combien il était de son intérêt de ne pas mettre l'empire grec dans la triste nécessité d'implorer davantage l'assistance des Turcs, et de leur

ouvrir ainsi la porte pour entrer en Europe. Que si ces redoutables auxiliaires venaient un jour renverser le trône de Constantinople, la Bulgarie ne manquerait pas de devenir bientôt leur proie [1]). Alexandre parut touché de ces observations, et promit même de fournir de l'argent pour solder les troupes qui serviraient sur mer; mais il ne tint pas à ses promesses. Il mourut deux ans plus tard, en 1353, et son fils nommé Strascimir, qu'il eut de sa femme Théodora Paléologue, lui succéda.

En 1362 Jean Paléologue, régnant lui seul après l'abdication de Cantacuzène, voulut se venger de plusieurs griefs, qu'il avait contre son parent, le nouveau roi de Bulgarie. Il attaqua toutes les places qu'il possédait sur la côte occidentale du Pont-Euxin, il emporta Anchiale, et assiégea Mésembrie par terre et par mer [2]). Strascimir, découragé à ses pertes, fut forcé d'implorer la paix qu'il obtint à des conditions très-désavantageuses.

Vers cette époque les Turcs, sous les ordres d'Amurat, fils d'Orkhan, venaient de s'emparer de plusieurs villes de la Thrace et de la Bulgarie. L'an 1363 les Serves et les Bulgares se liguèrent avec le roi d'Hongrie pour lui reprendre les importantes villes d'Andrinople et de Philippopolis. Amurat, dès que il en fut informé, se mit en marche à la tête de ses troupes pour aller chercher les confédérés. Les ayant rencontrés à quelque distance d'Andrinople, il les attaqua avec une si grande furie, que du premier choc les alliés furent culbutés et taillés en pièces.

Quelque temps après, la ligue n'existant plus, Louis roi de Hongrie, ayant de griefs contre celui de Bulgarie, marcha contre lui, et le fit prisonnier dans une bataille. La paix ayant été signée en 1368 entre ces deux souverains, Louis rendit à Strascimir tous les pays dont il l'avait dépouillé, réparant ainsi le mal qu'il lui avait fait.

---

1) La soumission de la Bulgarie aux Turcs devança de cinquante ans la chûte du trône de Constantinople, et justifia les justes observations de Cantacuzène.

2) Lebeau tombe dans une faute de chronologie en rapportant que cette expédition de Jean Paléologue se fit contre Alexandre, qui était mort depuis douze ans.

Ce malheureux prince recouvra bien sa liberté; mais pas son trône, sur lequel s'était assis son frère Sisman, qu' Alexandre leur pére avait eu de la belle Juive, dont il s'était amouraché, et qu'il épousa après la mort de sa femme Théodora, profitant de la captivité de Strascimir. Ainsi la guerre civile, naturellement éclata entre ces deux frères rivaux, et porta le dernier coup à l'indépendance de la Bulgarie. Sisman demanda le secours d'Amurat I, qui se hâta d'y faire entrer ses troupes pour s'emparer de cette contrée.

En effet en possedant la plus grande partie, Sisman eut la lachêté en 1384 de lui se déclarer tributaire, et de donner à ce Sultan en mariage sa propre fille. Strascimir s'était mis sous la protection du roi d'Hongrie, mais il dut quitter bientôt la Bulgarie pour se sauver.

Amurat venant à mourir, Bajazet son fils et successeur, rompit la paix qui existait avec Sigismond roi de la Hongrie et empereur de l'Occident. La bataille, qui se livra entre ces deux puissants princes à Nicopolis l'an 1391, fut fatale à l'armée Chrétienne. Dès ce moment la Bulgarie cessa d'exister comme royaume indépendant, étant devenue une province du Sultan des Turcs.

Dans cette mémorable bataille[1]) fut fait prisonnier l'usurpateur Sisman, qui, s'étant aperçu, de quelle nature était la protection des Turcs, avait imploré l'appui du roi Sigismond, à la mort de son rival Strascimir. Bajazet se conduisit avec générosité avec le dernier roi de la Bulgarie Sisman, en lui accordant la vie, et un riche apanage, analogue à son rang.

Depuis cette époque la Bulgarie a fait partie du vaste Empire des Sultans d'Orient sans retour. Plusieurs de ses villes ont été occupées provisoirement pas les armées triomphantes de la Russie, dans les dernières guerres avec la Turquie.

En finissant cet *Abrégé Historique de la Bulgarie* nous férons remarquer que, ses derniers rois ont tâché de l'enrichir avec le commerce par de traités, conclus non seulément avec les empereurs

---

1) Voir le plan dans L'ATLAS *pour servir à l'histoire de l'empire Ottoman par* Hammer.

d'Orient, mais aussi avec deux Etats très-commerciaux de l'Italie, les Républiques de Gênes, et de Venise, car la Bulgarie avait beaucoup de denrées à offrir aux marchands étrangers, en échange des objets qui lui manquaient.

A ce sujet nous allons emprunter à l'ouvrage de M. *Elie de la Primaudaie*[1]) le récit suivant:

«Les marchands italiens fréquentaient également les marchés de la Bulgarie, où ils trouvaient à débiter avec avantage les marchandises des contrées étrangères. Ils exportaient de ce pays du miel qui passait pour être de très-bonne qualité, des cuirs, de la laine et des céréales. La partie du royaume qui borde le Danube était une source inépuisable de grains de toute espéce. Les Génois occupaient plusieurs points de la côte, entre autres: Kostriz, auprès de Varna, forteresse importante, et Kilia-Vecchia, à l'embouchure du Danube. Ils avaient conclu, en 1387, par l'entremise du podestat de Galata, un traité de commerce très-avantageux avec Yanovka, ban du Dobroutzé (la Bulgarie maritime). Dans ce traité, le prince bulgare cédait aux marchands génois un terrain convenable pour y établir une loge et une église, leur accordait sûreté et justice dans tous ses Etats, sur terre comme sur mer, promettait de les protéger en cas de naufrage et consentait à recevoir, à Varna ou dans toute autre ville de sa domination, un consul auquel il reconnaissait le droit de juger toute espèce d'affaire, tant civile que criminelle, qui pouvait survenir entre Génois ou même entre Génois et Bulgares. Ce consul devait exercer son pouvoir dans toute sa plénitude, et le prince s'engageait à lui donner assistance sur sa réquisition. Il était convenu qu'une audience lui serait accordée toutes les fois qu'il la demanderait et qu'un accueil favorable serait fait à ses réclamations. En cas de guerre entre les deux nations, des navires devaient être fournis aux Génois établis dans le pays pour se retirer avec leurs effets à Kaffa ou à Constantinople, le traité stipulait expressément que les marchands auraient un délai d'un mois pour transporter

1) Etudes sur le Commerce au moyen âge, histoire du commerce de la Mer Noire et des Colonies Génoises de la Krimée. Paris 1848, in 8. p. 129, 130, et 131.

hors du territoire leurs marchandises légères, et de six mois pour faire sortir les navires. Le paiement d'une dette contractée par un Génois ne pouvait être exigé d'un autre Génois; le débiteur seul pouvait être poursuivi selon la parole du prophète, *les dents des enfants ne devaient pas être agacés des raisins verts que les pères avaient mangé.* (Ezechiel, Ch. XVIII, V. 1.).

«Les Génois pouvaient tirer du pays toute espèce de denrées et de produits, à l'exception des vivres en cas de famine, et même, dans ce dernier cas, si quelque nation étrangère obtenait une permission particulière d'exporter des denrées de première nécessité, les Génois devaient jouir du même privilége. Les négociants, pour le transport de leurs marchandises à travers le pays, ne devaient payer que deux pour cent, dont la moitié à l'entrée et l'autre moitié à la sortie; les navires, l'or, l'argent, les perles vraies et les bijoux étaient exempts de toute taxe. De son côté, le podestat de Galata, au nom de la république de Gênes, promettait de bien traiter les sujets du prince bulgare, quels qu'ils fussent, de les accueillir avec amitié dans toutes les terres soumises à la domination de la république, et de leur faire rendre prompte et bonne justice. Une somme de cent mille hyperpéres devait être payée par celle des parties qui contreviendrait aux clauses du traité; les propriétés et les marchandises servaient de garantie réciproque.

«Les Vénitiens avaient, ainsi que les Génois, un traité de commerce avec les rois de Bulgarie. Leur consul résidait à Varna, où les marchands possédaient un terrain et une église. Les navires vénitiens pouvaient visiter tous les ports du royaume; un léger droit était seulement exigé.»

Post-Scriptum.

La deuxième feuille de cet ouvrage se trouvait déjà sous presse, lorsque nous vint l'idée de lui ajouter, en forme de ***Supplément***, ces quelques pages pour le rendre davantage digne d'être soumis à l'examen du savant, et illustre Corps Académique, auquel il appartient de le juger.

Saint-Pétersbourg, le 27 Janvier 1856.

PERMIS D'IMPRIMER.
St. Pétersbourg, le 21 Février 1856.

A. Freigang, Censeur.

BULGARIE ANCIENNE.

SUPPLÉMENT

A

L'ABRÉGÉ HISTORIQUE.

Désirant, autant qu'il nous est possible, que notre travail soit utile à ceux qui s'occuperont d'écrire une histoire compléte de la Bulgarie, nous nous empressons d'ajouter, à notre *Abrégé Historique de l'ancienne Bulgarie*, ce qui suit:

1. *Notes Ethnographiques*, extraites d'ouvrages recents, pour mieux éclaircir ce que nous avons dit, aux pages 16 et 20, sur l'origine des Bulgares, et le nom qui leur fut donné par les Byzantins.

2. *Mémoire archéologique sur l'ancienne ville de Tomis*, rédigé par nous en italien et publié en 1853 [1]), parce que cette ville, dont l'emplacement donna lieu à tant de controverses parmi les savants, pendant trois siècles, fut conquise et détruite par les Bulgares au temps de toute leur puissance.

---

1) Ce travail, publié aujourd'hui en français a été entierèment revu, et augmenté considérablement par des observations, et des Notes critiques très-importantes.

NOTES

Extraites de l'Histoire du Bas-Empire par Lebeau avec les Notes de St. Martin.
Tom. XI.

I. Georges Pisidès, dans son poëme sur la guerre contre les Avares, v. 194 et sag., fait connaître poétiquement les nations qui vinrent avec les Avares assiéger Constantinople, et l'alliance des mêmes Avares avec les Perses. Il est à remarquer qu'il donne le nom des *Bourgares* aux Bulgares. Cette forme se trouve aussi dans les écrits des Orientaux. «Ce n'était point, dit-il, une guerre «simple et unique, mais elle était répandue au loin chez des nations «très-différentes les unes des autres. Le Slave s'était uni avec le «Hun, le Scythe avec le Bourgare, le Méde lui-même s'était joint avec le Scythe, etc. Voici le texte:

Οὐκ ἦν γὰρ ἁπλῆ καὶ μονήρης ἡ μάχη,
Ἀλλ' εἰς πολυσχεδεῖσ τε, καὶ πολυπλόκους
Ἀρχάς ἀπεσκίρτησε συμπεφυρμένη.
Σϑλάβος γάρ Οὔννῳ, καὶ Σκύϑης τῷ Βουργάρῳ,
Αὖϑις τε Μῆδος συμφρονήσας τῷ Σκύϑῃ.

II. «Les auteurs nomment les Khazars quelque fois Turcs orientaux, parce qu'ils venaient du côté de la Sarmatie asiatique.

«C'est Théophanes qui les désigne ainsi, p. 263. Τοὺς Τούρκους ἀπὸ τῆς ἑώας, οὓς Χαζάρους ὀνομάζουσιν. On retrouve la même chose dans Cedrenus, t. I, p. 415, qui copie ordinairement Théophanes.

III.—«Nicéphore est, je crois, le seul auteur qui nous ait conservé la mémoire de *Cubrat*; il ne le qualifie point roi des Bulgares, mais seigneur des Ounnogundures, nom qui devait désigner une des nombreuses tribus hunniques qui étaient venues à diverses époques se fixer sur les bords du Danube, et qui reconnaissaient plus ou moins alors la suprématie du Khakan des Avares. Nicéphore ajoute que ce chef était neveu ou cusin d'un autre personnage appelé *Organa*, et sans doute fort connu au temps, où il écrivait, mais sur lequel il ne nous est resté aucune indication. Nicéphore s'exprime

ainsi à son sujet, p. 46: Κούβρατος ὁ ἀνεψιός Ὀργανᾶ ὁ τῶν Οὐννογουνδούρων κύριος. On voit donc que le texte de Nicéphore ne parle point, comme on pourrait le croire des Bulgares, mais des Ounnogoundures; il parait cependant que les deux peuples ont pu avoir des rapports qui les ont fait confondre dans la suite. On trouve en effet dans Constantin Porphyrogénète *de them.* I, 2, c. 1, que les Bulgares avoient d'abord porté le nom d'Onogoundures, πρότερόν γάρ Ὀνογουνδούρους αὐτούς ἐκάλουν. On voit sans peine que ceci se rapporte au peuple dont Nicéphore a parlé. On ne doit cependant pas en conclure, comme plusieurs auteurs, et Lebeau après eux, qu'ils s'agit ici d'une seule et même nation. On sait et on a déjà pu le remarquer (voy. t. 7, p. 141, not. 2 et p. 143, not. 1 et 2, liv. XXXVI § 46) que les Bulgares étaient, à l'époque dont il s'agit, connus depuis long-temps. Les Bulgares et les Ounnogoundures étaient en réalité deux peuples d'une origine peu différente, et qui se sont mêlés dans la suite. — S. M.

NOTE

Extraite de la Révue des deux Mondes, livraison du 1er août 1855. p. 488. LEGENDE d'ATTILA.

«D'abord on ne saurait douter que les Hongrois, appelés *Hunnugars* par les Latins, *Ounnougours* par les Grecs, ne fussent des Huns. Mélange de tribus ougouriennes et de tribus finno-hunniques, ils se montrent à nous en 650 près des sources du Jaïk, où ils font le commerce de fourrures de martre avec la Perse et l'empire romain. Un siècle auparavant déjà, l'historien Priscus signalait entre le Bas-Volga et le Don des populations ounougures que le progrès des invasions turkes poussa de plus en plus vers l'Occident. Au IX siècle, le gros de la nation hunnugare campe entre le Don et le Dniéper, sous la vassalité de Khazars, maîtres de la Crimée à cette époque et dominateurs des contrées de la Caspienne juspu'à l'Oxus. Vers l'an 888, les Patzinakes ou Petchenègues, débouchant de l'Asie centrale avec la violence d'une cataracte, fondent sur les

Hunnungars et les rejettent au midi, vers les Carpathes et le Danube. Les Hunnugars forment alors avec l'Europe civilisée leurs premières relations, qui sont, on s'en doute bien, des relations de guerre. Bientôt un puissant renfort leur arrive. Une guerre civile ayant éclaté chez leurs maîtres, les Khazars ou Acatzires, d'origine hunnique comme eux, bien qu'affiliés à la domination turque, huit tribus du parti vaincu vont les rejoindre au pied des Carpathes. Hunnugars et Khazars se mélant pour ne former qu'un même peuple, et leurs idiomes, voisins l'un de l'autre, se confondent aussi avec le temps. Au nombre des tribus Khazares se trouvait celle des *Megers* ou *Moger* (*Magyars* suivant l'orthographe hongroise actuelle); elle devient la tribu dominante et impose son nom à la communauté. Ainsi se sont constitués le peuple hongrois et la langue hongroise sur la limite de l'Europe et de l'Asie. Les nations latines continuèrent à désigner les nouveaux-venus par le nom d'Hunnungars, mais les Grecs les appellèrent Turks à cause des Khazars, qu'ils classaient parmi les Turks. Ces détails, extraits des papiers de la chancellerie byzantine par le savant empereur Constantin Porphyrogénéte, presque contemporain des événemens, méritent au plus haut degré notre confiance.»

AMÉDÉE THIERRY.

NOTES

Extraites du Journal «Nouvelles Annales des Voyages par M. Vivien de Saint Martin année 1850. Tome deuxième, p. 25. Études Ethnographiques et historiques sur les peuples nomades qui sé sont succedé an Nord du Caucase dans les six premiers siècles de notre ére. (Par le Rédacteur.)

LES BULGARES. — Voir Lebeau, Hist. du Bas-Empire, livre LXI, § 23, t. XI, p. 440 de l'édit. S. M. Aux autorités anciennes alléguées par Lebeau et Saint-Martin, il faut ajouter un passage de Jornandés. *De rebus Geticis*, c. 5. — p. 28. Theophanis Chronographia, p. 137; Ailleurs (p. 296) Théophanes mentionne les Bulgares sous le nom composé d'Ounno-boundo Bulgares, nom dont Constantin Porphyrogénéte (de Themat. lib. II, thema I, p. 21, ed.

Reg.) nous permet de rectifier la première partie, qui doit se lire *Ounnogoundours*. Selon Constantin Porphyrogénéte, ce dernier nom, qu'il écrit Ὀνογουνδούροι, était celui que les Bulgares avaient primitivement porté. Mais ce nom lui-même doit évidemment se rendre par *Huns-Goundures* et rappelle la tribu hunnique des *Bourougoundi* mentionnée par Agathias (ci-dessus, cah. de déc. 1848, p. 304, note 4). La version latine de la Chronographie de Théophanes, faite au IX siècle par Anastasius sur des manuscrits probablement plus corrects que les nôtres, porte aussi (p. 113.) *Onogundurenses Wulgari*. Dans Nicéphore, ils sont désignés sous le même nom, Οὐννογουδούνροι. Nicephor., Constantinop., p. 16 *Breviarium historicum*, p. 22. (Nicephore est copiste de Théoph. tous les deux de la fin du IX siècle.)

Nous citerons les propres paroles de ces deux chroniqueurs; celles du moine Théophanes sont particulièrement curieuses comme exemple de l'incroyable décadence où avaient pu tomber les connaissances géographiques à cette époque, non seulement dans les cloîtres de l'occident, mais aussi dans ceux du l'empire d'Orient. «Il convient, dit Théophanes, de toucher en peu de mots ce qui regarde les antiquités des *Ounnogoundo-Boulgares* et des *Kotraghes* [1]). Aux dernières extremités du Pont-Euxin du côté du nord, dans ce qu'on nomme le Palus Moeotis, vient tomber un grand fleuve du nom *d'Atel* [2]), qui descend de l'Océan [3]) et traverse la terre des Sarmates. Un autre fleuve nommé le *Tanaïs*, qui a sa source dans la partie des monts Caucase où sont les Portes Ibériennes, se joint à l'Atel, et des eaux réunies du Tanaïs et de l'Atel, dont se forme le Palus Moeotis, se sépare un autre fleuve auquel on donne le nom de *Kouphis* (Le Kouban) qui vient se jeter dans la mer Pontique non loin de Nékropyles, près d'un promontoire qu'on nomme

1) La traduction d'Anastasius porte *Contragi*. Nicéphore, comme Théophanes qu'il copie, a Κότραγοι.

2) Le texte imprimé porte *Atal; Atel*, que donnent plusieurs manuscrits, est la véritable leçon. C'est le Volga.

3) Ἀπὸ τοῦ Ὠκεανοῦ καταφερόμενος.

Kriou Prosopon, ou la Face du Bélier. Le Palus Moeotis verse ses eaux, pareil à un fleuve, dans le sein du Pont-Euxin par le Bosphore et le pays Kimmérien; dans ce canal on pêche le mourzoulio ainsi que d'autres poissons qui lui ressemblent. Sur les bords orientaux du Palus Moeotis, du côté de Phanagouria et des Hébreux qui demeurent en cet endroit [1]), on compte un grand nombre de peuples. Entre le Palus Moeotis et le fleuve appelé Koupbis, où l'on prend le poisson connu sous le nom de *Xystum Bulgaricum*, est situé la dite *Grande Bulgarie*, ainsi que les *Kotraghes*, Κότραγοι [2]), qui sont de la même race que les Bulgares (ὁμόφυλοι), et les tribus qui leur sont alliées (τυγχάνοντες).»

Nicéphore, patriarche de Constantinople, dans son abrégé historique des événemens arrivés depuis la mort de l'empereur Maurice, en l'année 602, jusqu'à l'avenement de Constantin Copronyme en 741, dit aussi absolument dans les mêmes termes: «Sur le Palus Moeotis, vert le Kophinés, est situé le pays qu'on nommait autrefois la *Grande Bulgarie* ainsi que les *Kotraghes*, qui sont de la même race, et les tribus alliées avec eux.» (p. 22. Corpus Byz. ed. Reg.) Que dire de l'étrange géographie qui fait déboucher le Volga dans la mer d'Azof, qui place la source du Don dans le Caucase, et qui fait du Kouban une branche detachée de ces deux fleuves confondus! On se croirait revenu à la géographie fantastique du temps des Argonautes. Il ne faudrait pas sans doute attribuer cette ignorance grossière au siècle de Théophanes tout entier; mais ce n'en est pas moins une fâcheuse présomption contre une époque, qu'un pareil oubli des notions antérieures chez un des écrivains d'ailleurs sé-

1) On est etonné de trouver ici des Hebreux. Anastasius a aussi dans sa version latine: *Usque ad Phanagoriam, seu Hebraeos qui ibidem sunt, plurimae nationes consistunt.* Tout ce morceau de Théophanes est d'ailleurs assez obscur, et probablement corrompu dans plus d'un endroit. Le traducteur latin moderne est encore plus embrouillé que le texte. Nous en avons tiré le meilleur sens qu'il nous a été possible.

2) Procope (Bell. Goth., IV, 4, p. 573, et c. 5, p. 575) met les Koutourgours (qui sont evidemment les mêmes que les Kotraghes) au côté occidental de la Méotide; mais lui-même dit qu'ils avaient auparavant habité sur le côté oriental, avec les Outourgours. Il n'y a donc pas contradiction, pourvu que l'on distingue les époques.

rieux qu'elle a produits. Heureusement les renseignements historiques paraissent ici puisés à de meilleures sources que les notions géographiques. On voit que le point de départ le plus reculé que les Byzantins des VIII et IX siècles assignassent aux Bulgares, était la contrée qui borde à l'orient la Méotide, depuis le Don jusqu'au Kouban. On ne savait pas alors que leur patrie première fût beaucoup plus reculée vers le nord-est. Les écrivains grecs d'une époque plus récente ne l'ont pas ignoré. Constantin Porphyrogénéte, au X siècle, ne la connait encore qu'assez vaguement à la vérité sous le nom de *Bulgarie Noire*. Μαύρη Βουλγαρία (De administrat. Imper. c. 12, p. 62 et c. 42, p. 113); mais Nicéphore Grégoras, chroniqueur byzantin du XIV siècle, dit expressément que les Bulgares avaient reçu leur nom de celui d'un grand fleuve appelé *Boulga* (ou Volga), qui traversait un pays d'où ils étaient originaires [1]). Les moines européens qui furent envoyés en Tartarie par le pape Innocent IV et par le roi Louis IX au milieu du XIII siècle, cent ans avant l'époque où écrivait Grégoras, mentionnent le même pays sous le nom de *Grande-Bulgarie*, pour le distinguer de la petite Bulgarie du Danube où les Bulgares emigrés s'étaient fixés depuis longtemps, et où leur nom s'est perpétué jusqu'à nos jours. «Nous arrivâmes à l'Etil, dit Rubruk; c'est-un très-grand fleuve, et très-profond, quatre fois plus large que la Seine. Il vient de la Grande-Bulgarie, qui est vers le Nord [2]).»

---

1) Nicephori Gregorae *Historia Byzantina*, lib. II, c. 2, p. 14. Il est probable que le nom de Volga (que les Russes prononcent *Volgar*) vient au contraire de celui des Bulgares, et non pas le nom des Bulgares de celui du fleuve. Les Russes disaient sans doute le *fleuve des Volgars*, comme les Arabes disaient le *fleuve des Khâsars*, les uns ayant plus des relations avec les habitants du fleuve supérieur, et les autres avec les habitants du fleuve inférieur. Le véritable nom du Volga, le seul sous lequel la plupart des populations riveraines le connaissent, au moins dans la partie inférieure, est *Etel*, mot qui a la signification originaire du fleuve non seulement dans les langues turques, mais dans d'autres idiomes de l'Asie moyenne. Cette derivation nous paraît au moins très-probable, quoique le savant Schafarik soit d'un sentiment contraire. (*Slavische Alterthümer*, t. II, p. 168.)

2) Itinerarium Willelmi de Rubruk ad Partes Orientales p. 264 et 275, édition de la Société de Géographie de Paris, t. IV de ses Mémoires.

Et plus loin le voyageur ajoute: «C'est de cette Grande-Bulgarie que sortirent les Bulgares qui sont au de là du Danube, du côté de Constantinople.» Jean du Plan Carpin, racontant les expéditions militaires des Mongols dans l'intérieur de la Russie, dit qu'après avoir saccagé la Hongrie et la Pologne ils revinrent vers le pays des Morduans (les Mordvins) d'où ils s'avancerent contre les Biléres, qui sont les habitants de la *Grande Bulgarie* (inde procedentes contra Bileros, id est Bulgariam Magnam), et de là encore plus au nord contre le pays de Baschart qui est la grande Hongrie[1]). Ce nom de *Biléres*, inconnu aux Byzantins, est mentionné frequemment par les écrivains musulmans; c'est indubitablement, sous une forme alterée, le nom même des Bulgares[2]). Les Arabes eurent au moyen âge des relations de commerce habituelles avec les contrées qui sont au nord de la mer Caspienne[3]). Enfin, on voit par les vieilles chroniques russes, aussi bien que par les relations musulmanes, que les Bulgares appartenaient à cette nombreuse famille de peuples que les Slaves désignent sous l'appellation de *Tschouds* ou Scythes, peuples qui ont occupé de toute antiquité les régions boréales de l'Est de l'Europe et les deux pentes des mots Oural, et que les ethnologues modernes ont réunis sous la dénomination de peuples finnois[4]). Ils étaient donc

1) Ioannis de Plano Carpini ***Historia Mongolorum***, dans le volume cité des Mémoires de la Société de Géographie, p. 677. Add. les remarques de M. d'Avezac sur ce passage, ibid. p. 489 sq. sur le nom de ***Bosurt*** voy. notre cahier de décem. 1848, p. 283.

2) Voyez d'Avezac, Notice Sur les anciens voyages de Tartarie, dans les ***Mémoires*** de la Société de Géographie, de Paris, t. IV, 1839, p. 490. Sur le nom de Bilère, Schafarik fait l'observation suivante: «Je ne vois pas bien clairement, quant à présent, si la forme ***Boulari, Byléri, Biliri, Beire*** (***Wizun Beire*** chez le géographe de Bavière), qui est d'un usage très-fréquent, est originairement et radicalement différente de ***Boulgari*** et si ce nom était en usage chez les Bulgares eux-mêmes. Des auteurs russes (Titischtchef et d'autres) assurent qu'eux-mêmes se sont nommés ***Biliri***. La ville de Biliarsk (dans Strahlenberg Boularsk) tire son nom de ***Bilires***. (***Slavische Alterth.*** II, p. 169 note). Sur Biliarsk, voy. Vsévolojszy, Dict. Géogr. de l'Empire de Russie, aus mots ***Billarsk*** et ***Boulimer***.

3) On peut voir un article intéressant de M. Savélieff, sur ce sujet (Ueber den Handel der Wolgaischen Bulgaren in IXten und Xten Jahrhundert), dans les archiv. d'Herman, tom VI. 1847, p. 91.

4) Nestor les nomme avec les Avârs, les Oungres et les Khazars (Nestor de Schlozer,

frères d'origine des Huns de l'Ougorie, ce qui est déjà assez indiqué par les rapports intimes que les historiens byzantins signalent entre les Bulgares de la Méotide et les grandes tribus hunniques des Koutrigours et des Goundours.

Depuis la fin du V siècle, époque de la grande émigration bulgare dans les steppes du Don, la mention historique du nom de ce peuple se rapporte donc exclusivement aux Bulgares de la Méotide et à ceux du Danube. Ils demeuraient encore aux environs de la Méotide, lorsq'en 555 ils devinrent sujets des Avârs qui venaient de passer à leur tour le Volga et de se répandre comme un torrent dans la vaste étendue des plaines sarmatiques. Ce n'est que vers l'année 635 qu'ils recouvrerent leur indépendance; et bientôt après (678) on les voit se porter en masse vers le Danube sous la pression des Khâzars, faire irruption dans la Moesie, s'y soumettre les tribus d'origine slave qui occupaient cette province avant eux, et y fonder un royaume qui a duré plus de cinq siècles[1]).

C'est seulement par les auteurs musulmans du X siècle, et ensuite par les moines voyageurs du XIII siècle, que nous sommes instruits de l'existence distincte d'un État bulgare sur le Volga. Ces Bulgares du Volga furent presque exterminés au XIII siècle par les Mongols; leurs restes ont fini par se confondre avec les Turks qui composaient le fond des armées de Batou-Khân, et qui s'établirent dans ces contrées dépeuplées; de même que sur le Danube, l'autre fraction du peuple bulgare s'est confondue avec les Slaves de la Moesie, dont ils ont fini par adopter la langue qu'il parlent encore actuellement, tout en ayant gardé leur nom national qui est devenu

---

II, 112). C'est donc tout à fait à tort, comme l'a parfaitement démontré M. Schafarik, que quelques écrivains en ont fait des Slaves. (Slaviche Alterthümer, II, p. 165 sqq.)

1) Schafarik, dans son Histoire Ancienne des Slaves, a consacré un long et savant chapitre aux Slaves Bulgares de la Moesie (t. II, p. 152—236, 1844). Dans les auteurs Arabes du Khalifat, ces Bulgares de la Méotide et du Danube paraissent avoir été désignés sous le nom de ***Burdjân***, ainsi que l'a fait voir M. Etiénne Quatrémere dans ses notes sur Rachid Eldin (p. 405.)

celui d'une grande province, et que là ils ont ainsi formé un peuple mixte chez lequel l'observateur reconnaît encore à plus d'un trait les traces d'une double origine [1]).

---

1) La langue bulgare, ainsi que l'a fait voir M. Schafarik, a conservé beaucoup d'élémens finnois. (Scháfarik ouvrage cité, II, 235). D'un autre côté, la conformation physique du peuple révèle en lui le sang mêlé; mais il s'y est introduit un élément étranger aux Slaves blonds et aux Finnois à cheveux roux. On voit en effet parmi eux des femmes blondes, et d'autres dont les cheveux sont d'un noir de jais. (*Cyprien* Robert, *les Slaves de Turquie*, t. II. p. 244. Cp. Kohl, *Reisen in Südrussland*, I, 133.)

DESCRIPTION DE TOMIS.

Dans un *Mémoire sur l'emplacement de Leucade en Syrie* [1]), le savant antiquaire de France *Belley* fit remarquer que *l'étude des médailles fournit toujours de nouvelles lumières à la Géographie, à la Chronologie, et à l'histoire* [2]). Pour rendre plus exacte cette observation il y fallait ajouter que ces sciences sont de même illustrées, et d'une manière, à notre avis, plus positive, par la découverte d'une inscription lapidaire. En effet, combien de villes, dont on avait oublié l'emplacement même, n'ont elles revendiqué leur ancienne gloire par la découverte d'une inscription? Est-ce que la découverte *d'Herculanum* ne se fit pas grâce à l'inscription lapidaire découverte tout près d'un puits, le long la route qui mêne de Naples à Portici?

C'est un pareil service que rend aujourd'hui à la géographie l'inscription que nous avons découvert le 7 août 1851, nous rendant, pour remplir une de nos fonctions de Consul, de Varna à Rassova, grand village de la Bulgarie sur le Danube, non loin de Silistrie. Ce fut l'étude, que nous fîmes de cette inscription, qui nous fit découvrir l'emplacement de l'ancienne ville de *Tomis*, si célèbre pour l'exil et la mort d'Ovide, dont les traces étant perdues, le plus grand nombre des géographes, et les antiquaires, pendant trois

---

1) Voir notre *Mémoire* publié à Venise en 1830 sous le titre: *Su le tre città conosciute sotto il nome di Leucade*. p. 10.

2) Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris 1765. Tom. XXXIII. p. 695.

siècles, la confondirent avec *Tomiswar*, ville de la Basse-Hongrie. D'autres savants la plaçerent en Russie, et quelques uns en Transilvanie. Mais avant de relever leur faute grossière, nous nous occuperons de l'exacte description de Tomis, sous le rapport géographique et historique.

Tomis, suivant Strabon[1]), *était une petite ville entre la petite ville d'Istrus sur la droite de l'embouchure du Danube, et la ville de Callatis.* Quelques auteurs de numismatique prétendent qu'elle reçut son nom de son fondateur ΤΟΜΟϹ; d'autres le dérivent de Τέμνω *couper, dépécer,* parce qu'on croyait que ce fut là que Medée dépéca son frère Absyrtus, après l'avoir tué. Enfin il y a des antiquaires, qui prouvent qu'elle originellement s'appellait *Milétide*. C'est sous ce nom qu'elle est indiquée par Ovide dans la description qu'il donne des villes helléniques, qu'il rencontra dans son voyage des rivages du Bosphore de la Thrace jusqu'au lieu de son exil[2]). Ce qui est certain c'est que Tomis, colonie Milesienne, était une ville *autonome* (indépendante), ainsi que nous le prouvent ses médailles illustrées par Mionnet[3]), et elle était une des cinq villes Helléniques au Pont-Euxin confédérées, dont fait mention l'inscription découverte à Varna en 1830, et insérée par le savant Boëck dans la Section X des inscriptions de la Macédoine, et de la Thrace, sous les № 2056 c. p. 79. Tomis ainsi que les autres villes confédérées furent asservies par les Romains, quelques années avant la chute de leur République.

La langue parlée par les Tomitains était l'Hellénique, qui, sans doute, avec le temps n'était pas si pure qu'à son origine, grâce au commerce avec les peuples voisins barbares, qui la ravagerent plus d'une fois. Cependant ce que dit Ovide dans les vers suivants est par trop exagéré:

1) Géographie, liv. VII. chap. VII. Ἔστιν οὖν, ἀπὸ τοῦ ἱεροῦ στόματος τοῦ Ἴστρου, ἐν δεξιᾷ ἔχοντι τὴν συνεχῆ παραλίαν, Ἴστρος πολίχνιον ἐν πεντακοσίοις σταδίοις Μιλησίων κτίσμα. εἶτα Τόμις, ἕτερον πολίχνιον ἐν διακοσίοις πεντήκοντα σταδίοις. εἶτα πόλις Κάλλατις.

2) Voir *Tristium*, Lib. I, Eleg. X.

3) Description des médailles antiques Grecques et Romaines. Tom. I, p. 361, 362 et 363.

In paucis remanent Grajae vestigia linguae:
Haec quoque jam Getico barbara facta sono.
Unus in hoc populo nemo est, qui forte Latine
Quaelibet e medio reddere verba queat.
Tristium, Lib. V. Eleg. VII.

Ce jargon de mots grecs et gétiques, dont parle Ovide, ne pouvait être parlé que par le bas-peuple, et par ceux qui avaient affaire avec les Getes. Mais le grec se conservait pur dans la classe plus aisée, et dans la rédaction des actes publics. Ainsi l'exagération d'Ovide doit être attribuée à son dépit de ne pouvoir pas parler le latin avec quelqu'un de ses habitants, qui certes n'aimaient pas les Romains. Ils en savaient au reste assez pour lui reprocher son ingratitude aux bienfaits et aux honneurs dont ils le comblerent. Le malheureux poëte s'empressa de leur demander excuse [1]) pour tout ce qu'il avait écrit contre eux dans ses vers à ses compatriotes, exaspéré comme il était par son exile.

Quelques années après la mort d'Ovide, qui arriva la cinquième année du règne de Tibére, le Christianisme s'introduit à Tomis, et l'Evangile fut prêché en grec par la bouche même de l'apôtre Saint-André, qui, en partant pour Byzance, y consacra un Evêque afin de faire prospèrer le Christianisme. En effet il s'enracina si fortement dans le coeur des habitants de Tomis, que plusieurs en subirent le martyr, du temps de la persécution des Chrétiens sous les Empereurs Romains [2]).

«Mais si Tomis, fait très-bien remarquer ***Bruzen la Martinière*** [3]), était peu considérable au temps de Strabon, qui l'appelle πολίχνιον (petite ville), son sort changea bien vite, puisque sous Caracalla elle était la Métropole du pays. La Table de Peutinger la représente avec toutes les marques des grandes villes, et Hiérocles,

1) Ovide *Pontica*, lib. IV, Epist. XIV.

2) Voici à ce sujet, ce que nous lisons, dans l'ouvrage de Le Quien *Oriens Christianus*, Tom. I-er. — «Atque Scythiae hujus caput et primaria civitas fuit quam Plinius, «et alii Tomos vocant, quaeque prioribus Christianae legis saeculis Martyrum complurium «sanguine rubuit, quorum frequens est in Martyrologiis mentio.»

3) Grand Dictionnaire Géographique-Critique, Venise 1741, vol. X, au mot TOMIS.

dans son *Synocdème*, ou *Notice des villes de l'Empire d'Orient*, la nomme Métropole de la Scythie. Comme c'était l'unique Evêché pour toute la Nation des Scythes soumis à l'Empire (*Baillet Top. des Scythes* p. 189), nation néanmoins fort grande, et pourvue de beaucoup de bonnes villes; c'est ce qui rehaussait la puissance de l'Evêque, et qui lui donnait un grand crédit.»

Ce grand crédit, dont jouissaient parmi les Scythes les Evêques de Tomis, a dû, sans doute, calmer la colère de l'empereur Valens, protecteur fanatique de l'Arrianisme, contre l'Evêque *Vetranius*, qui ne voulut pas admettre à son eglise, et communier avec les Arrianistes qui se trouvaient avec l'empereur, mais il se réfugia dans une autre église suivi de tout le peuple. Valens, piqué au vif de cette résistance de Vetranius, le fit arrêter, et l'envoya en exil. Mais bientôt il le rappella, craignant quelque soulevement des Scythes, qui murmuraient contre la persécution de leur Evêque, parce qu'il ne voulait pas dévier de la doctrine établie dans le Synode Oecuménique de Nicée[1]).

L'Evêque de Tomis était en outre indépendant dans la juridiction de son Diocése, et jouissait de plusieurs priviléges. Entre autres c'était celui d'avoir la géstion ecclésiastique sur les autres villes de la Scythie, dont le nombre était assez considérable, contrairement aux prescriptions de l'Eglise Orientale. Témoin le passage suivant du *Droit Canonique de Photius*[2]). «Chaque ville «doit avoir son propre Evêque. Et si quelqu'un oserait, par rescrit «sacré, soustraire une ville de son Evêque, ou de son Diocése, ou «de quelque autre droit, qu'on lui confisque ses biens, et qu'il soit «déclaré infâme. Toutefois sont exceptés l'Evêque de Tomis, ville «de la Scythie, dont l'evêque a aussi la gestion des autres villes, et «la ville de Leontopolis qui est sujette à l'Evêque d'Isaürie. Ἑκάστη

1) Voir, *Historia Ecclesiastica Sozomeni Gr.-Lat.* interp. Henrico Valesio, lib. VI, cap. XXI. Sozoméne écrivit son histoire au IV siècle.

2) Bibliothecae Juris Canonici veteris. Tomus II. Insigniores antiquorum Canonum collectores Graecos complectens, cum Notis. Opera et studio G. Voëlli et H. Justelli. Lutetiae Parisiorum 1661 in fol. p. 1345.

«πόλις ἴδιον ἐχέτω Ἐπίσκοπον κἄν διὰ θείας ἀντιγραφῆς τολμίσῃ
«τις ἀφερέσθαι πόλιν τοῦ ἰδίου Ἐπισκόπου, ἢ τῆς περιοικίδος αὐ-
«τῆς, ἢ τινος ἄλλου δικαίου, γυμνοῦται τῶν ὄντων καὶ ἀτιμοῦται.
«ἐξῄρονται Τόμεων Σκυθίας πόλις, ὁ γὰρ ἐπίσκοπος αὐτῆς, καὶ τῶν
«λοιπῶν προνοεῖ, καὶ ἡ Λεοντόπολις Ἰσαυρίας.»

Enfin l'Evêque de Tomis ainsi que celui d'Odessus[1]), jouissaient du privilége de pouvoir vendre les biens immeubles de leurs églises pour la rançon des prisonniers, à moins qu'ils reçussent l'ordre de ne pas les vendre.

On trouve dans l'ouvrage de Le Quien[2]) la liste de douze Evêques de Tomis depuis l'introduction du Christianisme jusqu'à la moitié du VI siécle, dont le IV *Bretanion*, et le VI *Théotime* sont vénérés comme saints dans le Martyrologe même de l'Eglise Romaine[3]).

Mains si nous ignorons les noms des Evêques postérieurs, nous savons, par l'ouvrage cité plus haut de Hiérocles le *Synocdemus*, rédigé vers la fin du VIII siécle[4]), que la Scythie formait la sixième province de l'Empire d'Orient, dont Tomis était la ville capitale, et son Evêque était indépendant, jouissant de plusieurs priviléges. Tout cela se trouve aussi dans le petit livre de Constantin Porphyrogénéte *De Thematibus* (lib. II), qui fait partie de l'ouvrage de Banduri, *Imperium Orientale. Parisiis* 1711, Tom. II, in-fol.

Ce témoignage de Constantin Porphyrogénéte nous donne l'assurance que la ville de Tomis existait encore aux premières années du X siècle, car c'est à cette époque que vivait l'empereur Constantin Porphyrogénéte. Mais ce témoignage est aussi le dernier que nous offre l'histoire sur l'existence d'une ville si célèbre.

---

1) Ovrage cité, même p. Ἡ Ἐκκλησία Ὀδύσσου, καὶ Τόμεως δύναται ἀκίνητα πράγματα ἐπὶ ἀναῤῥώσει αἰχμαλώτων ἐκποιεῖν πλὴν εἰ μὴ ἰδικῶς ἀπηγορεύθη αὐτοῖς ἡ ἐκποίησις.

2) Oriens Christianus. Parisiis 1740. Tom. I.

3) Voici ce que le même historien Sozoméne dit (liv. VII, CXXVI) sur les vertus de Théotime: «Theotimus Tomis et Scythiae Ecclesiam administrabat, vir philosophia enutritus, cujus virtutem Hunni Istri accola suspicientes, Romanorum Deum illum appellabant.»

4) Le Synocdéme de Hiérocles, traduit en latin, a été publié par Banduri dans son ouvrage *Imperium Orientale*, et par Wesselingius dans le sien, *Vetera Romanorum Itineraria. Amstelaedami* 1735. in-4.

Ainsi l'histoire se tait sur l'époque de la destruction de Tomis. Ce qui est certain c'est qu'elle fut détruite par les Bulgares, dans une de leurs excursions, en dispersant les habitants dans l'interieur de la Bulgarie, comme ils firent pour la ville de *Develtum*[1]), vers la fin du VIII siècle.

On avait déjà perdu toute trace de la ville de Tomis, dont cependant le nom était toujours dans la mémoire des savants, grâce à l'éxil et la mort d'Ovide, lorsque au commencement du XVI siècle, *Caelius Calcagnini*[2]), chanoine de la cathédrale de Ferrare, et un des hommes les plus érudits de ce siècle, parlant d'Ovide dans une de ses poémes sur la Sarmatie, qu'il venait de visiter, s'avisa de dire que l'ancienne *Tomis* s'appellait par les habitants *Tomiswar.*

Quelques années après, un autre homme de lettres Italien, *Hercule Ciofano* de Sulmone, avança dans la Biographie d'Ovide, qu'il fit préceder au poéme de son célèbre compatriote, les *Métamorphoses*, que celui-ci mourut à *Tomis*, appelée à ses jours *Kiow*, dont les habitans appellaient le lac voisin *Ovidévizero*, c'est-à-dire *lac d'Ovide.*

Depuis cette époque jusqu'à nos jours, plusieurs écrivains, d'alleurs d'un grand mérite, allemands, anglais, français, grecs et italiens, oubliant les regles de la critique, et fondés sur la renomée de Calcagnini, adopterent l'opinion erronée de celui-ci, d'autant plus que la dénomination *Tomiswar* pour *Tomis* se prêtait beaucoup à cette étrange méprise, dont ils se seraient aperçu s'ils eussent consulté une Carte géographique quelconque.

D'autres écrivains, et leur nombre heureusement est très-restreint, embrasserent l'opinion plus que absurde de Ciofano, qui tourne en ridicule ce que *Ortelius* a dit dans son ouvrage géographique[3]) sur la découverte du tombeau d'Ovide en *Sabarie*, ville de l'Autriche, et sur le nom de *Tomiswar*, donné par Calcagnini. Voici textuellement ce que Ciofano a écrit dans la biographie de son

1) Voyez la pag. 34 de cet ouvrage, *Première Partie.*

2) Voyez les Dictionnaires de *Moreri* et de *Bayle* au nom *Calcagnini.*

3) Abrahami Ortelii Thesaurus Geographicus. Antuerpiae 1596. in-fol.

compatriote Ovide: — «*Anno* M. D. VIII. *repertum est ejus sepulchrum, ut memoriae prodidit Abrahamus Ortelius in Synonimia Geographica, ubi Gasparem Bruschium citat auctorem. Ejus autem haec verba sunt.* «Sabaria Lazio Austriae oppidum «est ad Angrum fluvium nomine Stain, Gaspar Bruschius dicit hic «anno M. D. VIII, sepulchrum Ovidii Nasonis inventum, testudine «magnificum, et hoc epitaphio ornatum:

FATUM NECCESSITATIS LEX.

Hic situs est Vates, quem divi Caesaris ira
Augusti, patria cedere jussit humo.
Saepe miser voluit patriis occumbere terris,
Sed frustra, hunc illi fata dedere locum.

«Isabella Pannoniae Regina circiter annum M. D. XL. Ovidii «calamum ex argento Tauruni, quae est urbs inferioris Pannoniae, «ostendit Petro Angelo Bardaeo, qui hoc ipsum mihi narravit, cum «hac inscriptione Ovidii Nasonis calamus; qui non multo ante id «tempus sub quibusdam antiquis ruinis fuerat repertus. Eum Regina «ipsa plurimi faciebat, et veluti rem sacram, carum habebat.» *De eodem Calamo*, ajoute Ciofano, *Calcagninus, qui et ipse in Sarmatia fuit, in elegia qua Scytarum mores describit, ita ait.*

Quae loca nunc teneam, Daniel, a forte requiris
Flebile Peligni perlege vatus opus.
Hic ubi describit Pontum et loca proxima Ponto;
Exsiliique gemit tristia fata sui.
Nec mala quae scribit, credas scripsisse poëtam,
Sed crede a Clario cuncta relata Deo.
Testis ego, atque utinam testis ne nota loquatur,
Omniaque a vera sint aliena fide.
Naso *Tomos* colluit, quod nunc dixere *Tomiswar*,
Bis sex hinc decies millibus habest.

Dans le *Mémoire*, que le savant Juste Gothofredus Rabenerus a rédigé sur l'exil et le prétendu tombeau d'Ovide, et qui fait suite à *l'Appendice* du IV vol. de tous les ouvrages d'Ovide, publiés par

Burman[1]), on trouve l'exacte description de l'origine, de la position géographique et de l'importance de Tomis, des expressions exagérées d'Ovide sur la solitude et le grand froid de ce pays, où il fut exilé. Et enfin parlant de la dénomination erronée de Calcagnini, et de celle très-ridicule de Cioffano[2]), adoptée par un savant de la Lituanie Michalus, Rabenerus ajoute ce qui suit: — «Cum hoc «autem ratione loci ferme convenit Michalo Lithuanus in *Fragmi-«nibus* p. 35. *Ibi*, inquiens, Borysthenes involvitur *mari duode-«cim ostiis divisus* etc. *unde haud procul ostia Dnestri cogno-«men habent* Vidono, *ab Ovidio Poëta*, qui ea in parte Ponti «exulasse *creditur*. Quae deinde idem Michalo addit de Trojae ru-«deribus prope Kioviam, etiam Heracliti splenem movere possent. «Lazius autem lib. 12, fol. 967, tempore Friderici III, Imp. aliud «illius Poëtae monumentum repertum scribit Sarwariae in Hungaria, «quod Episcopus Jaurinensis jure dieceoseos sibi vindicaverit, putat-«que indultu impetrato Ovidium ex Ponto Sabariam se contulisse, «ibique mortuum esse. Quae res tantundem fidei mereri videtur, «atque illud, quod Isabella Regina Ungariae Petro Angelo Bargaco «ostendisse calamum argenteum Ovidii traditur Belgradi repertum. «*Hofmannus in Lexico sub nomine Ovidii.* Sed ut meum quo-«que, si quod est, judicium interponam, ficta mihi videntur haec «omnia. Nam et Eusebii opinio Ovidium Tomis sepultum antiquitatis «praescriptione se tuetur, et majorem habet veri similitudinem, *vide «Scaligerum in Eusebium.* Tabulae autem Lithuanicae incunabula «facile deprehenderit, qui cogitaverit, quo ambitu haec gens a Ro-«manis originem suam arcessere soleat. *Vide Lansium consult. pro «Polonia, et imprimis Michalonem Fragmine quarto.* Nec no-«vum est suppositiias inscriptiones vulgari post fraudem Annii Vi-

---

1) P. Ovidii Nasonis Opera omnia, cum notis Petri Burmanni. Amstelodami 1727. vol. 4. in-4. *Voir*, Appendix Ovidiana quae continet vitam Ovidii a variis conscriptam, p. 27.

2) Parmi ceux qui adoptèrent sa ridicule et absurde opinion nous remarquons le numismate *Patinus*, qui, illustrant les médailles de *Tomis*, s'exprime ainsi: *Kioviam urbem celebrem hodie nuncupari autumant quidem recentiores ex lacu vicino Ovidii nomen ferente.* IMPERATORUM Romanorum Numismata. Amstelodami 1697, p. 226, in-4.

«terbiensis. Qui autem Tomos hodie *Baba* a Turcis dici putant, «oppidum adhuc munitum et capaci portu instructum, autem acu «tangunt, aut proxime absunt a veritate. Situs enim loci convenit, «licet recens Danubii tabula Tomos paulo meridionaliores faciat. Sed «contenti simus hoc Catone.»

L'opinion des ceux qui croient que l'ancienne *Tomis* est la petite ville appellée par les Turcs *Babba* a été adoptée par Hofman dans son *Dictionnaire Universel*[1]). Voici en quels termes il s'exprime: «TOMOS, *Aelian.* et *Strab.* TOMI *Ptole.* TOMIS *Mar*«*cellino*, TOMISWAR Caelio Calcagnino, KIOW *Ciofano*....., Nunc «*Babba* Turcis; etiam nunc munita cum portu percapaci in Bulgaria «regione. Hic lacus hodieque *Ouvidoune Jezeoro.*» Nous lisons aussi, dans le *Grand Dictionnaire Historique et Critique par Moreri*[2]), ce qui suit: —«TOMI, *Tomiswar*, ville de la Turquie «en Europe. Elle est sur la côte de la Bulgarie entre la ville de «Varne et celle de Chiustenze. Quelques Géographes prennent To«miswar pour l'ancienne Tomi, Tomis, Tomaea, Tomos que l'exil et «la mort du Poëte Ovide rendirent célèbre; mais les autres mettent «cette ancienne *Tomi* à *Babba*, située sur la même côte, au Nord «de Tomiswar.» *Baudrand.*

Que d'erreurs propagées par des auteurs du plus grand mérite! Ce serait vraiment le cas de répéter, à propos de Tomis, cette belle observation de Chardon de la Rochette[3]): *Les compilateurs de dictionnaires historiques sont incorrigibles;* ils semblent prendre *plaisir à perpetuer les erreurs.*

En effet le célèbre *Coray*, un des plus grands savants de la Grèce moderne, malgré que la critique présida toujours à la compilation de ses nombreux ouvrages, fut trainé dans l'erreur sur le nom moderne de l'ancienne *Tomis*, se confiant à l'autorité d'Hofman et de Moréri. Dans une de ses Notes sur la Géographie de

---

1) J. Jac. Hofmani Lexicon Universale. Genevae 1678. Vol. 4. in-fol.

2) Paris 1740. Tom. 6. in-fol.

3) Mélanges de Critique et de Philologie. Paris 1812. Tom. 3, in-8º. Voir le Tom. II, p. 3.

Strabon, qui fait partie de sa belle édition de tous les auteurs classiques de la Grèce, publiée sous le titre Ἑλληνικὴ Βιβλιοθήκη, il écrivit: Ἔςι δέ ἡ Τόμις τὸ νῦν καλούμενον Τομισβάρ ἤ Τεμισβάρ, οὗ σύνεγγυς καὶ λίμνην εἶναί τινα φασί καλουμένην, Ὀβιδοβισζέρο, τουτέστιν, Ὀυϊδίου λίμνην. Voir Στράβωνος Γεωγραφικὰ Βιβλία έπτακαι δέκα. Ἐν Παρισίοις, αωιέ — αωκθ'. Tom. 4. gr. 8°.

Sur la prétendue existence de ce *lac d'Ovide*, voici ce qu'en dit Mr. *Villenave*, un des compilateurs de la ***Biographie Universelle***, dans son article *Ovide*[1]): — «En 1802, le ***Moniteur*** et d'autres journaux de Paris annoncérent qu'en creusant les fondations d'une forteresse à l'embouchure du Danube, des paysans russes avaient découvert un tombeau qu'on croyait être celui d'Ovide, parce que c'était là qu'était batie la ville de Tomes, et que ces lieux étaient connus depuis long-temps sous le nom de ***Laculi Ovidoli***, lacs d'Ovide. Les mêmes journaux ajoutaient qu'on avait trouvé dans le tombeau un buste qui rassemblait parfaitement à ceux qu'on a de Julie, fille d'auguste, et que les Russes avaient donné à leur nouvelle forteresse le nom *d'Ovidopol*. Le bruit de cette découverte commençait à fixer l'attention des savants, lorsque un allemand, ancien colonel au service de la Russie, fit inserer, dans la ***Décade*** (21 Mars 1803), une refutation de l'article du ***Moniteur***, et eut le malheur d'y trouver *presque autant d'erreurs que de lignes*. A quelle époque, disait-il, les Russes, ont ils pu creuser une forteresse à l'embouchure du Danube? La Russie moderne n'a jamais reculé ses barriéres, et ses armées victorieuses ont occupé passagerement des places et des positions sur ses bords, mais elles n'ont jamais songé à y batir des forteresses. Le lieu que les Molda-

1) Voir le *Tome* XXXII, p. 306. *Paris* 1822, in-8. Mr. Villenave avait déjà publié à Paris l'an 1809, la *Vie d'Ovide*, ainsi que lui-même le fait remarquer vers la fin de son article, où il dit que la vie d'Ovide a été rédigée en latin par *J. Masson*, et en italien par *Rosmini*. Mais il passe sous-silence tous les autres biographes d'Ovide, dont la liste se trouve dans le *Récueil de tous les ouvrages d'Ovide* publié par *Burman*, au vol. IV sous le titre suivant: *Appendix Ovidiana, quae continet vitam Ovidii a variis conscriptam et Dedicationes et Praefationes virorum Doctorum.*

ves nomment *Lagoul Ovidouloni* et non *Laculi Ovidoli* est à plus de trente lieues de la bouche méridionale du Danube, non loin de laquelle la ville de Tomes est située. *Lagoul Ovidouloni* est un lac sur la rive du Dniester (l'ancien Tyras), vis-à-vis d'Akerman. D'ailleurs le nom que lui donnent les Moldaves, ne signifie pas le *lac d'Ovide;* il veut dire *lac des Brebis*, et a reçu ce nom parce que l'on y lavait et baignait ordinairement, avant de les embarquer, les moutons que la Moldavie était obligée de fournir par milliers, pour la consommation de Constantinople. Sur la fin de septembre 1789, lorsque le fameux Potemkin vint mettre le siège devant Akerman, il entendit parler du *Lagoul Ovidouloni*, qui se trouvait dans le voisinage. Ses courtisans ne manquèrent pas d'assurer qu' Ovide avait certainement donné son nom à ce lac. Potemkin n'en crut rien, mais il fit semblant de le croire, et vit avec plus de plaisir encore que d'autres le crussent. Il n'ordonna ni fouilles, ni recherches; il savait bien que Tomes ne pouvait être sur les bords du Dniester.»

A l'ancienne Tomis on donna encore le nom de *Tritonice* et de *Constantia*, d'après le passage suivant du géographe Ortellius, dont nous avons parlé plus haut[1]): « *Tomis* Τόμις Straboni, *Tomi* «Τομοι Ptolemaeo, *Tomeus* Τομεὺς Stephano, et *Tomos* Plinio; «Moesiae inferioris oppidum Ovidii nobilis poetae exilio clarum, «quam Miletidem nominat I *Trist. Eleg.* 9. Milesiorum enim colonia «est, texte eodem III *Trist. Eleg.* 9. *Tomitae* gentile apud eumdem. «(*Tritonice idem in Lexicis nomen habet;* sed unde petitum «ignoro. Scio *Tritonicem hoc tractu apud Pomponium). Con-«stantia* apud Marium Nigrum vocatur. Sed *Tomiswar* a Caelio «Calcagnino, cui magis fido. Ciofanus tamen ab incolis et huius loci «peritissimis scribit *Kiovia* appelari, additque haud procul ab hac «urbe locum quendam Owidowe jezeoro, i. Ovidii lacum appellari.»

Un des géographes les plus distingués de notre siècle, *Mannert*[2]), n'hésita pas à croire que Tomis est appelée de nos jours *Tomiswar.*

1) A la p. 128.

2) Geographie der Griechen und der Römer von Mannert. Leipzig 1822. Tom. 8. in-8.

Voici en quels termes il en parle dans le Tom. VII p. 128 de sa Géographie: ***La Motraye, au Tom. II*** p. 208 ***de ses voyages***[1]) ***parlant de la Bulgarie, dit:*** «Au midi de la ville de Mangalia existe un village appelé ***Yegni-Pangola***, qui se nomme aussi ***Tomiswar.*** » ***Ensuite il ajoute qu'il fit le voyage de Kustentje à Tomiswar en 14 heures.*** Mais Mannert, soit dit avec tout le respect qui lui est dû, a passé sous silence ce que La Motraye, voyageur français du XVIIIe siècle, et ***observateur peu profond*** suivant l'expression de son savant compatriote Baillet[2]), a écrit à la même p. 208, c'est-à-dire, que Tomis était appelée ***Yani-Pangola*** par les Turcs, ***Tomoswara*** par les Moldaves, et ***Puglicora*** (lisez ***Paliochora***) par les Grecs. Au reste Mannert nous prouve qu'il n'a pas fait attention à ce que La Motraye écrit aux p. 202, 293 et 207 de ce même Tom. II de son voyage, car il se serait aperçu que ***Tomiswar*** n'était pas l'ancienne ***Tomis.*** «Je n'arrivai à Temeswar que le 3 mai, ***écrit la Motraye à la*** p. 202; ***et à la*** p. 203 ***il ajoute:*** »J'ai remarqué que la Rivière ***Tomes*** lui donne son nom «contre l'opinion de quelques Géographes qui, faute d'avoir voyagé «ou d'avoir bien lû l'Histoire qu' ***Ovide*** fait lui-même du lieu de son «exil, prennent cette ville pour l'ancienne ***Tomi***, qui a été appellée «***Temiswara*** par ses habitants modernes, et qui est située entre «***Kustangi*** (l'ancienne ***Constantia***) et ***Varna***, comme je ferai voir «ci-après. (p. 207.) De là (de ***Saccia***) je me rendis à ***Baba***, que «quelques Géographes prennent pour ***Tomi***, comme je crois avoir «dit ailleurs, fondant cette opinion sur un lac voisin, dont l'ancien «nom ***Ouviduvo*** leur a paru avoir rapport avec celui d'***Ovide***. Les «Turcs l'appellent aujourd'hui ***Babason*** c'est-à-dire ***eau de Baba***. «Cette imagination n'est guères plus solide que celle de quelques «autres qui ont placé cette ville à ***Temeswar***, sans considérer que

---

1) Voyages en Europe, Asie et Afrique. A la Haye 1727. Tom. I. in-4.

2) Jugement des Savants. Paris 1722. Tom. 8, in-4. ***Voir*** le II Tom. p. 259. Cependant nous ferons remarquer que ***Baillet***, parlant d'Ovide au Tom. IV, p. 134, dit que le lieu de son exil s'appellé aujourd'hui ***Tomiswar!***

«l'éloignement où cette ville-là et celle-ci sont de la *Mer Noire*, «combat l'histoire de l'exil de ce Poëte. J'en dis de même de ceux «qui la mettent avec aussi peu de fondement à un village des envi-«rons de l'embouchure du *Boristene*, nommé *Ovidowa*. Il est vrai «qu' Ovide décrit le Païs et la barbarie des *Getes* ou *Sarmates*, qui «habitaient aux environs de ce fleuve, dans ses Elegies et ses Epitres «*de Ponto*, etc.; mais il fait assez entendre par tout, que la fameuse «ville de *Tomi*, le lieu de son exil, était sur les côtes de cette par-«tie de la *Mer-Noire*, où le *Danube*, qu'il nomme *Ister*, comme «on fait tous les anciens, verse ses eaux.»

L'opinion erronée de Mannert a été adoptée aussi par ses savants compatriotes *Hoffman*, et *Forbiger*. Le premier, dans son ouvrage *La Grèce et les Grecs dans l'Antiquité*[1]), à la p. 1557, et le second dans son *Manuel de Géographie ancienne*[2]) vol. III, p. 1098—1099.

Ces géographes, et tous ces différents écrivains qui adoptèrent l'opinion absurde de Calcagnini, ou bien celle plus ridicule encore de Cioffano, se seraient aperçus de leur bévue s'ils eussent consulté le *Grand Dictionnaire Géographique Critique de Bruzen la Martinière*[3]), géographe savant du XVIIIe siècle, mais peu connu, où il est écrit:

«TEMESWAR ou *Temiswar*, ville de la Basse-Hongrie, sur la «Temes, dans le Comté auquel elle donne son nom. Mahomet pre-«mier Visir de Soliman II l'assiégea en 1551, et s'en rendit maître «malgré la défense vigoureuse d'un Capitaine appelé Losence, qui «était secondé de quelques troupes Espagnoles, Hongroises et Alle-«mandes. Les Turcs en firent la Capitale d'un Beglierbeïat, qui avait «sous lui six sangiacs. Elle demeura sous leur puissance jusqu'en «1716 que les troupes Impériales, sous la conduite du Prince Eugène

1) Griechenland und die Griechen in Alterthum, sechs Bücher von S. F. W. Hoffmann. Leipzig 1841. Tom. II. in-8.

2) Handbuch der alten Geographie von Albert Forbiger. Leipzig 1842—1848. Tom. 3. in-8.

3) Venise 1741. Tom. 10, in-fol.

«de Savoie, reprirent cette importante place, qui est restée à la mai-
»son d'Autriche par le Traité de Passarovitz en 1718. *Calcagnini*
«*croit que cette ville est l'ancienne* Tomis *ou* Tomea, où le *Poéte*
«*Ovide fut relégué. Mais plusieurs combattent ce sentiment.*
«Voyez TOMIS.

«Le Comté de Temeswar, ajoute *La Martinière*, est borné au «Nord par la rivière de Merosch, qui le sépare du Comté de Zarand; «à l'Orient par les Comtez de Huniad et de Harzog, et par la Vala- «quie; au Midi par le Danube. Ses principales places sont: Lippa — «Lugos — Karan — Amas — Pantzova — Dalatz — *Palanca* — Vi- «Palanca — *Yeni-Palanca.*»

Ainsi, d'après cette description du Comté de Temeswar, il est clair que la Motraye ayant entendu dire par les habitants que *Yeni-Palanca*, et non *Yeni-Pangola*, faisait partie du Beglierbeïat de Temeswar, car, lorsque il voyagea, cette contrée relevait de Temeswar occupée par les Turcs, il confondit le nom de la capitale avec une de ses villes, confusion au reste naturelle à un voyageur attaqué par la fièvre, comme il nous le fait savoir lui-même dans le récit de son voyage de Hongrie à Constantinople.

Mannert donc, Hoffmann, Forbiger et autres écrivains distingués, se fondant sur cette assertion erronée de la Motraye, n'ont pas hésité à donner à l'ancienne Tomis le nom moderne d'une ville bien éloignée de son véritable emplacement, si bien décrit par Ovide, et signé dans plusieurs cartes anciennes et modernes de cette contrée de l'Europe.

Mais que dirons nous de l'étrange assertion, que Tomis est la moderne Mankalia, exposée avec la plus grande assurance par le savant *Schaffarik* en 1829, en rendant compte dans le journal Littéraire de Vienne de deux ouvrages géographiques, publiés à Bude l'an 1824 et 1825 en latin par Katanesich[1])? Nous devons la connaissance de cette étrange assertion de Schaffarik à M. Vivien de Saint-Martin, Rédacteur des *Nouvelles Annales des Voyages et des*

1) Jahrbücher der Literatur. Sechs und vierzigster Band. 1829 April — Mai — Juni. Wien. Tom. XLVI, 27, 49—51.

sciences géographiques, qui publia, dans sa livraison de *Mai-Juin de l'année* 1854, traduites du latin, et avec des remarques, les doctes ***Recherches sur les peuples Pontiques qu'Ovide a connus dans son exil par Rud. Minzloff, lues à l'Académie Impériale de Saint-Pétersbourg, le 20 août 1852.***

Ce savant Russe, un des dignes Bibliothécaires de la Bibliothèque Impériale publique de Saint-Pétersbourg [1]), parlant du lieu de l'exil d'Ovide, s'exprime en ces termes [2]): «Le savant Schaffarik «*a mis hors de doute la position de l'ancienne Tomes*. Il a mon-«tré qu'elle était située sur la côte, non loin de l'Ister, sur le site «même occupé aujourd'hui par *Mankala* de Silistrie. Le lieu est «connu des Bulgares indigènes sous le nom de *Tomiswar*, bien que «les cartes géographiques appliquent mal à propos ce nom à une «autre position située un peu plus haut vers le nord. M. Schaffarik «a montré que le nom turk *Man-Kaléh (Kaléh en turk*, et *var* «en bulgare, signifient chateau fort, place fortifiée) vient de Μέα «πόλις, forme corrompue de Τομεας qui s'était introduite chez les «Byzantins par la suppression de la première syllabe du nom, comme «si cette première syllabe eût été l'article τὸ. Il est inutile de dire «que *l'Ovidiopolis* de Bessarabie est une dénomination erronée [3]).»

Sur ce paragraphe de l'intéressant travail géographique de M. Minzloff, M. Vivien de Saint-Martin a fait la remarque suivante: «Comme nous n'avons par sous les yeux l'article ici allégué de Schaf-«farik, nous ne pouvons en discuter ni les bases ni les assertions; le «changement de Τομεας in Μεαπολις (d'où se serait formé le nom «de *Mankaléh)* est probablement une pure hypothèse du savant «slave, car nous doutons que Μεαπολις se trouve dans les textes by-

---

1) Cette riche Bibliothèque, qui compte déjà 600,000 volumes, et plus, s'enrichit de jour en jour de précieux MS., et d'ourrages rares, ou couteux grâce au zéle infatigable, de son digne Directeur, S. E. Mr. le Baron de Korff, Secrétaire d'État, et Membre du Conseil de l'Empire.

2) Voir la p. 218 de la susdite livraison du journal de M. Vivien de Saint-Martin.

3) Voyez Sommer, *Taschenbuch für Verbreit. geogr. Kenntn.* 1832. p. 133, et *Bibliotheca italiana*, t. LXXXV, № 263, janvier 1837, p. 148. Sur le site de l'ancienne *Tomes* on peut voir aussi *l'Archeolog. Zeit.* 1850, p. 140. (Note de M. Minzloff.)

«zantins. Dans tous les cas nous regrettons d'avoir à dire que la «conjecture, quant à l'identité de Mankaléh avec le site de *Tomes*, «est complétement inadmissible. La dénomination de *Tomiswar*, «appliquée avec raison par les anciennes cartes (quoi qu'en dise M. «Schaffarik) à une position du littoral au nord de Mankaleh (ou Man-«gali) indiquait réellement le site du lieu d'exil d'Ovide, et l'identifi-«cation que d'Anville en avait déjà faite il y a près d'un siècle[1]) est «pleinement confirmée par des découvertes archéologiques récentes. «M. Papadopoulo-Vretos, qui exerçait naguére les fonctions de con-«sul grec en Bulgarie, et qui, pendant son séjour dans le pays, s'est «appliqué à la recherche des antiquités locales, a découvert, le 26 «juillet 1851, dans le village *d'Anadolékeui* situé tout près du pe-«tit port de Koustendjé, une inscription qui contient une dédicace «des armateurs de Tomes en l'honneur de César Vérus. Voici cette «inscription:»

ΑΓΑΘΗΙ ΤΥΧΗΙ
ΤΟΝ ΥΙΟΝ ΤΟΥ ΑΥΤΟ
ΚΡΑΤΟΡΟΣ ΜΑΥΡΗ
ΛΙΟΝ ΟΥΗΡΟΝ ΚΑΙΣΑ
ΡΑ Ο ΟΙΚΟΣ ΤΩΝ ΕΝ ΤΟ
ΜΕΙΝΑΥΚΛΗΡΩΝ ΑΝΑ
ΣΤΗΣΑΝΤΟΣ ΤΟΝ ΑΝ
ΔΡΙΑΝΤΑ ΕΚ ΤΩΝ ΙΔΙΩΝ
Π ΤΟΥ ΤΙΤΟΥ
ΝΕΩΤΕΡΟΥ

Avant de parler de la découverte de cette inscription, qui met fin à la controverse agitée parmi les géographes et les littérateurs depuis trois siècles sur l'emplacement de l'ancienne Tomis, nous nous fesons un devoir de mettre sous les yeux du lecteur l'article de M. Schaffarik, qui est resté inconnu à M. Vivien de St.-Martin, pour

---

1) Géographie ancienne abrégée. t. III, p. 311. 1768.

être à même de prouver que tout ce qu'il a avancé, voulant constater que *Mankalia* est l'ancienne Tomis, n'est qu'un tour de sa vive imagination, parce qu'il n'y a pas même la moindre ombre d'une probabilité. Voilà pourquoi, pensons nous, l'étrange opinion du savant Slave n'a jamais été adoptée par aucun savant, et probablement elle aurait été oubliée, si M. Minzloff, dans son intéressant travail sur Ovide, ne l'eût rapportée pour constater le lieu où ce poète fut exilé. Voici textuellement l'article de M. Schaffarik[1]).

«Bekanntlich suchten Geographen und Philologen dieses Tomi schon seit drei Jahrhunderten in allen Winkeln Scythiens herum, und ein jeder fand es dort, wo er es eben gesucht hatte. Wohl lag Tomi in Scythien, aber in Kleinscythien, was die fünfte Provinz der Diöcese Thracien und im Süden der Donau ist. Der, nach Juszinsky (Dikc. poet. II. 342) eben nicht sehr treufeste Entdecker der Ciceronischen Bücher über die Republik, Jeremias Voynowsky, wollte 1581 sogar Ovids Grabmal gefunden haben (doch wohl nicht in Kiev, welches damals einige für Tomi hielten; vgl. Le Quien Oriens christ. I. 1211); und noch im jüngst verflossenen Jahre versicherte man uns in mehreren Journalen ganz ernstlich, dass der See, an welchem Ovid gelebt und gestorben, in Bessarabien liege, während fast gleichzeitig russische Kosaken das wahre Tomi im Stillen und unbewusst vorwegnahmen. Unser Verfasser versetzt es nach Baba, welches er von Mankalia (nach ihm Callatis) unterscheidet, Reichard nach Tomisfar, was richtig ist, wenn en darunter Mankalia verstanden, Mannert nach Jeni-Pangola (soll heissen Jeni-Mankala) ohne jedoch den Beweis vollständig zu liefern. Die Identität des alten Tomi und des heutigen Mankalia kann allerdings zur historischen Evidenz gebracht werden. Wir haben hier von Nofiodunum und Halmyris auch abgesehen, einen näher liegenden, entschieden bekannten Punkt, nämlich Istropolis, das heutige Ister, zwischen Karamurad und Kodschaklar, mit Ruinen einer grossen, zwischen zwei Felsenreihen gebauten Stadt. Verschieden davon ist Isterne am See Rassin, wohin

---

2) Jahrbücher der Literatur. 46 Band. Wien 1829, p. 49—51.

Reichard irrig Istropolis setzte. Vgl. Hadschi Chalfa's Rumili, herausg. von Hammer, S. 191, 184. Von Istropolis lag Tomi nach der Peutingerschen Tafel 40 römische oder 8 geographische Meilen, nach dem Antoninischen Itinerarium aber nur 36 römische oder 7½ geographische Meilen südlich, auf der Strasse von Callatis und Odessus. Wirklich entfernen unsere besten, freilich nicht auf trigonometrischen und astronomischen Messungen beruhenden Charten von Riedel, Noël und Fivien, Lapie, des St. Petersburger Generalstabs u. s. w., Mankalia von Ister (dem Orte) 7 bis 9 Meilen, womit also das römische Meilenmaass leicht vereinbar ist. Die alte Strasse von Istropolis nach Tomi herab musste in sehr gerader Richtung fortlaufen, da sie nicht einmal das ganz nahe linkerseits liegende Konstantia berührte. Die Identität des alten Tomi und des heutigen Mankalia geht aber erst aus Vergleichung der sehr zahlreichen Nachrichten des Mittelalters, besonders der Byzantiner, bei denen die Stadt abwechselnd Tomea und Mea genannt wird, unter einander und mit dem heutigen türkischen Namen Mankale, d. i. Man-Schloss, Man-Stadt, Μέα Πόλις, so wie aus der Uebereinstimmung der Ortschilderung bei Ovid mit der Lage und Gestalt von Mankalia ganz unzweifelhaft hervor. So nennt z. B. Theophanes unsere Stadt Τομέαν, Τομαίαν Πόλις und Τομοδιάς, während sie in den Parallelstellen bei Theophylaktus Μέα πόλις, durch Schreibfehler auch Νέα πόλις, bei Anastasius Mean civitas heisst. Vgl. Stritteri memor. popul. I, 691, 724, 738; II. 68. Es wurde nämlich die Vorsylbe To für den Artikel angesehn, und nach abgeworfen, wie dies mit mehreren Städtenamen der Fall ist. So schreiben z. B. Hierokles, die Episkopatslisten und die Byzantiner Pyrus, Porus, Topyrus; so fiel bei Ptolemäus in dem Flussnamen Τορόδχιος das Τό aus; so entstand bei Konstantin Porphyrogeneta aus το Λόντο und το Δόχλα das Wort το Λοντοδοχλα u. s. w. Hält man Ovid's Beschreibung seines Wohnorts gegen das heutige Mankalia, so wird man, einige poetische Uebertreibungen abgerechnet, beinahe alle dort genannten Einzelheiten hier wieder finden, dasselbe stürmische Meer, denselben kleinen Hafen, dasselbe schlechte Hügelschloss («Nil

extra tutum est; tumulus defenditur aegre Moenibus exiguis ingenioque loci — Vix ope castelli defendimur» etc. Trist L. V. F. 10.) denselben hart anstossenden geräumigen See mit den ihm zuströmenden Flüsschen («Quid loquar, ut vincti concrescant frigore rivi Deque lacu fragiles effodiantur aquae?» Trist L. III. E. 10) ja fast dieselben Menschen, Dichter wie Ovid etwa ausgenommen. Den grössten Wirrwarr brachten aber unsere unkritischen Sudelcharten hervor, die Tomiswar meist als einen von Mankalia verschiedenen Ort anführen. La Motraye, der sich von der Identität von Tomi und Mankalia an Ort und Stelle überzeugte, schreibt irrig Pangala statt Mangala oder Mankala, und setzt hinzu, dass der Ort bei den Moldauern (d. i. den einheimischen Bulgaren, weil es gleich darauf heisst: Moldaves ou Bulgariens) «Tomisowara,» bei den Griechen hingegen «Puglicora, vieille ville» heisse. Voyages II. 208. Nun versichert zwar Herr von Hammer, «dass von einer Stadt Tomisfar, die in den meisten Charten angemerkt stehe, in der ganzen dobruzischen Tartarei nichts zu erfragen sei;» allein es ist vorauszusetzen, dass sich Herr von Hammer bei Türken, nicht aber bei eingebornen Bulgaren darnach erkundiget habe. Auf unserem Verfasser, der übrigens nach Mankalia das alte Callatis versetzte, machte der Name Schwierigkeiten: «Hodie Turcis Baba, incolis nescio unde Tomiswar. Particula enim var Hungaris arcem notat. Hunnos olim hanc tenuisse plagam certum est. Utrum hodie ibi hujus linguae homines sint, compertum non habeo. Ceterum Turcis etiam minor civitas varosch nuncupatur,» Geogr. Epigr. II. 172. Stari-far, Gosti-far u. a. kommen auch sonst in Mösien noch heut zu Tage vor (vielleicht als Ueberreste des in thrakischen und getischen Städtenamen unzählige Mal wiederkehrenden — βαρα oder — παρα?); Kenner des Bulgarischen mögen indess das Wahre an Ort und Stelle erfragen: uns genügt, die Lage des alten Tomi, im heutigen Man-Kala oder Tomiswar, nun mit derselben Evidenz kennen gelernt zu haben, welcher die historische Geographie nur irgend fähig ist.»

Cet étrange article de M. Schaffarik, pour constater son assertion que Mankalia a remplacé Tomis, se fonde sur la faute du

copiste de Théophylacte, (si même il y a faute), qui a écrit Μεα πολις au lieu de Τομεας πολις, quoi qu'en dise M. Schaffarik que la faute du copiste consiste d'avoir écrit Μεα πολις au lieu de Νεα πολις. Et nous partageons l'opinion de M. Vivien Saint-Martin en soutenant, que tout ce qui a été dit par M. Schaffarik n'est qu'une pure hypothése, car on ne trouve dans aucun écrivain byzantin écrit Μεα πολις.

Les citations alléguées des anciens Géographes par Schaffarik, sont contre son assertion, car Tomis est placée entre *Istropolis* et *Callatis*, laquelle, comme nous verrons dans la troisième partie de cet ouvrage, se nomme aujourd'hui Mankalia. En effet Strabon[1]), ainsi que nous l'avons dit au commencement de ce Mémoire, fait remarquer que, *en partant de l'embouchure sacrée de l'Ister*, et *laissant la côte à droite*, on trouve à 500 *stades*, *la petite ville* d'Istrus, *fondée par les Milésiens*, 250 *stades plus loin*, TOMIS, *autre petite ville;* à 280 *stades de là*, Callatis, *colonie des habitants d'Heraclée.* C'est cette ville de *Callatis*, que le géographe Gossellin, traducteur de Strabon, nomme MANGALIA, en regard du texte, comme il nomme *Tomis*, TOMISWAR.

Ptolemée[2]) aussi place *Tomis* entre les villes *d'Istropolis* et *Callatis*. Μετὰ το ἱερὸν στόμα τοῦ Ἰστροῦ ποταμοῦ πτερὸν ἄκρον Ἰστρόπολις, Τόμοι, Καλλάτια.

Enfin dans *l'Itinéraire d'Antonin* nous trouvons, (à la p. 14) *Tomis* placée entre *Istrum* et *Calatin.* Comment donc un savant, tel que M. Schaffarik, a-t-il pu se méprendre à tel point? C'est vraiment à n'y pas croire, et voilà, nous le repétons à dessein, pourquoi son étrange assertion, que l'ancienne *Tomis* soit la moderne *Mankalia*, n'a été adoptée par aucun écrivain postérieur à lui, si ce n'est l'érudit M. Minzloff, entrainé dans l'erreur par la grave auautorité du nom de Mr. Schaffarik.

---

1) Géographie, traduite du grec en français par Gosselin. Paris 1812. Tom. III. p. 87 et 88.

2) Κλαυδίου Πτολεμαίου περὶ τῆς Γεωγραφίας βιβλία ὀκτώ. Gr.-Lat. opera P. Bertii. Amstelodami 1618. in-fol.

Une chose digne de remarque c'est, que le nom de cette ville, devenue à jamais célèbre par l'exil et la mort d'Ovide, et non parce qu'elle était la métropole de toute la Scythie, se trouve écrit différemment par tous les anciens auteurs, grecs et romains. Strabon, Hiérocles, et Constantin Porphyrogénete l'écrivent Τόμις; Ptolemée Τόμοι; Pline, Ammien Marcellin, et l'Itinéraire d'Antonin, *Tomos*. Dans les médailles autonomes de cette ville on lit ΤΟΜΙ, ΤΟΜΟϹ. ΚΤΙϹΤΗΣ, ΤΟΜΙΤΩΝ, ΤΟΜЄΙΤΗΝΩΝ, ΤΟΜΕΙΤΩΝ; et dans les médailles sous les empereurs romains ΤΟΜΕΩϹ. ΜΗΤΡΟ. ΠΟΝΤΟΥ. ΜΗΤΡΟΠ. ΠΟΝΤΟΥ. ΤΟΜΕΩϹ. ΜΗΤΡΟ. ΠΟΝΤΟΥ. ΤΟΜΕΩΝ. Chez les auteurs Ecclésiastiques[1]), nous lisons constamment Τόμις, dont le génitif est Τόμεως. En effet dans la liste des XIV Evêques de cette ville, que *Le Quien* rapporte dans son ouvrage, on lit: Τόμεως καὶ τῆς ἄλλης Σκυθίας Θεότιμος: Ἀλέξανδρος Ἐπίσκοπος τῆς Τόμεως πόλεως Ἐπαρχίας Σκυθῶν.

A ce sujet voici les remarques du savant traducteur de Strabon, Gosselin[2]). «*Tomis*. La constante uniformité des imprimés, des «manuscrits et des versions dans cette partie du Texte, au sujet du «nom (Τόμις) de cette ville, justifie ce que nous avons déjà remar«qué plus haut.» *c'est-à-dire*. «Quant à la ville de *Tomis*, notre «manuscrit 1393, au lieu de Τομαίαν, ou, selon le dernier éditeur, «Τομέα, porte, Τόμηα, qui paroît être une mauvaise leçon substi«tuée à Τόμιν (Tomin), accusatif du nom de Τόμις (Tomis) que Strabon «donne à cette même ville. Ajoutez qu' Ovide, qui devait bien con«naître cette ville, le lieu de son exil, l'appelle *Tomis*[3]). Enfin si

1) Spanheim, dans son ouvrage *De praestantia nummorum antiquorum*, s'est trompé en disant que Sozomène l'appelle *Tomos*, car dans le texte grec on lit Τόμις, et dans la traduction latine en regard *Tomos*.

2) Voir vol. et p. cités plus haut dans les *Notes*.

3) Voici, nous ajouterons, les vers d'Ovide qui le prouvent:

«Inde Tomis dictus locus hic, quia fertur in illo
«Membra soror fratris conseruisse sui.
Tristium, Lib. III, Eleg. IX.

«Tam mihi cara Tomis patria quae sede fugatis
«Tempus ad hoc nobis hospita fida manet.
Pontic. Lib. IV. Epist. XIV.

«les médailles de la même ville portent assez constamment ΤΟΜΕΩΣ, «ce génitif peut aussi bien appartenir à ΤΟΜΙΣ (comme ΠΟΛΕΩΣ «appartient à ΠΟΛΙΣ) qu'au nom de ΤΟΜΕΥΣ, qu' Etienne de «Byzance a pris d'une leçon fautive de Strabon.»

Après tout ce que nous venons d'exposer il est clair que le génitif de Τόμις, ou bien de Τομεὺς selon Etienne Byzantin, sera toujours Τόμεως, et non Τόμιδος comme écrivent *Sickler* dans son *Manuel de Géographie ancienne* [1]), et quelques autres parmi ses compatriotes.

Il est positif aussi que les noms modernes de *Tomiswar*, *Kiovia*, *Tritonice*, *Baba*, *Pangola* et *Mangalia* donnés à l'ancienne *Tomis* sont les uns plus erronés que les autres. Mais il n'est pas non plus exact le nom de *Constantia*, que lui donnent l'italien *Marius Niger*, et le grec géographe moderne, le savant Archevêque Meletius [2]).

Ces deux écrivains du moins ont le mérite de s'être très-rapprochés de l'emplacement réel de Tomis, car *Constantia*, appelée *Kustendjé* par les Turcs, n'en est éloignée que de deux seules heures de marche [3]). Ils auraient sans doute évité cette erreur géographique, s'ils eussent consulté les deux petits traités de *Hiéroclés*, et de *Constantin Porphyrogénéte*, dont nous avons parlé précedemment. Ils se seraient aperçu que *Constantia* était une ville de

Dans quelques éditions de ces ouvrages d'Ovide il est écrit *Tomos*, au lieu de *Tomis*. L'éditeur de tous les ouvrages d'Ovide, le savant Burman, fait justice de cette fausse leçon. *Publii Ovidii Nasonis Opera cum notis edidit Petrus Burmannus. Amsteladami* 1727. Vol. 4. in-4°.

1) Handbuch der alten Geographie. Cassel, 1824, in 8°. Oder *Tomis* gr. Τόμις ἴδος (Tomisvar). Pomp. Mela, 11. 2. Tomi oder Tomae gr. Τόμις ἴδος (Tomiswar).

2) Sa géographie a été imprimée à Venise en 1728 in-fol. et en 1807 en 4 vol. in 8°, révue et enrichie de Notes par le savant Archimandrite *Anthymus Gazys*, le fondateur du journal littéraire qu'on publiait à Vienne sous le titre Λόγιος Ἑρμῆς. Melétius est aussi auteur d'une *Histoire Ecclésiastique*, écrite en grec ancien et publiée à Vienne en 1783 par *Georges Vendotti*, un des savants grecs, mort dans les premières années de notre siècle.

3) Dans tout l'Orient les distances, d'un lieu à l'autre, sont calculées d'après les heures de marche.

la Scythie, la VI[e] province de l'Empire, qui relevait de *Tomis*, la capitale de la Scythie où résidait l'Evêque.

L'emplacement, où jadis était Tomis s'appelle aujourd'hui *Anadolkioï*, ce qui en Turc veut dire *village oriental*, dont maintenant il ne reste pas même une chaumière. Sous ce nom les Turcs signalent tout cet espace qui, de la petite anse le long du rivage de la mer Noire, aboutit à une colline le long de la grande route, qui de Koustendjé mène à Silistrie sur le Danube.

Ce fut parmi les ruines qu'on trouve sur cette colline, que nous eûmes le bonheur de découvrir l'inscription, qu'on a lu plus haut, d'après les indications qui nous furent communiquées par un des employés du *Lloyd de Trieste* à Varna. Mr. Louis Bianchi, connaissant notre goût pour l'archéologie, et ayant appris que nous allions partir pour *Rassova*[1]), voulut bien nous faire savoir que, le long du grand chemin de Silistrie à Kustendjé, et précisement dans le lieu appellé *Anadolkioï*, gisait une colonne, sur laquelle, s'étant appuyé pour se reposer de sa longue marche à cheval de Silistrie, il apperçut *des lettres*, qu'il croyait être *grecques*, quoique il n'eût pu les déchiffrer, parce qu'elles étaient pour la plupart couvertes de mousse épaisse.

Sans cette communication de Mr. Bianchi si positive et si précise, nous nous serions rendu à Rassova, en passant par Kustendjé, par un autre chemin qui est plus court. Ainsi, Dieu sait combien d'années encore cette importante inscription serait restée inconnue du monde savant, au grand préjudice de la géographie, et de l'archéologie.

En effet Mr. Boué, qui a parcouru avec la plus grande attention la *Turquie d'Europe*, est passé tout près de ce lieu sans y faire attention, comme nous le prouve le paragraphe suivant de son ouvrage[2]);
«La route le long du Danube et de la mer Noire des anciens est

1) Grosse bourgade de la Bulgarie sur le Danube, habitée par des chrétiens. Nous y allâmes pour constater la mort d'un des sujets de S. M. le Roi de Grèce, qu'on croyait empoisonné.

2) La Turquie en Europe. Paris 1843. Tom. IV, in-8. Voir le Tom. II, p. 389.

«aussi celle d'aujourd'hui. On y reconnoit aisement Histriopolis dans «Kara-Kerman, Constantinea dans Koustendsche, Calatis dans Mangalia, Bizon ou Bizium dans Kavarna, Odessus dans Varna, Mesem«bria dans Missivria, Anchialus dans Ahioli, Develtus dans Bourgas. «Apollonia dans Sizebol, Bizya dans Visa, et Salmydessus dans Midia.»

Cependant *l'anse d'Anadolkioï*, qui a remplacé celle du nom *de Tomis*, si dangereuse pour les navires qui y mouillaient, et par conséquent peu fréquentée, suivant la belle description tracée par Ovide[1]), est indiquée dans la *Carte générale de la Turquie d'Europe par Lapie*, publiée à Paris en 1822, et dans la *Carte générale de la Vallachie, de la Bulgarie, et de la Roumélie, dressée d'après les cartes les plus récentes du dépôt topographique du Ministère de la Guerre à St. Pétersbourg en* 1839 par J. J. Hellert[2]), à l'usage de *l'Histoire de l'Empire Ottoman* d'Hammer traduite en français par lui. Lapie place cette *anse d'Anadolkioï* entre les deux caps de la Bulgarie en la mer Noire de *Carabacksé* et de *Kustendzé*. Hellert la place aussi dans le même endroit, mais (probablement parce qu'il l'ignorait) ne lui donne pas (en parenthèse) son ancien nom de *Tomis*, comme il l'a fait pour *Kustendzé* en marquant au dessous (*Constantia*).

Néanmoins le savant Kiepert[3]) dans son *Atlas Topographique du Pont-Euxin* s'est trompé assez en indiquant dans sa XVII planche la ville de Constantia ou Constatiana entre celle d'Istropolis et de Tomis, tandis que tous les géographes anciens grecs et romains, y compris, parmi ces derniers, Ovide, placent Tomis après Istropolis.

Cette faute géographique a été évitée par son compatriote Ukert[4]) dans son ouvrage imprimé la même année 1846. Mais,

1) Voir TRISTIUM, Lib. III. El. XII, et Lib. IV, Eleg. IV.

2) Cette Carte a été publiée à Paris en 1843, chez Belisard.

3) Topographisch historischer Atlas von Hellas und den hellenischen Colonien von Kiepert. Berlin 1846. *Voir* Tab. XVII. Pontischa. Istros od Istripolis. (*Constantiana*). Tomi Kallatis. (Kerastia).

4) Geographie der Griechen und Römer. Von T. A. Ukert. III. 2. Weimar 1846, in 8. *Voir la Carte intitulée:* Sarmatia cum Ponts Euxina, secundum Ptolemaeum.

hâtons-nous de le dire, le savant Kiepert, s'étant aperçu de sa faute, l'a fait disparaitre dans la seconde édition de son *Atlas* publié en 1854 [1]).

Voici la traduction de l'inscription par nous découverte, et qui met fin à une controverse géographique agitée depuis trois siècles par des illustres écrivains, ainsi que nous avons eu le bonheur de le prouver [2]).

«A la bonne fortune. La corporation des armateurs de Tomis honore le fils de l'empereur Marc Aurele, Verrus César, avec sa statue, par les soins de Publius Titus le jeune, érigée à ses propres frais.»

La colonne, sur la quelle a été sculptée l'inscription, est de pierre dure, longue de trois pieds, et large de deux, y compris l'astragale dans ses bouts. Comme elle était couchée de travers, et comme le

---

1) Historisch-geographischer Atlas der alten Welt von H. Kiepert. Zehnte verbesserte Auflage. Weimar 1854 (Tab. No. XV).

2) A ce sujet voici comment s'exprime l'illustre archéologue M. Boëck dans la lettre suivante, qu'il nous adressa en grec ancien pour nous féliciter de notre découverte, que nous publiâmes dans les journaux d'Athènes. «Κυρίῳ πολυμαθεστάτῳ Α. Παπαδοπούλῳ Βρετῷ Αὔγουστος Boëck εὖ πράττειν.

«Πολλὴν σοὶ χάριν οἶδα ὑπὲρ τῶν ἀποσταλεισῶν μοι διατρειβῶν καὶ τῶν δύο ἐπιγραφῶν τῶν ἐν αὐταῖς ἐκδοθεισῶν, ὧν ἡ μία τὴν παλαιὰν τῆς Τόμιδος τοποθεσίαν ἀναμφιβόλως ὁρίζει. Οὐδὲ ἔχω ὅ, τι προσθῶ ταῖς ὑπὸ σοῦ ἀκριβῶς προτεθείσαις ἀποδείξεσιν, πλὴν ὅτι οἶει καὶ νῦν παρὰ τοῖς συμπατριώταις μου πεπιστεῦσθαι τὸ γελοῖον πάρoραμα τὸ ὑπό τινων προγενεστέρων συγγραφέων παραδεδομένον, οἵπερ τὸ ἐν Οὐγγρίᾳ Τεμεσβὰρ λέγουσιν εἶναι τὴν ἀρχαίαν Τόμιδα. Πάλαι γάρ τὴν Τόμιδα σχεδόν τι ἐν τῷ αὐτῷ οὗπερ καὶ σὺ τόπῳ οἱ ἐπιφανέστεροι τῶν ἐν Εὐρώπῃ γεωγράφων τιθέασιν, ὡς ἰδεῖν ἔστιν ἐν τοῖς πίναξι τοῖς τοῦ D'Anville καὶ τοῦ Kiepert καὶ ἄλλοις πολλοῖς, μᾶλλον δέ πᾶσιν. Ὁρῶ δὲ καὶ ἐκ τινων πινάκων τῆς νῦν Τουρκίας, ὅτι χωρίον τι εἰ μὴ νυνί, ἀλλά πρότερόν γε καλούμενον Τομισβάρ ἐκείνῳ τῷ τόπῳ ἀποδίδοται, οὗπερ σύ ἀνεύρηκας τὴν τῶν Τομιτῶν ἐπιγραφήν. μέμνηται δὲ τούτου τοῦ Τομισβὰρ τοῦ ἐν τῇ Ποντικῇ παραλίᾳ ἤδη καὶ ὁ La Motraye Voyage Tom. II, p. 208, οὐ μέντοι νῦν οἶδα σαφῶς (οὐ γάρ αὐτοῦ τὴν περιήγησιν νῦν μοι ἔξεστειν ἔχειν πρὸ χειρῶν), εἴπερ οὗτος τὸ Τομισβὰρ ἀκριβέστατα τίθησιν ἐν ἐκείνῳ τῷ τόπῳ, κεῖται τὸ Ἀναδόλκιοϊ, οἱ δὲ τῆς Τουρκίας πίνακες τὸ Τομιοβὰρ παντελῶς ἐν τούτῳ τῷ τόπῳ ἔχουσι γεγραμμένον. Τοῦτο οὖν τὸ χωρίον μικρὸν καὶ ἀφανὲς ἀγνοοῦντες τινες δυσμαθέστεροι, ἀκούσαντες τὴν Τόμιδα τὴν παλαιὰν ἱδρῦσθαι ἐν χορίῳ τινὶ νεωτέρῳ καλουμένῳ Τομισβὰρ, ἀμαθῶς περὶ τῆς ἐν Οὐγγρίᾳ Τεμεσβὰρ διενοοῦντο, καὶ οὕτω δὴ γένεσιν εἶχε τὸ τερατῶδες σφάλμα, πρὸς ὅ ἐστι σοι ὁ ἀγὼν ὁ παντάπασι νικηφόρος. Ἔρρωσο, ἄνερ πολυμαθέστατε. Ἐν Βερολίνῳ κβ΄. Νοεμβρ. ἔτ. αωνβ΄.»

côté droit de l'inscription touchait la surface du sol, il fallait la faire tourner pour la copier. Mais ne pouvant le faire, n'ayant par malheur avec nous que deux *Kavass* (gendarmes) et notre domestique, c'est avec la plus grande difficulté que nous pûmes la copier. Après l'avoir nettoyée de la mousse qui couvrait les lettres, nous nous mîmes à les copier une à une, en nous couchant ventre à terre, et en les lisant avec la queue de l'oeil.

La statue, dont il est question devait être posée sur cette colonne en honneur de Lucius Verrus, fils adoptif de l'empereur Marc Antoine, et nommé *César* lorsqu'il épousa Lucille, fille de l'empereur Marc Antoine, surnommé *le Philosophe*. Celui-ci s'empressa d'associer à son trône Lucius Verrus, dès que mourut l'empereur *Antoine le Pieux*, l'année 161 après Jésus Christ. Il est bien probable que Verrus César ait visité Tomis lorsqu'il alla combattre les barbares de la Pannonie, ou bien à son retour de la guerre en 169. A cette occasion la corporation des armateurs de Tomis, qui, selon Sozoméne[1]) était riche et très-commerciale, voulut flatter son futur Empereur, en lui érigeant une statue.

Enfin cette inscription tranche aussi la controverse sur la vraie leçon de son nom, car par son cas ablatif TOMEI, il est certain que le nominatif est Τόμις, et le génitif Τόμεως, et non Τόμιδος, le nom Τόμις se déclinant comme le mot πόλις, πόλεως, πόλει, ainsi que Gosselin l'a fait très-bien remarquer, comme nous l'avons dit plus haut.

Mais à quelle époque l'emplacement, sur lequel était bâtie

1) La corporation des armateurs était très-riche, et considerée, au temps du Bas-Empire, égale à la classe des rentiers. Cedrénus, parlant des contributions imposées aux citoyens de l'empire, dit: ἐννάτην, τοῦς παραθαλασίους οἰκοῦντας, μάλιστα τῆς μικρᾶς Ἀσίας ναυκλήρους, μηδέποτε γηπονικῶς σήζαντας ...... δεκάτην, τοὺς ἐν Κωνσταντινουπόλει ἐπισήμους ναυκλήρους συναγαγὼν δέδωκεν. ἐπὶ τόκῳ τετρακεράτῳ τὸ νόμισμα. Au reste il parait que de tout temps Tomis a eu une marine parce que dans quelques unes de ses médailles, lorsqu'elle était une ville *autonome*, on voit les Dioscures, représentés par leurs bonnets, et dans une médaille, lorsque elle était sous la domination romaine, du temps de l'empereur Pertinax, on voit deux nymphes couchées, dont la tête est surmontée d'un astre. LEXICON UNIVERSAE *rei nummariae veterum a J. Christoph Rasche*. Lipsiae 1791. Mionnet, Description des médailles.

Tomis, détruite par les Bulgares dans le courant du X-e siècle, fut nommé par les Turcs *Anadolkioï?* c'est ce que nous ne saurions pas dire. Il est probable que lorsque les Turcs, maîtres déjà de la Bulgarie, firent de *Constantia*, qu'ils appellerent *Kustendzé*, un petit fort, où résidait l'Aga de la Dobrutza, les habitans chrétiens durent se retirer dans ce lieu, qui n'est loin que de deux heures. Dès lors il aura été appelé par les Turcs *Anadolkioï*, mot composé qui en Turc veut dire *village Oriental*, mais où aujourd'hui n'existe pas même une chétive chaumière. Nous serons vraiment heureux si, sous ce nom, Tomis était désormais indiquée par les géographes et les historiens. Nous dirons alors avec le fabuliste Phédrus: *Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria.* Fabul. Lib. III.

St. Pétersbourg, le 17 Février 1856.

P. S. Au moment de mettre sous presse, notre docte ami Mr. Gabriel Destuny vient de nous communiquer sur *Tomis* la Note suivante, que nous nous empressons de publier parce qu'elle fait beaucoup d'honneur au savant Prélat de Russie, qui, sans préciser le lieu où était Tomis, néanmoins réfute les opinions erronées de quelques auteurs sur sa position. La voici:

«Le révérend père Macaire, Evêque de Vinnitza, recteur de l'académie ecclésiastique de St. Pétersbourg, dans son ouvrage intitulé: *Histoire du Christianisme en Russie* (St. Pet. 1846), en parlant du diocèse de Scythie et de sa résidence — la fameuse Tomi, observe entre autre ce qui suit (p. 47. note 98).

«Cette ville fameuse, située sur la côte du Pont-Euxin près de l'embouchure du Danube, outre Ovide (Lib. 10, trist. eleg. 10), se trouve citée au premier siècle (de l'ère vulgaire) par Pline (lib. IV, cap. 2), au quatrième par Ammien Marcellin (lib. XXVII, c. 3), au cinquième par Sozomène (Hist. Eccles. lib. VI, c. 2: Tomis, magna et felix civitas, ad mare posita); au six. par Procope (Corpus Hist. Byz. II, p. 457. Venet.); et même au dixième par Constantin Porphyrogénéte (ibid. XXIX, p. 17 et 26) et par d'autres. Cette

Tomi de la Thrace doit être distinguée de la Tomes Illyrienne (ibid. II, p. 446), de même que de la Tomi du Bosphore, que les auteurs Arabes placent à la mer d'Azow dans le pays des Russes de la mer Noire (Voir l'auvrage: Sur les lieux habités par les anciens russes p. 46. Moscou 1826). *Elle* (cet à dire la Tomi de Thrace) ***ne doit pas être non plus confondue avec Constantia (voir l'auvrage: Défense de la chronique de Nestor par Boutkoff, p. 159), fondée par Constantin le Grand: ces deux villes ont existé même plus tard, jusqu'au Xe siècle, comme villes distinctes*** (Corp. Hist. Byz. XXIX. p. 26 et 17).»

BULGARIE MODERNE.

SECONDE PARTIE.

PRÉCIS

SUR

L'ÉTAT ACTUEL DE LA BULGARIE

SOUS LE RAPPORT

GEOGRAPHIQUE, PHYSIQUE, STATISTIQUE ET COMMERCIAL.

Géographie.

La Bulgarie, telle qu'elle est aujourd'hui constituée a pour frontières naturelles, au nord, le Danube et la Save, et au sud la grande chaine de montagnes qui s'étend de l'ouest à l'est jusqu'aux bords de la mer Noire.

Cette chaîne de montagnes, qui portait dars l'antiquité le nom *d'Hoemus*, prend aujourd'hui celui de ***Balkans.*** Elle se divise presque à angles droits en deux branches, dont l'une sépare la Bulgarie de la Servie, (la Mysie supérieure des anciens) et la Romanie ou Romélie (l)ancienne Thrace) de la Macédoine. Ce sont ces deux branches qu'on appelle *le grand* et *le petit* ***Balkans.***

Du côté de ces hautes montagnes, la Bulgarie n'est accessible, dans toute sa longeur, que par sept défilés, auxquels correspondent

sur le Danube [1]), autant de places plus ou moins fortifiées, dont voici les noms: *Vidin*, *Routschouk*, *Silistrie*, *Turnova*, *Sistow*, *Schoumla* et *Paravadi*. Les Grecs du pays appellent cette dernière ville *Provadi*. Ce mot justifie l'pinion du géographe Mannert (liv. VII, p. 139), qui croit que *Paravadi* est l'ancienne *Probaton*. Une chose digne de remarque c'est, qu'à Paravadi ou Provadi se rendent tous les bouchers de Varna pour acheter les moutons. Or *Probaton* πρόβατον, en grec, veut dire mouton.

Schoumla ou *Soumla* a été toujours le quartier général des armées Turques pendant les guerres entre leur Empire et celui de la Russie. Les Turcs l'appellent, par sobriquet, *le tombeau des mécréans*. En effet dans la dernière guerre de 1828—1829, elle arrêta la marche presque triomphale du général en chef de l'armée Russe, le comte Diebitch, *qui*, suivant un écrivain de stratégie moderne, le Baron de Valentini [1]), *a réfuté la prétendue impossibilité de passer le Balkan* [2]). *Les soldats ont trouvé des troupeaux et des villages habités là, où l'imagination ne voyait que des cavernes et des précipices.*

Voici la description de cette place, la plus importante de la Bulgarie, que nous donne le même auteur, pag. 251 et 252. «Le «confort, au côté oriental duquel s'appuie la place forte de Soumla, «forme une chaîne de montagnes, séparée des autres Balkans par la «vallée d'Eski-Stamboul et Djumaïa. Elle a la forme d'un fer à «cheval, dans le rentrant duquel se trouve la ville, qui réunit dans «la vallée les deux saillants de la montagne. Le plateau supérieur «offre de tous les côtés des escarpemens roides et presque par tout «inexpugnables.»

---

1) Le grand fleuve, dans cette partie de son cours, est très large, très-profond, et coule parallèlement aux Balkans.

1) Traité sur la guerre contre les Turcs, traduit de l'allemand par L. Blesson. Berlin 1830, in-8° p. 397.

2) Ce fut en commémoration de ce passage, qui étonna l'Europe, que l'Empereur Nicolas, en élevant au grade de Maréchal le comte Diebitch, lui donna le titre de *Sabalkansky*.

La Bulgarie, du côté des petit Balkans, qui sont presque parallèles à la mer Noire, est défendue par la place forte de Varna, dont nous parlerons assez longuement plus tard.

La Bulgarie a une surface de presque 3570 lieues carrées, et, d'après un calcul approximatif, que nous avons fait sur des renseignements positifs et presque officiels, compte une population de deux millions d'habitants, dont les deux tiers sont chrétiens orthodoxes de l'Eglise orientale, et l'autre tiers professe l'islamisme. Dans ce dernier nombre est comprise la colonie d'Arabes faits prisonniers en 1832, pendant la guerre contre le sultan Mahmoud par son vassal Mehemet-Ali, vice-roi d'Egypte. Par ordre de ce sultan réformateur, ces pauvres Arabes furent cantonnés dans les districts de Babadaga et de Koustendjé, en recevant tout ce qu'il leur fallait pour s'y établir comme agriculteurs; le village que nous avons vu en 1851 dans la vallée de Dobroutza, et qui, du nom de ses habitants, s'appelle *Arapkioi* (village des Arabes), était bien peuplé et avait de jolies maisonnettes.

Mr Boué, dans son ouvrage (*La Turquie d'Europe*; vol. II, p. 32), dit que les Bulgares sont au nombre de 4,500,000. Dans ce chiffre, il comprend sans doute les Bulgares qui habitent en Thessalie, en Macédoine et en Epire. Ce nombre est évidemment exagéré, et tient, nous le croyons du moins, des renseignements erronés qu'on a pu fournir à M. Boué. Il nous en donne lui-même la preuve en nous disant que Varna, en 1839, avait une population de 20,000 âmes, tandis qu'en réalité, dans l'année 1851, elle ne dépassait pas le chiffre de 16,000. Au reste, il tombe en contradiction avec lui-même, car au vol. I. p. 6, il avait fait l'observation suivante: *La Bulgarie est en grande partie le prolongement des plaines valaques, et n'a de si grands espaces incultes que par la faute des hommes.*

Le long des bords du Danube, du côté de Silistrie, il y a aussi une très-petite colonie de Tatares-Cosaques, qui s'occupent exclusivement de la pêche du poisson de toute espèce que le pays fournit en abondance.

Dans les vallées et les plaines de Dobroutza[1]), district de Koustendjé, demeurent presque 3000 pâtres, originaires de la Transilvanie, et connus dans la pays sous le nom de *Mokans*, qui y sont venus, attirés par la richesse des pâturages [1]). Ils jouissent du droit d'y faire paître librement leurs troupeaux, en vertu d'une convention particulière entre la Turquie et l'Autriche. Celle-ci les protége; sous la condition d'être soumis à la juridiction et à la surveillance de ses Consuls, et de vendre la laine de leurs troupeaux en Autriche. Ils doivent aussi payer à leurs Consuls la taxe annuelle de 4 florins (en argent) par individu, pour obtenir leur carte de séjour. Quelques milliers d'Arméniens ont aussi fixé leur domicile dans les villes les plus peuplées de la Bulgarie, s'occupant exclusivement du commerce.

Le nombre des Juifs est tout-à-fait insignifiant, et la plupart d'entr'eux ne s'occupent que de ferblanterie. On y rencontre aussi des Bohémiens, qui vivent comme peuple nomade, tantôt dans les villes et tantôt dans les villages, exerçant toujours leur état de forgeron. Les Bulgares les appellent *Tzinganes*.

Le fond de la langue Bulgare est le Slave, commun aux Serbes et aux Russes. *Les Bulgares*, écrit M. Boué vol. II, p. 30, *parleraient le même langage que les Serbes sans certaines variations dans la prononciation d'un bon nombre de mots.... La langue Bulgare se rapproche plus du Russe que celle des Serbes*. En effet, un Bulgare peut causer avec un Russe, et celui-ci le comprendra aussi bien que le Bulgare comprendra le Russe. D'ailleurs, l'un et l'autre de ces peuples professent la religion orthodoxe orientale, et ont de commun leurs livres de prières, écrits avec l'alphabet qu'on appelle *Cyrillien*, du nom de son inventeur.

---

1) M. Boué (vol. I, p. 96) écrit *Dobroutscha*. Ce nom, dit-ils vient de *Doubrouie*, sol bon ou fecond, dans le dialect slave.

1) Dans le même district de Dobritza séjournent aussi une quarantaine de pâtres Hellénes, originaires de la province d'Eurytanie, en Phocide, qui y vinrent, comme les Mokans, attirés par la grande quantité de pâturages. Ils ne retournent en Grèce qu'après avoir ramassé une bonne somme d'argent par la vente de leurs troupeaux.

Au sujet des vicissitudes de la langue des Bulgares M. Boué, que nous aimons citer souvent parce que c'est un des meilleurs écrivains qui se sont occupés consciousément de la Turquie d'Europe, fait les observations suivantes, qui sont presque toutes erronées, et que nous allons relever. — «La chose la plus curieuse dans le langage bulgare, *nous dit* M. Boué, vol. II, p. 34, c'est que ce peuple d'origine Tartare, ait adopté si complètement la langue slave, et n'ait conservé presque aucunement de son ancienne langue, ni même de ses anciens usages. Treize siècles se sont écoulé depuis leur première apparition en Europe, et ils passèrent sur le corps des Valaques pour venir en contact avec les Slaves, en Turquie comme en Hongrie. Probablement leur slavisation a réussi si complétement, grâce à leur petit nombre relativement aux Slaves, à leur alliance avec ces derniers et leur conversion au christianisme par des moines slaves. Leur conversion date à peine de 1000 ans: elle est de l'époque où Cyrille composa son alphabet slave pour les livres d'église, et elle est le commencement de la décadence de l'empire des anciens Chans bulgares qui s'européasiserent petit à petit. En 8S7, il fallait que la langue slave fut déjà bien comprise par les Bulgares, puisque le pape vit de l'avantage à leur permettre le culte dans ce langage; mais l'histoire se tait sur l'époque où la langue tartare fut tout-à-fait oubliée.»

D'abord M. Boué se trompe beaucoup en disant que *la conversion au christianisme des Bulgares est due à des moines Slaves*. Nous avons déjà fait connaître d'une manière incontestable, dans la première partie de cette ouvrage, p. 37, que la conversion des Bulgares au christianisme est due à deux moines Grecs. En effet *Cyrille* et *Méthodius*, qui sont considérés, à juste titre, comme Apôtres des Slaves, étaient des *Moines grecs* envoyés en Bulgarie par le Patriarche Ignace, cet infortuné rival du Patriarche Photius, pour y propager le christianisme[1]). Ce fut alors que Cyrille, devant s'occu-

1) La faute de M. Boué est cependant moins grossière que celle du prêtre Allemand *Herman Joseph Schmitt*, qui, dans son ouvrage *Histoire-Critique de l'Eglise Grecque-*

per à écrire les livres de prières à l'usage des Bulgares, inventa cet alphabet, qui prit son nom.

Ainsi la dernière observation de M. Boué sur la prétendue permission accordée par le pape aux Bulgares de se servir des livres ecclésiastiques écrits par Cyrille, est tout-à-fait erronée, pour les motifs suivants. Du moment que le roi Bogoris, et la plus grande partie de ses vassaux embrassèrent le christianisme, le Patriarche Photius nomma pour la Bulgarie un Archevêque, pris du clergé de Constantinople et suivi d'un grand nombre de prêtres grecs, qui furent répandus dans toute cette contrée pour instruire ce peuple nouvellement converti au christianisme. Il est vrai qu' en 867 le roi des Bulgares Bogoris envoya à Rome des ambassadeurs pour consulter le Pape Nicolas, si, à l'instar de l'empereur de Constantinople, il pouvait nommer en son royaume un Patriarche au lieu d'un Archêveque relevant du Patriarche de Constantinople. Mais il faut réfléchir qu'à cette époque n'avait pas eu lieu encore la malheureuse séparation des deux Eglises de l'Orient et de l'Occident[1]). Voilà aussi pourquoi le Patriarche Ignatius s'adressa au Pape pour se plaindre contre Photius, nommé illégalement Patriarche par l'empereur Michel, qui

---

moderne, et de l'Eglise Russe attribue la conversion des Russes au christianisme au *Tableau de la grande scène du dernier jugement* peint par le moine Méthodius pour le roi Bogoris. Le traducteur italien de cet ouvrage, le savant *Bianchi-Giovini*, ne s'est pas apparemment aperçu de cette faute grossière en histoire et en chronologie de son auteur Schmitt. Pour prouver la vérité de notre assertion, nous emprunterons le récit de la conversion des Russes au Christianisme à l'Histoire *Ecclésiastique de Mosheim*, Tom. II, p. 292 édition de Maestricht de l'an 1776. Le voici: «La Religion Chrétienne *dit-il*, fut «établie dans la Russie par des moyens semblables à ceux qui avoient occasionné sa pro«pagation dans la Pologne; car on ne doit pas compter sur les prosélytes que l'on fit chez «les Russes dans le siècle précédent, vu que ces conversions ne furent ni solides, ni du«rables, et qu'il paroît évidemment que ceux qui embrassèrent la doctrine de l'Eglise «Grecque sous le règne de Basile le Macédoine, retombèrent aussitôt dans la superstition «de leurs ancêtres. Wlodomir, Duc de Russie, épousa l'an 961 *Anne*, soeur de *Basile*, «second empereur grec de ce nom, et cette Princesse zélée, à force des prière et d'im«portunités, vainquit enfin la répugnance de son époux, l'engaga à recevoir la foi Chré«tienne, et ayant reçu le baptême l'an de J. C. 987, il prit le nom de Basile.»

1) L'église de Constantinople se sépara de celle de Rome l'an 1053. Deux fois on a tenté de reunir ces deux églises, mais la grande question de la suprématie a fait avorter les efforts des bien intentionnés à cette réunion.

avait atteint sa majorité, et était influencé par son neveu et favori Bardas, homme de moeurs corrompues, et par conséquent ennemi du vertueux Patriarche Ignatius.

Toutefois ce même Ignatius, réinstallé sur son siége patriarcal, et devant les Légats du Pape présents au Concile tenu à Constantinople pour faire déposer Photius, tint ferme contre les prétentions du Pape, qui voulait considérer l'Eglise de Bulgarie relevant de sa juridiction, parce que, à la demande du premier roi Bogoris, il y avait envoyé des prêtres de son clergé. Au reste il est à la connaissance des hommes versés dans cette matière, que cette question sur le pouvoir ecclésiastique en Bulgarie ne contribua pas peu à aigrir les animosités, déjà grandes, entre le Pape et le Patriarche, et elle a été une des causes principales de la séparation des deux églises. M. l'Abbé Jager, voulant, à ce qu'il paraît, justifier la ténacité du Pape à réclamer que la Bulgarie relèva du siège de Rome, tandis que le Patriarche Ignatius même lui contestait ce droit, s'exprime en ces termes: *Le Pape en l'apprenant, en fut affligé au dernier point. Car Adrien II comme son prédécesseur, ne cherchait à s'attacher les Bulgares que pour les préserver de cet entraînement du siège de Constantinople vers sa ruine* [1]).

C'est ainsi qu'aujourd'hui la religion dominante en Bulgarie est celle de l'Eglise Orthodoxe de Constantinople. Le siège de Rome, avec cette ténacité qu'on lui connaît, ne se tint pas pour battu, et par la Congrégation de la Propagande, a tâché de faire entrer au giron de son eglise, les Bulgares. Vains efforts! A peine peut-on compter cinquante mille Bulgares, convertis au culte occidental dans tout le pays, habité par eux. Ils ont une petite église à Philippopolis, dont quelques enfants sont envoyés à Rome pour faire leurs études au Collège de la Propaganda, et revenir dans leurs foyers pour faire des prosélytes.

Avant la réforme politique, commencée par le sultan Mahmoud II en 1838 et continuée avec persévérance par le sultan ré-

---

1) Voir *Histoire de Photius Patriarche* lib. V, p. 132.

gnant Abdul-Méjid, l'esclavage des Bulgares tenait plus ou moins aux qualités de coeur des Pachas qui gouvernaient leur pays. La politique était tout-à-fait inconnue à eux, ainsi que toute sorte d'instruction qui relève le moral de l'homme, et ennoblit son intelligence. Mais depuis la publication du fameux *Tanzimat*, de cette soi-disant *Charte Constitutionnelle* pour les rayas en Orient, l'état des choses est changé aussi en Bulgarie. Le Bulgare ose porter plainte contre les avanies de ses gouvernants. Il prend part aux discussions des affaires de son pays dans le conseil municipal, et s'occupe du commerce. Quelques riches Bulgares ont fondé même à Constantinople en 1851 un collège et une imprimerie, d'où sort un journal politique et littéraire destiné à introduire dans toutes les contrées de leur pays le goût de la civilisation. Par tout on fonde des écoles pour repandre l'instruction primaire, et dans les villes d'origine hellénique, qui sont les places commerciales maritimes de la Bulgarie, l'étude du grec fait de notables progrès, grâce à l'établissement des écoles de grec ancien, et de la méthode Lancastrienne, sous le patronage des prélats, qui, comme nous l'avons fait remarquer ailleurs [1]), sont tous originaires des pays grecs.

Agriculture.

Depuis que la Bulgarie est administrée plus libéralement, la culture des céréales s'est aussi beaucoup augmentée, car les Bulgares est le peuple qui soigne le plus ses champs, du moins en Orient; seulement la méthode de labour est toujours telle qu'elle était aux temps anciens. On ne laboure la terre qu'à une petite profondeur, et avec des charrues si imparfaites qu'on ne fait guère que la gratter.

Les Bulgares tracent leurs sillons avec des buffles et des boeufs, dont ils attellent souvent jusqu'à huit paires à leurs charrues. Si le champ destiné à être ensemencé est depuis longtemps inculte, le la-

---

1) Voir la pag. 88 de cet ouvrage.

boureur en emploie pour le défricher un plus grand nombre encore. Voici de quelle manière il s'en sert : il attache à la charrue un long timon, auquel sont fixées seize roues : puis il attelle tout près de sa charrue la première paire de boeufs ou de buffles, et les autres paires sont à chaque train, guidées par un garçon. Le labourenr conduit la première paire, debout sur le soc, dont la lame est plus large et plus tranchante que celle dont on se sert ailleurs.

L'agriculteur est libre de choisir dans les vastes plaines de son pays le champ le plus propre à être ensemencé. Ces terres, à l'exception de quelques unes, appartiennent au gouvernement, qui en accorde l'usage à quiconque veut semer, sous la seule condition tacite du payement de la dîme. Cette facilité devrait rendre aisée et heureuse la classe des agriculteurs, s'ils n'étaient pas exposés à plusieurs tracasseries de la part des agents subalternes du gouvernement, qui abusent de leur simplicité et de leur timidité pour leur extorquer de l'argent sous toute sorte de prétexte.

Les agriculteurs ottomans sont rançonnés, d'une manière encore plus révoltante, par les acheteurs de leurs blés dans les villes maritimes de la mer Noire, Varna et Baltzick, où ils se rendent pour les vendre, et où séjournent ces prétendus négociants en blés, qui ne sont en général que les commis des fortes maisons de commerce à Constantinople. Ces misérables, pour s'enrichir, emploient tous moyens illicites, réprouvés par la morale et la religion. Malheur à ce Consul, qui s'aviserait de réprimer ces iniquités. La calomnie, et quelque fois la destitution seraient sa récompense pour n'avoir pu fermer l'oeil, et faire le sourd.

Les vignes se plaisent dans la partie méridionale de la Bulgarie et produisent en abondance d'excellents vins, qui, bien fabriqués, pourraient faire concurrence à ceux de l'Europe occidentale. Ler meilleurs vins sont ceux de Vidin, de Nicopolis, de Sistowa, et de Varna, dont le raisin est très-savoureux [1]).

1) Aux premiers jours d'octobre 1850, M. le comte de Sartiges, revenant de Perse, où il était Ministre de France, et se rendant de Constantinople en France, voie de Vienne,

Tout le vin produit par la Bulgarie est consommé dans l'intérieur du pays, car les Bulgares en général sont adonnés au vin et aux boissons alcooliques. En effet, on y consomme non seulemen plus de vingt mille gallons d'alcool fabriqué chaque année dans le pays, mais encore une très-grande quantité d'eau-de-vie et de rhum qu'on y expédie de Constantinople et de l'étranger.

Le mûrier est cultivé avec succès dans le seul district de Vidin, d'où chaque année on exporte en Autriche presque trente mille ocques de soie grége.

Parmi les arbres fruitiers, le prunier de la variété bleue, le cerisier, le pommier, l'abricotier, le poivrier et le cognassier sont assez nombreux et fort cultivés.

Le jardinage cependant est très-arriéré, et les habitants ne se soucient pas même de recueillir les asperges et les fraises qui croissent naturellement dans les campagnes.

La culture des légumes est nulle: ainsi le Bulgare se borne à planter dans un coin de son jardin potager des aulx, des oignons, des haricots, des fèves, des courges, des melons d'eau, des melons ordinaires, des mélongénes, des concombres, des choux et des betteraves.

Les fleurs ne sont guère plus cultivés; cependant la giroflée, le rosmarin, le basilicon et la rose sont communes.

A cette discription des arbres fruitiers, et des fleurs cultivés en Bulgarie nous aimons à ajouter une PETITE FLORE BULGARE, récemment publiée par M. Saint-Martin, et extraite du *Voyage en Turquie* fait en 1780 par DOMENICO SESTINI[1]).

Ligustrum vulgare.

Crocus autumnalis.

---

passa de Varna avec le bateau à vapeur du Loyd de Trieste. Il nous fit l'honneur de mettre pied à terre dans notre domicile avec notre ancien ami M. Skinas, qui se rendait à Munich comme Ministre de Grèce. M. de Sartiges, auquel nous offrîmes quelques rafraichissements, trouva très-savoureux le raisin blanc-jaune, qu'il venait de goûter, et il nous assura qu'en France on ne pourrait en manger de meilleur. Il était même tout-étonné de trouver à Varna un si excellent raisin.

1) Voir Nouvelles Annales des Voyages, livraison du mois de juillet 1854.

Iris Pseudacorus.
Dipsacus laciniatus.
Scabiosa arvensis.
— ochrolenca.
Gallium luteum.
Cornus mascula.
— sanguinea.
Lithospermum officinale.
— purpuro-coeruleum.
Anchusa officinalis.
Echium italicum.
Plumbago europaea.
Cerintha vulgaris.
Verbascum Thapsus.
Physalis alkekengi.
Datura Stramonium.
Solanum dulcamara.
— nigrum.
Rhamnus Paliurus.
Vitis vinifera sylvestris.
Ulmus campestris.
Heracleum spondylium.
Seseli Hippomaratrum.
Rhus Cotinus.
Viburnum Lantana[1])
Linum usitatissimum (cultivé).
— hirsutum.
Asparagus officinalis.
Berberis vulgaris.
Colchicum autumnale.
Alisma Plantago.

1) Les Turcs l'appellent *Ghermesche*, et employent les branches pour faire des tuyaux de pipe, qui sont assez longs.

Polygonum orientale (cultivé).
— fagopyrum.
— convolvulus.
Cercis siliquastrum.
Dianthus Carthusianorum.
Agrimonia Eupatoria.
Prunus Mahaleb [1]).
Prunus spinosa.
Crataegus oxyacantha.
Mespilus Amelanchier.
Rosa sylvestris.
— pumila.
Rubus fruticosus,
Clematis vitalba.
Helleborus niger, *seu potius* verus.
Tenerium Iva.
— Polium.
Nepeta Cataria.
Stachys sylvatica.
— germanica.
— amnea.
Origanum vulgare.
Thymus Serpillum.
Melissa Calamintha.
Ocymum Basilicum (cultivé).
Euphrasia odontites.
Antirrhinum genistifolium.
Malva sylvestris.
Lavaterra thuringiaca.
Citisus nigricans.
Glycirrhiza echinata.

1) En Turc *Kara-boïa.* Les Bulgares, principalement les Turcs, se servent de cet arbuste pour faire des tuyaux de pipe qu'ils estiment beaucoup.

Galega officinalis.
Psorale bituminosa.
Trifolium pratense.
Hyperium perforatum.
Lactuca virosa.
Cichorium intybus.
Serratula arvensis.
Carduus pycnocephalus.
— Marianus.
— eriophorus.
Bidens tripartita.
Eupatorium Cannabinum.
Artemisia pontica.
Xeranthemum annuum.
Inula squarrosa.
Senecio Jacobaea.
Conyza Scabiosa.
— Calcitropa.
— solstitialis.
Quercus Cerris.
Corylus Colurna.
Salix caprea.
— alba.
Cannobis sativa (cultivé).
Populus nigra.
Acer tataricum.
— campestre.
Fraxinus excelsior.

BOIS ET FORÊTS. ANIMAUX SAUVAGES ET DOMESTIQUES. OISEAUX ET VOLAILLE.

Les nombreuses, très-touffues et très-vastes forêts qu'on voit en Bulgarie pourraient fournir au commerce un article d'une très-

grande importance, et à l'État un revenu assez considérable, si l'on prenait soin des bois et des forêts.

Le chêne, le hêtre, le frêne, l'orme et le mûrier s'y trouvent en grande abondance. Mais le gouvernement ne retire aucun profit de tous ces bois, quoiqu'il en soit le seul propriétaire, parce qu'il ne connait pas encore la manière de les administrer convenablement. On n'y rencontre jamais un seul garde forestier, et c'est un vrai miracle si de fréquents incendies n'ont pas lieu, avec l'insouciance incroyable des charbonniers qui vont s'occuper de leur besogne dans la forêt même. Nous ne mentionnons que l'inconvénient le plus grave, celui qui peut, d'un jour à l'autre, détruire ce que la nature produit à profusion malgré la coupe malentendue des bois.

Cette coupe se fait continuellement sans distinction d'arbres et selon le caprice du premier venu. En effet, les paysans, pour leurs usages domestiques, coupent de préférence les arbres les plus beaux et de haute-futaie, qui seraient propres à la construction de navires. La plupart agissent ainsi dans le coupable but de prévenir toute corvée, au cas où le gouvernement voudrait les faire transporter dans quelque rade et les utiliser pour sa marine.

D'autres coupent le bois pour le vendre, et dans la crainte d'être dénoncés au gouvernement, ils tâchent d'en obtenir la permission pour la coupe du bois par un firman vizirial. Une fois ce firman obtenu, fût-ce pour une très-petite quantité de bois, plusieurs s'en prévalent pour continuer pendant long-temps une coupe qui n'est contrôlée par un aucun surveillant. Si, par hasard, quelque remontrance vient à leur être faite par l'autorité locale, ou par les préposés à la douane de l'endroit où ils introduisent les bois coupés, ils répondent avec une impertubable assurance qu'ils n'ont coupé qu'une faible partie de la quantité qui leur a été concédée par le firman.

L'exportation du bois pour l'étranger se fait par contrebande dans la rade de *Founducli*, à quelques milles de Varna, et à Mésembrie. L'exportation du bois de construction et du bois à brûler n'est accordée par la loi qu'aux sujets ottomans, mais, en réalité,

elle n'est jamais interdite aux étrangers. On en obtient toujours la permission par un firman émané de Constantinople.

Les forêts sont peuplées de loups, d'ours, de sangliers, de renards, de chevreuils et de lièvres. On y trouve aussi des canards, des oies, des dindons et des merles. Les bécasses et les perdrix y sont rares, ainsi que le passage des cailles. En revanche, les villages qui avoisinent les forêts, sont peuplés par des milliers de volailles de basse cour.

EXPORTATION DES BÊTES A CORNES ET A LAINE, AINSI QUE DU FROMAGE.

La Bulgarie, en raison de ses excellents pâturages, ne contient pas cette grande variété de troupeaux de bêtes à cornes qu'elle pourrait nourrir, parce que les bergers sont assujettis aux mêmes vexations que les agriculteurs de la part des employés subalternes du gouvernement.

Dans les pâturages abondent les buffles, les boeufs, les chèvres, les moutons et les chevaux. Les mulets, les ânes et les porcs y sont en très-petite quantité. La consommation de ces derniers animaux est très-restreinte; ce n'est que dans les derniers jours du carnaval que les Bulgares chrétiens mangent de la viande de porc.

On se sert fort peu de mulets et d'ânes, tous préférant monter à cheval, comme leurs ancêtres. Aussi les chevaux en général sont petits, mais très-forts et très-agiles.

Les troupeaux de buffles sont plus nombreux que ceux de boeufs, parce que leur force les rend plus utiles pour le transport des denrées, et que le lait qu'ils donnent en abondance est un des principaux articles de consommation. Aussi estime-t-on à deux millions le nombre des buffles et à un million celui des boeufs dont, chaque année, on exporte plusieurs milliers en Hongrie[1]). L'exportation des bêtes à laine est de même assez considérable.

1) La grande différence du chiffre dans l'exportation de ces bêtes à corne prouve l'inexactitude de l'observation suivante de Sestini: *le buffle privé est un animal qui demande beaucoup de soin, étant ennemi du froid et de la grande chaleur.* Nouvelles Annales des Voyages. Juillet 1854, p. 11.

La laine des moutons et des brebis est achetée, même avant la tonte, par les agents du gouvernement pour ses fabriques à Selimno. Ceux-ci pourtant en achettent plus qu'il ne leur en faut, afin de vendre secrètement l'excédant aux négociants d'Andrinople, avec lesquels ils se sont concertés d'avance. Ainsi partout l'abus au détriment des pauvres Bulgares. Tout le reste de cette laine est vendue aux fabricants de draps à Schoumla et à Turnova.

De toute la laine, les trois quarts sont d'une bonne qualité et de couleur blanche: l'autre quart est d'une qualité assez inférieure et de couleur noire. De ces deux espèces de laine, le tiers seulement est d'une longueur moyenne. Le prix ordinaire de la première est d'un franc par ocque, et celui de la seconde d'un demi à trois quarts de franc.

Le fromage de la Bulgarie est fade. Ce sont des fromages ronds, très-aplatis, d'une couleur tirant sur le jaune. On les fabrique en faisant cailler le lait avec diverses substances et avec la fressure des intestins d'agneaux. On appelle cette espèce de fromage ***Katzicavalli***, et il est fait avec du lait de brebis et de chèvre. C'est un article assez considérable d'exportation pour Constantinople, ainsi que le beurre de buffles et la graisse de boeuf.

Les peaux de ces bêtes, qui ne sont pas tannées et auxquelles, par une pratique assez bizarre, on laisse les cornes attachées, sont exportées à Constantinople ou bien à l'étranger. Celles qui sont destinées à la Hongrie y sont expédiées par le Danube, voie de Routschouk.

Pêche des poissons et des Sangsues.

Dans les différents lacs de la Bulgarie et dans le littoral du Danube, on pêche en grande quantité des poissons de différente grosseur et d'excellente qualité. La pêche en est libre comme celle des sangsues.

Les sangsues, devenues rares dans le continent d'Europe, à la suite du grand usage qu'en fait de nos jours la science médicale,

abondent encore en Bulgarie. On les pêche dans ses nombreux lacs, et autres lieux marécageux. Leur exportation n'est permise qu'à celui qui en a acheté le monopole directement du ministère de la Sublime Porte; cependant le gouvernement ne défend à personne de les pêcher et de s'en servir; mais si on veut les vendre, il faut les céder au fermier.

Les fermiers achètent le droit de pouvoir exporter de tous les lieux de l'empire ottoman cet article si nécessaire à l'humanité, et ensuite ils vendent à d'autres leur droit sur une ou plusieurs provinces.

Le nombre des sangsues exportées chaque année de la Bulgarie pour Constantinople, où se trouve le dépôt général du fermier principal, M. Démétrius Sakellarides sujet Helléne, s'éléve de 70 à 80 quintaux. Le droit qu'il paye à la Sublime Porte pour ce fermage est de 15,000 fr. par an.

Arts et Métiers.

Dans un pays aussi vaste que la Bulgarie, les arts et les métiers sont très peu exercés, parce que tout lui arrive de l'étranger. A Turnova et à Schoumla on fabrique ce drap appellé dans le pays *souchnò* ou *abà*, assez grossier, dont font usage les paysans et les pauvres gens de la Bulgarie, et même ceux de la Romélie. Dans la seconde de cette ville on fabrique aussi des tapis d'une qualité assez inférieure, mais forts et suffisamment bons sous le rapport du coloris et du dessin. On en fait un grand débit à Constantinople même, où domine le luxe de l'Orient. Il y a en outre à Schoumla une tannerie pour les cuirs de buffle et de boeuf à l'usage des habitants, et une fabrique d'objets en cuivre. A Gabrova enfin on fabrique des couteaux et autres ustensiles de ménage en fer, qui, comme on le conçoit bien, sont assez grossiers. Les orfèvres ne manquent pas dans les villes, et les grosses bourgades.

Les charrons et les forgerons se trouvent en nombre considérable soit dans les grandes, soit dans les petites villes, ainsi que dans

les villages. Les forgerons sont, pour la plupart, des Bohémiens (les Tzinganes).

Dans toute la Bulgarie enfin, hommes et femmes du peuple s'occupent de la confection de nattes plus ou moins bien travaillées, dont on tapisse les chambres, même dans les plus pauvres cabanes.

Le gros drap qu'on fabrique à Turnova et à Schoumla, ainsi que les tapis de cette ville sont portés aussi aux quatre importantes foires qui ont lieu, chaque année, au mois d'avril à Bazarjick, au mois de mai à Giouma, au mois de juin à Schoumla, et au mois de juillet à Carassou. La plus importante est celle de Giouma, ville située dans le voisinage de Rasgrad et à quelques heures de distance de Routschouk. D'après ce que des honorables négociants nous ont assuré, on portait à 2 millions de francs la valeur des marchandises vendues à Giouma à sa foire en 1849.

Dans ces foires, il y a un grand débit de draps, de denrées coloniales, de coton tissu ou en fil, d'articles de teinturerie, d'épicerie, de lames de fer, d'armes, d'objets en acier travaillé, de tissus d'or ou d'argent, de fourrures, de chevaux et de bêtes à cornes. Les négociants Allemands s'y rendent en foule par la voie de Routschouk.

Administration.

Après avoir vu la Bulgarie sous le rapport géographique, statistique et commercial, donnons maintenant un coup d'oeil sur la manière dont elle est gouvernée par ses conquérants.

La Bulgarie est divisée en deux grands Pachaliks: celui de Vidin et celui de Silistrie. Chacun d'eux est administré par un *Muchir* (Pacha à trois queues), qui a sous ses ordres deux *Mirimidars* (Pachas à deux queues). Chaque Mirimidar a aussi sous ses ordres immédiats autant de *Mudirs* ou *Ayanis* (lieutenants du Mirmidar) qu'il y a de districts dans le Pachalik du Muchir dont il relève.

Le Muchir de Vidin a son siége en cette ville; mais celui de Silistrie a fixé sa résidence à Routschouk, depuis que le bateau du

Loyd Autrichien de Trieste, venant de Vienne, s'arrête devant cette ville pour y déposer les marchandises destinées à l'intérieur de la Bulgarie, et pour la place très commerçante de Varna.

Les districts administrés par les Muchirs sont divisés en plusieurs arrondissements, ou chefs lieux auxquels est préposé un *Boulubachi* (chef d'un piquet de soldats), pour maintenir la tranquillité publique et exécuter les ordres du Muchir, ou bien du Pacha, dont il relève.

Dans chaque ville, qui est le siège d'un Pacha ou d'un Mudir, il y aussi le *Cadi* (le juge), et le *Mufti* (le chef du clergé), qui administrent la justice indépendamment l'un de l'autre.

D'après l'ordonnance du *Tanzimat*, dont nous avons parlé plus haut, il y a en outre le *Soura* (conseil municipal), présidé par le Muchir, le Mirimidar, ou l'Ayani. auquel prennent part, non seulemeni le Cadi et le Mufti, mais le *Malmuduri* (le trésorier local), et le *Cogiabassi* (le maire) avec deux *Tzorbaagis* (primats).

C'est devant ce conseil qu'on porte les affaires les plus graves, et qu'on appelle des jugements rendus par le Cadi et sanctionnés par le Mufti.

En général, le peuple de la Bulgarie n'est pas assujetti à de lourds impôts, et paye sans difficulté les tributs directs ou indirects auxquels il est soumis, comme nous allons l'expliquer.

Chaque commune supporte une taxe proportionnelle à ses moyens financiers, répartie par l'autorité locale entre chaque famille, et variant de 15 à 100 fr., selon la valeur de son patrimoine et de ses ressources. La fixation de ce tribut pour les *rayàs* (les sujets du sultan qui ne sont pas ses coreligionnaires) est faite par leurs primats respectifs, les *Tzorbagis*[1]).

Ceux-ci sont élus par le suffrage universel de leurs concitoyens, et c'est parmi eux que l'autorité locale choisit le *Cogiabassi* (le

1) En Épire, et autres pays de la Romélie, les chrétiens et les Albanais appellent, par dérision, les Turcs *Tschorbaschi*, c'est-à-dire maîtres des soupes, de mots *Tscorba* soupe, et *baschi*, seigneur, maître, parce qu'ils en mangent toujours.

maire de la Commune), qui défend ses intérêts devant toutes les autorités, et prend part aux séances du *Soura*.

Le Cogiabassi, avec ses collégues les *Tzorbagis*, est responsable du tribut imposé à la population. Il exerce par conséquent sur eux une certaine influence juridique, et, même assisté des Tzorbagis, il remplit parmi ses coreligionnaires les fonctions de juge de paix, ou de juge arbitre, et renvoie les parties devant l'autorité locale, s'il ne peut arranger leur différend à l'amiable.

Les rayas sont assujettis aussi au tribut personnel du *Kharach* (la capitation), qui est de 7 fr. 50 centimes pour les rentiers; et de 3 fr. 50 centimes pour tous les autres individus qui ont atteint l'âge légal. Les femmes seulement en sont exemptes, comme dans tout l'Orient.

La perception de ce tribut, d'après une ordonnance du Sultan régnant, promulguée au commencement de l'année 1851, doit être réalisée par les évêques de ses sujets chrétiens et par les chefs du culte judaïque, afin que leurs coreligionnaires ne soient plus vexés par les agents subalternes du gouvernement, qui commettaient de grands abus, et quelque fois poussaient même les rayas à la révolte, ainsi que cela eut lieu en Bulgarie l'an 1841 dans ses principales villes de Nisse, Sophia et Vidin.

Dans le courant de cette même année 1851, le Sultan a publié une autre ordonnance par laquelle il est défendu à ses sujets coreligionnaires d'appeler ses autres sujets chrétiens *giaours* (infidèles), sous peine de la prison. Cependant ces ordonnances libérales, publiées, pour jeter de la poudre aux yeux des Européens, n'ont aucune valeur, après trois jours de leur publication, à Constantinople même.

Occupons-nous maintenant des impôts indirects. Outre la dîme que le gouvernement prélève sur les produits agricoles, le Bulgare doit payer 2 et demi pour cent du produit de la vente de ses animaux au marché.

Les propriétaires de boeufs, de buffles et de chevaux payent un droit fixe de 1 fr. et demi par tête. Les propriétaires de chèvres ou de moutons, outre la dîme qu'ils doivent payer pour droits de

pâturage dans les vallées du gouvernement, payent la taxe appelée *Tzibuck parassi*, de 20 *paras*, (cinq sous de France) par tête. Sont exempts de cette taxe les pâtres qui sont de passage, ou bien qui ne restent dans ces patûrages qu'une seule année. De là des disputes continuelles entre ces bergers et les agents chargés, sous le nom de *Beylixides*, de percevoir cette taxe ainsi que la dîme, d'après le nombre de chèvres ou de moutons de chaque troupeau. Ces *beylixides* sont tenus de donner aux bergers une quittance constatant le nombre des animaux taxés, mais la mauvaise foi avec laquelle ils font ce dénombrement occasionne des disputes et amène mille vexations pour les pauvres bergers. La loi veut que la dîme soit acquittée en argent et non en nature, néanmoins les *beylixides* avides, abusant de leurs fonctions, veulent par force se la faire payer en nature, et choisissent les animaux les plus gras pour les vendre ensuite et gagner le surplus de la taxe. Forts de leur droit, les bergers opposent à l'avidité des agents une résistance dont ceux-ci se vengent en s'éloignant sans vouloir leur livrer quittance et après les avoir préalablement bien rossés, heureux même pouvant s'estimer celui qui n'est pas blessé par ces agens tous armés de pied en cap [1].

Ni le gouvernement, ni les communes ne se sont encore occupés de frayer des voies publiques ou particulières de communication. Tout est dans l'état de nature.

Les chemins toutefois sont assez bons pendant l'été, et, en général, on peut même les parcourir en voiture, grâce à la bonne qualité du sol, qui est en grande partie argileux, et grâce aussi à ses

---

1) Plus d'une fois pendant notre séjour à Varna, des bergers hellénes sont venus nous porter, en notre qualité de Consul, leurs plaintes contre les vexations des *Beylixides*. Nous les avons immédiatement communiquées au Muchir siègeant à Routschouk, car les coupables, comme agents financiers, relevaient du Pachalik de Silistrie. Notre voix a été écoutée, et nous avons eu le bonheur de faire rendre justice aux sujets de notre Auguste Souverain, par le vieux *Saïd-Pacha*, alors Muchir de Silistrie, en recevant l'assurance que de pareilles vexations ne se renouvelleraient plus. Cette assurance resta dans les archives de la Chancellerie du Muchir, car l'année suivante nous eûmes les mêmes plaintes. Voilà de quelle manière les autorités Turques tiennent leurs promesses!!!

immenses plaines. Mais en hiver, ils sont partout assez mauvais, et, en quelques endroits même, impraticables.

Aussi le commerce est-il suspendu pendant cinq mois de l'année, au grand préjudice des habitants et des relations des négociants avec l'intérieur et l'étranger.

Pour obvier à ce grave inconvénient, qui diminue la richesse de la Bulgarie et entrave l'écoulement des produits de l'Europe centrale, il faudrait établir des voies de communication entre tous les points les plus importants du littoral de la Bulgarie sur la mer Noire et le Danube.

On devrait du moins mettre en communication Routschouk avec Varna, par une bonne route, susceptible d'être parcourue en voiture en trente heures.

Sans cette route, les négociants de la Transylvanie, de la Hongrie et de la Servie, ne peuvent se hasarder à envoyer leurs marchandises à Varna, qu'en fesant des détours très-longs, très-pénibles et très-dangereux.

Nous ferons aussi observer que l'époque de la congélation du Danube, du côté de la mer Noire, étant incertaine, ainsi que celle de son dégel, et personne ne pouvant prévoir les rares saisons d'un hiver doux, pendant lesquelles le grand fleuve continue d'être navigable, il arrive souvent que plusieurs bâtiments, chargés de marchandises susceptibles d'avaries, sont surpris par les glaces, et restent pour long-temps immobiles, sans pouvoir se rendre au lieu de leur destination. En conséquence plusieurs capitaines et négociants prudents n'osent pas risquer leurs personnes et leurs biens dans des spéculations qui auraient un résultat dangereux. Voilà pourquoi le commerce, dans le littoral du Danube, languit pendant l'hiver, ou ne s'en tire qu'avec de grandes pertes.

Le tableau des dates de la congélation et du dégel du Danube, pendant les quinze dernières années, prouvera encore davantage de quelle utilité serait la construction de la route dont nous nous sommes occupés plus haut. Elle serait en outre moins coûteuse que

l'ouverture d'un canal entre Rassowat, et Koustendjé d'autant plus que ce canal, pendant l'hiver, serait tout aussi inutile que le Danube.

Le projet de ce canal date de l'année 1839 ou 1840, comme il résulte du passage suivant de M. Boué, (*Turquie d'Europe*, Tom. III, p. 159). «Pour ne faire, dit-il, que contrecarrer habilement la Russie sans l'égratigner, on était venu à l'idée de creuser un canal de Tschernavoda à Koutsendsche, en Bulgarie, parce que, d'après le dire du vulgaire ignorant, le Danube avait une fois débordé par cette voie. Puis, la nature du terrain, les collines sans eaux à l'ouest de Koustendsche, plaçant ce projet parmi ceux beaux seulement sur le papier, on est revenu à celui, plus rationnel, de rendre navigable le canal de Saint-Georges, ou d'établir un chemin de fer, portant de Rassow; et on a demandé à la Porte la permission pour l'exécution éventuelle de ces projets.»

En 1850, on a parlé avec une certaine persistance du projet de tracer un chemin de fer, qui unirait Routschouk à Varna, parce qu'un ingénieur était arrivé de Constantinople, envoyé par une maison de commerce anglaise, pour en visiter le terrain. Si ce projet est mis à exécution, les bénéfices qu'en retirera le commerce seront immenses pour l'Europe et la Bulgarie, particulièrement pour la ville marittime de Varna.

Au reste, quel que soit le projet qu'on veuille mettre à exécution, nous devons répéter que l'objet le plus important pour l'accroissement et la richesse de la Bulgarie et pour l'écoulement des produits de l'Europe centrale, c'est d'établir des voies de communication entre tous les points les plus importants du littoral Bulgare de la mer Noire et du Danube, dont l'époque de la congélation et du dégel est toujours incertaine, ainsi que nous allons le voir dans le Tableau suivant:

TABLEAU DES DIFFÉRENTES DATES

DE LA CONGÉLATION ET DU DÉGEL DU DANUBE,

DEPUIS L'HIVER 1836—37 JUSQU'A CELUI DE 1850—51.

DATE DE LA CONGELATION.		DATA DU DÉGEL.	
Années.	Jours et Mois.	Années.	Jours et Mois.
1836—37	7 février.	1836—37	28 février.
1837—38	29 décembre.	1837—38	3 mars.
1838—39	24 décembre.	1838—39	13 mars.
1839—40	12 janvier.	1839—40	2 février.
1840—41	17 décembre.	1840—41	21 mars.
1841—42	26 décembre.	1841—42	9 mars.
1842—43	Il ne prit pas.	1842—43	
1843—44	12 janvier.	1843—44	27 février.
1844—45	28 décembre.	1844—45	23 février.
1845—46	Il ne prit pas.	1845—46	
1846—47	15 janvier.	1846—47	13 février.
1847—48	2 janvier.	1847—48	1 mars.
1848—49	1 janvier.	1848—49	23 février.
1849—50	4 décembre.	1849—50	23 mars.
1850—51	Il ne prit pas.	1850—51	

Nous finirons ce chapitre sur l'administration de la Bulgarie par le tableau synoptique des revenus approximatifs que le trésor impérial du Sultan encaisse chaque année, et des dépenses annuelles que le gouvernement fait pour cette importante province, d'après les Notes qui nous ont été fournies, par le Malmuduri de Varna, qui était notre ami. Nous avons réduit les Piastres Turques en francs.

TABLEAU SYNOPTIQUE

DES REVENUS ET DES DÉPENSES DU GOUVERNEMENT

Ottoman en Bulgarie.

REVENUS EN FRANCS.		DÉPENSES EN FRANCS.	
Impôt de la capitation	3,767,600	Appointements du Muchir de Vidin..................	196,350
Impôt sur les propriétés	8,102,275	Appointements du Muchir de Silistrie................	196,350
Recettes des dimes sur les blès	4,090,800	Appointements du Pacha de Sophia.................	18,000
Impôt sur différents articles .	56,800	Appointements du Pacha de Nisse..................	17,000
Impôt sur les troupeaux	3,870,450	Appointements du Pacha de Varna	16,500
Droits des douanes	2,972,600	Appointements des Mudirs des susdits Pachas	13,200
Péages	909,075	Appointements des deux receveurs généraux..........	109,075
Taxe du papier timbré	113,625	Appointements des deux receveurs de 2-e classe	48,800
Taxe sur les raisins et les vins	67,175	Appointements des secrétaires interprètes des Pachas....	10,900
Affermage des sangsues	15,000	Appointements des commis de Pachas	71;800
Revenus des mines de sel ..	159,075	Appointements de 600 Kavasses	163,625
Droits sur les contrats	113,650	Réparations d'établissements publics	12,500
Droits sur les poids et mesures	113,625	Entretien des milices locales .	500,000
Droits différents	227,275		
Total...	23,879,025	Total...	1,374,100

NB. Outre cette dépense approximative par année, le gouvernement supporte aussi celle des troupes, qui sont en garnison dans les places fortes sur le Danube.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

SUR

LES MOEURS ET LES USAGES.

En Bulgarie, il y a peu de villes bien peuplées. Les Bulgares préfèrent habiter les petits villages, dont leurs vastes plaines sont parsemées, et ils y vivent isolés des Ottomans, qui vivent à part dans leurs villages. Voilà pourquoi les Bulgares en général sont robustes, sobres, très-simples dans leurs moeurs et très-hospitaliers.

Les Bulgares chrétiens sont très-religieux, comme le sont tous les peuples qui ne sont pas trop avancés dans la soi-disant civilisation Européenne. Dans les villages où il n'y a pas d'église, de bon matin les dimanches et les autres jours solennels de l'année, le Bulgare fait brûler autant de petits cierges qu'il y a d'individus dans la famille, devant les images des saints, parmi lesquelles doit toujours se trouver celle de la Sainte-Vierge avec l'enfant Jésus. Ces cierges sont confectionnés la veille, à l'heure des vêpres, par les femmes, avec de la cire jaune, qu'elles ont en abondance, parce qu'on élève des abeilles dans chaque manoir. Ces images sont suspendues, ainsi qu'en Russie, dans le lieu le plus apparent de la maisonnette ou du manoir, afin qu'elles soient vues dès le premier abord par celui qui entre, et qui en bon chrétien Orthodoxe, ôtant son bonnet devant elles, doit faire le signe de la croix avant de saluer les maîtres de la maison.

N'ayant visité qu'une partie de la Bulgarie, les petits Balkans et tout son littoral de la mer Noire, tandis que M. Boué a parcouru toute la Bulgorie de fond en comble, nous allons lui emprunter, pour compléter notre travail sur l'état actuel de la Bulgarie, les passages suivants qu'on lit dans son ouvrage, *Turquie d'Europe*, Tom. II, p. 63, 107 et 201.

«Les Bulgares, surtout ceux des plaines de la Bulgarie, ne possèdent les qualités précieuses des Serbes qu'à un moindre degré. Ils sont bons, humains et économes; ils aiment davantage le travail que leurs voisins, et sont plus soumis à tout gouvernement que le Serbe et le Bosniaque, mais aussi, ils semblent aimer davantage le plaisir et la récréation. Il leur manque surtout ce courage et ce profond sentiment de nationalité qui ne s'est conservé, que parmi leurs frères du Balkan occidental et des montagnes de la Haute-Moesie et de la Macédoine. Dans ces pays, le Bulgare est très-près d'être à la hauteur du Serbe, et il ne lui manque que des chefs hardis et populaires. Les chants héroiques des Serbes y sont à la mode comme en Servie, tandis que sur le Danube on entonne des chansons tendres ou de table.»

«Il est curieux de voir ces Bulgares, maintenant si doux, représentés il y a près de mille ans, ou en 780, comme des hordes très-féroces et très-guerrières. Les Serbes même ont eu de la peine à conserver leur indépendance contre les Bulgares de 640 à 1165, tandis qu'aujourd'hui ces derniers seraient tous disposés à se fondre avec leurs voisins.»

«Si le Bulgare est rusé, il le sera bien plus à la manière des Serbes qu'avec cette finesse exquise des Grecs. Quant à l'esprit de société, les Bulgares, surtout ceux de la Bulgarie proprement dite, paraissent plus inclinés à la jovialité et à la repartie heureuse que les Serbes et les Bosniaques, qui sont en général plus graves.»

«Les Bulgares de la Moesie supérieure et de la Macédoine, ont presque les mêmes chansons que les Serbes; s'ils n'ont pas autant de poëmes épiques, ils ont beaucoup de chansons joyeuses ou amoureuses qui mériteraient d'être recueillies. Dans la Bulgarie. on n'en-

tendent point de poésies épiques, ni les chansons de Marco Kraljevitch, mais on se plait à exécuter des chansons de table, d'amour ou des pastorales.»

«Le Bulgare, dans les villes, s'habille à peu près comme le Grec, ou comme le Serbe, suivant la contrée qu'il habite; mais le costume des paysans est national, et surtout celui des paysannes varie beaucoup d'un district à l'autre. C'est le seul peuple de Turquie qui en partie ne porte pas de caleçons. Dans la Moesie supérieure et la Macédoine, le Bulgare paysan est vêtu en drap grossier blanchâtre ou brunâtre, qu'il se fabrique lui-même et qu'on appelle *Soukno* ou *Aba*. La coupe du pantalon (*Tschakschire*) est presque celle de la culotte grecque, mais elle est sans plis, et simplement un peu ample sur les côtes et se rapproche des nôtres. Il porte une veste de dessous nommée *Preslouk* sur laquelle vient se mettre une petite ceinture d'étoffe rouge ou blanche pour tenir mieux la culotte, et une jaquette ronde sans collet du même Soukno complète son costume. Ce n'est que le plus aisés parmi eux qui ont au lieu de cela des *Gouniatz* ornés de cordonnets. Une variété de ce vêtement est celui où les manches sont ouvertes sous l'épaule, de manière qu'en été on peut laisser flotter les manches et aller les bras couverts simplement de la chemise (*Rouschoulia*). Pour le mauvais temps, le Bulgare a encore un manteau de bure ou de Soukno épais, qui est quelqefois à capuchon. Il a aussi daus les montagnes de pelisses de mouton (*Kojou*). Son bonnet varie suivant les districts et les saisons: c'est tantôt une calotte en laine de mouton brune ou noire (*le Schouban*), tantôt un demi-turban fait avec un muchoir blanc et nommé *Povezatscha*. Dans la Moesie méridionale on voit aussi des bonnets de cuir avec la laine du mouton en dedans. Pour l'hiver, les Bulgares comme tous les Slaves ont des gants sans doigts, en peau; ce sont leur *Roukavitza.*»

«La chaussure du Bulgare est composée de bas (*Tscharapa*) de laine, épais, très-courts, blancs ou bruns ou de couleur bigarrée, et de sandales, ou *Opanka;* ces derniers sont une semelle de cuir de boeuf ou de Russie brun rougeâtre un peu en forme de bateau;

les bords ont dix-sept trous sur le devant et vingt sur le derrière; un trou sur chaque côté sépare vers le milieu du pied ces deux séries d'ouvertures. Ces trous servent à y passer des lanières du même cuir de ½ pouce d'épaisseur, de manière à former avec les dix-sept trous sur le devant le pied de la sandale et d'attacher solidement; au moyen des autres, la chaussure au talon et à la cheville du pied. De plus, la première lanière du bout du pied est plus large que les autres, et a un petit prolongement dans lequel passent deux lanières venant du talon et qui se termine par cinq petits cordonnets de cuir. Cette chaussure, commune à tous les Slaves, les Albanais et les Grecs Albanais[1]), prend aisément la forme du pied, ne s'use pas pour cela si vite qu'on pourrait le croire, et est très-bonne pour les montagnes vu sa légèreté. Une paire d'Opankes coute de 17 sols à 1 fr. 75 c. Autour des pieds, on se met des morceaux de drap *(Obojak)* ou de peau de chèvre avec leur poil, afin qu'on ne soit pas blessé par la pression de lanières de cuir.»

«Le Bulgare n'a le droit du port d'armes qu'en voyage, et dans ce cas, il s'attache autour du corps sur sa ceinture, une autre de cuir noir, le *Kajasa*, qui tient par une boucle, et a sur le côté gauche trois morceaux triangulaires de cuir avec trois ouvertures pour mettre deux pistolets et un coutelas, un morceau de cuir de cette ceinture se rabat sur les armes lorsqu'il pleut. Ces ceintures, plus connues sous le nom de *Sila*, sont usitées dans toute la Turquie, et sont plus ou moins ornées; les plus communes sont simplement noires ou brunes et cûtent 3 à 4 fr., mais il y en a en maroquin rouge orné de broderies en soie blanche ou en fil, et même d'autres garnies de coquillages, telles que de cyprès. On appelle *Mouadem Pojas* celles qui sont brodées.»

---

1) Cette chassure est commune aussi aux villageois des îles Ioniennes, et de la Grèce indépendante, ainsi que des soldats irrégulièrs de ce Royaume, qu'on appelle *Palikares*. Ces sandales se disent en grec *Tsarouchia*, et en dialecte Venitien, commun encore aux habitants des villes dans les îles Ioniennes, *Panke*, mot, venu par les Dalmates jadis soldats de la République de Venise, du mot Bulgare Opanka (N D. E.)

«Un des plus jolis costumes est celui des Bulgares des environs de Sophie, qui ressemble tout-à-fait à celui des chevaliers du moyen-âge, des Templiers, etc. Sur une veste longue à bras, et en drap blanc, et descendant jusqu'au dessus du genou, se met uue robe de chambre sans bras, ou *Zouboun*, de même étoffe, fermée derrière et avec une petite fente en bas de chaque côté pour pouvoir plus aisément marcher sans déchirer son vêtement. Cet habillement ne peut pas se fermer sur le devant et est toujours sans boutons ni agrafes. Une ceinture rouge tient un pantalon étroit blanc, et la chaussure est formée par des *Opankes* lorsqu'ils sont à pied, et des bas à revers et des bottes larges quand ils sont à cheval. L'habillement pour toutes les saisons est complété par un manteau de drap blanc à cordonnets rouges sur les coutures extérieures des bras, et une calotte de peau de mouton avec sa laine blanche, noire ou brune, ou bien un petit turban blanc.»

Quant au physique des Bulgares, hommes et femmes, voici la description que nous en donne M. Boué (*Turquie d'Europe*, Tom. II, p. 62 et 66.) «Les Bulgares sont assez souvent plutôt de taille moyenne que grands, à l'exception des montagnards, surtout dans la Macédoine. Leur tête est moins carrée, et souvent moins volumineuse que celle des Serbes, leur figure un peu plus alongée, et leur nez souvent aquilin; mais leur type tartare a cedé en général la place au Slave, vu leur alliance avec ce peuple.»

«Les femmes Bulgares, en général plus petites, sont aussi fort gracieuses et joviales, mais elles ne paraissent pas si jolies dans leurs cantons, ce à quoi peut contribuer la grande variété de leurs costumes. C'est dans le bassin de Sophie, et entre cette ville et Nisch, que nous avons cru entrevoir le plus de régularité dans les formes, tandis qu'il y a des cantons du Balkan et des montagnes de la Macédoine où on peut à peine trouver une gentille figure dans un village.»

A cette description du physique des femmes de la Bulgarie nous ajouterons notre propre observation. Les femmes, que nous avons vues le long du petit Balkan et du littoral sur la mer Noire, sont

très-gentiles, ont les traits animés, et les joues couleur de rose. Leur costume, et particulièrement celui des jeunes filles, tel que nous l'avons vu depuis *Burgas* jusqu'à *Bazardjik*, est assez gracieux et suffisamment riche. Il est formé d'une courte jupe de drap rouge bordée de bandes de velours ou de drap noir, et d'un corset en drap ou en toile de couleur, dont la partie qui couvre la poitrine est garnie de pièces d'or ou d'argent turques ou étrangères, disposées avec goût et symétrie. Vu de loin ce corset serait pris pour un plastron d'or. La coiffure de la tête est très-simple. Deux ou trois tresses de cheveux viennent s'ajuster autour du front, et la tête est couverte par un voile blanc, plié par derrière en forme de bandelettes.

On juge de la richesse de la dot de la jeune fille par la quantité et la qualité métallique des pièces du corset et du collier dont se parent les plus riches. Mais pauvre ou riche, vieille ou jeune, mariée ou veuve, toute femme bulgare porte continuellement au poignet un bracelet d'or, d'argent ou de verre bleu, suivant sa fortune.

C'est dans le village de *Coparani*, éloigné de six heures de marche de la petite ville maritime de Burgas, qu'à l'occasion d'une des fêtes nationales et annuelles de la Bulgarie, nous pûmes remarquer le costume des jeunes filles. Nous y arrivâmes en avril 1850, la samedi de la dernière semaine du grand carême. Deux heures avant le coucher du soleil, nous entendîmes au loin sortir, de la maison d'un des notables, un bruit de voix féminines qui chantaient en choeur une chanson, dont le ton déjà très-élevé s'élevait encore à chaque refrain.

Ayant demandé à notre voiturier, Grec d'Anchiale ou Achelou, de nous expliquer ce que nous entendions là, il nous répondit que c'étaient les jeunes filles du village qui allaient de manoir en manoir chanter la résurrection de S.-Lazare et célébrer la solennité du lendemain, le dimanche des Rameaux. Bientôt, en effet, nous vîmes arriver devant la petite cour de notre logement une troupe des jeunes filles chantant une chanson dont le refrain était *jelo*, *jelo*, *jelo*. A

cette troupe se joignit immédiatement la jeune fille de notre hôte, parée comme une mariée. Alors celle qui guidait la danse nous mit sur l'épaule droite une serviette de lin, dont les bords étaient brodés avec du coton rouge; puis elle retourna à sa place occupée par une de ses compagnes, qui, pendant ce temps, continuaient leur danse et leurs chants.

Ayant de rechef interrogé notre voiturier de nous donner l'explication de cet usage, nous apprîmes qu'il fallait payer le compliment de cette troupe de jeunes et jolies filles, ainsi que ses félicitations pour le jour de la Saint-Lazare et du dimanche des Rameaux. Alors nous nouâmes, selon le conseil de notre voiturier, quelques pièces d'argent dans le coin de la serviette qui pendait sur notre épaule; et nous rendîmes le tout à la jeune fille lorsqu'elle repassa devant nous, à la tête de ses compagnes, toujours dansantes. Ceux qui ne donnent pas d'argent donnent des oeufs, de la farine, des fêves etc.; chacun suivant sa fortune, et tous ces cadeaux se partagent en égales portions entre ces jeunes filles. Deux petits garçons suivaient cette troupe, tenant chacun à leurs mains une corbeille où il y avait des oeufs, des noix, et des noisettes, et portant sur leurs épaules un sac de farine.

Cette bonne occasion pour les jeunes filles bulgares, de s'amuser en recevant des cadeaux, se répète à Noël, au premier jour de la nouvelle année et au jour des Rois[1]). Nous apprîmes aussi que cette danse, appelée Kholos, était générale en Bulgarie, comme en Grèce où elle est appelée ***Bulgarico***, et elle est exécutée soit par des femmes seules, soit par des hommes.

---

1) Cet usage est général en Orient, en Grècè et aux îles Ioniennes. La seule différence c'est, que dans ces contrées on ne danse pas et que ce sont les petits garcons, qui, réunis au nombre de trois, quatre on cinq, vont, de maison en maison, rêpétant la chanson de la fête pour obtenir quelque pièce d'argent et en même temps s'amuser.

TROISIÈME PARTIE.

DESCRIPTION

DES VILLES DE LA BULGARIE

SUR

LE LITTORAL DE LA MER NOIRE

SOUS LE RAPPORT

GÉOGRAPHIQUE, PHYSIQUE, ARCHÉOLOGIQUE, STATISTIQUE ET COMMERCIAL.

La Mer Noire, *le Pont-Euxin des anciens,* s'étend depuis l'extrémité du rivage du Bosphore de Thrace jusqu'aux bords de la Mingrélie en Asie.

Elle a été appelée *mer Noire* parce que, étant fort orageuse, les naufrages y sont très-fréquents, et que chaque année grand nombre de familles prennent le deuil à l'occasion de la perte d'un de leurs membres. Ses eaux prennent une teinte sombre vers le sud, à cause des grandes forêts qui les ombragent dans ces parages. Ses sables d'ailleurs sont de la même couleur que ceux des autres mers. Elle reçoit des fleuves considérables, tels que le Danube, le Dnieper, le

Dniester et le Don[1]), sans compter plusieurs rivières moins importantes. Cette affluence de fleuves fait que les eaux de la mer Noire sont très-peu salées[2]), et sont même douces à quelques milles de distance de Sulina.

Cette mer orageuse est fort étroite; elle n'a que 300 lieues en longueur et 135 dans sa plus grande largeur, du côté de la Bulgarie. Les ports et les rades y sont assez rares; les eaux des nombreuses rivières qui coulent dans ce bassin augmentant énormement son volume, surtout lors de la fonte des glaces, rendent les courants de cette mer très-rapides.

Si à ce grave inconvénient, qui force les navires à s'éloigner de leur route directe, malgré tous les calculs du pilote, on ajoute la fréquence des brouillards, on comprendra alors aisément le danger continuel que courent les navires de s'éloigner de leur route directe, de se briser sur les épouvantables rochers de la Bulgarie et de la

---

1) Ces quatres fleuves étaient appelès par les anciens *Ister*, *Danapris*, *Borysthène* et *Tanaïs*. Le premier était appelé aussi *Danube*.

2) Cette observation physique n'a pas échappée à Ovide dans la description des rivages du Pont-Euxin, qui forme le sujet de la lettre X du livre IV de ses Pontiques, dont voici les beaux vers:

Adde quod hic clauso miscentur flumina Ponto,
Vimque fretum multo perdit ab amne suam.
Huc Lycus, huc Sagaris, Peniusque, Hispanisque, Cratesque
Influit, et crebro vortice tortus Halys:
Partheniusque rapax, et volvens saxa Cynapes
Labitur; et nullo tardior amne Tyras.
Et tu, femineae Thermodon cognite turmae;
Et quondam Grajis Phasi petite viris.
Cumque Borysthenio liquidissimus amne Dyraspes,
Et tacite peragens lene Melanthus iter.
Quique duas terras, Asiam Cadmique sororem
Separat, et cursus inter utramque facit.
Innumerique alii, quos inter maximus omnes
Cedere Danubius se tibi, Nile, neget.
Copia tot laticum, quas auget, adulterat undas:
Nec patitur vires aequor habere suas.
Quin etiam stagno similis, pigra eque paludi
Caeruleus vix est, diluiturque color.
Innatat *unda* freto *dulcis*, *leviorque marina* est:
Quae proprium mixto de sale pondus habet.

Romélie, qui se succèdent l'un à l'autre. De là le vif désir des capitaines de ces navires de retourner promptement dans le Bosphore.

Les deux tiers du littoral de la mer Noire sont sous la domination de l'empire ottoman, l'autre tiers, du côté du nord, appartient à la Russie.

Les villes maritimes de la Bulgarie, à l'exception de Baltzic, ainsi que celles d'Anchiale, de Mésembria, et de Sizopolis de la Romélie [1]), qui une fois appartenaient à la Bulgarie, sont toutes d'origine hellénique, et quelques-unes même conservent leurs ancien nom [2]).

Nous suivrons par conséquent, dans la description de ces villes, l'ordre géographique de Strabon [3]), d'autant plus que la route des anciens le long du Danube et de la mer Noire, comme avec beaucoup de justesse l'observe M. Boué [4]), est aussi celle suivie de nos jours.

---

1) La Thrace des anciens, dont la capitale était Bysance. Les Turcs donnèrent à cette fertile contrée et à toutes leurs possessions en Europe le nom de *Romanie*, qui plus tard fut converti en celui de *Romélie*.

2) A l'époque de l'installation des Consulats du nouveau royaume de Grèce, en 1834, toutes ces villes relevaient du Vice-Consulat établi à Varna.

3) Voir *Livre* VII, ch. VII.

4) La Turquie d'Europe, vol. II, p. 389.

5) Voir tout ce que nous avons dit aux p. 141, 142 et 145.

KUSTENDJÉ.

L'ancienne ville de Tomis, célèbre pour l'exil et la mort du poëte Ovide, n'existant plus, à l'exception de son anse appelée *Anadolkioï*[5]), a été confondue par quelques écrivains modernes avec *Constantia* ou *Constantiana*, comme l'écrit Hiéroclés dans son *Synocdéme*, ou *Notice des provinces et villes principales de l'empire d'Orient*, bâtie en honneur de *Constantia*, soeur de Constantin le Grand[1]). Nous nous occuperonsd'abord de cette ville appelée encore par le Grecs *C ostantza*, et par les Turcs *Kustendjé*.

Elle était florissante sous les empereurs Byzantins jusqu'au règne d'Alexis Comnéne, lorsque en 1202 le roi des Bulgares Joannices ou Calojean s'en empara sans coup férir. Ce fut de cette ville, que ce cruel et sanguinaire Prince, après l'avoir mise dans un bon état de défense, marcha à la tête de sa nombreuse et bien equipée armée, contre Varna[2]), dont nous allons parler bientôt.

Costantza est aujourd'hui une petite ville, chef lieu du district de la *Dobritza*, où réside l'Ajani du Pacha gouverneur de Varna.

---

1) L'ouvrage de Hiéroclès se trouve inséré dans *l'Imperium Orientale* de Banduri, Vol. II, et dans l'ouvrage de Wesselingius *Vetera Romanor. Itiner.*

2) Nicetae Acominati Choniatae Historia. Parisiis 1647. Lib. III, p. 343. Voici comment s'exprime cet historien ..... κατὰ δὲ τοῖς χρόνοις τούτοις ἔξεισι τῆς Μυσίας ὁ Ἰωάννης μεγίστῳ τε καὶ παγχάλκῳ στρατεύματι και διειλήφως τήν Κωνστάντιαν, χειροῦται ταύτην κατά πᾶσαν εὐπέτειαν, διάσημον οὖσαν ἐν τοῖς τῆς Ῥοδόπης σχοινήμασι καὶ καθελὼν τὸν ταύτης περίβολον, ἐκεῖθεν ἐπανίσταται, καὶ περὶ τὴν Βάρναν στρατοπεδεύεται.

Sa population ne surpasse pas trois mille âmes; cinq cents sont des rayas grecs, qui font le petit commerce.

Elle a une anse où mouillent quelques navires qui y viennent l'été prendre leur cargaison de blé ou de laine pour le compte des armateurs de Constantinople. Pendant l'hiver, la mer est presque toujours orageuse; de là, dans ces parages, hérissés de rochers escarpés, de nombreux naufrages pour les navires qui se hasardent à quitter, pendant la mauvaise saison, les ports danubiens de Braïla, de Galatz et de Toultza pour aller à Constantinople.

Quoique ce fût aux premiers jours du mois d'août que nous allâmes à Koustendjé, l'air était froid, et il soufflait un vent du nord très-violent. L'Ayani, qui résidait là depuis plusieurs années, nous assura que l'hiver était très-rigoureux et très-long. Les habitants doivent par conséquent souffrir excessivement, leurs petites maisons étant très-mal bâties et chauffées avec du fumier des étables de leurs troupeaux de moutons préalablement desséché au four, en forme de petites tuiles. Cette manière de se chauffer est commune dans toute la Dobritza, car le bois est rare et par conséquent très-cher, à cause de la grande distance des forêts. Le bois est remplacé par la paille abondante que laissent dans les champs le blé, l'orge, et le maïs dénué de ses feuilles.

L'air est sain, mais l'eau n'est ni abondante ni salubre. Les légumes sont difficiles à trouver, vu le manque total de jardins potagers, dont on ne voit quelques traces que dans la maison de l'Ayani. Les arbres fruitiers sont aussi peu nombreux, et tout le pays aux alentours jusqu'à *Tschernawoda* est stérile. Ce n'est que vers la fin du printemps que la campagne prend un aspect plus riant. Ainsi la description que sous le rapport physique donne le malheureux Ovide de Tomis, ville à deux heures de distance de Constantia ou Kustendjé, n'est nullement exagérée, comme elle l'a été considérée par quelques uns de ses critiques.

De tous les édifices publics de l'ancienne Constantia, il ne reste aujourd'hui que deux petites colonnes de granit vert, couchées sur le sol à une certaine distance l'une de l'autre, vers le rivage de la

mer, au-dessous d'une petite éminence et tout près de quelques grosses pierres quadrangulaires, beaux restes du môle construit par les empereurs byzantins.

Dans l'intérieur de la ville, il existe aussi devant la porte d'une boutique une dalle en marbre avec un bas-relief de l'époque des Croisades; et, devant la porte d'une autre boutique, presque vis-à-vis de la première, on voit un tronçon de marbre blanc, sur lequel sont gravés des lettres grecques et des chiffres dans l'ordre suivant :

ΟCΛЄΓΙѠΝΟ
CCCD

Nous aimons à croire que ces lettres et ces chiffres faisaient partie d'une inscription de l'époque Byzantine sous la domination des empereurs latins.

Il n'existe aucune autre trace d'antiquité, et les rédacteurs du *Dictionnaire géographique universel*, publié à Paris en 1833, se trompent beaucoup dans leur article KOUSTENDJÉ, en disant : *On y voit encore les restes de l'ancien retranchement de Trajan suivant le lit desséché du fleuve* (le Danube): car c'est à *Anadolkioï* (l'ancienne Tomis), qu'on voit le retranchement construit par Trajan, pour mettre une barrière aux incursions des Scythes, des Géthes et d'autres peuples barbares. En effet, c'était près de la ville de Tomis qu'autrefois passait une branche du Danube, suivant ce qu'écrit Ovide dans ses *Tristes*, à ses amis, et aujourd'hui on n'y voit que des marais, qui se prolongent jusqu'à *Tscherna-voda*.

MANGALIA.

Strabon (liv. VII, chap. VII) dit que, à deux cent quatrevingts stades de la petite ville de Tomis, se trouve celle de *Callatis*, colonie des Héracléens. Son nom se trouve dans *l'tinéraire* de l'Empereur Antonin, dans le *Synocdéme* de Hiérocles, et dans l'ouvrage de Constantin Porphyrogénéte *De Thematibus*. Ainsi nous avons ses traces jusqu'au IVe siècle.

Ammien Marcellin en parle aussi dans le liv. XXVII, chap. V, de son Histoire, mais il en écrit le nom avec un seul Λ, Κάλατις. Son savant annotateur, Valesius, prouve qu'il faut l'écrire avec deux *lambda*, d'après l'autorité de Ptolomée, de Procope de Diodore, de la Table de Peutinger, et, ce qui est plus sûr, d'après l'inscription de ses médailles ΚΑΛΛΑΤΙΑΝΩΝ[1]).

Cette petite ville aujourd'hui s'appelle *Mangalia*, et non *Pangallia*, comme erronellement est nommée par les géographes de la Grèce moderne *Méletius*, ainsi que par *Coray* et par son collègue

1) Voici la Note textuelle de Valesius: — «*Callatis* geminato lambda scribi debet ex Ptolomaeo, Procopio, Diodoro, Etymologico magno: quibus accedunt Tabula Peutingerorum, et Nummi veteres ΚΑΛΛΑΤΙΑΝΩΝ. Condita est ab Heracliensibus in Ponto, ut aiunt Memnon et Strabon, et a vicina palude sic nominata, ut ait Auctor Etymologici. Κάλλατις inquit, πόλις ἐστί κτισθεῖσα ὑπὸ ἡρακλεωτῶν. ὠνόμασται δὲ ἀπὸ τῆς παρακειμένης λίμνης. Regius (et Colb.) codex hic scriptum habebat Galati: quomodo et in Rufi Festi exemplaribus, et alibi dicitur: ut apud Diodorum in fine lib. XX. παρῆλθεν εἰς Ὀδησσὸν, ἣ κεῖται μεταξὺ μὲν Ἀπολλωνίας καὶ Γαλατίας scribe Καλάτιδος Ptolomaeus Καλλατίαν vocat.

Gosselin dans leurs Notes sur l'édition en français de Strabon. Le savant Schaffarik, ainsi que nous l'avons prouvé, s'est bien trompé en disant qu'elle était l'ancienne Tomis[1]).

Elle est située à 10 lieues sud de Kustendjé, et sa population, composée exclusivement de Bulgares Musulmans, ne surpasse pas mille âmes.

L'aga, qui y réside, a sous sa juridiction plusieurs villages habités aussi exclusivement par des Turcs qui ne s'occupent que de la culture et du commerce des blés.

Le port de Mangalia n'est qu'une grande anse, mal abritée des vents du nord. Les navires font souvent naufrage le long de ses côtes, non seulement en hiver, mais même en été, à cause des brouillards qui y règnent et qui surprennent les vaisseaux dans leur course. Chaque naufrage est une bonne aubaine ponr les villageois de cette contrée, qui sont considérés comme très-inhospitaliers.

---

1) Voir *Wiener Jahrbücher*, livraison d'avril, mai, juin 1829, p. 49 et ce que nous avons dit aux p. 137 et 138 de cet ouvrage.

KAVARNA.

«Après Mangalia, *écrit le géographe grec Méletius*, vient «*Calli Acra*, bourgade nommée aujourd'hui *Galliagra*. Il y a en-«suite le port, que les anciens appelaient *Karon* et *Karie* le pays «qui l'entourait. C'est dans cet emplacement que se trouve aujour-»d'hui *Kavarna*.»

D'autres auteurs prétendent que *Kavarna* est l'ancienne *Byzon*, dont une grande partie nommée *Calliacra*, mot grec qui veut dire *bon cap*, au temps du géographe Ptolomée, s'appelait *Tiristria Acra*. Leunclavius, en rectifiant une leçon de Bonfinius, qui écrit *Callacrium* au lieu de *Calliacra*, fait observer que ce n'est pas *Callacrium*, mais *Gallacrium* qu'il fallait écrire, s'il croit que ce furent les Gallois (les Français), qui donnèrent ce nom à cette ville après leur malheureuse expédition en Asie. *Au reste ajoute-t-il*[1] *Calliacra en grec veut dire bonne* ou *belle pointe*.

Aussi de nos jours les uns appellent *Galliagra*, et les autres *Calliacra* cette anse du cap, au bord duquel se trouve *Kavarna*, et où les navires, surpris par le temps orageux, vont chercher un abri momentané contre la violence des vents ou des tempêtes, qui

1) Voir «Leunclavii Pandectes Historiae Turcicae liber singularis ad illustrandos annales. Parisiis 1650, p. 441.

soudain s'élèvent dans ces parages, si dangereux de la mer Noire, jusqu'à ce que le vent, devenu plus calme, puisse leur permettre de se réfugier au port voisin de *Baltzik*.

Calliacra, au XVe siècle, devait être une ville de quelque importance et bien fortifiée, suivant le témoignage de Chalcondyle, qui dit[2]) qu'elle fut prise d'assaut par les Hongrois sous les ordres de leur roi Ladislas, l'an 1441.

Nous ne savons pas l'origine de son nom actuel de *Kavarna*, que les Turcs appellent *Kemé*. Ce qui est certain c'est que l'Archevêque Métropolitain de Varna, entre ses autres titres, dont nous parlerons bientôt, prend aussi celui de *Kavarna*.

Il n'y a à Kavarna aucun vestige d'antiquités, et M. Boué se trompe en disant que surtout près de Kavarna il y a des restes du mur que Trajan fit bâtir à travers l'isthme entre *Tscherna-voda* et *Kostendschie*. Aussi le géographe Bruzen de la Martinière, ignorant, à ce qu'il paraît, l'anse de Constantia (*Kustendjé*) qui a remplacé celle de Tomis, confond l'anse de Callatis (*Mangalia*) avec celle de Calliacra (*Kavarna*). De même le savant Orientaliste M. Hammer[3]) s'est beaucoup trompé en confondant *Kalliacra*, comme il l'écrit, l'ancienne *Tiristria Acra* suivant Ptolomée, avec le cap *Galata*, qui est à l'embouchure du port de Varna, ainsi que nous le verrons en son temps.

De toutes ces différentes versions il résulte d'une manière incontestable que le promontoire Tiristria Acra, appelé plus tard Calliacra ou Galliagra est aujourd'hui connu des marins sous ce dernier double nom, et que sur l'emplacement de l'ancienne ville *Byzon* a été bâtie *Kavarna*, à deux pas du cap Calliacra.

Cette bourgade est habitée exclusivement par cinq cent chrétiens orthodoxes, sujets ottomans, et par quelques Hellénes et Ioniens qui s'occupent du commerce de blés, en qualité de commis des

---

2) Laon. Chalcondyllae de rebus Turcicis lib. VI. p. 172. Parisiis 1650. in-fol.
3) Histoire de l'empire Ottoman, traduit en français. Tom. II, p. 340. Paris 1835. in-8.

maisons commerciales à Constantinople, ou des délégués de ces maisons à Varna. C'est pendant l'été et le commencement de l'automne que viennent prendre leur cargaison de blé ou d'orge les quelques navires frêtés à cet objet à Constantinople ou à Varna.

Cette petite bourgade se trouve naturellement sous la juridiction de l'Ayanni de Balzick, qui y délègue un ***Bulubachi***, n'en étant loin que d'une lieue et demie.

BALZICK.

Entre Kavarna et Varna, les Turcs, d'après le témoignage du géographe Mélétius, construisirent un château, auquel ils donnèrent le nom de ***Balzick***, ou ***Pezeck*** selon l'historien de l'empire Ottoman M. Hammer.

Le château, dont actuellement il ne reste aucune trace, a dû être bâti lorsque les Turcs s'emparèrent de cette partie littorale de la Bulgarie, probablement sur une des collines à pic, où aujourd'hui est situé le quartier habité exclusivement par les Turcs. Sa position donc, étant assez forte par la nature même, inspirait du courage à la garnison pour résister aux attaques des troupes du roi de Pologne et de Hongrie Ladislas, qui ne put le prendre que par assaut. «Sun-«nium et Pezech (aujord'hui Baldjik), *écrit* M. *Hammer*[1]), se con-«fiant dans la force de leur position, se défendirent vaillamment. «Cinq mille Turcs périrent dans l'assaut que donnèrent les Hongrois; «les autres furent précipités du haut des rochers qu'ils avaient cru «inexpugnables.»

C'est à tort que plusieurs géographes modernes ont donné à Baltzick l'ancien nom de *Cruni* ou *Dionysopolis*. Cette ancienne ville, dont aujourd'hui on ne retrouve pas même les ruines, était placée à deux lieues de Baltzick, sur le chemin direct de cette petite ville à Varna, et précisément aux abords du petit hameau appelé *Crané*

1) Ouvrage, et vol. cités.

par les Turcs qui l'habitent, et *Acrania* par les chrétiens grecs du voisinage. Ce mot est apparemment une corruption du nom de *Cruni*, que cette ville portait avant d'être appelée *Dionysopolis*. Strabon la désigne par le premier nom, et Ptolomée par le second. Etienne de Byzance nous donne l'explication de cette différente nomenclature, dont ont fait usage les deux plus anciens écrivains de géographie. «DIONYSOPOLIS, dit-il, ville située au Pont, précédemment «s'appellait *Cruni* à cause de la cascade des eaux. Plus tard elle prit «le nom de *Dionysopolis* à cause de la statue de Dénys (Bacchus) «que la mer jeta sur son rivage.» Διονυσούπολις ἐν τῷ Πόντῳ ἡ πρότερον Κρουνοὶ, ἀπὸ τῆς τῶν ὑδάτων καταῤῥοῆς. Διονυσιακοῦ δὲ προσπέσοντος ὕστερον ἐκ τῆς θαλάττης τοῖς τόποις ἀγάλματος, οὕτως ἐκλήθη.

C'est cette même ville, qu' Ovide a designé, sous le nom de Bacchus, dans la description de son voyage jusqu'à Tomis, lieu de son exil, écrivant dans ses TRISTES, liv. I, El. I.

. . . . *et arces*
Praetereat dictas nomine, Bacche, tuo.

Pomponius Mela cependant fait cette distinction entre le nom de Cruni et celui de Dionysopolis. Il prétend que sous ce second nom on appelait la ville, et sous le premier le port, qui en était séparé par un certain espace de terrain. Mais cette opinion, toute ingénieuse qu'elle est, tombe devant l'explication précise, donnée par Etienne de Byzance.

Niger se trompe aussi en disant que *Dionysopolis* c'est *Chaliacra*, et Paul Jove se trompe davantage en écrivant que Dionysopolis est la moderne Varna. Il se serait aperçu de sa bévue, s'il eût consulté l'historien Ammien Marcellin, qui, (au liv. XXVII, chap. V) fait une mention séparée de l'une et de l'autre en disant: «... *et Odyssus: juxtaque Scythia, in qua celebriora sunt aliis oppida* Dionysopolis, et Tomis et *Calatis.*» Malheureusement la bévue de Paul Jove a été suivie par plusieurs écrivains de nos jours, car les erreurs, n'importe leur nature, des personnages qui se font une grande réputation, se propagent au grand préjudice de la société, des lettres et

des sciences. Cela prouve que dans leurs travaux la critique n'est pas consultée, les jeunes écrivains[1]) aiment plutôt à copier ceux qui sont en vogue, que recourir à la source, et examiner la chose par eux mêmes.

Ainsi la petite ville de Baltzick n'ayant rien de commun avec l'ancienne ville de Dionysopolis, dont les Evêques ont figuré dans plusieurs Conciles de l'Eglise de Constantinople, nous dirons seulement que la grande quantité d'eau, qui fit donner à cette ville le primitif nom de *Cruni*, s'y trouve encore aujourd'hui. On s'en sert pour arroser les jardins potagers du petit hameau de Crané. Elles vont se jeter sur le rivage de la mer, qui est éloigné de quelques minutes. Cet endroit s'appelle ***Padova***, et c'est là que les navires viennent charger le bois à brûler qu'on transporte de la forêt voisine.

Baltzick est à 25 lieues Sud-Est de Silistrie et à 6 lieues de Varna. Avant 1840, elle n'était qu'une misérable bourgade habitée seulement par les Turcs. Mais depuis que le gouvernement Turc a accordé à ses sujets de la Bulgarie la liberté de faire exporter leurs blés pour l'étranger, la petite bourgade de Baltzic est devenue une petite ville. Plusieurs maisons, habitées par des chrétiens, ont été bâties sur le rivage à côté des grands magasins, qui servent de dépôts pour les grains, et elle fait de jour en jour de rapides progrès dans le commerce, grâce à la sûreté de sa rade, où les navires sont mieux abrités des violents coups du vent de nord que dans celle de Varna. Depuis lors, plusieurs Hellènes et Ioniens y sont venus s'établir en qualité de commis des négociants en blés de fortes maisons de commerce à Constantinople et à Trieste.

Les chrétiens Orthodoxes ont pu en cachette se construire une petite église, où se trouve aussi établie une école pour le grec ancien. Le gouvernement grec, informé du grand nombre de navires à pavillon hellénique qui y arrivait, y envoya en 1847 un Agent Consulaire qui relève du Vice-Consulat à Varna; et en 1851 il était

---

1) Nous classifions parmi eux les rédacteurs du ***Dictionnaire Géographique Universel***, imprimé à Paris en 1832. Voir l'article BALTCHIK.

question d'y nommer un Agent du Lloyd de Trieste, qui en même temps remplirait les fonctions d'Agent Cousulaire de l'Autriche.

La population de Baltzic s'élève à presque 4000 habitants, dont plus de 500 sont chrétiens. Baltzic est la résidence d'un Ayani du Pacha de Varna, et le siège d'un office sanitaire, et d'une douane qui relève aussi des offices respectifs de Varna.

L'Ayani a sous sa juridiction plusieurs villages aux alentours, et sa force armée consiste en quelques *Cavass* (gendarmes), qui sont suffisants pour maintenir l'ordre, et porter ses ordres aux villages voisins.

Chaque année, au mois de juin, il y a une petite foire pour la vente des chevaux, des bêtes à corne et des bêtes à laine. Cette foire a lieu dans une plaine située à une lieue de la colline où demeure l'Ayani, et dure huit jours. Tous les petits marchands et les forgerons même de Baltzick, tous vont camper sur cette plaine, et ferment leurs boutiques en ville, sûrs comme ils sont d'y faire de bonnes affaires.

Aux environs de Baltzick, le long du chemin qui mène à Varna, il y a des vignobles et quelques arbres fruitiers, surtout des cognassiers et des cerisiers dans les petits jardins, où on élève des abeilles. Les cerises et le miel sont d'une très-bonne qualité, et le miel surtout est envoyé à Constantinople comme un grand cadeau. On y cultive aussi les jardins potagers, mais pas en quantité suffisante pour les habitants, et les équipages des navires qui sont toujours en rade. On y pêche pendant l'été des goujons et des meuniers en abondance aux bords du rivage, et des rochers voisins. L'air et l'eau sont très-salubres, mais l'hiver est très-rigoureux.

Baltzic un jour rivalisera avec Varna, dont nous allons nous occuper assez longuement parce qu'elle est la capitale maritime de la Bulgarie.

Baltzic aussi fut occupée provisoirement par les Russes en 1828—1829.

VARNA.

Suivant Strabon, après la petite ville de Cruni, plus tard Dionysopolis, venait la ville d'Odessus, colonie des Milésiens.

Etienne de Byzance[1]) se trompe grandement en disant que Odessus était près du fleuve de Salmydessus, parce que ce fleuve, nommé aujourd'hui *Midia*, court tout près des îles Cyanès, qui sont à l'embouchure du Bosphore. Le même auteur ajoute que Apollodore considèrait Odessus comme une grande montagne. Probablement Apollodore entendait dire que cette ville était très-près de l'Hoémus, qui est en effet une grande montagne.

Ptolomée le géographe, (liv. III, chap. X), écrit *Odyssus* au lieu *d'Odessus*, mais on doit attribuer cette fausse leçon à l'ignorance de quelque copiste. C'est cette fausse leçon qui a fait dire à quelques écrivains que la ville fut appelée *Odyssus* par les Milésiens en l'honneur d'Ulysse. Aussi d'autres écrivains, et parmi eux le chronographe byzantin Théophanes, lui ont donné le nom de Ὀδυσσόπολιν *Odyssopolin*. L'auteur de cette grosse faute, ainsi que le fait très-bien remarquer Lucas Holstenius dans une de ses Notes sur l'ouvrage d'Étienne de Byzance, est le traducteur latin de l'Histoire Ecclésiastique de Nicéphore Calliste, qui traduisit assez sottement le mot *Odessus* pour *Ulissopolin*[2]). D'ailleurs dans toutes ses mé-

1) De urbibus et populis, au mot Ὀδησσός.

2) Voici le texte: — «ΟΔΗΣΣΟΣ, πόλις ἐν τῷ πόντῳ. Apud Nicephorum Callistum lib. XVI. Hist. Eccles. cap. XXXVIII, ubi interpres Latinus vertit *Ulyssopolis*, satis infeliciter. Ὁ πολίτης Ὀδησσίτης. Notae et Castigationes in Stephani Byzantini Ἐθνικὰ. Lugd. Batav. 1684.

dailles depuis l'époque de son *autonomisme* jusqu'à celle de sa soumission on lit toujours l'épigraphe ΟΔΗΣΙΤΩΝ, ΟΔΗϹЄΙΤѠΝ, ΟΔΗϹϹЄΙΤΩΝ, ΟΔΗϹϹΕΙΤΩΝ, qui ne diffère l'une de l'autre que dans l'écriture du nom ethnique[1]).

Pendant l'autonomisme des villes helléniques dans le Pont-Euxin, Odessus était la principale parmi les autres quatre villes confédérées, *Tomis*, *Callatis*, *Méssembrie* et *Apollonie*, suivant le témoignage de l'archéologue Blarambergius, cité par le très-savant antiquaire Auguste Boëck[2]). Le même écrivain nous apprend que Odessus fut une de ces villes qui décernèrent la couronne d'or au héros Thêocles Satyre[3]).

L'histoire se tait sur Odessus pendant la domination des Romains. Son nom y figure, pour la première fois, l'an 514 de Jésus Christ, à l'occasion de la prise d'armes du rebelle général *Vitalien* contre l'empereur Anastase. Vitalien, rapportent les byzantins Cedrénus et Théophanes, ayant été battu en plusieurs rencontres par Cyrille, lieutenant de l'empereur Anastase, se retira vers *l'Hoemus*. Cyrille alors pensa que la campagne était finie; et, pour se reposer de ses fatigues, se retira à Odessus, où il se livra à toutes les débauches. Vitalien, en ayant eu connaissance, s'approcha d'Odessus. Son or ayant corrompu les gardes des portes de cette ville, Vitalien y entra pendant la nuit avec un petit nombre de ses soldats, surprit Cyrille, couché entre deux femmes de moeurs perdues, et le tua. A cette nouvelle la garnison se rendit, et Vitalien fut reconnu comme maître d'Odessus.

Ainsi par ce passage historique nous sommes à même de savoir que, jusqu'au commencement du VIe siècle, Odessus existait encore. Mais nous ignorons à quelle époque cette ville prit le nom de Varna. La plus ancienne mention qu'on ait de ce nom est ce passage du chronographe Théophanes, où il est dit que les Bulgares occupèrent Varna à la suite de leur victoire sur l'armée de l'empe-

1) Mionnet. Description des Médailles antiques. Tom. I, p. 395—396.
2) Inscriptiones Macedoniae et Thraciae. Pars X. Odessus. Inscription № 2650 c.
3) Boëck: Inscriptiones Sarmatiae. Pars XI, voir № 2659.

reur Constantin Pogonate l'an 579 [1]). Mais d'après le sens des mots de Théophanes ἐλθόντες (οἱ Βούλγαροι) εἰς τὴν λεγομένην Βάρναν, πλησίον Ὀδύσσου, on devrait croire que Varna était près d'Ulyssopolin, comme l'appelle ce même écrivain en parlant de l'entreprise du général Vitalien. Aussi nous pensons que Théophanes s'est mal expliqué, ou bien qu'il y a fausse leçon de part de son copiste, qui aurait dû écrire ἐλθόντες οἱ Βούλγαροι εἰς τὸν λεγόμενον Βάρναν, πλησίον Ὀδύσσου πόλιν, c'est-à-dire: *les Bulgares arriverent au* (*fleuve*) nommé *Varna près d'Ulissopolin.* Que Varna, dont parle Théophanes sur l'invasion des Bulgares dans la Moesie inférieure, était le nom d'une rivière, et non d'une ville, nous l'indique assez le sens de tout le paragraphe de ce chronographe ainsi que le passage suivant de Cedrènus sur le même sujet, (liv. I, p. 440). Τῷ ιά ἔτει, τὸ τῶν Βουλγάρων ἔθνος διαπεράσαν τὸν Δάνουβα, καὶ ἀποχωρισθὲν τῶν ὁμοφύλων αὐτοῦ, ἐσκύνωσεν ἐν Βάρναις, ἔν τισι ὀχμαῖς καὶ ὄρεσει, c'est-à-dire: «A l'onzième année (du règne de Constantin Pogonate) «la nation Bulgare, ayant passé le Danube, et s'étant separée des «autres tribus de sa race, campa à Varna dans certaines forêts et mon- «tagnes.»

Notre opinion est corroborée par le témoignage de l'ouvrage que Constantin Porphyrogénéte écrivit à l'usage de son fils et successeur au trône Romanus, sous le titre, *De administrand. Imper.*, où *Varna* est signalé comme un fleuve. Voici le passage du livre de ce savant empereur, d'autant plus remarquable que c'est la première fois qu'on parle des Russes, aux quels est consacré tout le chap. IX pour faire connaître de quelle manière ils naviguaient pour venir à Constantinople avec leurs pirogues: ἀπὸ δέ τόν Σελινᾶν οὐ φοβοῦνται τινὰ, ἀλλὰ τὴν τῆς Βουλγαρίας γῆν ἐνδυσάμενοι, εἰς τό τοῦ Δουναβίου στόμιον ἔρχονται. ἀπὸ δὲ τοῦ Δουναβίου καταλαμβάνουσιν εἰς τὸν Κωνοπάν καὶ ἀπὸ τοῦ Κωνοπᾶ εἰς Κωνσταντίαν εἰς τὸν ποταμὸν Βάρνης, καὶ ἀπὸ Βάρνης ἔρχονται εἰς τὸν ποταμὸν τὸν Διζίναν.

1) Voir la première partie de cet ouvrage, p. 19.

Au reste le *fleuve Varna* est distinctement marqué dans la Carte géographique du géographe Français *Dell'Isle*, publiée par Banduri pour servir d'explication à l'ouvrage susdit de Constantin Porphyrogénète [1]). Mais ce passage, ayant été mal compris, fit croire au géographe *Mannert*, et sur son autorité à l'historien *Hammer* ainsi qu'au savant géographe de l'Allemagne M. *Forbiger*, que Varna était l'ancienne Constantia.

Laissant de côté les deux géographes Mannert et Forbiger, qui ont fait la grosse faute de confondre l'ancienne Tomis avec la moderne Temiswar [2]), il est vraiment surprenant de remarquer qu'un auteur consciencieux, tel que M. Hammer, qui pour écrire son *Histoire de l'Empire Ottoman* a dû compulser tous les byzantins, ne se soit pas aperçu que *Constantia* n'avait rien de commun avec *Varna,* si ce n'est que l'une et l'autre furent soumises par ce cruel roi des Bulgares *Ioannices,* qui avait pris les armes pour se venger de l'empereur Alexis Comnène [3]). La description que nous en donne le byzantin Nicètas est si claire que la plus petite attention suffit pour persuader le lecteur que Constantia et Varna étaient deux villes bien distinctes l'une de l'autre. Voici en effet ce qu'en dit Nicètas voir liv. III, p. 343 [4]) parlant du règne de l'empereur Alexis Comnéne: κατὰ δὲ τοῖς χρόνοις τούτοις ἔξεισι τῆς Μυσίας ὁ Ἰοάννης μεγίστῳ τε καὶ παγχάλκῳ στρατεύματι. καὶ διειληφῶς τὴν Κωνςτάντιαν, χειροῦται ταύτην κατὰ πᾶσαν εὐπέτειαν, διάσημον οὖσαν ἐν τοῖς τῆς Ροδόπης σχοινίμασι. καὶ καθελὼν τὸν ταύτης περίβολον ἐκεῖθεν ἀπανίσταται. καὶ περὶ τὴν Βάρναν στρατοπεδεύεται, καὶ πολιορκεῖ γενναίως καὶ ταύτην, κατὰ τὴν ἕκτην τῶν τοῦ χριστοῦ παθημάτων

---

1) Imperii Orientalis et circumjacentum regionum sub Constantino Porphyrogenito, et ejus praedecessoribus descriptio. Ant. Gul. Dell'Isle ad novam editionem libri Const. Porphyrog. *de administ. Imperio* quae prodiit studio Anselmi Banduri. Tom. 2. in-fol.

2) Voir les p. 17 et 18 de notre opuscule *Memoria su la scoperta di Tomi, e su la bilingue iscrizione ritrovata in Varna.* Atene 1853 in-8.

3) Voir le pag. 78 et 79 de cet ouvrage.

4) Nicetae Acominati Choniatae Historia gr. lat. Parisiis 1647. in-fol.

ἡμέραν. παντοίαν δέ ἔνστασιν ἐνδεικνυμένων τῶν ἔνδοθε, κρατίστων ὄντων τῶν πλείστων, κἀκ τοῦ Λατινικοῦ στίφους συγκεκροτημένων, τετράπλευρον συντίθησι μηχανὴν συμμηκιζομένην τῷ εὔρει τῆς τάφρου, ἰσουψῆ τῷ τείχει τῆς πόλεως, καὶ ταύτην ὑπότροχον οὖσαν τῆς τάφρου ἄγχιστα στήσας, εἶτα ἀνατρέψας, ἀμφοτέρων τῶν περάτων ἐπιλαμβάνεται, καὶ τῷ αὐτῷ καὶ ἑνὶ μηχανήματι ζεῦγμα τότε τῆς τάφρου χρησάμενος, καὶ κλίμακι ἐξικνουμένῃ τοῖς ὕψοις τῆς πόλεως, τρισὶν ἡμέραις τῆς Βάρνας κρατεῖ. οὔτε δὲ ἡμέρας τὴν δύναμιν ὁ βάρβαρος πτοηθεὶς (ἦν δὲ τὸ ὑπερευλογημένον σάββατον καθ᾽ ὃ ὑπνώττων ἐν τάφῳ χριστὸς). οὔτε τὸν χριστιανόν αἰδεσθείς, ὃν μόνοις περιέφερε χείλεσιν, ἀλλά φιλαιμάτοις δαίμοσιν ἐλαστρούμενος, πάντας οὓς συνείληφε ζῶντας, κατὰ τὴν τάφρον ὠθεῖ. καὶ χοῦν ἐς ἰσόπεδον ἐπιχέως, πολυάνδριον τὸν τόπον δείκνισι. ἔπειτα καὶ τὰ τείχη καταστρεψάμενος, εἰς Μυσίαν ἐπαίνεισιν, ἐναγίσμασι τοιούτοις καὶ τελεταῖς μυαρωτάτας τὴν μίαν τῶν σαββάτων καὶ τῶν ἡμερῶν κυρίαν τετιμηκὼς[1]).

Cet acte, de la cruauté raffinée et calculée du roi des Bulgares Ioannices, eût lieu en 1202, neuf ans après la coalition formée

1) Voici la traduction fidèle de cet intéressant passage, pour les lecteurs qui ne connaîtraient pas le grec: — «Vers ce temps-là Jean fit une excursion en Moesie avec une «très-grande armée, tout équipée en cuivre, et s'étant emparé de *Constantia* sans coup «férir, il la fortifia contre tout evénement, étant bien considérée dans le cantonnement de «Rodopes; et ayant terminé son enceinte, il part de là et va camper devant Varna, et «assiège cette ville aussi vaillement le sixième jour de la passion de Christ. Opposant la «plus grande résistance les assiégés, dont le plus grand nombre était des hommes valeu- «reux, comme l'étaient ceux de la garnison latine (a), Jean fit construire une ma- «chine quadrangulaire, dont la longueur égalait la largeur du fossé, et la hauteur le «sommet des murailles de la ville. Cette machine montée sur des roues, fut trainée au «bord du fossé, et renversée dedans. Se servant alors de celle-ci à la place d'échelles «pour escalader les murailles de la ville, il se rendit maître de Varna en trois jours. «Ce barbare, ne respectant pas la solennité du jour, (c'était le samedi-saint quand Jésus «Christ sommeillait au sépulcre), et ne rougissant pas de se dire Chrêtien, quoique ce «nom ne fût que sur ses lèvres, mais agissant comme un démon sanguinaire, précipitait «dans le fossé tous ceux qu'il saisissait vivants; et ensuite, ayant comblé de terre le «fossé, il fit de ce lieu un cimetière. Finalement il abattit les murailles, et retourna en «Moesie après avoir fêté Pâques avec des victimes humaines, et des exécrables offrandes.»

(a) Long temps avant que les Croisés s'emparassent du trône de Constantinople, les empereurs grecs avaient à leur solde des troupes latines, composées pour la plupart d'Anglais et d'Allemands, qu'on envoyait dans les différentes garnisons de l'Empire.

entre les Valaques et les Bulgares pour s'emparer de Varna, qu'ils rendirent à l'empereur Isaac à la conclusion de la paix entre lui et le prince de la Bulgarie. Ses murailles furent alors réparées, et furent fortifiées davantage. Mais après ce grand désastre cette importante ville de la Moesie inférieure ne se releva plus du coup mortel qui venait d'être porté à sa prospérité. Elle continua cependant à faire partie de l'empire d'Orient, ainsi que nous allons le voir, en consultant les annales Ecclésiastiques de l'Eglise de Constantinople.

Odessus fut une des premières villes de la Moesie inférieure qui embrassa le Christianisme. Son premier evêque Amplias fut sacré par l'âpôtre St.-André, qui venait d'y prêcher l'Evangile, et c'est le même du quel fait mention St.-Paul dans son épître XVI, v. 8 aux Romains, les chargeant de le saluer avec ces mots: Ἀσπάσασθε τὸν Ἀμπλίαν τὸν ἀγαπητόν μου ἐν Κυρίῳ: *saluez Amplias mon bien aimé dans le seigneur.*

Le Quien, dans son ouvrage, *Oriens Chriutianus* (Parisii 1740 Tom. 3, in-fol.) nous donne la liste des premiers évêques d'Odessus, mais oubliant ou ignorant peut-être que cette ville reçut plus tard le nom de Varna, il nous donne aussi séparement la liste de ses prélats. Tout porte à croire que Le Quien s'est appuyé sur une fausse leçon du copiste de la *Notice des archevêchés de l'Empire d'Orient sous le règne de l'empereur Andronic II Paléologue*, où il est écrit Βάρης au lieu de Βάρνης. Voici le passage de Le Quien, où existent d'autres erreurs, outre celles que nous venons de signaler.

VI. ECCLESIA ODYSSI. *In eadem provincia* (Moesiae inferioris).

«ODYSSUS Ὀδυσσὸς, Moesiae secundae civitas est Ptolomaeo ad «Pontum Euxinum cis Istri ostia existens inter Mesembriam et Dio«nysopolin, ut fert Strabo, apud quem Ὀδεσσὸς, Odessus scribitur, ut «apud Ovidium III. Trist. Eleg. IX. *Odyssum* vero dicit Ammianus «cui etiam una est ex potioribus ejusdem provinciae oppidis, Mysiae «quoque censetur in Notitia Hieroclis et in veteri una Ecclesiastica, «in qua inter Archiepiscopatus numeratur ἐπαρχία Μυσίας, ἡ Ὀδήσση «ἤτοι καὶ Βάρης λέγεται. Provincia Mysiae *Odyssi* sive *Bares*. «Hanc quidam esse putant quae hodie *Lemano* vocatur.»

D'abord nous ferons observer que Strabon a écrit Ὀδησσός et non Ὀδισσός. De même dans la *Notice Ecclésiastique* de Hiéroclès, reimprimée dans plusieurs ouvrages, on lit: ά Ἐπαρχία Μυσίας, ὁ Ὀδύσσου ἤτοι καὶ Βάρης λέγεται, et non Ἐπαρχία Μυσίας ἡ Ὀδήσση. Quant au nom de *Lemano* qu'il donne à l'ancienne Odessus, et sous le quel, dit-il, elle était appelée de ses jours, c'est-à-dire vers la moitié du XVIIIe siècle, il nous a été impossible de découvrir l'ouvrage d'où il l'a pris, parce que nous ne l'avons rencontré chez aucun géographe moderne. Au reste tout l'ouvrage de Le Quien fourmille d'erreurs, et prouve que la critique certes n'a pas présidé à sa rédaction. En effet s'il eût appelé à son aide la critique il se serait aperçu facilement de la fausse leçon de Βάρης ou lieu de Βάρνης, d'autant plus que lui-même écrivait que ce furent les Bulgares qui donnèrent le nom de Varna à la ville qui était près d'Odessus[1]), et que dans toute cette province il n'avait pas d'autre ville du nom de Βάρης, *Bares* ou *Baris*, car ce n'est que dans le royaume de Naples qu'existe la ville de *Bari*, capitale de la province de ce nom dans les Pouilles.

Il ne faut pas donc s'étonner que Le Quien n'ait pas connu non plus positivement que l'Archevêché d'Odessus reçut le nom de *Tiberiopolis* avant de celui de Varna, et qu'il se soit occupé d'écrire séparément la liste de ses Archevêques, en disant dans son préambule:

«*Dioecesis Thracica. Provincia Moesiae Inferioris.*

VI. ECCLESIA TIBERIOPOLIS.

«Quae Tiberiopolis a Bulgaris Strummitza est, Nicephoro Gregorae «civitatula, πολίχνιον, celsissimae rupi imposita, inter Strymonem et «Axios flumines, Scupis tridui itinere distans. Hoc ipsum testatur

1) Voici comment il s'exprime: XVI. ECCLESIA VARNAE. «Quae Dionysopolis olim Moesiae inferioris civitas Ptolomaeo et Ammiano Marcellino et provinciae Scythiae Hierocli, hanc Bulgari Varnam dixere ad fluvii Zyrae ostia, Euxinumque Pontum positam, juxta lacum Divinam cum portu capaci. Theophanes ad annum XI Constantini Pogonati Imp. urbem Varnam, Odysso vicinam a Bulgaris statim trajecto Istro occupatam tradit, quae nuperis saeculis a Byzantinis Patriarchis metropolitico honore aucta est.»

«quoque Cantacuzenus, Tiberiopolis in Leonis Imp. Notitia sexage-«sima tertia metropolis censetur ξγ′ ὁ Τιβεριουπόλεως. Perperam a «quibusdam pro *Varna* accipitur: utrumque disertissime distinguit «Nicetas Choniates in Alexio Comneno lib. 3. In laterculis urbium «quarum mutata sunt nomina, Tiberiopolim appelatam fuisse Stru-«minitza declaratur, utique a vicino flumine Strymone.»

Mais dans cette Notice des Archevêchés de l'empire de Constantinople, écrite par l'empereur *Léon le Savant*, et adressée à l'empereur Andronic Paléologue[1]), il est écrit: οδ′ ὁ Τιβεριουπόλεως ἤτοι Βάρνης ἡ ξγ′. οὖσα, οέ. γέγονε. Et plus bas on y lit:

Περὶ Βάρνης. Ἡ Βάρνα, λέγουσι τινες, αὐτή ἐστὶν ἡ Τιβεριούπολις. Διὰ τοῦτο καὶ ἐν τῇ Ἐκθέσι οὐχ εὑρίσκεται κειμένη οὔτε ἐν ταῖς μητροπόλεσι, οὔτε ἐν ταῖς ἀρχιεπισκοπαῖς, ἢ ἐπισκοπαῖς, ἀλλ' ὁ Βάρνης αὐτὸς ἐστιν ὁ Τιβεριουπόλεως, c'est-à-dire. SUR VARNA. *Quelques uns disent que Varna est la ville même de Tiberiopole. Pour ce motif on ne la voit pas indiquée dans la Notice ni parmi les métropoles, ni non plus parmi les archevêchés ou evêchés, mais le prélat de Varna est celui de Tiberiopole.*»

C'est ici le lieu de relever une autre bévue de Le Quien. Comme il y avait en Asie un autre évêché, qui portait le nom de Tibériopole, il confond aussi les noms des evêques de l'Eglise en Asie avec ceux de l'Eglise en Europe. Ainsi le V[e] Evêque de Tiberiopolis de la Frigie Pacatienne *Theoctiste* est indiqué pour le I[er] dans la série des évêques de Tibériopolis de la Moesie inférieure. V. THEOCTISTUS.

---

1) Voici le texte de cet ouvrage. Ἔκθεσις τῶν ὑποκειμένων τῇ Βασιλίδι Κωνσταντινουπόλει μητροπόλεων ἐπὶ τῆς βασιλείας τοῦ ἀοιδίμου Βασιλέως κυροῦ Ἀνδρονίκου τοῦ δευτέρου τῶν Παλαιολόγων. Il se trouve imprimé, avec la traduction en latin, à la fin de l'ouvrage de l'historien Byzantin Georges Codinus Curopolatas, *De officiis Magnae Ecclesiae Constantinopolitanae.* Parisiis 1648, in-fol., sous ce titre: — «Notitiae Graecorum Episcopatum a Leone Sapiente ad Andronicum Palaeologum, a P. «Jacobo Goar collectae vel recenter editae. I. Brevis descriptio finium sanctissimorum «Patriarcharum et Apostolicorum sedium enumeratio. II. Ordo dispositus per imperato-«rem Leonem Sapientem, quem locum et seriem habeant Throni Ecclesiarum Patriarchae «Constantinopolitano subiectarum. III. Expositio Imp. D. Andronici Palaeologi Iunioris «quem locum nunc tenent Metropoles Constantinopolitano throno subiectae sunt.»

In Synodo, écrit Le Quien, *de restitutione Photii*, (est signé) *Theoctistus Tiberiopolis*, Θεοκτίστου Τιβεριουπόλεως. — I. THÉOCTISTUS. *In Synodo quae Photii in Byzantinam sedem restituti causa coacta fuit, sedisse legitur Theoctistus Tiberiopolis* Θεοκτίστου Τιβερουπόλεως.

De tout ce que nous venons d'exposer il résulte que l'ancienne ville d'Odessus reçut pour quelque temps le nom de *Tibériopole*, avant d'avoir celui qu'il porte aujourd'hui de *Varna*, confondue par quelques écrivains modernes avec *Dionysopolis* et *Constantia* [1]). Que la ville actuelle de Varna est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Odessus nous l'avons prouvé d'une manière incontestable dans le *Mémoire* que nous avons imprimé à Athénes, en 1853, sur la bilingue inscription découverte le 23 mars 1851 dans la maison de l'Arménien *Hazi Arakel Oglou*. Nous aimons la reproduire ici d'après notre illustration en latin et en grec:

IMP. CAESARE T. AELIO ADRIANOANTONI
P. P. CIVITAS ODESSITANORVM AQVAM NOVC
XIT. CVRANTE T. VITRASIO POLLIONE LEG A
ΑΓΑΘΗΙ ΤΥΧΗΙ
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙ ΚΑΙΣΑΡΙ ΤΙΤΩΙ ΑΙΔΙΩΙ ΑΔΡΙΑΝΩΙ ΑΝΤΩΝ
ΕΥΣΕΒΕΙ ΑΡΧΙΕΡΕΙ ΜΕΓΙΣΤΩΙ ΠΑΤΡΙ ΠΑΤΡΙΔΟΣ Η Π. ΟΔ
ΤΩΝ ΚΑΙΝΩ ΟΔΚΩ ΤΟΥΔΩΡ ΙΣΗΓΑΓΕΝ ΠΡΟΝΟΟΥΜΑΙ
ΤΡΑΣΙΟΥ ΠΩΔΛΙΩΝΟΣ ΠΡΕΣΒΕΥΤΟΥ ΚΑΙ ΑΝΤΙΣΤΡΑΤΗΓΟΥ.

Comme dans cette inscription manquent plusieurs lettres, nous la reproduisons telle qu'elle a été sculptée par l'artiste.

---

1) «Varna, *écrit le savant italien Sestini*, ainsi nommée par les Turcs et par les «Européens, est regardée comme l'ancienne *Dionysopolis*, qui, d'après Pline, s'appelait «aussi *Crunos*. Il ne serait pas impossible que de cette dénomination fût dérivé par cor-«ruption le nom de Varna. Crunos signifie une source d'eau, et Varna pourrait avoir la «même signification.» Le traducteur du voyage de Sestini, M. Vivien de Saint-Martin, a fait à ce passage la Note suivante: *Il est aujourd'hui reconnu que Varna répond à l'ancienne Odessus*. (Voy. notre cahier précédent, p. 221). D'Anville, d'après le Périple, identifie *Crunos* ou *Cruni* avec Baltchik, lieu de la côte au N. E. de Varna. *Nouvelles Annales des Voyages*. Juillet 1854, p. 13.

Et Mr. Guizot, le traducteur de Gibbon, ajoute à la p. 24 du Tom XIII de sa traduction la Note suivante: — «Varnes ou Varna était, sous la dénomination grecque «d'Odessus, une colonie des Milésiens, qui fut nommée ainsi en l'honneur d'Ulysse. (Cellaris, t. I, p. 874; d'Anville, t. I.»

IMP. CAESARE T. AELIO HADRIANO ANTONINO P. P. M.
P. P. CIVITAS ODESSITANORUM AQUAM NOVO INDU
XIT CURANTE T. VITRASIO POLLIONE LEGATO AC DUCE.

ΑΓΑΘΗι ΤΥΧΗι

Αυτοκρατορι Καισαρι Τ. Αιλιω Αδριανῳ Αντωνινῳ
Ευσεβει Αρχιερει Μεγιστῳ Πατρι Πατριδος η Π. Οδησσει
των καινῳ ολκῳ το υδωρ ισηγαγεν Προνοουμαινου Τ. Βοι
Τρασιου Πολλιωνος Πρεσβευτου και Αντιστρατηγου

En voici la traduction:

«Sous l'Empereur César Titus Aelius Adrien Antonin le Pieux, «grand Pontife, Père de la patrie, la Commune d'Odessus a introduit «l'eau par un nouvel aqueduc grâce au prévoyant Titus Vitrasius «Pollion, Lieutenant (de l'Empereur) et Général en chef.»

La pierre, sur laquelle est gravée l'inscription[1]), est quadrangulaire, et elle a près de 3 pieds de long. L'extrêmité droite est brisée, mais il manque peu de lettres. La forme de cette pierre et le sens de l'inscription nous font croire qu'elle constituait l'architrave du monument érigé en l'honneur de Titus Vitrasius Pollion, qui était le gouverneur civil et militaire de l'empire Romain dans la Moesie inférieure.

Par une curieuse coïncidence l'inscription a été précisément retrouvée à une centaine de pas de la fontaine qui abreuve aujourd'hui le quartier Arménien, et près des restes d'un ancien acqueduc, dont on voit les traces dans la cour même de l'Arménien Hazi Arakel, qui fut sommé par l'ignorant Seïd-Pacha, gouverneur de Varna, de donner l'inscription et de l'envoyer à Constantinople.

Depuis le grand désastre qui frappa Varna en 1202, on ne voit plus figurer son nom dans l'histoire. Seulement il paraît que envahie par les Bulgares, elle dut subir le sort des ceux-ci, lorsque leur royaume fut conquis par les Turcs, en 1391, sous le règne du Sultan Bajazet. Grâce à sa situation géographique Varna devint le chef lieu d'un Sangiacat de ce nom, et un demi siècle après, elle devait donner son nom à cette mémorable bataille, qui coûta la vie

1) On peut en voir l'estampage à cette Bibliothèque Impériale publique à laquelle nous venons d'en faire hommage.

au jeune et valeureux roi Wladislas, et prépara la chute de Constantinople.

Un article du traité de paix conclue entre l'empereur d'Occident et les Turcs, après la célèbre bataille de Nicopolis, perdue par les Occidentaux, portait que la Bulgarie resterait définitivement au pouvoir des Turcs.

Soudain cette paix fut rompue par les exhortations du Cardinal Césarini, Légat du Pape auprès du jeune roi de Pologne Wladislas, qui venait d'être élu aussi roi de Hongrie, sans avoir pu cependant en ceindre le diadéme[1]). Wladislas, enflammé d'un esprit religieux contre les infidèles, prit les armes contre eux en octobre 1444, et après s'être emparé de divers châteaux, et de Varna, il marcha à la rencontre du Sultan Amurat II avec une armée de vingt mille hommes, commandée par le célèbre guerrier de cette époque Jean Hunniades.

Amurat, qui se trouvait en Asie, en apprenant cette inattendue prise d'armes, se mit sur le champ à la tête d'une armée de quarante mille hommes, et vint s'opposer aux progrès en Bulgarie de l'armée Chrétienne.

Les deux armées en vinrent aux mains, le jour de la Saint-Martin[2]), le 11 novembre 1444, près de la ville de Varna, dans une plaine bordée par le lac, qui aujourd'hui s'appelle *Dewina.*

Tous les écrivains contemporains, et particulièrement les byzantins, ont parlé de cette mémorable bataille, le dernier infructueux effort des chrétiens Occidentaux pour chasser les Turcs de l'Europe[3]). Leur récit cependant n'est pas aussi détaillé que celui de Philippe

1) Quoique les rois en Hongrie fussent électifs, néanmoins, d'après le droit du pays, et par suite de circonstances quelconques, même par l'effet d'un beau dévouement à la patrie, ainsi qu'il arriva à cet infortuné Wladislas, si le prince élu mourait sans avoir été couronné, ses actes étaient rescindés comme nuls, et son nom rayé de l'album des rois. Voilà pourquoi Wladislas figure seulement comme roi de Pologne.

2) M. Hammer dit la veille de la fête de ce saint, c'est-à-dire le 10 Novembre, tandis que tous les autres écrivains rapportent la premiére date.

3) Les temps sont bien changés. Aujourd'hui deux puissances Chrétiennes font une guerre acharnée à une troisième puissance (la Russie), pour soutenir l'empire croulant

Callimaque[1]), témoin oculaire, en sa qualité de secrétaire du roi Wladislas, et blessé dans le combat d'une flèche à un des doigts de la main gauche.

Le plan de la bataille de Varna se trouve dessiné dans l'Atlas destiné à illustrer l'histoire de l'Empire Ottoman par M. Hammer, qui nous fait savoir[2]) que le capitaine Autrichien *Schels* a écrit un *Traité historique et militaire sur la bataille de Varna,* qui a été inséré dans la Revue *périodique militaire de l'Autriche*, de l'année 1826, p. 161. *(Oesterreichische militairische Zeitschrift, Jahrg.)*

Nous aimons rapporter ici le récit de Callimaque, sur les opérations de l'armée chrétienne, qui a été abrégé par M. Hammer, pour avoir l'occasion de relever certaines erreurs de topographie qui s'y sont glissées, au préjudice de la géographie et de l'histoire.

«L'armée (chrétienne), écrit M. Hammer[3]), traversa les plaines de la Bulgarie en longeant la chaine de l'Hémus, route plus longue, mais plus sûre. Hunyade marchait en avant avec trois mille cavaliers hongrois et les auxiliaires valaques; venait ensuite le roi, avec le reste des troupes et le corps des croisés. Ceux-ci, bien qu'ayant pris les armes au nom du Christ, n'en ravagèrent pas moins les églises grecques et bulgares. Vingt huit navires construits par les Turcs, sur la rivière de Kamdjik (Panisus)[4]), et destinés à entrer dans la Mer-

---

des Turcs en Europe. Les drapeaux des Anglais, des Français, et des Piémontais se sont mêlés à ceux des Turcs, et le Croissant s'est trouvé placé à côté de la Croix latine. La postérité la plus reculée hésitera à prêter foi à cet étrange amalgame, et c'est pour ce motif que nous avons voulu en parler ici.

1) Il s'appelait *Filippo Geminiano* italien d'origine, mais devenu Polonais par son long séjour en ce pays. Il avait pris le nom grec de *Callimaque* parce qu'il était d'usage au XVe siècle, parmi les hommes de lettres, de prendre un autre nom. Son récit est divisé en deux livres, et porte le titre *De Vladislao Rege, sive clade Varnensi.* Il a été imprimé dans le second vol. de la Chronique Turque de *Philippe Lonicerus. Francofurti* 1578. in-fol.

2) Tom. II, pag. 499. Voir *Nouvel Atlas pour l'histoire de* M. Hammer *publié par* J. J. Hellert. Atlas des batailles et sièges, *Planche* V.

3) Histoire de l'Empire Ottoman, trad. en français. Tom. II, p. 309.

4) A ce récit Mr. Hammer ajoute à la fin de la page, la note suivante: «Comme il

Noire, et à remonter le Danube, furent brulés; plusieurs places furent soumises sans coup férir, mais Sunnium et Pezech (aujourd'hui Baldjik), se confiant dans la force de leur position, se défendirent vaillamment. Cinq mille Turcs périrent dans l'assaut que donnèrent les Hongrois, les autres furent précipités du haut des rochers qu'ils avaient crus inexpugnables. Kawarna (Bizon) et Varna (Odessus ou Constantia) ne résistèrent pas davantage.»

«La forteresse de Varna est située sur les bords septentrionaux d'un golfe formé par deux caps qui se projettent dans la mer; le cap au nord de la ville, qui est une pente du Balkan, est couvert d'un bourg appelé Macropolis (ville longue); et sur le promontoire du côté du midi s'élève Galata ou Kalliacre à cinq mille pas de Varna; des marais s'étendaient sur tout l'espace compris entre cette dernière ville et Galata. C'est là que campait l'armée Hongroise, et c'est sur le même terrain que le Sultan Amurat, venu à marches forcées de l'Asie à la tête de quarante mille hommes, avait assis son camp à quatre mille pas de celui des Hongrois.»

Nous avons déjà, à la p. 201 relevé l'erreur de M. Hammer de confondre Varna avec l'ancienne *Constantia*. Le cap au nord de l'entrée de Varna du côté de la mer s'appelle *Sougkanlik*, mais il n'existe, aujourd'hui du moins, aucune trace du bourg appelé *Macropolis*. Le cap au sud, ou promontoire au midi s'appelle effectivement *Galata*, mais n'a rien de commun avec *Kalliacra*, ou *Galliacra*, l'ancienne *Callatis*, dont nous avons parlé en son lieu. Il est vraiment étonnant de rencontrer de pareilles bévues géographiques dans un auteur si savant, que l'est M. Hammer, qui a employé vingt-cinq ans pour écrire son *Histoire de l'Empire Ottoman*, sur les lieux mêmes pour ainsi dire, car il était à Constantinople en qualité d'Interprète de l'Ambassade d'Autriche.

«n'existe dans le pays, qui sépare ces deux villes, (Missivri et Emineh) aucune autre rivière navigable, il est clair que le Kamdjik ne peut être que le Panis dont parlent si souvent les Byzantins, comme formant dans les derniers temps la frontière de l'empire grec.» (Ducas XVIII). Sur cette Note nous ferons nos observations plus tard.

Les marais entre ce cap Galata et la ville de Varna existent encore, et existeront toujours, étant alimentés par les eaux du lac de Dewna, où campa Amurat, lesquelles se frayent un passage dans le petit espace, formé par ces lieux marécageux et le rivage sabloneux jusqu'au pont en pierre, qui fait suite à l'enceinte actuelle de la forteresse de Varna, d'où l'on entre en ville en passant devant *l'Office de Santé*, et celui *de la Douane*.

Ce fut derrière ce lac de Dewna que fut livrée la bataille par le fougueux et valeureux roi Wladislas ou Ladislas, et ce fut dans ce lac que furent jetés, par les Turcs victorieux, les cadavres de dix mille soldats chrétiens, qui firent des prodiges de valeur dans cette fatale journée où leur Souverain paya de sa tête son extrême imprudence, et le peu de cas qu'il fit des conseils d'Hunyade. Les morceaux d'emails des cuirasses de ces braves soldats du Christ, que les pêcheurs trouvent de temps en temps dans ce lac, ne laissent aucun doute sur l'emplacement de cette fameuse bataille de Varna, le *Waterloo* des armées chrétiennes du XVme siècle.

En 1610 la ville de Varna, suivant le témoignage du géographe Bruzen la Martinière [1]), fut pillée et brûlée par les Cosaques, qui mirent en liberté trois mille chrétiens, qu'ils y trouvèrent en état d'esclavage. Ainsi il paraît que les Turcs pour prévenir toute autre invasion des Cosaques ou de quelque autre peuple chrétien voisin, fortifièrent la place de Varna en la ceignant d'une forte muraille, qui la fermait de tous les côtés par terre. Dès lors elle fut considérée, et à juste titre, comme le boulevard de l'empire Ottoman sur la Mer-Noire. Voilà pourquoi dans toutes les guerres entre la Russie et la Turquie, le nom de Varna figure toujours. Cependant en 1773 les efforts du général russe Baron *Ungern-Sternberg* pour s'en emparer échouèrent, ainsi que ceux du général *Kamensky* en 1810. L'honneur de se rendre maître de Varna était reservé à un des meilleurs généraux et administrateurs de l'armée

1) Le Grand Dictionnaire Géographique et Critique. Venise 1741 in-fol. Tom. X. p. 513 article VARNA.

Russe, le comte *Michel Woronzoff*, (aujourd'hui (1852) Prince et Commandant en chef des armées au Caucase), dans la mémorable campagne de l'année 1828. L'empereur NICOLAS, qui d'une colline voisine observait avec un magnanime intérêt les mouvements de son armée, se trouva par conséquent présent à la reddition de Varna, le 11 octobre 1828, après un siège vigoureux de 70 jours par terre et par mer. Sa chûte fit beaucoup de bruit en Europe, et une double sensation aux journalistes jaloux du triomphe de la Russie, parce qu'on croyait que Varna était une place imprenable, et parce qu'un amiral turc n'avait jamais été fait prisonnier.

Le corps diplomatique, qui suivait l'empereur NICOLAS en cette campagne de 1828 — 29 contre la Turquie, et d'Odessa avait mis à la voile le 6 octobre, arriva dans la rade de Varna au moment même où les pourparlers pour la reddition commençaient à avoir lieu. Ainsi l'Europe-entière fut témoin de ce nouveau trophée des armées Russes contre la Turquie, et de la généreuse conduite de l'empereur NICOLAS. Aussi nous croyons faire plaisir au lecteur en lui rapportant le récit de la prise de Varna qu'on lit dans un ouvrage sur la campagne des Russes en 1828 et 1829[1]). Le voici: «On établit une mine sous le saillant du bastion de gauche déjà à demi écroulé, et une seconde sous la face droite du bastion attenant. La première sauta le 3 octobre, et la seconde le 4, parce que les Turcs avaient interrompu sa charge par une sortie. Ces deux mines formèrent les brêches praticables dont il a été question, aux deux bastions. Dans la nuit du 6 au 7, quelques compagnies des régiments gardes d'Ismael, 13, et 14 de chasseurs à pied et du bataillon de sapeurs de la garde, en escaladèrent une. N'ayant point trouvé de résistance, ces troupes se sentirent enhardies à une entreprise hazardeuse qui dépassait de beaucoup leur force. Elles pénétrèrent jusqu'au coeur de la ville, répandirent le trouble et l'alarme dans la garnison, mais ne purent naturellement pas s'en rendre maîtres à elles seules. On

1) Voir «Traité sur la guerre contre les Turcs par le Baron de Valentin», traduit de l'Allemand par L. Blesson. Berlin 1830 in-8. p. 294—295.

eût beaucoup de peine à retirer cette poignée de braves. Cet événement, ainsi que l'inactivité d'Omer Vrione, ouvrit les yeux aux Turcs sur le danger de leur position, et la plus grande partie de la garnison prit le parti de capituler. Aussi Joussouf pacha commenca-t-il à négocier, dès le 9 octobre, quoique le Capudan pacha s'y opposa: le soir, il s'engagea une vive canonade, mais le lendemain au matin, Jousouf vint droit dans le camp russe se rendre prisonnier avec 7000 hommes. Le brave Capudan pacha tint bon cependant avec 300 hommes dévoués; et l'empereur, respectant le malheur et une conduite si honorable, lui accorda ainsi qu'à ses nouveaux Spartiates la libre sortie. Joussouf pacha, pensant différemment que les chefs turcs ne pensent d'ordinaire, passa sans regret le Danube comme prisonnier. C'est ainsi que Varna, place importante par son port et sa position, devint, après avoir résisté 70 jours aux batteries de l'attaque, le prix chèrement acheté des efforts de l'armée russe: on y prit 162 pièces sur le rempart.»

L'empereur NICOLAS, dont le quartier-général était à bord du vaisseau amiral, commandé par le brave capitaine *Papachristos*, (grec d'origine[1]), fit son entrée à Varna, suivi d'un brillant état-major, en marchant sur des monceaux de ruines des frêles maisons en bois, criblées par les balles de ses canons. Il se rendit tout droit à l'Eglise Métropolitaine pour rendre ses grâces à Dieu sur les nouveaux lauriers qu'il avait accordé à ses armées. L'Archévêque Metropolitain, dans ses habits pontificaux et l'Evangile à la main, reçut l'Empereur devant le portail de son Eglige. Après avoir rempli cet acte pieux, digne d'un Prince très-chrétien, Nicolas fit distribuer, par son aide-de-camp général, le comte Orloff, la somme de mille Ducats Hollandais, aux familles pauvres, qui avaient le plus souffert pendant le siège, et se trouvaient sans ressources. Dans la même journée

1) Son père était du Peloponése, mais lui était né à Taganrok. Elève distingué du Corps des Cadets de la Marine Impériale, le jeune officier Papachristo se fit bientôt distinguer parmi ses camarades. Promu au rang de contre-amiral, il fut appelé de la flotte de la Mer-Noire à prendre un commandement dans celle de la Baltique. Il mourut en février 1848 au sortir d'un Bal de la Cour Impériale à St. Pétersbourg.

l'empereur de ses propres mains voulut récompenser le zèle, l'activité, et la bravoure du commandant en chef des troupes du siège de Varna, en lui donnant une épée d'or avec cette inscription: *Pour la prise de Varna.* Ce présent magnifique était accompagné d'une lettre autographe de l'empereur NICOLAS, conçue en ces termes[1]).

Varna, le 11 octobre 1828.

«M. l'Adjutant-général comte Woronzow.

«Après avoir rendu les actions de grâce au Tout-Puissant, qui protège le droit, et a couronné de nouveaux succès les armes Russes, je désire honorer la mémoire de mon glorieux prédécesseur, qui perdit la victoire et la vie, mais non l'honneur, sous les murs de Varna que nous venons de soumettre. C'est ici que succomba l'intrépide fils de Jagel, Ladislas roi de Pologne, en combattant sous l'étendard de la chrétienté. On ignore le lieu, où reposent ses cendres; mais c'est dans la capitale de la Pologne que je veux éterniser sa mémoire d'une manière digne de lui. Je destine à cet objet douze canons du nombre de ceux que nous avons pris à Varna. Je les donne à la ville de Varsovie, à laquelle vous les enverrez immédiatement.»

«Ces canons seront placés dans le lieu le plus convenable, d'après les ordres de S. A. I. le Césarevitch, en l'honneur du héros qui n'est plus, en l'honneur des braves guerriers Russes dont la victoire a vengé sa mort.»

«Je vous charge de l'exécution de mes volontés, et je suis toujours

Votre Affectionné
NICOLAS.

Sans contredit ce grand Souverain de la Russie n'a fait qu'embellir les lauriers qu'il venait de cueillir en destinant une partie

1) Nous avons copié cette lettre du *Moniteur* de Paris. Mais elle fut publiée dans tous les journaux de l'Europe.

de ses trophées pour honorer la mémoire d'un de ses prédécesseurs dans le trône de la Pologne, après quatre siècles d'un silence immérité.

La forteresse de Varna, en vertu du Traité d'Andrinople signé le $\frac{2}{14}$ septembre 1829, retourna au pouvoir des Turcs. Les habitants chrétiens de Varna, qui avaient quelques moyens, se rendirent, pendant l'occupation Russe, dans les ports d'Ismaïl, d'Odessa, de Galatz et de Braïla, pour faire du petit commerce. Au rétablissement de la paix ils retournèrent presque tous dans leur pays, à l'exception de quelques uns devenus assez riches par le commerce des grains, avec des idées de civilisation européenne qu'ils ne possèdaient pas précédemment. Ainsi on peut dire que l'époque de la rennaissance de Varna date de lannée 1830.

Avant cette époque la langue turque était générale, même parmi les habitants chrétiens indigènes, qui sont tous d'origine grecque, et c'est en Turc que les prêtres expliquaient à leurs paroissiens l'Evangile, et les recevaient à confesse. Les habitants grecs de Varna étaient assimilés aux Bulgares, qui demeurent dans tout le pays à l'entour, et quoique qu'ils ne fussent pas forcés d'apprendre le Turc, ils l'apprenaient néanmoins, dans les relations journalières qu'ils avaient avec les habitants Turcs, qui formaient le plus grand nombre de la population. De leur côté les autorités turques tenaient les chrétiens soumis à la plus grande rigueur, et défendaient leur toute communication avec les étrangers venant dans le port de Varna pour des affaires commerciales. Les habitants chrétiens vivaient ainsi sous la plus stricte surveillance, à tel point qu'il leur était même défendu d'avoir des fenêtres du côté de la rue dans leurs maisons, construites toutes en bois. Le jour y pénétrait par des trous, qui donnaient à ces maisons l'aspect triste de colombiers. Au reste cette rigueur ne déplaisait pas aux Varniotes, qui trouvaient en elle une bonne mesure de sécurité pour leurs femmes, la plupart belles, et par conséquent jaloux d'elles.

La population de Varna est à-peu-près de 16,000 âmes dans la proportion suivante: 8300 sont Turcs; 6100 chrétiens ortho-

doxes, 1000 arméniens, 30 juifs, tous sujets Ottomans, et 150 sujets hellènes ou Ioniens. Il y a cinq mosquées, dont la plus élégante est celle bâtie près de la porte de mer. Les Arméniens, qui ne sont pas du rit Orthodoxe, ont une très-belle Eglise, avec une maison assez commode pour leur Evêque, qui ainsi surveille les écoles où se rendent les enfants de ses ouailles. Les chrétiens Orthodoxes ont quatre églises, dont la plus ancienne est celle dédiée à la Ste-Vierge, et la plus récente est l'Eglise Métropolitaine, bâtie en 1839, dont le patron est St.-Michel. Le prélat prend le titre *d'Exarque Honoraire du Patriarche de Constantinople dans toute la Mer-Noire, et Archevêque-Métropolitain de Varna et Kavarna.* L'archevêché est à côté, et assez propre pour y loger quelque personnage de distinction parmi les familles princières grecques de Constantinople, ou des deux principautés. Non loin de l'Archevêché se trouve la maison, appartenant à la ville, où sont les écoles de grec ancien, et de littérature, fondées en 1840 par l'Archevêque Joseph, et où logent aussi les deux maîtres. Dans une chambre l'Archevêque actuel *Porphyrius* à notre sollicitation fonda une Bibliothèque, qui avec le temps sera assez riche. Tout près il y a une autre maison, entretenue par la commune, et assez vaste pour servir de salle à l'école Lancastrienne, fréquentée par 300 enfants et plus.

La fondation de toutes ces écoles a porté naturellement la conséquence que l'usage de la langue grecque aujourd'hui est devenu commun parmi les habitants chrétiens, et particulièrement parmi la jeunesse. Avant cette époque, outre l'Archevêque, et son clergé, il n'y avait que trois ou quatre *Thcorbazi* (Primats) qui parlaient le grec. Un d'eux, le sieur *Constandinidis*, soupçonné par les Turcs d'avoir des relations avec les grecs *Hetéristes* en 1821, fut pendu par le Pacha de Varna, en compagnie de l'archipetre [1]). Aujourd'hui les

1) Lorsqu' éclata la révolution des Grecs en 1821, le Métropolitain de Varna se trouva à Constantinople, et c'est un des prélats qui, avec le Patriarche Grégoire en tête, signèrent les deux excommunications contre le Prince Ypsilanti, et l'hospodar Michel Soutzo, le même qui, en 1835, était à St. Pétersbourg Ministre du Roi de Grèce, par ordre du Sultan, qui les considérait comme les principaux auteurs de la révolution.

Varniotes chrétiens jouissent de toute la sécurité, interrompue quelque fois par quelque jeune fille ou jeune garçon, qui séduits par les Turcs embrassent leur religion [1]).

C'est depuis la publication du *Tanzismat*, et surtout depuis que le gouvernement turc a accordé aux Bulgares la permission de faire exporter directement pour l'étranger leurs céréales, et depuis que les bateaux à vapeur du Lloyd Autrichien, de la ligne du Danube, touchent à Varna, que cette ville fait des progrès immenses sous tous les rapports. Depuis lors, c'est-à-dire depuis l'an 1840, plusieurs maisons de commerce à Constantinople y envoyèrent des commis pour l'achat des blés.

Le prix moyen d'un Kilo de blé *tendre*, comme on l'appelle en commerce, était, en 1851, de 48 à 54 piastres du grand-seigneur. En 1847, on a chargé à Varna des navires pour la somme prodigieuse de 10 millions de franc [2]). Ce grand débit constate de la manière la plus éclatante le développement que peut acquérir un jour le port de Varna, si on réalise le projet de réunir ce port au lac voisin de Dewna, dont les eaux sont très-profondes, en coupant le petit isthme qui le sépare, et dont la longueur n'est que d'un seul mille. Un filet d'eau, appelé par les indigènes *Derse*, met déjà en communication ce lac avec la mer. Le *Derse* alimente et fait marcher plusieurs moulins, où les Varniotes portent à moudre leurs blés. Les femmes y vont laver les tapis et les laines des matelas. C'est par ce filet d'eau que les marins font passer des grands canots pour traverser le lac, lorsqu'on s'y rend pour faire une partie de plaisir.

Lors du passage par Varna du jeune Sultan actuel, qui y arrivait de son voyage à Schoumla en 1847, on lui parla de ce projet en visitant ce lac. Le Sultan répondit qu'il s'en occuperait. En effet il

1) Pendant notre séjour à Varna, deux fois nous fûmes prié par les pauvres mères de ces enfants d'aller les réclamer au Pacha. Mais nous renvoyâmes ces malheureuses femmes à notre collègue le Consul de Russie, qui avait le droit de les réclamer en vertu des traités avec la Turquie.

2) Les plus nombreux achats étaient faits pour le compte du gouvernement de France.

envoya sur les lieux des ingénieurs Turcs, qui firent monter la dépense pour la réalisation de ce projet à plusieurs millions de piastres. Ce devis a été exagéré par les ingénieurs pour pouvoir voler en toute sûreté, et le gouvernement Ottoman, dont les finances sont délabrées depuis quelques années, mit de côté cet utile projet, qui ferait de Varna le premier port commercial dans la Mer-Noire.

Le port, ou, pour mieux dire, la rade de Varna n'est pas abritée des vents d'est et de sud-est. Par conséquent, lorsque ces vents soufflent tout d'un coup, les navires qui s'y trouvent à l'ancre courent grand risque d'être jetés sur la terre ferme. Nous allons raconter ce quit arriva devant nos propres yeux. Le jeudi 5 (17) octobre 1849, à l'aube, contre toute attente, car le jour précédent avait été une magnifique journée d'automne [1]), il éclata une terrible tempête, soufflant le vent sud, sud-est. Quatre navires en lest, dont deux ottomans, un grec et un sarde, furent jetés à la côte sablonneuse, où est l'isthme de Derse, par la furie du vent susdit, sans que les autorités étrangéres, ou du pays, et les habitants eussent pu leur donner le moindre secours. C'était un spectacle affreux; les équipages purent néanmoins se sauver à la nage et en sautant sur les navires qui étaient plus fermes, étant chargés et ayant en mer toutes leurs ancres de sûreté. Un seul homme y périt en perdant l'équilibre dans ce saut périlleux. Cette violente tempête dura pendant trois jours entiers, tandis que dans le port voisin de Baltzick les navires se trouvaient en toute sûreté.

La rade de Varna est cependant à l'abri des vents du nord, et du nord-est, les plus violents qui soufflent dans la Mer-Noire.

Cette rade est très-sûre pendant l'été; ses bords sont escarpés au nord et au sud, et ils forment les deux caps de *Sougalink* et de *Galata*, qui sont signalés dans les cartes. La distance de ces deux caps l'un à l'autre du port de Varna est de 4 milles et demi. Les

1) Ce fut précisement dans ce jour que nous eûmes l'honneur de faire goûter quelques rafraîchissements au ministre de France, Mr. le comte de Sartiges, dont nous avons parlé à la p. 58 de cet ouvrage.

plus gros navires peuvent y mouiller à une profondeur de 8 à 15 brasses; le fond est formé de sable et de terre durcie. L'endroit où l'on peut jeter l'ancre avec le plus de sûreté est à l'est, vers la pointe du cap Galata. C'est vers cet espace que mouillent toujours les bâtiments de guerre. Les eaux sont très-basses, seulement vers les remparts de la ville, et près de son débarcadère[1]).

Tous ces avantages font considérer la rade ou bien le port, comme on voudra l'appeler, de la ville de Varna, comme le meilleur sur la côte occidentale de la Mer-Noire. Ainsi, nous le répétons, si l'on réunit le port avec le lac de Dewna, en creusant le lit du Derse, on fera de Varna le port le plus abrité et le plus important de la Mer-Noire.

On peut avoir une idée du mouvement qui se fait dans ce port par la statistique suivante des bâtiments marchands, sous différents pavillons, qui y arrivèrent et qui sortirent pendant les années 1849, 1850 et 1851, années qui ont été très-malheureuses, pour le commerce en général, dans presque toute l'Europe.

En 1849: 347 bâtiments, dont 8 Anglais, 4 Ioniens, 2 Autrichiens, 51 Russes, 47 Helléniques, 3 Sardes, 2 Moldaves, 30 Valaques et 200 Ottomans.

En 1850: 430 bâtiments, dont 1 Anglais, 1 Ionien, 1 Hanovrien, 4 Autrichiens, 45 Helléniques, 45 Russes, 5 Sardes, 1 Moldave, 71 Vallaques, 1 Samien et 255 Ottomans.

En 1851, jusqu'à la fin du mois d'août: 272 bâtiments, dont 8 Anglais, 5 Ioniens, 11 Autrichiens, 46 Helléniques, 31 Russes, 1 Sarde, 1 Français, 1 Bremois, 1 Meklembourgois, 38 Valaques et 129 Ottomans.

---

1) Au moment de notre départ de Varna, aux premiers jours de septembre 1851, on venait de construire un nouveau débarcadère, l'autre étant devenu presque inutile, vu la grande difficulté qu'il y avait de débarquer ou de s'embarquer, parce que le pont était très-haut, et les chaloupes des navires, et même celles du pays qui sont très-grandes, ne pouvaient l'aborder à son niveau. Les seuls personnages privilégiés jouissaient du bonheur de débarquer, ou bien de s'embarquer à leur aise, dans l'échelle de la plate-forme de l'office de Santé.

Dans cette statistique, nous n'avons pas fait mention des bateaux à vapeur du *Lloyd de Trieste*, qui s'arrêtent à Varna dans leur voyage de Constantinople à Galatz, et *vice versa* deux fois par semaine, ni des bateaux à vapeur de la société ottomane de Constantinople qui, dans le courant de 1851, a eu l'heureuse idée d'établir une ligne de communication régulière entre la capitale et Varna, une fois par semaine, le vendredi, en touchant à Burgas, où les bateaux du Lloyd de Trieste ne vont que tous les quinze jours.

La plupart des bâtiments marchands qui arrivent à Varna n'ont que leur lest, et le nombre de ceux qui y mouillent de relâche n'est pas considérable. Le commerce d'exportation consiste en blé (la plus grande partie de l'espèce appelée en commerce *tenero*) en orge, peaux, suifs, beurre, fromages, laines, volailles et oeufs. Ces deux derniers articles sons envoyés exclusivement à Constantinople, par tout départ journalier pour cette ville, non exclus les bateaux à vapeur du Lloyd de Trieste[1]). On porte à 200,000 le chiffre des poules, et à 50 millions celui des oeufs. La nombreuse population de Constantinople payerait très-cher ces deux articles, indispensables à la cuisine des Turcs ainsi qu'à celle des chrétiens, si Varna ne les fournissait en abondance.

Parmi les objets d'exportation, il faut ajouter le bois à brûler que les navires, presque tous sous pavillon hellénique, vont charger dans la dangereuse rade de *Foundukli*, à trois lieues de Varna, au sud du cap Galata. Ils s'y rendent pendant l'été seulement, depuis le mois de juin jusqu'à la mi-août, lorsque la mer est assez calme, ou qu'ils sont forcés de jeter l'ancre à 4 ou 5 milles loin du rivage, à cause des bas-fonds. Se trouvant ainsi en grand danger, exposés

1) La volaille est enfermée dans des cages d'osier, à deux et trois étages. Quoique le trajet soit de 14 à 16 heures, néanmoins la mauvaise odeur que répandent les salétès des poules incommode assez non seulement les voyageurs de 3-me classe, qui doivent rester parmi ces cages, mais aussi ceux de la 1re lorsqu'ils sont sur le pont. L'avidité du gain de l'agent du Lloyd de Trieste à Varna était si grande, qu'il se permettait de faire placer les cages même sur le tillac, s'il n'y avait plus de place sur le pont. Plusieurs voyageurs firent des plainte dans le livre du bord, et cet abus cessa un peu.

comme ils le sont aux vents du nord, plusieurs fois il leur est arrivé de partir chargés à moitié et chercher un abri à Varna ou bien à Méssemvrie, (l'ancienne *Mesembria*). C'est à ce rivage de Foundoukli, entre les deux rades de Varna et de Méssemvrie, que va se jeter le torrent nommé par les Turcs *Kamtzick* (c'est-à-dire le *fouet*), parce que ses eaux sont toujours écumeuses comme si on les fouetait, et qui a sa source au grand Balkan (*l'Hémus*). On le passe en bac, mais en hiver et au printemps, la crue des eaux est si grande, qu'il faut rester sur les bords quelques jours dans un mauvais Khan, si on ne veut aller au village voisin de *Koparani*, avant de pouvoir le traverser, quoique la distance d'une rive à l'autre ne soit que d'une trentaine de pas. L'absence d'un pont se fait grandement sentir, et témoigne de l'insouciance du gouvernement turc pour la sûreté de ses sujets. *Kamtzick* est l'ancienne rivière appelée *Panis* par les byzantins, car il n'existe aucune autre rivière navigable qui sépare les villes de Varna et de Messemvrie, et non comme l'écrit M. Hammer (*hist. de l'emp. Ott. vol. II*). celles de Messembria et *d'Emineh*, qui est le nom turc du mont Hémus, appelé *Hémona* par les Grecs du pays, et par les géographes modernes.

La valeur de toutes les marchandises exportées de Varna par mer, pendant l'année 1847, qui fut si favorable au commerce de cette place, a été de plus de 15,000,000 de francs, dont les deux tiers ont été employés pour l'achat de blé et d'orge par les agents du gouvernement Français [1]).

Le commerce d'importation n'est pas non plus sans importance. Il consiste en amandes, caroubes, raisins secs et figues de Smyrne, riz, olives, huiles, café, sucre, poivre et autres épiceries, sel, savon, coton filé, toiles d'Amérique, draps, fers en grande quantité, importés de la Russie et de l'Angleterre, fer-blanc, articles de quin-

---

1) Le gouvernement de France de cette époque, craignant une disette, envoya des agents de commerce dans tous les ports de la Mer-Noire acheter une énorme quantité de grains, ce qui fit en hausser extrêmement le prix.

caillerie, et spiritueux. L'importation du café et du sucre approche de celle des spiritueux pour la somme énorme de 1,800,000 fr., sans compter les boissons spiritueuses qui se fabriquent à Varna. On a évalué à 8,000,000 de fr. la valeur totale de tous les produits importés à Varna en 1847.

Cette grande importance du port de Varna fixa l'attention du commerce étranger. La société du Lloyd de Trieste y établit dès l'an 1841 une agence pour ses bateaux à vapeur destinés à parcourir la ligne Danubienne. De son côté le gouvernement d'Autriche, qui avait pris sous sa protection la société du Lloyd, les premiers personnages de l'Empire, y compris le Prince de Metternich, en étant devenus *actionnaires*, donna à cet agent le titre officiel *d'Agent Consulaire*, et plus tard celui de *Vice-Consul*[2]. Un négociant français à Constantinople, M. *Olive*, voulant en 1843 se fixer à Varna, demanda et obtint de son ambassade le titre d'Agent Consulaire de France, pour y avoir plus de crédit. Pour le même motif le négociant grec M. *Demétrius Maurogordato*, originaire de Chios mais établi à Syra, demanda en 1845 et obtint du gouvernement grec le poste de Vice-Consul, qui figurait dans l'Ordonnance du Ministère des affaires étrangères depuis l'organisation des Consulats en 1835, mais que personne n'avait demandé, ce poste n'étant pas rétribué, et les bénéfices Consulaires à cette époque, presque nuls.

L'année suivante 1846, le gouvernement de la Sardaigne y envoya un Vice-Consul. Sur le rapport du titulaire M. *Navone*, le Ministre des affaires étrangères M. le comte Della Margherita accorda une subvention de 500 fr. par an, pour l'entretien d'une chapelle du rite latin qu'y venaient de fonder deux négociants Génois, MM. Bianchi et Ciacaluga qui vinrent s'établir avec leurs familles. Le chapelain est natif de Philippopoli, un des jeunes-hommes Bulgares élevés à Rome au Collége de la Propaganda. Ce Vice-Consulat, pour

2) Le titulaire aujourd'hui est M. *Alexandre Tedeschi*, israélite originaire de Marseille, qui est en même temps Agent Consulaire de France, à la place de son compatriote M. Olive.

des motifs économiques, a été supprimé au mois de juillet 1851, et remplacé par un Agent Consulaire *ad honorem.*

Le mouvement extraordinaire du commerce en 1847 encouragea le sieur *Lucas Svilarich*, de Raguse, ancien négociant à Syra et fournisseur de l'escadre Impériale de Russie dans la mer Aegée, de demander à l'Ambassade Russe à Constantinople, le poste de Vice-Consul à Varna, qui n'existait pas, et qu'il obtint de l'Envoyé de l'Empereur à cette époque, Son Excellence M. de Titoff, informé du grand nombre de bâtiments qui se rendaient en ce port sous pavillon russe.

A l'annonce de l'établissement de ce Vice-Consulat de Russie, lord Palmerston, Ministre des affaires étrangères à cette époque, s'apercevant de l'importance commerciale et politique qu'un jour pourrait avoir Varna, se hâta d'y envoyer un agent sous le titre de *Consul de Bulgarie.* Son choix tomba sur un ancien officier supérieur de la légion étrangère du général Sir Lacy d'Evans, qui avait servi en Espagne et en Portugal, M. le lieutenant-colonel *Neale.*

Enfin en 1848 la maison de commerce à Constantinople *Castelli*, voulant établir comme son commis à Varna, le sieur *Horace Marcopoulo*, pour lui donner du crédit, obtint en sa faveur de la Légation de la Belgique le titre *d'Agent-Consulaire*, quoiqu'un seul sujet Belge n'ait jamais mis le pied à Varna.

Avant l'arrivée à Varna des négociants étrangers et des consuls, nous disaient les primats, le séjour de cette ville était très-peu coûteux. On y achetait trois oeufs pour un para, et une poule pour 20 paras; aujourd'hui un oeuf coûte 5 paras (2 centimes et ½) et une poule 50 centimes.

Avant cette époque, les habitants de Varna ne connaissaient pas la culture des jardins potagers; ils ignoraient que la chicorée, les asperges et les fraises, que la nature offre en abondance dans leurs champs, fournissent d'excellents aliments. Maintenant ils les recueillent et les vendent même très-cher. En un mot on trouve

aujourd'hui à Varna tout ce qui est nécessaire pour une vie européenne.

Les moeurs ont aussi beaucoup changé. Jadis, si une femme habillée à l'européenne osait sortir de sa maison, même accompagnée de son mari, elle était exposée aux huées des enfants et des gamins. Aujourd'hui, elle peut sortir toute seule sans courir aucun danger. La promenade publique, qui a lieu hors la porte de la ville qui mène aux jardins, est depuis 1850, fréquentée par des dames habillées à la dernière mode, car elles font leurs commandes à Constantinople, aux riches magasins de Péra. Les hommes même commencent à s'habiller à l'européenne, et en cette année, 1851, il y a déjà quatre marchands-tailleurs européens, dont deux sont sujets Ioniens, un hellène, et un italien.

Les meubles d'Europe commencent aussi à s'introduire dans les maisons des Varniotes aisés; les maisons étaient auparavant montées tout-à-fait à la turque, c'est-à-dire n'ayant pour tout meuble, dans la chambre de reception (*mousafir onda*[1]) que de petits divans et des tapis de Schoumla, ou de simples nattes.

Les maisons qu'on construit à présent sont en pierre sur un plan qui s'approche de celui de l'Europe, tandis que les vieilles maisons sont toutes en bois, et ressemblent plutôt à des cabanes. Les cas d'incendie sont cependant très-rares, quoique pendant l'hiver le feu ne cesse jamais de brûler devant cette espèce de cheminée qui sert d'étuve pour chauffer tout l'appartement et où l'on fait aussi la cuisine. Dans les maisons occupées par les négociants étrangers et les Varniotes aisés, on se sert maintenant de poêles en fonte ou en faïence.

L'hiver est ordinairement rigoureux. Celui de 1849—1850 fut extrêmement froid. Pendant cinq jours, depuis le 21 jusqu'au 25 janvier, le thermomêtre de Réaumur marqua 21 degrés au-dessous de zéro; mais ce fut un froid exraordinaire[2]) qui n'avait pas

---

1) En turc veut dire la *Chambre de l'étranger*, et proprement de *l'hôte*.

2) Il le fut de même pour la Grèce, où il dura plus long-temps. Il causa de grands

été senti par les plus vieux habitants du pays. Le température ordinaire est de 10 à 15 degrés Réaumur au-dessous de zéro en hiver, et de 24 au-dessus en été. La neige tombe en abondance, mais elle se fond bientôt, et il y a des hivers, comme celui de 1850—1851, qui fut doux et sans neige.

Ainsi que dans toutes les autres villes de la Turquie, les rues de Varna sont étroites, tortueuses, irrégulières et sales; la plupart ne sont pas pavées, et par conséquent sont très-difficiles à traverser pendant l'hiver; on court le risque de s'enfoncer dans la boue qui monte à mi-jambe.

Le climat est très-salubre; les eaux à boire sont d'une excellente qualité et elles coulent en abondance aux fontaines dont sont pourvus les quartiers turc, grec, et arménien. Le quartier habité par les Turcs est le seul qui soit malsain, étant exposé aux miasmes qui s'échappent des lieux marécageux, où passe ce filet d'eau qu'on appelle *Dèrse*, et par où on pénètre dans le lac voisin de *Dewna*. A-part les fièvres intermittentes et quelques cas de péripneumonie et de pleurèsie en hiver, on peut dire qu'à Varna il y a peu de maladies. Le choléra-morbus a visité cette ville en 1848, mais le nombre des malades fut très-borné, et par conséquent la mortalité minime.

Les Varniotes parviennent à un âge assez avancé, quoiqu'ils ignorent les règles de l'hygiène, et que leur nourriture ne soit pas trop saine. En général, ils ne se nourrissent que de *pastruma*, c'est-à-dire de la viande dessalée et séchée au soleil de boeuf ou de buffle, ainsi que de *sutzoukia* (saucisses faites avec la même viande), de choux, pourris dans les caves, et de haricots pendant tout l'hiver. De la viande fraîche de mouton ou d'agneau ils ne mangent que les dimanches et les jours solennels de l'année.

---

dommages aux jardins et aux oliviers d'Athènes, au bois des citroniers à Poros, aux orangers et aux arbrisseaux de mastic à Chios. Comme cet hiver extraordinaire eut lieu quelques jours après l'injuste blocus de l'amiral Parker, les Grecs le désignent sous le nom de cet amiral de la *libérale* Angleterre, qui protegeait le juif *Don Pacifico*.

Le *pastruma* et les *sutzoukia* se préparent vers la fin du mois de septembre, époque à laquelle chaque famille, suivant un ancien usage, tue devant la porte de la maison, ou dans la cour, le plus vieux de ses buffles, qui lui a fourni toute l'année son lait en abondance, avec lequel elle confectionne le *giaourt* (lait aigri et caillé avec la présure d'agneau). Cette qualité de *giaourt* est supérieure à celle qu'on obtient avec le lait de brebis. Les familles pauvres vendent ce laitage aux étrangers, ainsi que les oeufs de leurs poules.

Ce qui a lieu en petit dans les familles Varniotes, se pratique en grand dans le commerce. Chaque année, de la moitié d'août jusqu'à la fin de septembre, on tue dans l'abattoir, placé au-dessous de la lunette de l'enceinte fortifiée vis-à-vis du cap Galata, six à huit mille boeufs et vaches. On choisit les plus vieux et les plus épuisés par le travail; ce bétail est employé à préparer le *pastruma*, dont une partie est envoyée à Constantinople. Avec de la graisse on confectionne des chandelles qu'on expédie pour cette même capitale, où elles sont recherchées à cause de leur bonne qualité. On les reconnaît à la couleur rouge d'un de leurs bouts. On expédie aussi à Constantinople les langues séchées à la fumée, ainsi que les cuirs auxquels on laisse attachées les cornes; les cuirs sont séchés en plein air, et par conséquent la mauvaise odeur gêne pendant plusieurs jours les habitants qui demeurent vers ce côté de la ville, ou bien lorsqu'ils passent par cet endroit pour aller à la promenade.

C'est aussi dans le mois de septembre, que tout le monde fait ses provisions d'hiver en bois à brûler, en charbon et en légumes, car pendant le long hiver; qui est de cinq mois en ces contrées de la Mer Noire, les jardins potagers sont couverts de neige, et les paysans ne transportent en ville ni bois à brûler, ni charbon, si ce n'est à des prix élevés et par commandes. Ces paysans, tous Bulgares musulmans, tirent grand profit des marchandises mises en vente à Baltzick et Varna. Ils y vendent aussi du beurre d'une excellente qualité, qu'ils transportent dans de petits vases de terre cuite, cachés parmi le blé qu'ils transportent sur leurs *karabas* (cha-

riots), lorsque ces chariots, par caravane de 300 à 500 par jour, y viennent chargés de blé pendant la belle saison, et les commis des maisons de commerce l'achettent pour le déposer dans les magasins destinés à cet usage.

Tous ces magasins, à l'exception de trois grands édifices en pierre appartenant au gouvernement, sont construits en bois, l'un près de l'autre, tout près de la porte de mer, par où l'on entre dans la ville de Varna. Pendant la nuit il y a des gardes, payés par les négociants, de crainte que quelque malveillant n'aille y mettre le feu.

Les légumes dont les Varniotes font provision pour l'hiver sont les suivants: poireaux, persil, céleri, panais, carottes, betteraves et navets; on enfonce les racines dans la partie de la cour destinée au jardinage, ou bien, à défaut d'une cour, dans la cave. Les choux ordinaires et les choux pommés se conservent en les suspendant avec des ficelles autour de la cave, ou dans de petits barils remplis d'eau salée. Les choux conservés dans la cave fleurissent même et sont meilleurs au goût. Les choux-fleurs, les cornichons, les poivrons, les melongènes ou aubergines, les choux-navets et les petits oignons se conservent dans le vinaigre.

C'est aussi pendant les mois d'août et de septembre qu'on trouve chez les bouchers de la viande de boeuf. Elle est bien rare dans les dix autres mois de l'année, pendant lesquels on n'achette que de la viande de mouton et d'agneau, qui est d'une très-bonne qualité. La viande de porc frais ne se trouve, que dans les derniers jours de carnaval, car c'est à cette époque que les Varniotes chrétiens en mangent, tuant leurs propres bêtes qu'ils engraissent pendant toute l'année.

Le marché aux herbes est bien fourni en herbes potagères et en légumes, depuis le mois de mai jusqu'à la mi-septembre. Le marché aux poissons s'ouvre depuis le mois d'avril jusqu'aux premiers jours d'octobre. C'est alors qu'on pêche sur les côtes maritimes de Varna jusqu'à Baltzick du turbot en grande quantité, qu'on expédie, par les bateaux du Lloyd de Trieste, en cadeau à Constan-

tinople, où il coute très-cher, considéré comme un plat de luxe; les muges, les soles, les merluches et les goujons sont plus rares. Au reste à Varna la pêche ne se fait pas d'une manière suivie, et l'on peut dire qu'elle n'est qu'un passe-temps, parce que les matelots de quelques bâtiments sardes, ayant à bord des filets, ont pêché de grands et bons rougets, inconnus aux habitants, qui se nourrissent exclusivement du poisson pêché dans le lac de Dewna. En fait de coquillages, on n'y trouve que des hérissons de mer, et c'est de Constantinople que font venir les huitres les étrangers qui veulent les manger.

A Varna il n'y a pas non plus de chasseurs de métier, mais des amateurs qui rapportent de ses environs des chevreuils, des lièvres, des canards, des oies, des dindons, et des merles sauvages. Les bécasses et les perdrix sont en très-petit nombre et les cailles sont encore plus rares.

Les environs de Varna sont très-pittoresques; les coteaux, qui bordent le chemin conduisant à Baltzick, sont couverts de vignobles, qui fournissent des vins excellents, mais non susceptibles de se conserver longtemps, parce que les habitants ignorent l'art de les fabriquer, ou de les conserver quoiqu'ils soient de grands buveurs. Le vin commence à aigrir vers le mois de juillet, et le propriétaire se console avec l'idée que après trois mois il en aura du nouveau.

Le plus pauvre habitant est propriétaire d'un vignoble, où il cultive des cerisiers, des noisetiers et des noyers. Le mûrier blanc et le noir y croissent aussi, mais leurs fruits ne sont pas de bonne qualité. Dans les vignobles où il y a une source d'eau, on en profite pour faire, d'une partie du vignoble, un petit jardin potager. On y cultive les melons d'eau vert-foncé, les melons ordinaires, les melons géants ou aubergines, les courges, les concombres, les bamias, les poivrons, les fèves, les haricots, les petits pois, l'oignon, l'ail, le romarin, la marjolaine, le persil, le céleri, la carotte, les épinards, les artichauts, la poirée, la tomate, la laitue, la chicorée, les radis, les choux ordinaires, les choux pommés, les choux-fleurs, les betteraves, les raves, les navets et les pourpiers. Autour de ces

plantes légumineuses il n'est pas rare de voir des rosiers et des giroflliers. Le jardin-potager et fleuriste le plus grand et le plus beau dans ces environs, où ordinairement se fait la promenade des étrangers, est celui du primat *Constantin Christouli*, qui a bâti même une petite mais élégante maisonnette, où il reçoit avec beaucoup d'urbanité ses amis. Il serait à désirer seulement qu'il ne les forçat pas à boire du vin et d'autres spiritueux, dont lui-même est très-avide.

Sur les boulevards de la forteresse et dans les champs autour de la ville, croissent en abondance les camomilles, les pavots, la guimauve et les violettes des champs. Les chardons couvrent à eux seuls des espaces jadis cultivés.

Dans les maisons de la ville, qui possèdent un petit jardin (*baxé* en turc), on cultive toutes les fleurs qui sont communes en Europe, surtout la rose, la giroflée et le jasmin; les lilas, les saules, et les tilleuls n'y sont pas rares, et l'on trouve ces arbres même en pleine campagne. La végétation commence à la fin d'avril et finit en septembre.

Pendant ce temps le séjour à Varna est vraiment agréable, d'autant plus qu'on est tout près de Constantinople, où l'on peut aller en quatorze heures avec des bâtiments à voile si le vent est favorable, ou bien par les bateaux à vapeur, et revenir après quelques jours de distraction dans la ville reine, τὴν βασιλίδα (*tin Vasilida*), comme l'appelaient les Byzantins.

Terminons par dire que Varna deviendra une ville très-importante dans la Mer-Noire, si l'on réunit le port avec le lac de Dewna, en creusant le lit du Derse, comme nous l'avons dit plus haut (p. 219), et si l'on réalise le projet de réunir la ville de Roustchouk, qui est la capitale Danubienne de la Bulgarie, avec celle de Varna, la capitale maritime en la Mer-Noire, par un chemin de fer. La distance entre ces deux villes n'étant que de 36 heures, elles n'en formeront alors qu'une seule. Et il ne sera pas inutile de répéter ici que la navigation du Danube étant interrompue depuis le mois de novembre jusqu'au mois d'avril, l'industrie générale, par l'éta-

blissement de ce chemin de fer, cesserait de perdre cinq mois de l'année, au grand détriment non seulement de la Bulgarie, mais de tous les pays de l'Europe centrale, ainsi que de toutes les autres parties de l'empire ottoman, parce que les opérations commerciales se font au port de Varna en hiver comme en été[1]. L'avenir prouvera la justesse de nos assertions.

En terminant la description de Varna sous le rapport commercial, qu'il nous soit permis d'y ajouter quelques lignes sur son état actuel sous le rapport stratégique. Après la conclusion de la paix entre la Turquie et la Russie en 1829, le gouvernement turc releva les murs des bastions endommagés par les canons Russes, dont les boulets se voient encore aux bords de la mer sous ces bastions, et construisit tout autour de la ville une muraille d'enceinte, très-facile au reste à être escaladée, vis-à-vis du cap Galata jusqu'à la batterie à fleur d'eau, construite tout près du mole, et de la porte de mer.

C'est de cette batterie de six gros canons en bronze que se tirent les coups de canons pour les saluts d'usage à l'arrivée dans le port d'un bâtiment de guerre national ou étranger, et à l'arrivée de quelque Pacha ou autre grand Dignitaire. Derrière cette batterie il y a une petite esplanade sur laquelle sont posés une vingtaine de petits canons en bronze de campagne, destinés aux exercices journaliers des soixante *topzis* (canonniers), qui sont tous de Varna, sous les ordres d'un *Bimbachi* (lieutenant-colonel). Ces 60 canonniers avec un autre nombre égal de *Cavass* à pied et à cheval, (gendarmes) sous les ordres du Pacha gouverneur de Varna forment toute la garnison de cette ville. Le peu de canons en fer,

---

1) Dans le voyage en Bulgarie de Sestini fait en 1780, et traduit en français par M. Vivien de St. Martin, qui l'a publié dans son journal, *Nouvelles Annales des voyages*, nous lisons, à la p. 13 de sa livraison de Juillet 1854, ce qui suit. — «Varna est l'en-«trepôt ou la première échelle de la mer Noire du côté de l'Europe...... Varna est si-«tuée dans un lieu très-avantageux pour le commerce, ayant une bonne rade, ou les bâ-«timents peuvent rester en toute sûreté. Elle est habitée par des Turcs, des Grecs et des «Arméniens; les juifs n'y sont pas admis. La ville est assise au pied d'une colline, avec un «château et des palissades pour défense. Le territoire de Varna produit de bons vins; «les Grecs étant ceux qui en boivent, ce sont eux qui manipulent les vignes.»

qui se trouvent dans les trois lunettes, gisent par terre à défaut de leurs affûts. Il y a cependant, tout près du *Konak* (le logement du Pacha gouverneur qui a le titre de *Mirmidar*) une caserne construite en pierre pour sept à huit mille soldats.

Un large fossé, de la profondeur d'une trentaine de pas, sépare les remparts de la ville du côté de la terre, de la muraille d'enceinte bâtie du côté de la mer. On entre en ville par cinq portes qui aboutissent à cinq lieux différents. De ces cinq portes, l'une ne s'ouvre que pendant les quarante jours, qu'on tue à l'abattoir les boeufs, pour en tirer la graisse et faire le pastruma, dont nous avons parlé précedemment, (p. 226), afin que le monde ne soit pas obligé, pour y aller, de faire un très-grand détour; l'autre, placée tout près du fort où est la batterie à fleur d'eau, le jour des Rois, pour donner passage à l'Archevêque Métropolitain, qui, après la messe, suivi de son clergé, et de toutes ses ouailles, se rend au bord de la mer pour la bénir en y jetant, selon un ancien usage des Grecs Orthodoxes, la CROIX, qui est à l'instant même saisie par le grand nombre de nageurs, qui, malgré le grand froid, se vouent à cet acte par dévotion. Les autres trois portes sont ouvertes tous les jours, car par les deux du côtés de remparts, et la troisième du côté de la mer, on entre en ville. Celle-ci se ferme, une demi-heure plus tard que les deux autres, pour donner le temps aux hommes des équi pages des bâtiments marchands, qui se trouvent dispersés dans les cabarets, de retourner à leurs bords. Tout marin retardataire est arrêté par les *Cavass*, si on le rencontre dans la ville, et conduit en prison pendant toute la nuit. Le lendemain il est mis en liberté à la demande officielle au Pacha Gouverneur de l'autorité Consulaire, dont il relève, si ce marin est sujet étranger. Les clefs de toutes ces portes sont gardées par le *Cavass-Bachi* (le Chef des gendarmes), qui est responsable vis-à-vis du Pacha-gouverneur de toute infraction à ses ordres.

D'après ce que nous venons d'exposer, on doit voir que le service de la Police n'est pas mal fait à Varna. Mais cette ville est menacée d'un grand danger continuel. Elle pourrait être détruite d'un

moment à l'autre si prenait feu la poudrière du gouvernement, qui, quoique bâtie en pierre, et isolée, se trouve presque au centre de la ville, entre la rue qui de la porte de mer mène au marché aux herbes. Il serait à désirer que cette poudrière fût transportée dans cet espace vide qui est entre la Caserne et le logement du Pacha-gouverneur.

Nous souhaitons aux pacifiques habitants de Varna tout le bonheur possible en retour de l'affection qu'ils nous portaient.

Cette importante Inscription dont nous avons parlé à la p. 207, et qui constate son ancien nom *d'Odessus*, n'existe plus à Varna. Nous avons employé tous nos moyens pour empêcher cette spoliation archéologique qu'on voulait faire à la ville de Varna, mais nos efforts n'aboutirent à rien. Par notre conseil les primats se rendirent près du gouverneur *Shérif Pacha* pour le prier de ne pas permettre qu'elle fût transportée à Constantinople, car ils auraient voulu la faire placer sur le fronton de la fontaine qui se trouve tout près de l'office de la Douane pour forcer ainsi la curiosité des voyageurs à venir la voir, et par conséquent à laisser un peu d'argent dans leur ville. Shérif Pacha n'osa pas en parler même à *Mustapha Aga*, le Préposé à l'Office Sanitaire, qui eut la bizarre idée de l'envoyer en cadeau à son Chef *Fetih-Pacha*, Président de l'Intendance Sanitaire Générale, et Beau frère du Sultan. Dieu sait où elle se trouve aujourd'hui, et voilà pourquoi nous avons fait hommage de son estampage à la Bibliothèque Impériale publique de St. Pétersbourg[1]).

1) Voir la p. 207.

BOURGAS.

Le port le plus important pour le commerce de la Roumélie, sur les côtes de la Mer-Noire, est sans contredit celui de Bourgas, situé dans un golfe de ce nom au sud est des Balkans, à 3 lieues d'Anchiale et à 5 de Sozopolis.

Son nom ancien était *Develtus* suivant Ptolomée, et *Develion* ou *Deulcum*, selon Pline. C'est sous le premier nom que les Byzantins en parlent. C'était une ville assez considérable au temps du Bas-Empire, et elle fut détruite par ce féroce roi des Bulgares Crummus, ainsi que nous l'avons dit dans la première partie de cet ouvrage, pag. 34.

Les Turcs ont donné le nom de Bourgas à deux autres villes. L'une se trouve sur le chemin de Constantinople à Andrinople, et l'autre est un château fort sur la *Marizza*, rivière qui coule devant les portes d'Andrinople. Pour les distinguer, ils appellent celle qui est ville maritime, *Bourgas*, sans autre adjectif; la seconde, *Tschatal-Bourgas*, et la troisième, *Hadji-Ilbeki-Bourgas*.

Les Grecs appellent Bourgas *Pyrgos*, à cause peut-être des ruines d'un ancien château qui la dominait, et qui fut bâti par les Turcs, lorsqu'ils s'en rendirent maîtres.

Le golfe de Bourgas, au centre duquel est bâtie la petite ville, est assez profond pour permettre à de grands bâtiments d'y jeter l'ancre. A trois milles de distance se trouvent les rades de *Poros* et de *Katzivelosala*, où vont s'abriter les bâtiments lorsqu'ils se

trouvent en danger dans leur mouillage de Bourgas, qui est exposé au vent du nord. Près de la rade de Poros, vers l'ouest, il y a un lac qui porte le même nom, la longueur en est d'une lieue et demie; sa largeur, dans certains endroits, est de trois quarts de lieue. Ce point a acquis une grande importance, surtout depuis 1848, par la ligne de communication établie entre cette ville et Constantinople par les bateaux du Lloyd autrichien. Le trajet entre ces deux villes est de dix heures; mais on pourrait, à la rigueur, le faire en huit.

Les marchandises expédiées de l'intérieur de la Roumélie par Constantinople affluent à Bourgas, car cette voie offre plus de facilités et d'économie que la voie directe. Le commerce d'exportation consiste en blé, orge, maïs, laines, suif, beurre, fromage et *eau de roses*, production particulière au pays. Le commerce d'importation est nul.

La population de Bourgas monte à peu-près à 3000 habitants, dont 2000 sont mahométans; et le reste sont des Grecs, sujets soit de la Turquie, soit de la Grèce libre. Ces derniers possèdent une église et une école élementaire. Les Turcs ont une mosquée, une école (*medressé*), et des bains, dont l'accès est permisaux chrétiens. Les maisons sont toutes construites en bois.

La force publique consiste dans un *Boulubachi*, et dans quelques *Cavass*, qui relèvent de l'Ayanni du Pacha d'Andrinople résidant à Anchiale. Il y a un office de Santé, et un autre de Douane. La Société du Lloyd de Trieste y tient un Agent, qui est en même temps Agent Consulaire du gouvernement Autrichien. Il y a aussi un Agent Consulaire de la Grèce, qui jusqu'à l'année 1850 relevait du Consulat de Varna, mais vu l'irrégularité du service, à cause de la grande difficulté pour la correspondance cet Agent, à la suite d'un Rapport que nous fîmes au Ministère, a été placé sous les ordres du Vice-Consul de la Grèce à Andrinople, ville très-commerciale qui correspond chaque jour avec Bourgas.

Les environs fournissent abondamment des légumes, et sont couverts de vignobles. C'est ici qu'on trouve la terre employée par

les fabricants de Constantinople et d'Andrinople pour faire les fourneaux de pipe.

Le climat de Bourgas n'est pas salubre en été, à cause des lieux marécageux qui se trouvent dans le voisinage. Ceux qui sont affectés par les fièvres intermittentes, devenues chroniques, ou par d'autres maladies, croient se guérir en faisant usage de bains sulfureux placés à deux heures de distance, dans une vaste plaine, à l'endroit appelé *Litzia*. C'est de cette source thermale sans doute qu'entend parler M. Boué[1]), en disant: — «Non loin de la mer «Noire, à 2 lieues et demie à l'est d'Aïdos et à peu de distance du «pied du Balkan, il y a dans le sol pyroxénique un bain thermal «sulfureux, connu de toute ancienneté, et très-visité en été; quoique «le bâtiment soit isolé, et sans autre habitation que des huttes qu'on «érige provisoirement. Certains baigneurs paraissent même coucher «sur leurs chariots en partie couverts.» Cette manière de s'abriter à défaut d'un logis, continue encore; mais aujourd'hui on trouve un petit *Khani* (auberge), et à côté la boutique d'un *Bakal* (épicier) qui fait de bonnes affaires. A quelques pas de là il y a un Kiosque, où vont reposer les voyageurs Turcs de distinction qui se rendent d'Anchiale à Andrinople, ou *vice-versa* en se détournant un peu du grand chemin. Ce lieu est pour les étrangers habitant à Bourgas une partie de plaisir.

Voici les éléments de cetté eau minérale, d'après l'analyse faite, sur notre demande, par Mr. X. *Landerer*, professeur de chimie à l'université d'Athènes et pharmacien de S. M. le roi de Grèce.

Une livre de cette eau lui avait été envoyée dans une bouteille, remplie à la source même et à l'instant bouchée hermétiquement par nous. Cet habile chimiste, après l'avoir fait évaporer à siccité, a obtenu un résidu de grains de différents sels, dont voici l'énumération: *Chlorure de sodium: — Chlorure de chaux — Chlorure de magnésium. — Carbonate de soude. — Sulfate de magnésie. — Acide carbonique libre. — Acide hydrosulfuré.*

1) Turquie d'Europe, Tom. I, p. 381.

« Le *carbonate de soude*, nous a fait savoir notre savant ami, donne à cette eau un caractère spécial qui la fait ranger dans l'ordre des *natro-thermes*; et c'est à cause de cette spécialité qu'elle est douée d'une vertu sur le système urinaire. Outre cette propriété médicale, c'est l'acide hydrosulfuré qui se montre très-efficace contre les maladies exanthématiques de la peau. Par conséquent, cette eau minérale peut être employée avec un grand succès, sous la forme de bain ou de potion, contre la lythiasis, les obstructions du bas-ventre, ainsi que contre les maladies provenant d'une cachexie, comme, par exemple, de l'herpès en général, et contre les rhumatismes invétérés. »

D'après les informations prises sur les lieux, ces renseignements de la science médicale sont constatés par ceux qui, tourmentés par les maladies dont nous venons de parler, trouvent souvent leur guérison dans l'usage de cette eau natro-thermale aux *bains de Litzia* à Bourgas.

MISSÉVRIA.

A l'est de Varna, et tout près du cap Emona se trouve la ville de *Missevria*, mot un peu altéré de l'ancien nom *Mésembria* que lui donne Strabon dans la description de cette ville, placée à une petite distance de celle d'Odessus. «Vient ensuite, *dit-il*, le mont «Haemus, qui s'avance de ce côté jusqu'à la mer. Au delà de cette «montagne est la ville même de *Mésembria*, colonie des Megariens, «appelée auparavant *Ménebria*, comme qui dirait *ville de Ménas*, «ce mot indiquant le nom de son fondateur, et l'autre *Bria*, dans «la langue des Thraces, signifie *ville*[1]).

Suivant Ptolomée[2]), cette ville appartenait à la Mysie et près d'elle passait le fleuve *Panis*, aujourd'hui *Kamtzick*, dont nous avons parlé précédemment dans la description de Varna.

Mésembria, ou Mésembrie était une des cinq villes confédérées, dont la principale était Odessus ainsi que nous l'avons dit ailleurs. Son importance dans l'antiquité est constatée par les inscriptions qui furent envoyées en Russie, lorsque ses armées victorieuses l'oc-

1) Strabon Géographie, liv. VII, chap. VII. Εἶτα τὸ Αἶμον ὄρος μέχρει τῆς δεῦρο θαλάττης διῆχον. Εἶτα Μεσημβρία, Μεγαρέων ἄποικος, πρότερον δὲ Μενεβρία οἷον Μενάπολις, τοῦ κτίσαντος Μένα καλουμένου, τῆς δὲ πόλεως Βρίας καλουμένης Θρακιστὶ.

2) Geograph. Lib. III. cap. XI.

cupèrent provisoirement dans la guerre avec la Turquie en 1828—1829[1]).

Son nom figure souvent dans les guerres des empereurs d'Orient avec les rois de la Bulgarie ainsi que nous avons eu l'occasion de le voir dans notre Abrégé Historique[2]).

Dès l'établissement du Christianisme en cette ville, elle eut un Archevêque, qui avait sous sa juridiction l'évêque d'Anchiale, ou Achelo. Mais lorsque cette ville, qui en est eloignée de trois heures seulement, fut érigée en Archêveché, alors le prélat de Mésembrie fut honoré du titre de Métropolitain, d'après *Le Quien*[3]). Au reste, vu la grande proximité de ces deux villes, leur histoire est étroitement liée l'une à l'autre.

Sa population aujourd'hui ne surpasse pas le chiffre de 3,000 habitants, dont mille sont Turcs. Elle est administrée par un *Ayani*, qui relève du pacha de Varna.

Ses environs sont couverts de vignobles, et de forêts. Aussi son commerce d'exportation consiste-t-il en vins et en bois à brûler, qu'on expédie à Constantinople.

Les parages voisins étant hérissés de rochers, son port est par conséquent peu fréquenté, d'autant plus qu'il est très-dangereux lorsque le vent du nord souffle. Ce fut ce terrible vent qui deux fois fit engloutir, par les grosses vagues de la mer, la nombreuse escadre de l'empereur Constantin Pogonate.

C'est aussi dans ce port, que les marchands russes, qui se rendaient à Constantinople aux temps du Bas-Empire, relâchaient ordinairement.

---

1) Plusieurs de ces inscriptions ont été illustrées par le savant archéologue Boëck dans son ouvrage: *Inscriptiones Macedoniae et Thraciae*, Pars X. № 2053. Dix sept ans auparavant, l'an 1812, le journal grec littéraire, Λόγιος Ἑρμῆς, qui se publiait à Vienne, illustra, à la pag. 48, une intéressante inscription qu'on avait découvert en cette ville, et dont on envoya la copie au rédacteur de ce journal.

2) Voir les pages 18, 28, 34, 35, 49, 53, 87 et 103.

3) Oriens Christianus. Tom. I-er.

ACHELO ou ACHELOU.

Nous avons dit précédemment[1]) que les Byzantins par corruption du mot, appelèrent indistinctement *Achelo* ou *Achelou* Anchiale, petite ville des Apolloniates: Εἶτα Ἀγχιάλη πολίχνιον Ἀπολλωνιατῶν καὶ αὐτὴ ἡ Ἀπολλωνία, (Strabon. *liv. VII. chap. VII.*) C'est probablement cette dernière expression de Strabon, qui fit se méprendre Le Quien au point d'écrire qu' *Anchiale* a été nommée *Apollonie*[2]). Ptolomée (*liv. III. chap. II*) l'appelle *Anchialus*.

Cette ville, à son origine, était *autonome*, ensuite elle partagea toujours le sort politique de Mésembrie depuis la fondation jusqu'à la chûte de l'Empire d'Orient.

A l'introduction du Christianisme Anchiale fut erigée en Evêché relevant de l'Archevêque de Mésembrie. Plus tard elle-même devint le siège d'un Archevêque, décoré du titre de Métropolitain[3]), dont il se sert encore.

Vers la moitié du XVIe siècle, le Métropolitain d'Anchiale *Parthenius* occupa le siège Patriarcal de Constantinople, élu régulièrement par le Saint-Synode. Et en 1821 le Métropolitain titulaire

---

1) Voir à la p. 48.

2) Anchialus, *écrit-il*, sive Anchiala Ἀγχείαλος Straboni, castellum fuit ab Apollinatis conditum, quod et Appollonia dictum est. *Orbis Christianus*, Tom. I.

3) Voir le Synodémius de Hiéroclès, et l'opuscule de Constantin Porphyrogénéte *de Thematibus*.

Païsius, si nous ne nous trompons pas de nom, fut pendu à Constantinople, où il résidait comme un des membres du Saint-Synode, avec deux autres Métropolitains en prison, le jour même de Pâque, que le Patriarche Grégoire fut pendu, après avoir célébré la messe, devant la porte du Patriarcat, revêtu de ses habits journaliers[1]).

Comme cette ville était ceinte d'une muraille, qui lui donnait la forme d'un château, et que ces murailles étaient baignées par des bas fonds dans une sinuosité de la mer, qui, vue de loin ressemblait à un fleuve, Cedrénus, dans son récit de la sanglante bataille entre les Bulgares sous les ordres du roi Siméon, et les troupes impériales commandées par le Préfet Léon, dont nous avons déjà parlé[2]), la signale comme un *château*[3]) et Léon le Grammairien, dans le même récit, pour un *fleuve*[4]). De là provient probablement la bévue de Lebeau quand il dit que *cette bataille eut lieu près d'un château nommé Acheloüs, sur les bords du Danube*[5]).

---

1) Lorsque son corps fut transporté à Odessa, en juin 1821, l'empereur Alexandre I, de glorieuse mémoire, lui fit rendre les plus grands honneurs aux frais de la Couronne. Voir l'Oraison funèbre prononcée en grec par le savant Iconemos, et imprimée en grec et en Russe en 1821, à St. Pétersbourg dans l'imprimérie de N. Gretch. in 8°.

2) Première Partie, p. 49.

3) Georgi Cedreni Historiarum Compendium, p. 613. κατὰ δὲ τῆς στ΄ τοῦ Αὐγούστου μηνὸς πολέμου συῤῥαγέντος Ῥωμαίοις τε καὶ Βουλγάροις πρὸς τῷ Ἀχελόῳ φρουρίῳ, τρέπονται κατὰ κράτος οἱ Βούλγαροι, καὶ φόνος αὐτῶν ἐγίνετο πολὺς ..... καὶ γέγονε φυγὴ φρικωδεστάτη, τῶν μὲν ὑπ' ἀλλήλων συμπατουμένων, τῶν δὲ ὑπὸ τῶν ἐναντίων ἀναιρουμένων. Λέων δὲ ὁ Δομέστικος ἐν Μεσημβρίᾳ διεσώθη φυγών.

4) Leonis Grammatici Chronicon, p. 492. μηνὶ δὲ Αὐγούστῳ εἰκάδι ἰνδικτιῶνος πέμπτης ὁ πόλεμος μεταξὺ Βουλγάρων τε, καὶ Ῥωμαίων πρὸς τῷ Ἀχελόῳ συγκεκρότητο ποταμῷ, καὶ οἷα τοῦ Θεοῦ κρίματα, ὡς ἀνεξερεύνητα καὶ ἀνεξιχνίαστα, τρέπονται Ῥωμαῖοι πανστρατί. καὶ γέγονε φυγὴ καὶ φρικώδης ὀλολυγὴ, καὶ τῶν μὲν ὑπ' ἀλλήλων συμπατουμένων, τῶν δὲ ὑπὸ τῶν πολεμίων ἀναιρουμένων. αἵματος δὲ χύσις, οἷα ἐξ αἰῶνος οὐ γέγονεν. Λέων δὲ ὁ Δομέστικος ἐν Μεσημβρίᾳ διεσώθη φυγών.

5) Histoire du Bas-Empire, avec les Notes de St. Martin Tom. XV, p. 411. Et dans le Tom. XXI, p. 193 et p. 237 du même ouvrage, nous lisons les passages suivants qui ne sont pas moins erronés: «Bientôt il (Amurat II) passa le Danube, et s'avança en conquerant jusqu'à Varna, *l'ancienne Dionysiopolis* sur le Pont-Euxin ..... Mahomet donna ordre à Karadji-Pacha de s'assurer de Mésembrie, de Selivrie, de Bison, et d'Anchiale ou *l'ancienne ville d'Acheloüs!!!* Ducange, parlant de cette même bataille, et ne pouvant pas préciser si Achelo était un château ou bien un fleuve, se tira d'affaire en

Mais cette faute géographique de Lebeau n'est pas aussi grossière que celle de Gibbon qui a confondu la ville en Thrace *Achelou*, signalée par quelques Byzantins comme *château*, et par d'autres comme *fleuve*, avec le fleuve d'Acheloüs qui est en Acarnanie, et célébré par Ovide dans ses *Métarmophoses*, dont Gibbon rapporte les vers dans une Note[1]).

La seule observation que le Préfet Léon, voyant la défaite de son armée par le roi Siméon, put se sauver, en courant à toute bride, à Mésembrie, ville éloignée de trois heures d'Achelou, aurait dû faire apercevoir à Gibbon sa faute grossière, faute, disons-le en parenthèse, qui n'a été relevée par personne avant nous, soit par respect envers le grave historien anglais, soit par ignorance.

Que ce furent les Byzantins qui lui donnèrent cette nouvelle dénomination, quoique dans les actes publics elle ait été toujours signalée sous le nom d'Anchiale, de même qu' aujourd'hui le Métropolitain fait usage de cette dénomination ὁ τῆς Ἀγχιάλου Μητροπολίτης, nous en avons la preuve dans le passage suivant de l'ouvrage de Jean Leunclavius, *Pandectes Historiae Turcicae liber singularis ad illustrandos annales*, p. 441.—«Anchialus esse de Curei «sententia nequit, quum ea superstes Achelo num dicatur, nomine «non admodum recenti. Nam et Cedreno Acheloum vocatur, et apud «Symeonem magistrum officiorum in historia nec dum edita legitur, «Anchialum recentiori vocabulo nominari Achelo.»

Aujourd'hui il n'y reste aucune trace d'antiquité, ni de ses murailles, et les quelques inscriptions, qui y existaient jusqu'en 1828, eussent été perdues pour la science archéologique, si les armées tri-

---

rapportant toutes les deux dénominations. Nous citons textuellement ses paroles: *Commisso deinde ad Acheloum castellum, uti Scylitzes, et Anonymus Combefisianus, seu fluvium ut vocat Leo Grammaticus*, *praelio*, etc. (Series Historica Regum Bulgariae. p. 312).

1) ....Rigidum fera dextera cornu
Dum tenet infregit, truncaque a fronte revellit.

Gibbon ajoute ce qui suit: «Ovide (Metamorph. IX, 1—100) a peint hardiment le «combat des naturels du pays et des étrangers sous la figure du dieu du fleuve et du «héros.»

omphantes de la Russie, qui l'occupèrent provisoirement dans la guerre de 1828—1829, ne les eussent envoyées en Russie, et où quelques unes ont été déjà illustrées[1]).

La population d'Achelou ne surpassait pas en 1851 le chiffre de 4,000 habitants, tous chrétiens Orthodoxes, à l'exception d'un petit nombre de familles Musulmanes. Voilà pourquoi tout le monde parle le grec, tandis que le turc n'est connu que des primats qui ont des relations avec l'Ayani du Pacha gouverneur d'Andrinople, dont elle relève.

L'Archevêque Métropolitain a sous sa protection les deux écoles l'une de la méthode Lancastrienne, et l'autre du grec ancien et d'histoire, dont les maîtres sont payés par la commune.

Le port ou pour mieux dire la vaste anse d'Achelo, qui finit dans cette sinuosité, dont nous avons parlé plus haut, n'est fréquenté que par de petits navires qui font le cabotage avec Constantinople. Son entrée est très-difficile aux gros navires, à cause de ses bas fonds, et de rochers cachés, dont le rivage est hérissé.

C'est dans cet endroit que presque chaque année vont se briser les navires de quelques imprudents armateurs occidentaux, qui pour la première fois voyagent dans les parages bourrasqueux de la mer-Noire, sans se soucier de prendre à leur bord un pilote du pays.

Dans les parages voisins et dans ce port on pêche une quantité considérable de turbots, dont on envoie le plus grand nombre à Constantinople, ainsi que de petits maquereaux, qu'on conserve salés dans des barriques. Ces petits poissons et le vin, que produisent ses nombreux vignobles forment les seuls articles d'exportation d'Achelo, dont par conséquent le commerce est nul.

Le bois à bruler est rare, et c'est de la ville voisine de Sozobolis, qu' Achelo reçoit son combustible en charbon.

---

1) Voir Boëk, Inscriptiones Thraciae.

SOZOPOLIS.

Nous avons dit plus haut que, suivant Strabon, *après la petite ville d'Anchiale, colonie d'Apolloniates, venait la ville même d'Apollonie.* Εἶτα Ἀγχιάλη, πολίχνιον Ἀπολλωνιατῶν καὶ αὐτὴ ἡ Ἀπολλωνία. Cette ville, suivant Etienne de Byzance, (*De urbibus et populis*) était une colonie des Milésiens et des Rhodiens.

C'est cette ville qui plus tard reçut le nom de *Sozopolis. Elle venait après celle de Callatis à la distance de mille stades, et était une colonie des Milésiens.* Strabon ajoute qu' *Apollonie était bâtie la plus grande partie sur un petit îlot, où se trouvait un temple consacré à Apollon, d'où Marc Lucullus enleva la statue colossale d'Apollon, ouvrage de Calamides, et la déposa au Capitole*[1]).

C'est ici le lieu de faire rappeler la grosse bévue du P. *Candidus*, qui, en traduisant un passage d'Appien, où il est question des villes helléniques sur le Pont-Euxin, traduisit la ville de *Callatis*, Κάλλατις, pour *Galliam* (la France), en disant: *Deinde*

---

1) Strabon. Liv. VII, chap. VII. εἶτ Ἀπολλωνία, ἐν χιλίοις τριακοσίοις σταδίοις, ἄποικος Μιλησίων, τὸ πλέον τοῦ κτίσματος ἱδρυμένον ἔχουσα ἐν νησίῳ τινὶ, ὅπου ἱερὸν του Ἀπόλλωνος. ἐξ οὗ ὁ Μάρκος Λεύκολλος, τὸν κολοσσὸν ἦρε, καὶ ἀνέθηκεν ἐν τῷ Καπιτωλίῳ τὸν τοῦ Ἀπόλλωνος, Καλάμιδος ἔργον.

Romam ex Gallia magnum illum Apollinem qui in Palatio situs est, adduxit[1]).

L'histoire se tait sur l'époque du changement de son nom d'Apollonie en celui de Sozopolis, qu'elle porte aujourd'hui, et que par corruption quelques géographes modernes appelent *Sizepoli*, *Sisipolis* et *Sisseboli*[2]).

Ce qui est positif c'est qu'au IVe siècle, d'après le *Synocdéme de Hiéroclés*, Sozopolis et Develte (Bourgas) formaient un seul Evêché.

Le Quien, (*Oriens Christianus* Tom. Ier) nous rapporte, que Ἀθανάσιος *Athanasius*, son premier Evêque, avait pris part au Concile d'Ephèse, et adhéra à la faction Nestorienne, en signant dans ses actes par ce titre: Ἀθανάσιος Ἐπίσκοπος τῆς κατὰ Δεβελτὸν καὶ Σωζόπολιν ἐκκλησίας. Plus tard l'evêché de Sozopolis fut séparé de celui de Develte, et son Prélat prit le titre d'Archevêque Métropolitain de Sozopolis, qu'il conserve de nos jous, sous la juridiction du Patriarche de Constantinople.

Suivant l'historien Nicéphore Grégoras, Sozopolis était une petite ville, mais suivant Jean Cantacuzène (liv. II, chap. III), elle *était grande et bien peuplée*: τὴν Σωζόπολιν κατὰ τὸν Εὔξεινον Πόντον πολύανδρον οὖσαν καὶ μεγάλην πόλιν.

Aujourd'hui elle est à la lettre petite, et sa population ne surpasse pas le chiffre de deux mille habitants, tous Grecs Orthodoxes. Elle relève de l'Ayani d'Achelo, qui se fait représenter par un *Boulubachi* et un *Cavass*. Le douanier même est sujet Ottoman, mais grec. Son seul commerce est la vente du charbon de bois, qu'elle retire des forêts voisines. Le peu de vin qu'on y fabrique suffit à peine aux besoins de ses habitants.

---

1) Vetera Romanorum Itineraria, sive Antonini Augusti Itinerarium, cum integris Jos. Simleri, Hieron. Suritae, et And. Schotti Notis. Itinerarium Hierosolymitanum, et Hieroclis Grammatici Synecdemus, curante Petro Wesselingio, qui et suas addit adnotationes. Amsteledami 1735. in 4°. Voir au mot Κάλλατις CALLATIS *les Notes*.

2) Dans l'ouvrage intitulé Ἀνωνύμου Πόντου Εὐξείνου καὶ Μαιώτιδος λίμνης Περίπλους nous lisons ce qui suit à p. 133. Ἀπὸ δὲ Ἀγχιάλου εἰς Ἀπολλωνίαν πόλιν, τὴν νῦν Σωζόπολιν λεγομένην, ἔχουσαν καὶ λιμένας μεγάλους δύο.

La rade de Sozopolis est la plus vaste, et la plus abritée dans toute la mer Noire. De là le grand nombre de navires de toutes les nations, qui naviguent dans la mer Noire, qu'on voit arriver par centaine pendant l'hiver, pour y trouver un abri contre les vents violents du nord, et les tempêtes qui les surprennent en pleine mer. Il va sans dire que les équipages de ces navires y laissent toujours de l'argent pour le renouvellement de leurs provisions.

Dans la guerre de 1829—1829, la rade de Sozopolis servait de station à l'escadre Impériale de Russie. De son côté la science archéologique y gagna, car les Russes, maîtres du pays, grâce à leurs armées victorieuses, envoyèrent à Odessa les quelques inscriptions sépulcrales Helléniques qu'on avait découvertes parmi les ruines des anciens édifices, dont on voit les traces à une lieue de distance de la ville sur le rivage du côté du midi, où le port fait une sinuosité.

En 1839 un habitant de Sozopolis, le sieur Théophanes, à ce que lui même nous raconta en 1850, en faisant une excavation dans la cour intérieure de sa maisonnette, y découvrit une dalle rectangulaire de marbre blanc de la longueur d'un pied et demi, et de la largeur d'un pied, ayant une inscription hellénique en l'honneur d'un gymnasiarque, auquel la ville d'Apollonie décerna un prix. La fin de cette intéressante inscription était incomplète. Nous regrettons beaucoup de ne l'avoir pas retrouvée parmi nos papiers, pour l'imprimer; mais fort heureusement elle n'est pas perdue pour la science, car dès l'année 1851, époque de notre retour en Grèce, nous en donnâmes une copie à la *Société Archéologique d'Athènes*, et nous en envoyâmes une autre à *l'Académie Royale d'Herculanum* à Naples, dont nous avons l'honneur d'être *Membre correspondant étranger*.

De Sozopolis nous nous rendîmes à Bourgas par terre, et nous employâmes six heures de marche à cheval. Dans notre zèle pour le service public, et pour être à même d'en faire un rapport au gouvernement, nous avons voulu, par cette excursion terrestre, vérifier la distance qu'il y a entre les rades de *Katziveloscala*, et *de Poros*,

qui sont vis-à-vis de celle de Bourgas, et où avaient lieu assez fréquemment des actes de baratterie de la part de quelques bâtiments grecs au grand scandale des honnêtes maisons de commerce grecques de Londres, de Livourne, et de Marseille, et malgré la sévérité des tribunaux du royaume de Grèce pour faire cesser ce brigandage, qui, grâce à Dieu, ne déshonore plus le pavillon grec depuis trois ans.

Par la description que nous venons de donner des trois villes maritimes de la Thrace dans la Mer Noire, Mésembrie, Achelo, et Sozopolis, nous donnons aussi fin à notre ouvrage. Et nous nous plaisons à dire que ces trois petites villes, malgré tant de vicissitudes politiques depuis leur origine jusqu'à nos jours, ont toujours conservé leur caractère hellénique, et que le passage suivant qu'on lit, à leur sujet, dans le Periple d'Arrien, p. 293, est très-exact. ἐκ δὲ τοῦ Αἵμου εἰς Μεσημβρίαν πόλιν, ἐννενήκοντα. ὅρμος ναυσίν. καὶ ἐκ Μεσημβρίας εἰς Ἀγχίαλον πόλιν, στάδια ἑβδομήκοντα. καὶ ἐξ Αγχιάλου εἰς Ἀπολλωνίαν, ὀγδοήκοντα καὶ ἑκατόν. αὗται πᾶσαι αἱ πόλεις Ἑλληνίδες εἰσὶν, ᾠκισμέναι ἐν τῇ Σκυθίᾳ, ἐν ἀριστερᾷ ἐσπλέοντι εἰς τὸν Πόντον. «Du mont Hoemus à la ville de Mésembrie, il y a quatrevingt dix stades; elle a une rade pour les navires; et de Mésembrie à la ville d'Anchiale il y a soixante dix stades; et d'Anchiale à Apollonie cent quatre vingt stades. Toutes ces villes sont Helléniques, placées en Scythie, du côté gauche du Pont-Euxin.»

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

NB. Quoique les villes de Bourgas, Méssevrie, Achelo, et Sozopolis se trouvent en Roumélie, nous en donnons la description ici, car elles sont placées sous la juridiction immédiate des Pachas, qui gouvernent la Bulgarie.

LISTE

DE QUELQUES AUTRES TRAVAUX HISTORIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES PUBLIÉS EN GREC, ITALIEN ET FRANÇAIS PAR L'AUTEUR DE CET OUVRAGE

MEMORIA su alcuni costumi degli antichi Greci tuttora esistenti nell' isola di Leucade nel mare Ionio. Napoli 1825, in-8°.

RISPOSTA alle alcune Osservazioni su detta Memoria publicate da un Anonimo (Fiorentino), Corfù 1826, in-8°.

RICERCHE Storico-Critiche su le tre città anticamente conosciute sotto il nome di Leucade. Venezia 1830, in-8°.

MÉMOIRES Biographiques-Historiques sur le Président de la Grèce, le Comte Jean Capodistrias, avec de Notes historiques sur plusieurs autres personnages. Paris 1837—1838. Tom. 2. in-8°.

NB. S. M l'Impératrice ALEXANDRA FEODOROVNA ayant daigné agréer l'hommage d'un exemplaire que l'auteur Lui fit parvenir, S. M. accorda à celui-ci, comme témoignage de Son Impérial agrément, une bague enrichie de diamants.

COMPTE-RENDU du Miroir-Grec, journal publié en grec et en français à Nauplie en 1832. Athènes 1839. in-8°.

MÉMOIRE SUR LE PILIMA, ou espèce de feutre dont les anciens se servaient pour la confection de leurs armes défensives. Paris 1843. in-4°.

NB. Ce Mémoire a été extrait, au nombre de 50 exemplaires d'ordre de l'Institut de France, du Tome 1-er. 1-ère Partie des *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie Royale* (aujourd'hui Impériale) *des Inscriptions* et Belles-Lettres.

Κατάλογος τῶν ἀπὸ τῆς πτώσεως τῆς Κωνσταντινουπόλεως μέχρι τοῦ 1821 τυπωθέντων βιβλίων παρ' Ἑλλήνων c'est-à-dire: Catalogue des livres imprimés en grec-moderne ou ancien par des Grecs depuis la chute de Constantinople jusqu'en 1821. Athènes 1845, in-4°.

Ἐπιστολὴ περὶ τοῦ βιβλίου ἐπιγραφομένου Ἄνθος τῆς χάριτος καὶ νέος Διδάσκαλος c'est-à-dire: Lettre sur un ouvrage rare du XVI-e siècle de *Joannitius Quartanus*. Athènes 1847. in-8°.

Ἐπιτομὴ τῆς Ἱστορίας Γεωργίου τοῦ Καστριώτου ἐπονομασθέντος Σκεντέρμπεη c'est-à-dire, Abrégé de l'histoire de Georges Castriotis surnommé Scanderbeg, nouvelle traduction de l'italien avec des Notes. Athènes 1848. Tom. 2. in-16°.

MEMORIA su la scoperta di Tomi, e sulla bilingue iscrizione rinvenuta in Varna. Atene 1853, in 8°.

NB. Ce Mémoire est dédié au Roi du Royaume des deux Siciles FERDINAND II. S. M. a daigné honorer l'importante découverte de Tomis en ordonnant qu'il fut frappée exprès une médaille en or, ayant d'un côté Son effigie et de l'autre le nom de l'auteur.

Νεοελληνικὴ Φιλολογία, ἤτοι Κατάλογος κ. τ. λ. c'est-à-dire: «Littérature de la Grèce moderne, ou Catalogue raisonné des ouvrages publiés par des Grecs en grec ancien ou moderne depuis la chute de Constantinople jusqu'à la fondation du Royaume de Grèce en 1832. Athènes 1854. Tome 1-er in-8°.

NB. Le Tome second est sous presse.
